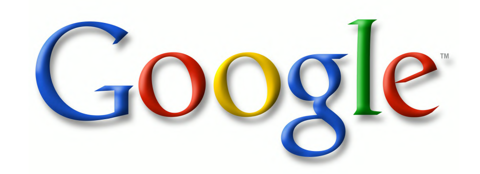
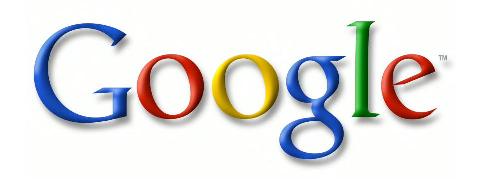
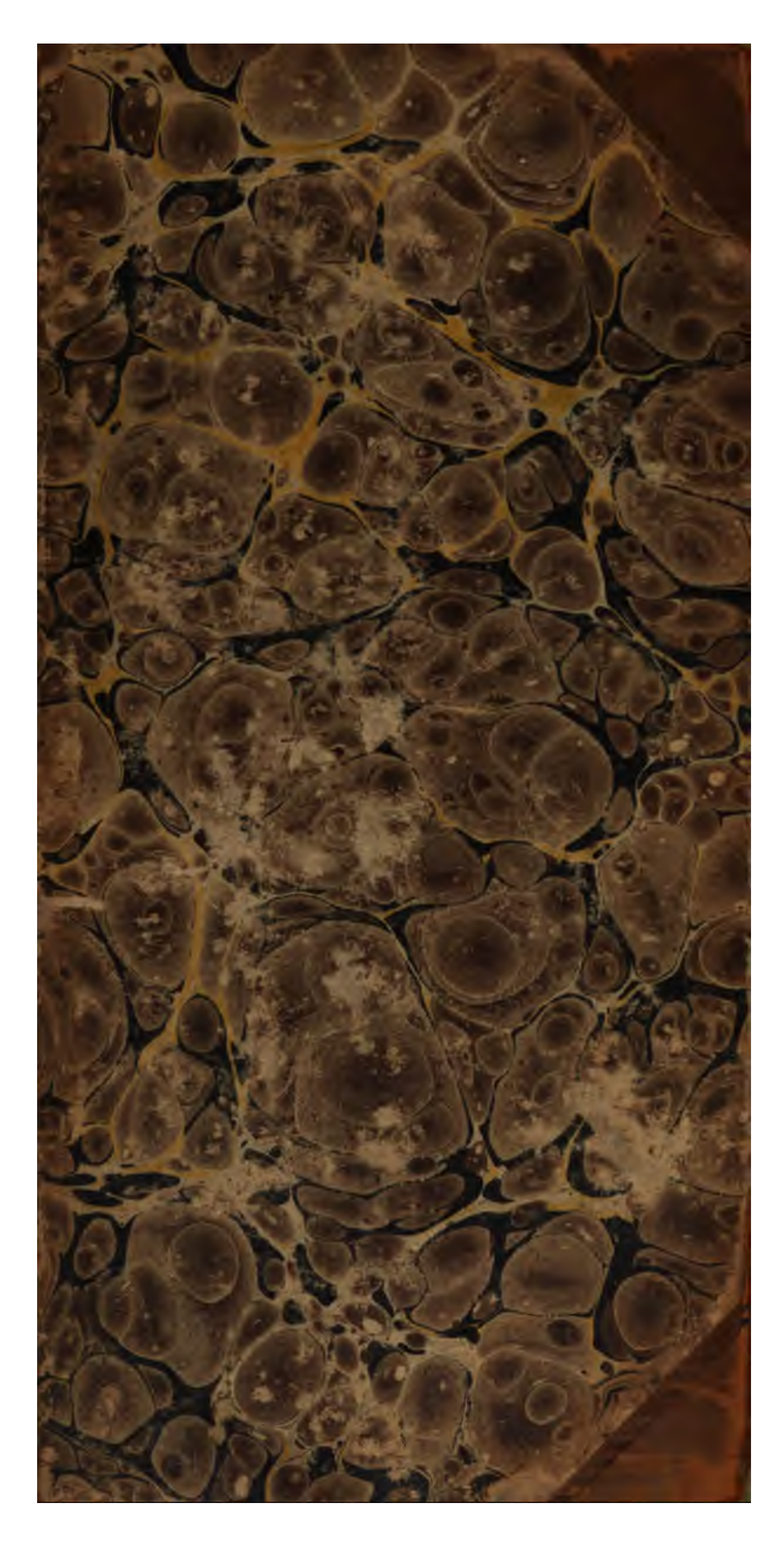








HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION GRECQUE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.



A. Lecler 1828 Lith. de Mendouze

Alexandre Hypsilantis.

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION GRECQUE,

PAR M. ALEXANDRE SOUTZO,

TÉMOIN OCULAIRE D'UNE GRANDE PARTIE
DES FAITS QU'IL EXPOSE.

« Ac mihi quidem in primis arduum videtur res gestas scribere : primum, quod facta dictis sunt exæquanda ; dehinc, quia plerique, quæ delicta reprehenderis, malevolentiâ et invidiâ dicta putant : ubi de magnâ virtute atque gloriâ bonorum memores, quæ sibi quisque facilia factu putat, æquo animo accipit ; supra ea, veluti ficta, pro falsis ducit. »

SALLUSTIUS.



PARIS.

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCCXXIX.



De mon Frère

Démetrius Soutzo,

l'un des quatre Commandants

du Bataillon Sacré,

Mort dans les plaines

de Dragatsan,

L'AN 1821.



De mon Frère

Démetrius Soutzo,

l'un des quatre Commandants

du Bataillon Sacré,

Mort dans les plaines

de Dragatsan,

L'AN 1821.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION GRECQUE.

LIVRE PREMIER.

ERREURS commises par ceux qui ont traité de la révolution grecque. — Sources où j'ai puisé les matériaux de mon histoire. — Aperçu de l'état moral et politique de la Grèce, depuis l'irruption des mahométans jusqu'en 1815. — Origine d'une association secrète qui, sous le nom d'Hétérie, se propose de soulever la nation. — Chefs de l'Hétérie. — Mesures qu'ils prennent à Byzance, pour la réussite de leurs projets. — Ils expédient en Russie Galatis. — Celui-ci fait partout des prosélytes, est découvert par la police russe, et récompensé par l'empereur Alexandre. — Sa fin tragique. — Anagnostopoulos lui succède, et entraîne dans l'Hétérie Théodore Négris. — Papa-Georges, fougueux Hétériste, fait à Constantinople quinze mille adeptes. — Éphories, ou commissions de l'Hétérie, établies dans les principales villes de l'empire ottoman et des états où se trouvent des Grecs. — Gabriel Catacazis initie dans l'Hétérie Nicolas Hypsilantis. — Celui-ci tâche

d'y faire entrer son frère Alexandre, qui s'y refuse. — Entretien de ce général avec quelques Hétéristes macédoniens, et conseils qu'il leur donne. — Les Hétéristes le choisissent pour leur chef, et tâchent de le gagner. — L'empereur de Russie promet à A. Hypsilantis de seconder la Grèce si elle tente de s'affranchir. — A. Hypsilantis, encouragé par les paroles du czar, se met à la tête de l'Hétérie, et fait les préparatifs de la révolte. — Guerre de la Porte contre Ali-Pacha. — Ce tyran artificieux envoie aux Souliotes le plan d'un massacre général des Grecs, formé par le sultan, et devant être exécuté au commencement de 1821. — A cette nouvelle, les Hétéristes accourent auprès d'A. Hypsilantis, et le déterminent à donner le signal de l'insurrection. — Mesures que prend A. Hypsilantis avant de se jeter dans la Moldavie.

La plupart des historiens de la révolution grecque ont rédigé leurs écrits d'après les rapports souvent erronés de quelques voyageurs, ou les relations intéressées des différents partis qui ont déchiré la Grèce : dans leurs ouvrages la vérité se trouve altérée de mille manières ; les actions d'éclat de nos plus grands capitaines y sont défigurées ou méconnues, les traits originaux de leurs caractères omis ou dénaturés ; leurs noms même mutilés ou lais-

sés dans l'oubli; les événements les plus remarquables, entassés sans ordre et sans liaison, sont attribués à des causes secondaires, et souvent à des hommes qui n'ont jamais existé, ou qui méritent peu de fixer les regards de la postérité.

Quant à moi, voulant retracer fidèlement les faits mémorables qui ont signalé la lutte dans laquelle ma patrie se trouve encore engagée, j'ai visité les lieux où je pouvais puiser aux sources mêmes; mes relations avec tous ceux qui ont influé sur les destinées de la Grèce m'ont éclairé sur leurs sentiments et sur leur conduite; mon refus constant d'accepter aucun emploi m'a laissé libre d'engagements envers tous les partis. Riche de documents authentiques, exempt de toute passion, sans condescendance pour le vice, sans enthousiasme pour la vertu même, je consacrerai ma plume à la vérité, et je distribuerai le blâme et la louange avec l'équité d'un juge impartial.

L'histoire que j'entreprends est pleine d'actions héroïques, de crimes inouïs et d'événements presque miraculeux : une province ébranlant un empire; une poignée de braves

chassant des armées; de chétifs bâtiments marchands luttant contre des vaisseaux de ligne; l'Égypte disciplinée et la belliqueuse Albanie rassemblées en vain autour d'une faible place; ici, dans des plaines couvertes de cadavres, des cités livrées aux flammes; là, dans une mer rougie de sang, des îles veuves d'habitants; partout des scènes attendrissantes et terribles à la fois : tel est le tableau que je vais offrir aux yeux du monde civilisé.

D'une part on verra un peuple d'opprimés, grand dans ses revers, étonnant par son génie, souillé souvent de crimes et jeté hors de sa route par une stupide aristocratie : de l'autre, une nation d'oppresseurs qui, séquestrée du monde moral par les arrêts du Coran, paraît fière de son ignorance et de ses forfaits; hordes de brigands qui, pour ressaisir l'inique héritage de leurs ancêtres, marchent à travers le sang et le feu, conduites par un chef implacable dans ses haines, persévérant dans ses projets et ferme dans ses adversités.

Mais avant de montrer les deux parties belligérantes les armes à la main, il convient de

jeter un coup d'œil rapide sur l'état moral et politique de la Grèce, depuis l'invasion des Mahométans jusqu'à l'époque qui amena son insurrection ; il convient de faire connaître l'organisation et les progrès d'une association qui, sous le nom d'Hétérie, se propageant d'un bout de la Grèce à l'autre, parvint à réunir toutes les souffrances et toutes les haines en une haine commune contre les tyrans, arma la nation et l'entraîna dans cette arène où devaient éclater tant de gloire et tant de malheurs.

Lorsque les armes victorieuses des Ottomans eurent fini par s'étendre sur tous les points de la Grèce, et que les bannières vénitiennes, chassées de tous les ports de l'Archipel, se furent arrêtées sur l'île de Corcyre, un grand nombre de Grecs éclairés se vit obligé de s'expatrier ; ceux qui consentirent à rester dans un pays opprimé, se divisèrent en trois classes distinctes : les débris des nobles de l'empire d'Orient, les descendants des riches vassaux de Venise, tous ceux qui, vivant dans les cours, étaient instruits dans l'art de dissimuler, et façonnés d'avance à la servitude, se livrèrent aux Osmanlis, et reçurent en récom-

pense, avec le titre de kodjabachis ou primats, la charge de percevoir les taxes imposées sur leurs concitoyens. Les hommes indépendants se retirèrent sur les montagnes, et là, comme une protestation vivante des droits d'une nation réduite au sort des esclaves, ils se perpétuèrent, sous le nom de Klephtes, dans la liberté et dans une guerre continuelle contre les conquérants. Le peuple, courbé sous la verge sanglante du despotisme, se laissa peu à peu dépouiller de ses biens, et, sous l'ignominieuse dénomination de rayas, devint le jouet et la proie des satrapes et des primats.

Bientôt la barbarie des vainqueurs atteignit les vaincus : les prêtres, ignorants eux-mêmes, furent les seuls instituteurs de la nation; les églises, ses uniques écoles : et, tandis que l'Europe, à travers les controverses religieuses, marchait à grands pas vers les lumières, la Grèce paraissait anéantie sous le joug abrutissant des Osmanlis.

Au commencement du dix-huitième siècle, le réformateur de la Russie paraît sur l'horizon politique de l'Europe : Pierre-le-Grand, vainqueur de Charles XII, ayant tourné tous ses efforts contre l'empire ottoman, cherche

à semer dans le Péloponèse des idées d'indépendance; à la tête d'une armée formidable, il s'approche des frontières de la Turquie; la Grèce, au bruit de ses armes, tressaille de joie et fixe ses regards vers le Nord; mais bientôt, à la nouvelle de ses revers, elle retombe dans son premier accablement.

Elle agite plus tard ses chaînes, à l'éclat des flammes qui dévorent l'escadre ottomane dans les parages de Tsesmé; mais trompée de nouveau dans ses attentes par une ambitieuse impératrice, punie par ses tyrans pour avoir dévoilé ses espérances, elle ne songe plus qu'à se familiariser avec l'esclavage.

Les Klephtes ne pensent qu'à défendre leur existence contre les attaques réitérées des Osmanlis; les primats s'occupent uniquement à fonder leur fortune sur la misère publique; les chefs de cette hiérarchie féodale, les princes du Fanare, ne rêvent que le pouvoir; personne n'ose élever sa pensée jusqu'à l'affranchissement de son pays, et la nation entière semble assoupie sous le poids de ses fers.

La révolution française, en donnant une grande secousse au monde, réveilla la Grèce; l'apparition de Bonaparte dans la péninsule

italienne ranima ses espérances; le canon de Marengo retentit jusqu'aux ruines de Sparte; et le chef des libres peuplades du Taygète, félicitant de ses succès le libérateur de l'Italie, sollicite pour sa patrie sa puissante protection. Le conquérant, loin de rejeter ses prières, conçoit pour un moment le généreux dessein de briser le joug de la Grèce (1): mais cette

---

(1) Voici une de ses lettres adressées au chef des Maniates:

Le général en chef de l'Italie

Au chef du peuple libre de Mania.

« Citoyen,

« J'ai reçu de Trieste une lettre dans laquelle vous « me témoignez le désir d'être utile à la république « française, en accueillant ses bâtiments dans vos « ports. Je me plais à croire que vous tiendrez votre « parole avec cette fidélité qui convient à un des- « cendant des Spartiates. La république française ne « sera point ingrate envers votre nation.

« Quant à moi, je recevrai volontiers quiconque « viendra me trouver de votre part, et ne souhaite « rien tant que de voir régner une bonne harmonie

[illegible] de ses vastes projets [illegible] l'Asie. l'envahissement [illegible] la France [illegible] pedition d'Égypte [illegible] forces [illegible] militaires [illegible] tion des [illegible] saires, dans tous les [illegible] promesses et des espérances [illegible] agents [illegible] gramme [illegible] régénération [illegible] le gouvernement [illegible] geance de la Porte [illegible] bacle des [illegible] morables paroles [illegible]

« entre deux nations [illegible]
« Je vous recommande [illegible]
« qui sont amis des [illegible]
« n'ont pas fait [illegible]
« qu'ils ne se sont [illegible]
« théâtre

Salut et fraternité

Signé BONAPARTE

italienne ranima ses espérances; le canon de Marengo retentit jusqu'aux ruines de Sparte; et le chef des libres peuplades du Taygète, félicitant de ses succès le libérateur de l'Italie, sollicite pour sa patrie sa puissante protection. Le conquérant, loin de rejeter ses prières, conçoit pour un moment le généreux dessein de briser le joug de la Grèce (1) : mais cette

(1) Voici une de ses lettres adressées au chef des Maniates :

Le général en chef de l'Italie

Au chef du peuple libre de Mania.

« Citoyen,

« J'ai reçu de Trieste une lettre dans laquelle vous « me témoignez le désir d'être utile à la république « française, en accueillant ses bâtiments dans vos « ports. Je me plais à croire que vous tiendrez votre « parole avec cette fidélité qui convient à un des- « cendant des Spartiates. La république française ne « sera point ingrate envers votre nation.

« Quant à moi, je recevrai volontiers quiconque « viendra me trouver de votre part, et ne souhaite « rien tant que de voir régner une bonne harmonie

idée, inutile à son ambition, se perd au milieu de ses vastes projets; il rêve la conquête de l'Asie, l'envahissement des Indes, le trône de la France... Voulant néanmoins, dans son expédition d'Égypte, opérer une diversion aux forces ottomanes, et donner à ses entreprises militaires comme un point d'appui l'insurrection des Hellènes, il fait circuler par ses émissaires, dans tous les cantons de la Grèce, des promesses et des espérances. Entraîné par ses agents, enflammé d'un zèle imprudent, le magnanime Rhigas se consacre tout entier à la régénération de son pays : arrêté bientôt par le gouvernement autrichien, livré à la vengeance de la Porte, il périt à Belgrade sous la hache des bourreaux, en prononçant ces mémorables paroles : « Tremble, orgueilleux Sul-

« entre deux nations également amies de la liberté.
« Je vous recommande les porteurs de cette lettre
« qui sont aussi des descendants des Spartiates : s'ils
« n'ont pas fait jusqu'ici de grandes choses, c'est
« qu'ils ne se sont point trouvés sur un grand
« théâtre.

« Salut et fraternité ! »

Signé BONAPARTE.

tan! la révolution est à tes portes. De mon sang versé vont renaître les vengeurs de ma patrie. »

Ces mots prophétiques ne tarderont pas à se réaliser. La révolution française, en mettant toute l'Europe en mouvement, favorise le génie commercial des Hellènes; la fortune sourit aux spéculations hasardeuses des enfants d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara et de Chios; l'Archipel entier, l'Élide, l'Argolide et l'Arcadie ressentent les heureux effets de ces entreprises maritimes; la population s'augmente, l'industrie pénètre dans les villes, le numéraire devient abondant, et l'aisance succède à la misère.

Dès lors, la nation grecque s'avance à grands pas vers sa régénération, et ce mouvement secret échappe à l'œil du stupide mahométan. Dès lors, une classe moyenne, celle des industriels, paraît dans la Grèce entre les primats oppresseurs et les peuplades opprimées; secondée par les bénéfices que lui offrent les guerres du continent, elle parvient en peu de temps à se créer une marine marchande, forte d'environ six cents vaisseaux; trente mille Grecs, devenus les caboteurs de la Méditerranée pour l'exportation des denrées de la Tur-

quie, acquièrent des idées nouvelles par leur contact fréquent avec les peuples civilisés.

Dès le commencement du dix-neuvième siècle, plusieurs écoles sont fondées dans les îles de la mer Égée, dans les principales villes de l'empire ottoman, sous le sérail même du sultan. De jeunes Grecs, nouvellement sortis des lycées de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, inculquent dans l'ame de leurs élèves des principes de patriotisme et de vertu. Des théâtres sont ouverts dans les capitales des deux provinces ultra-danubiennes, et les chefs-d'œuvre de Voltaire et d'Alfieri électrisent une jeunesse avide d'émotions.

Les Grecs entrevoient déja qu'ils sont à la veille d'une crise terrible; ils semblent avoir le pressentiment d'un orage qui se prépare, et demeurent pensifs devant leur avenir ; cette douleur accablante qui, depuis tant de siècles, restait ensevelie dans les replis de leur cœur, on la voit se manifester sur leur physionomie, dans leurs sourcils froncés, et prendre un air de méditation sérieuse; leurs regards fixes annoncent la constance d'une grande résolution; leur démarche, leurs paroles ont plus de liberté, et laissent entrevoir plus d'espérance.

D'une part, les succès obtenus par les Russes sur les rives du Danube, les victoires du fameux Pasvand-oglou, pacha rebelle de Widdin, la noble résistance des Serviens, conduits par Czerni-George de triomphe en triomphe, l'insolence impunie des sauvages Chaïdoutes de Macédoine osant s'aventurer jusqu'aux portes de Byzance, tous ces événements accumulés dans le court espace de vingt années démontrent aux Hellènes la faiblesse de l'empire ottoman. D'un autre côté, leurs souffrances redoublées par la férocité d'Ali-Pacha de Janina, l'aspect du bonheur dont le peuple des îles Ioniennes jouit depuis le commencement du dix-neuvième siècle, sous des gouvernements européens, leurs richesses, leurs connaissances, les souvenirs de leur antique splendeur, tout les invite à prendre les armes.

L'an 1815, la Sainte-Alliance, à la généreuse sollicitation de Jean Capo-d'Istrias, souscrivit à une société dite d'Athènes ou des Philomuses, dont le but était de répandre l'instruction parmi la nation grecque. Quelques mois après, trois Grecs d'un rang obscur, Scoufas, Xanthos et l'archimandrite

Dicée (1), hommes pleins d'audace, de ruse et de souplesse, prirent la résolution de se créer un brillant avenir dans la délivrance de leur patrie. Ils formèrent une association qui, sous le nom d'Hétérie amicale, se proposait d'éteindre les inimitiés qui divisaient les familles, et de soulever toute la Grèce contre l'ennemi commun. Le devoir qu'ils imposaient aux initiés était de consacrer au bien public leur fortune, leurs talents, et de procurer pour le moment quelques subsides à la caisse nationale.

Ne se dissimulant point leur nullité, tremblant de se présenter comme les chefs d'une entreprise si périlleuse, ils faisaient accroire à leurs adeptes que la société des Philomuses n'était qu'une ramification de la leur, et que les mêmes personnages qui figuraient dans la première étaient les moteurs invisibles de la seconde; ils ne se montraient que comme les humbles ministres de quelqu'un de bien plus

(1) C'est le même que nous verrons bientôt, sous le nom de Papa-Fléchas, jouer un rôle dans la révolution.

puissant, et, par des expressions ambiguës, leur donnaient à entendre que leur chef suprême était l'autocrate des Russies (1).

Cette entreprise trouve bientôt de forts encouragements dans la haine des Grecs contre leurs oppresseurs. Puisant dans le succès de leurs premiers efforts une nouvelle ardeur, ils courent sur tous les points de l'empire ottoman entasser les matières de l'incendie révolutionnaire; ils répandent leur institution dans tous les cantons de la Grèce; et dans un oratoire, devant l'image de la Résurrection, un prêtre fait prononcer aux récipiendaires agenouillés le serment solennel de fidélité et de persévérance; il leur fait jurer le silence et la soumission la plus absolue.

---

(1) Le cachet de l'Hétérie, rond et d'environ un pouce de diamètre, représentait deux cercles concentriques, l'un un peu plus grand que l'autre; il y avait dans l'intervalle compris entre eux plusieurs A avec un K, et dans le milieu un Σ. Ces signes ne manquèrent pas de tromper un grand nombre de Grecs : d'après ces Grecs, l'A désignait Alexandre, l'empereur de Russie; le K et le Σ étaient les lettres initiales de Καποδίστριας (Capo-d'Istrias) et de Συμμαχία ἱερά (Sainte-Alliance).

Il existait en Grèce une confrérie ancienne dont Rhigas se servit pour tirer les Klephtes du fond de leurs antres sauvages, et les joindre avec les Déré-Béis, ou Mahométans rebelles à la Porte. Albanais, Grecs, depuis le commencement du dix-septième siècle, avaient coutume de s'unir par les liens d'une fraternité, appelée Ἀδελφοποίησις. Parés de leurs plus beaux vêtements, ils se présentaient devant l'autel de Dieu; ils échangeaient leurs armes, et, se donnant la main, ils en formaient une chaîne mystérieuse; puis, en s'embrassant, ils prononçaient ces paroles : « Ta vie est ma vie, et ton ame est mon ame. » Par suite de cette liaison, souvent un Grec abandonnait la garde de sa famille à son confrère albanais, s'occupait pendant des semaines à labourer ses champs, et retrouvait à son retour la paix dans son ménage.

Les Hétéristes, s'appropriant cette association, la perfectionnèrent; ils refusèrent d'y admettre dorénavant des Mahométans, et en firent le premier degré de la leur.

Vers la fin de 1815, les principaux Hétéristes s'assemblèrent dans une maison isolée de Byzance, et décidèrent que, dans la crainte d'être découverts, ils devaient se garder à l'a-

venir d'étendre l'affiliation dans la capitale; que, dans leurs missions à l'étranger, ils n'enverraient que des Grecs d'une grande expérience, d'une éloquence entraînante et d'une vertu à toute épreuve; qu'ils leur donneraient plein pouvoir dans tout ce qu'ils entreprendraient pour le bien de la patrie, et qu'enfin eux trois resteraient à Constantinople pour donner plus de consistance à l'Hétérie.

Conformément à ces résolutions, ils expédient en Russie Galatis, natif d'Ithaque, jeune homme peu discret, mais doué d'un ardent patriotisme et d'une pénétration étonnante. Galatis débarque, en 1816, à Odessa sous l'uniforme anglais, et, muni de lettres de recommandation, il trouve accès auprès des négociants les plus marquants; il commence par sonder leurs dispositions, leur manière de penser; il s'ouvre à eux, exhorte, raisonne, pleure et fait partout des enthousiastes et des prosélytes : les mêmes pratiques, continuées à Saint-Pétersbourg, attirent sur lui les regards de la police, plus active et vigilante en Russie que partout ailleurs: elle se met sur ses traces, l'arrête et l'enferme dans la forteresse de la ville avec deux de ses amis, Argyropoulos et Pérévos, compromis par

son imprudence. On s'empare de ses papiers; le général Gorgoli, chef de la police, y trouve le secret de sa mission, et fait directement son rapport à l'empereur : sa majesté accorde aussitôt la grace aux détenus, et gratifie Argyropoulos et Pérévos d'une somme de vingt ducats. De là Galatis se rend à Jassi, où, averti qu'on le demande au consulat russe, il ne doute plus de sa perte; mais il croit renaître, lorsque le secrétaire vient le rassurer et lui annoncer qu'une grande faveur l'attend; il court trouver le consul, qui lui remet secrètement cinq mille francs, comme un présent de la part de son souverain (1). Il ne manque pas de faire part

(1) En 1815, l'empereur Alexandre, de retour dans ses états sauvés du désastre qui les avait menacés, avait le cœur plein de gratitude envers l'Être suprême; il avait encore l'ame pénétrée des maximes du Nouveau Testament, qui l'avait consolé dans ses adversités, lors de l'invasion des Français en Russie; on l'entendait souvent répéter cette phrase : « Enfermé dans ma chambre, je beu« glais comme un bœuf; et Gallitzin m'ayant vu « dans cet état épouvantable, me proposa la lecture « de la sainte Bible, où en effet j'ai trouvé ce calme « si nécessaire dans mes infortunes. » C'est alors que,

de ce fait à ses confrères, et court de Moldavie en Valachie, de Valachie en Transylvanie, associer à l'Hétérie tout ce qu'il y rencontre d'hommes capables de coopérer à la restauration de la Grèce.

Un de ceux qui furent admis par Galatis dans l'Hétérie fut Athanase Tsacalof, fils d'un négociant de Moscou. Quoiqu'il n'eût pas la vivacité de Galatis, il le surpassait en un grand nombre d'autres qualités. C'est sur lui que les chefs de l'Hétérie jetèrent les regards, lorsque abandonnant biens et parents il se rendit à Constantinople pour se dévouer tout entier à sa patrie; ils résolurent d'organiser la Grèce par son intermédiaire, et, vers le commence-

---

plein d'humanité, il parlait souvent d'affranchir la partie malheureuse de ses sujets; c'est alors qu'il rétablissait le royaume de Pologne et qu'il accordait aux Polonais une constitution, avec le désir de l'améliorer dans la suite. Il est juste enfin d'ajouter qu'à cette époque il était bien intentionné pour les Grecs; c'est pour cela qu'au congrès de Vienne un de ses ministres avait parlé en notre faveur, et que plus tard M. le baron de Strogonoff, son ambassadeur à Constantinople, reçut des instructions pour nous protéger auprès des Turcs. Le même sentiment lui dicta cette généreuse conduite envers Galatis.

ment de 1817, ils lui désignèrent le Péloponèse pour centre de ses opérations.

Tsacalof, se présentant comme un émissaire du czar, étendit l'Hétérie avec une étonnante rapidité. Les esprits étaient disposés à l'insurrection : suivant une tradition répandue par toute la Grèce, l'empire ottoman devait être anéanti par une race blonde qui descendrait du Septentrion. On conservait de père en fils cette autre croyance, que la ville de Constantinople, fondée par Constantin, perdue par un autre Constantin, serait reconquise par un prince du même nom. Ce dernier, ajoutait-on, ne saurait être que le grand-duc, héritier présomptif de la couronne de Russie. L'Apocalypse de saint Jean, expliquée par un moine d'Athos, venait à l'appui de cette opinion. Un livre prophétique, écrit dans le style pompeux d'Isaïe, l'*Agathange*, leur assignait pour époque de la destruction des mahométans le commencement du dix-neuvième siècle. Toutes ces idées facilitèrent d'une manière efficace les projets de Tsacalof, qui parvint en peu de temps à attirer dans l'Hétérie la plupart des Klephtes, des marins et des primats de la Grèce.

Galatis continuait ses prédications; mais, son

indiscrétion croissant avec le succès, il était à craindre qu'il ne compromît le sort de l'entreprise. Les chefs de l'Hétérie résolurent de le sacrifier au bien de la patrie; ils l'envoyèrent à Tsacalof, avec ordre de s'en défaire. Tsacalof, répugnant à tremper ses mains dans le sang de son ami, communiqua cet ordre à ses initiés : ceux-ci reçoivent à bras ouverts l'innocent Galatis, lui prodiguent des festins, et le mènent un jour à la campagne; de vallon en vallon et de colline en colline, ils arrivent sous l'ombre d'un platane. Là, pendant que Galatis, couché sur la verdure, chante un hymne patriotique, un tromblon est déchargé sur son dos par un des Hétéristes; le malheureux rend l'ame, en s'écriant : « Que vous ai-je fait? » On dit que ses cendres reposent encore au pied de ce même arbre sous lequel il fut tué, et que sur son écorce un de ses amis a gravé, en guise d'épitaphe, les dernières paroles de cette déplorable victime : « Que vous ai-je fait? »

Après le meurtre de Galatis, Anagnostopoulos paraît sur la scène. Il parvient à réunir à l'Hétérie Théodore Négris, alors secrétaire de Charles Callimachis, hospodar de la

Moldavie; mais bientôt, brouillé avec un certain Gatsos et Georges Lassanis, tous deux Hétéristes, il quitte son poste et rentre dans son obscurité. Ses rivaux se saisissent de l'Hétérie, et, grace aux soins d'un vénérable vieillard, nommé Andronicos, ils la propagent à Jassi et dans les principales villes de la Bessarabie.

Dans le même temps, les trois chefs de l'Hétérie sortent de leur inertie. Scoufas part pour la Russie; Dicée va rejoindre Tsacalof dans le Péloponèse; Xanthos reste seul à Constantinople, sous prétexte de gagner les princes du Fanare; mais, timide par nature et préférant une vie oisive aux dangers, il se livre tout entier aux plaisirs, en se déchargeant d'une partie de ses devoirs sur un Hétériste fougueux, appelé Papa-Georges. Ce prêtre turbulent, portant un coutelas sous son manteau de bure, parcourt les bazars, les cabarets, tous les recoins de Byzance, et, sans s'intimider de la peste qui exerçait alors ses ravages, parvient, dans l'espace de deux mois, à faire monter le nombre de ses adeptes à quinze mille, la plupart gens du peuple, bateliers, boulangers et même portefaix.

Au commencement de 1818, les chefs de l'Hétérie, s'apercevant qu'elle prenait de l'accroissement, établirent des Éphories, ou commissions, dans toutes les capitales des provinces de l'empire ottoman, et même dans celles des autres états où se trouvaient des Grecs; ils statuèrent que chaque Éphorie aurait une caisse à part, avec plein pouvoir d'agir dans son étendue respective, et entretiendrait une correspondance directe avec celle de Constantinople, dont émaneraient les arrêts suprêmes; les membres de chacune d'elles ne devaient être élus que parmi les négociants ou les banquiers marquants, et les Éphores devaient employer toute leur adresse à se ménager une entrée libre dans les palais des gouverneurs turcs, pour épier leurs mouvements.

Ainsi, dans le courant de l'année 1818, Constantinople, Smyrne, Chios, Samos, Calamate, Missolonghi, Janina, Bukarest, Jassi, Trieste, Moscou, Pest et plusieurs autres villes eurent chacune une Éphorie secrète; et, parmi les initiés de cette époque, on distingua Marc Botzaris, Georges l'Olympien, Kyriakoulis, Pierre Mavromichalis, Antoine Criésis, La-

zafe Coundouriotis, le traître Savas, une foule d'archevêques et plusieurs princes du Fanare.

Peu de temps après, Alexandre et Nicolas Hypsilantis, fils de feu Constantin Hypsilantis, ex-hospodar de la Valachie (1), partirent de

(1) Voici quelques détails biographiques et curieux sur cette famille :

Le premier des Hypsilantis qui mérite de fixer l'attention est Athanase, bisaïeul de celui qui donna le signal de l'insurrection grecque. Il vécut au commencement du XVIIIe siècle, jouit d'un grand crédit auprès du sultan, et se servit de son libre accès dans le sérail pour en exploiter la bibliothèque ; il y puisa la plupart des faits importants dont est remplie son histoire inédite, qui commence à la prise de Constantinople par les Turcs et finit avec le XVIIe siècle.

Alexandre son fils, devenu maître, par sa mort, d'une fortune immense pour cette époque, développa dès sa première jeunesse de grands talents, et parvint rapidement à toutes les charges qu'un Grec pouvait obtenir : il devint successivement bache-capou-kéhaya, puis grand drogman de la Porte, et enfin hospodar de la Valachie. Il donna à cette province un code de lois; et ce qui prouve la sa-

reux de la Grèce avec une telle énergie, qu'il lui arracha des larmes. Le silence de la solitude, l'aspect de la nature, les invitaient à des épanchements de cœur. Catacazis, voyant que

---

empêché de profiter des soins que son père avait prodigués pour son instruction; mais bientôt il montra que, loin d'avoir l'esprit frivole, il était susceptible des plus sérieuses applications. Voici comment s'opéra ce changement : un Arménien, banquier de son père et de son oncle, le prince Mourouzis, alla un jour à Couroutsesmé faire sa cour aux deux vieux hospodars. Chez Mourouzis, il trouva le jeune prince Georges, le même qui depuis devint grand drogman à l'âge de 19 ans, livré tout entier à l'étude; chez Hypsilantis il vit Constantin jouant du violon et tout épris des charmes d'une jeune personne à qui ses chants s'adressaient. Le rigide Arménien, tout dévoué à la famille des Hypsilantis, s'indigna tellement à cet aspect, qu'il lui arracha l'instrument des mains, le brisa et lui dit : « Voulez-vous devenir un ménétrier, un baladin, tandis que Georges, votre jeune cousin, portera le panache d'un vaïvode? » Ces mots lui firent une profonde impression : il travailla nuit et jour, et devint en peu d'années l'homme le plus savant du Fanare : il posséda le grec ancien, le latin, l'arabe, le persan, le français, l'italien et l'allemand; il fut si versé dans la

son ami ne respirait que haine et que vengeance contre les mahométans, se hasarda à lui confier le secret de l'Hétérie, parvint bientôt à le gagner, et lui permit même de prendre une

---

lecture des auteurs arabes, qu'un jour, se trouvant chez un des premiers ulémas, il l'étonna par son érudition : il lui fit l'analyse des passages les plus difficiles du Coran, et lui cita ce que les nombreux et volumineux commentateurs ont écrit là-dessus, en ajoutant aussi sa propre opinion; un schéich qui était de la compagnie s'écria : « Se « peut-il qu'un infidèle soit si bien au fait de notre « littérature sacrée? s'il portait un turban, je lui « baiserais la main. » Après le prince Cantémir, c'est lui qui contribua le plus au perfectionnement de la musique orientale, et le piano-forte lui doit la seule méthode composée par un Grec. Poursuivant de bonne heure le dessein qu'avait formé son père d'éclairer les Ottomans, il traduisit du français en turc quelques ouvrages scientifiques, entre autres ceux de Vauban; il composa le fameux beyannamé (déclaration de guerre) contre la république française, chef-d'œuvre d'élégance, et qui depuis servit de modèle à ceux qui s'exercèrent au style diplomatique du divan. En sa qualité de drogman, il exerça une très-grande influence en Turquie, signa des traités, et dissuada la Porte du projet qu'elle avait conçu

copie du mode et des formules de réception. Le lendemain, Nicolas Hypsilantis essaya d'initier son frère Alexandre; mais celui-ci se contenta de feuilleter le *Catéchisme* de l'association, et ne voulut point y participer. Plus

---

de détruire la nation grecque après la découverte de la conspiration de Rhigas. Il parvint, en 1799, à l'hospodarat de Moldavie, perdit cette principauté par les intrigues du sérail, et peu de temps après obtint celle de la Valachie : ce fut en sa faveur que la Russie stipula alors la septennalité de l'administration hospodarale; et cet article enfreint trois ans après (1805) par la Porte, qui, non contente de déposséder Hypsilantis, attenta même à sa vie, occasiona son départ pour Saint-Pétersbourg, et servit de prétexte à la rupture entre les deux états. Il revint, en 1806, à Bukarest, à la tête de vingt mille Russes, y composa un corps de troupes helléniques, souleva les Serviens, et forma le projet d'affranchir la Grèce. Mais le traité de Tilsitt, et la haine implacable que lui portait Napoléon, l'obligèrent à se retirer à Kiew et mirent fin à toutes ses entreprises : il mourut dans cette ville, l'an 1816. Parmi ses ouvrages, les plus remarquables sont : Anecdotes sur le sérail. — Particularités sur la guerre turco-autrichienne. — Traductions d'Ana-

tard, ayant vu quelques Grecs appartenant à l'Hétérie qui se dirigeaient vers la capitale : « Que voulez-vous faire à Pétersbourg? leur demanda-t-il. — Prendre du service. — Et croyez-vous que votre patrie n'ait pas besoin

---

créon en vers italiens, et d'Hésiode en prose française.

De cinq fils qu'il laissa, l'aîné Alexandre, chef de la révolution grecque, entra, en 1809, comme officier dans les chevaliers-gardes, sans passer par les grades subalternes; il était lieutenant au commencement de la campagne de Napoléon; dans cette année, il trouva l'occasion de montrer sa bravoure : avec un demi-peloton il entra à Polozk occupé par les Français, engagea ses soldats à descendre de leurs chevaux et à se servir de leurs courroies pour emporter quelques canons de la place; mais un fort détachement français étant survenu, il se battit avec courage et se vit obligé de se retirer. Il passa ensuite, en qualité de major, aux houssards de Grodnow, et fit la campagne d'Allemagne sous les ordres de Vittgenstein. Près de Dresde, un coup de mitraille lui emporta la main droite avec son sabre. En 1814, l'empereur Alexandre lui ayant demandé s'il était content des récompenses qu'on lui avait accordées, il répondit franchement qu'il avait mérité bien plus; le czar le promut sur-le-champ au grade de colonel, et en fit un peu plus tard son aide-de-camp.

de vos bras? — C'est à la Russie à nous le dire. — La Russie est trop grande pour penser à vous. — On nous a dit que l'empereur est chef d'une Hétérie. — Je la connais cette Hétérie; je connais l'empereur : tout est faux. — — Un consul russe nous a cependant assuré tout le contraire, quand nous vivions paisibles en Macédoine... Oh! quand notre patrie sera-t-elle libre? — Quand vous l'aurez résolu. — Dieu est juste; il faut espérer en sa clémence. — Espérer en Dieu, c'est une parole très-sage; mais ce n'est pas celle d'un brave. — Que faut-il faire? — Vous préparer à la mort ou à la liberté. — Vous ne vous faites pas une idée de l'enthousiasme de notre nation. Que ne vous placez-vous à la tête de l'Hétérie? — Connaissez-vous une lettre que Capo-d'Istrias vient d'adresser au professeur Vardalaque au sujet de l'Hétérie? — Non. — Eh bien! prenez-en copie; allez la lire à vos concitoyens; vous y verrez des pensées fort sages. Il se répand en invectives contre les Hétéristes qui traînent la nation aux bords du précipice. — Reculer maintenant devant l'entreprise serait trop tard : la Grèce bientôt prendra feu. — Vous me faites frémir... Où sont vos finances,

vos armées, vos généraux? Croyez-vous que la résurrection d'un peuple se fasse par miracle? Amis, ce que je puis vous conseiller en qualité de votre compatriote, c'est de ne compter que sur vos propres forces; c'est de vous préparer à votre défense avant de réveiller le tigre endormi. Si vous parvenez un jour à vous mettre en état de disputer à vos tyrans le sol natal, souvenez-vous d'Hypsilantis : l'une de mes mains est tombée sous les murs de Dresde; je garde l'autre pour la patrie. »

Cependant les principaux Hétéristes voyant d'une part, que, par la paix générale de l'Europe, le commerce se trouvait dans une complète stagnation, et que la marine grecque se détériorait de jour en jour; de l'autre, que les mahométans, devenus soupçonneux, s'opposaient à l'instruction du peuple, et commençaient à veiller sur ses mouvements; pressés d'ailleurs par une foule d'initiés méfiants qui leur demandaient compte de leurs actions, et les accusaient d'avoir dévoré les offrandes pécuniaires; les principaux Hétéristes, dis-je, ne songèrent plus qu'à trouver un chef qui pût dès l'instant leur faire une garantie de son nom auprès de la nation,

et couronner un jour leur entreprise par la voie des armes. Empressés de se décharger du poids de leur responsabilité sur le premier venu, leur choix tombe d'abord sur le vieux prince Caradjas, sur Constantin Mourouzis et sur Alexandre Mavrocordatos; mais arrivés au dénombrement de leurs mérites, ils les trouvent privés de talents militaires, et par leur peu d'influence incapables de donner le branle à la masse du peuple. Au milieu de leur incertitude, un de ces Macédoniens, dont nous avons ci-dessus rapporté l'entretien avec A. Hypsilantis, prononce le nom de ce général. Un autre Hétériste paraît tenir pour Capo-d'Istrias, et se répand en éloges sur ses talents diplomatiques. Les membres de l'assemblée se partagent : Xanthos, jusqu'alors resté pensif, leur impose silence, et leur dit d'un ton d'inspiration : « Nous avons autant « besoin d'habiles politiques que de vaillants « guerriers : pendant que les uns repousseront « l'ennemi, les autres constitueront le pays. « Voici comment nous agirons : Anagnosto- « poulos et Tsacalof feront voile pour l'Italie, « et proposeront à l'archevêque Ignace d'en- « gager son ami Capo - d'Istrias à recevoir

« la direction suprême de l'Hétérie. Moi, j'irai « à Pétersbourg frapper à la porte de ce mi- « nistre et à celle d'Hypsilantis; celui qui me « l'ouvrira, recevra de mes mains nos comptes, « nos papiers et le titre de chef absolu. » Cette proposition est unanimement approuvée: Xanthos part pour sa destination; il arrive à Pétersbourg et se présente chez Capo-d'Istrias. Celui-ci, prévenu contre un homme qu'on lui dépeignait comme étranger à tout sentiment patriotique, l'éconduit sans l'écouter, et lui fait intimer l'ordre de ne plus mettre le pied chez lui. Xanthos, rejeté par Capo-d'Istrias, aborde les amis d'Hypsilantis, met dans ses intérêts les plus affidés d'entre eux, et par un aveu sincère du peu de moyens de l'Hétérie, par la vive peinture des dangers de la patrie, il tâche de le gagner et de le placer à la tête de la grande conjuration.

A. Hypsilantis, avant d'acquiescer à cette demande et de se livrer aux chances d'une entreprise si hasardeuse, voulut sonder les dispositions de l'empereur de Russie. Il savait qu'il n'était point insensible aux souffrances des Grecs, et qu'il avait coutume de qualifier les Ottomans de barbares; il se rappelait qu'en

lui parlant plus d'une fois de leur expulsion, il lui disait : « Patience; cela viendra. »

Le czar jouissait alors de l'air de la campagne dans les vastes jardins de Tzarski-Célo; il y méditait sur les voyages qu'il allait entreprendre pour se rendre à l'ouverture de la diète de Varsovie, et de là à Laybach. Hypsilantis s'y présenta sous prétexte de lui demander un congé illimité, mais en effet pour lui glisser quelques paroles sur la situation malheureuse de la Grèce. Un soir, épiant le moment de le trouver à l'écart, il se promenait rêveur dans une allée de Tzarski-Célo; tout à coup il s'entend appeler, se retourne, et voit l'empereur qui vient seul à lui; son cœur palpite... Le souverain, l'abordant d'un air amical : « Que faites-vous ici ? lui dit-il... Vous me paraissez triste. » Hypsilantis, en lui montrant une feuille qu'il tenait par hasard dans sa main, lui récite une élégie de M. Arnault, qui commence ainsi :

Pauvre feuille desséchée,
De ta tige détachée,
Où vas-tu?....... (1)

---

(1) A. Hypsilantis avait beaucoup de goût pour la poésie; il s'y était même essayé souvent avec as-

« De qui sont ces vers? lui demanda Sa Majesté. — Sire, ils sont d'un Français; mais ils peuvent être appliqués à tous ces Grecs infortunés, errant de pays en pays et mourant

---

sez de succès. Ses amis se rappellent encore quelques-unes de ses pièces fugitives, qui se distinguent par le charme d'un rhythme nombreux et la naïveté de l'expression : une d'entre elles surtout mérite de trouver place ici; outre qu'elle paraît être une imitation très-heureuse de M. Arnault, elle peint, sous une allégorie touchante, le triste sort de ces Grecs qui fuyaient chez l'étranger la tyrannie des Turcs. La voici :

« Πουλάκι ξένο
« Κ' ἐρημωμένο,
« Ποῦ πᾶς καὶ τρέχεις;
« Ποῦ φωλιὰν ἔχεις;
— « Φωλιὰν δὲν ἔχω·
« Πηγαίνω τρέχω
« Ἐδῶ κ' ἐκεῖ,
« Χωρὶς νὰ ξεύρω
« Τὴν ἡσυχίαν,
« Χωρὶς νὰ εὕρω
« Τὴν εὐτυχίαν
« Ποῦ κατοικεῖ.
« Μικρὸ σὰν ἤμουν, εἶχα πατρίδα·
« Μὲς σταῖς μυρσίναις ἐγλυκοζοῦσα·
« Εἶχα ἐλπίδα·

sur un sol étranger. — Ah ! toujours exalté ! toujours ne rêvant que patrie !.. Eh bien ! vous en aurez une un jour ; je ne mourrai pas content, si je ne fais rien pour mes pau-

---

« Πουρνὸ καὶ βράδι ἐκελαδοῦσα·
« Εἶχα καὶ νέαν ἀγαπημένην,
« Τὴν παιδιόθεν μου ἐρωμένην.
« Σκληρὸ γεράκι ἔξαφν' ἐμπρός μου
« Τῶν ὀφθαλμῶν μου τὸ γλυκὺ φῶς μου
« Νεκροαρπάζει,
« Καὶ τὴν φωλιάν μου καταρημάζει·
« Ἔκτοτες τρέχω στὰ ξένα μέρη
« Χωρὶς πατρίδα καὶ χωρὶς τέρι·
« Μὲ κουρασμένα πτερὰ καὶ μέλη
« Πλανῶμαι ὅπως ἡ τύχη θέλῃ
« Κι' ὅπου μὲ φέρῃ ἀνεμοπλάνη·
« Ὅσῳ νὰ φθάσω ἐκεῖ ποῦ φθάνει
« Τὸ κάθε πρᾶγμα
« Καὶ τοῦ παντός μας αὐτὸ τὸ θαῦμα,
« Ὅπου πηγαίνει καὶ τὸ γεράκι
« Καὶ τὸ ἀθῶο μικρὸ πουλάκι. »

« Petit oiseau passager, où vas-tu, triste et solitaire ? « Où se trouve ton nid ?—Je n'ai point de nid ; je vais, « je cours çà et là, sans connaître le repos, sans sa- « voir où réside le bonheur. Plus jeune encore, j'a- « vais une patrie ; mes jours coulaient heureux au « milieu des myrtes : bercé d'un doux espoir, ma- « tin et soir je chantais. J'avais aussi une tendre

vres Grecs ; je n'attends qu'un signe du ciel pour cela : je saurai le discerner, ou ils me l'indiqueront eux-mêmes. Mais, avant tout, il faut qu'ils soient dignes d'être heureux ; il faut que je puisse dire : Les voyez-vous ? Ils demandent la liberté. — Ils la demandent, sire ; interprète de leurs vœux, j'ose les déposer à vos pieds. — Il faut que j'y pense, moi : un boulet tiré sur le Danube mettrait toute l'Europe en feu. » Hypsilantis appliqua sa bouche sur l'épaule de l'empereur, et, les larmes aux yeux, lui dit : « Ah ! si un de vos regards tombait sur mon pays... » Il voulut continuer ; l'agitation lui coupa la voix. Alexandre ému laissa échapper ces mots : « Qu'une le-

« amante, la bien-aimée de mon enfance. Tout à « coup un cruel épervier l'enlève, lui donne la mort « sous mes yeux, et désole notre asile. Depuis ce « temps, je cours dans les pays étrangers, sans patrie, « sans compagne. J'erre d'une aile débile et fatiguée « au gré de la fortune et des vents, jusqu'à ce que j'ar- « rive où va toute chose, où va le vautour sangui- « naire et l'innocent petit oiseau, où finira par aller « aussi cet ouvrage miraculeux du Créateur. »

vée de boucliers se montre en Grèce, et mes Cosaques iront la seconder... (1). »

Rassuré par ces paroles, A. Hypsilantis accepte le poste dangereux de généralissime

(1) Une partie de ces détails est tirée d'une lettre justificative qu'A. Hypsilantis, sept jours avant sa mort, adressa à l'empereur Nicolas, et qui finit ainsi :

« La nation travaillait à sa régénération par tous les efforts possibles, et s'entendait par le moyen d'une société secrète, long-temps avant que des abus et des mésintelligences, compromettant la sûreté de la nation, eussent forcé les chefs de l'Hétérie à envoyer à Pétersbourg pour me confier la direction suprême. Le danger pouvait devenir grand : j'ai cru que l'heure du dévouement avait sonné pour moi... C'était au commencement de l'année 1820, époque où la Porte ottomane venait de déclarer une guerre à mort à Ali, pacha de Janina. Cet événement, qui permettait aux Grecs de s'armer, porta leur exaltation et leurs espérances au comble. Je ne fus pas le dernier à m'apercevoir des avantages qu'on pouvait en tirer...

« Il est certain que sa majesté l'empereur Alexandre, depuis l'année 16, connaissait l'existence de l'Hétérie secrète, nourrissait des projets qu'il lui arrivait souvent de laisser entrevoir en parlant à

de la Grèce, sous la condition expresse qu'on retardera le plus possible l'explosion de la révolte, afin qu'il ait le temps de faire les préparatifs les plus indispensables. Il expédie

---

ceux des Grecs qui venaient implorer sa protection et sa générosité, et qui le quittaient toujours comblés de ses bienfaits. Ces Grecs répétaient partout avec enthousiasme les expressions pleines de bienveillance de Sa Majesté, et les espérances qu'elle leur donnait pour l'avenir. Ainsi se forma un écho prophétique qui, retentissant dans tous les points de la Grèce, enflamma tous les cœurs du feu sacré de l'enthousiasme et du dévouement à la patrie. C'est aussi à cette cause qu'est dû l'immense résultat de mes lettres et de mes proclamations secrètes aux notables et aux capitaines de terre et de mer, ainsi que le dévouement qui caractérise les premières entreprises, exécutées toutes avec si peu de moyens.

« On m'accuse d'avoir mal choisi le moment et d'avoir trop précipité la chose. Mais, lorsque la révolution de Naples et du Piémont éclata, il me fut impossible d'arrêter l'impulsion qui avait été donnée, impulsion parfaitement étrangère par le principe à celle qui venait d'entraîner les esprits turbulents de ces deux pays à la révolte. Je ne me dissimulai pas les fausses conséquences qui pouvaient en être déduites pour la cause des Grecs; mais il était trop tard, et tous mes efforts n'aboutirent qu'à

aussitôt des lettres à toutes les Éphories, en leur recommandant l'activité, le patriotisme et la prudence; il fait en personne la tournée des principales villes de la Russie, pour recueillir de tous les Hétéristes, répandus dans l'empire, leurs contributions pour la patrie. Donnant le premier l'exemple de la générosité (1), invitant les autres à l'imiter (2), il met tous ses

---

traîner pendant quelques mois jusqu'au moment où, pressé de tous côtés par des avis sûrs que la Porte était instruite du complot et que le danger devenait imminent, je fus obligé de donner le signal, en me jetant dans les deux principautés, pour qu'en y attirant toute l'attention de la Porte, plusieurs provinces de la Grèce pussent se préparer plus facilement...

« C'est à vous, sire, maintenant à me juger; c'est à votre haute sagesse et à votre équité à décider des droits que je puis avoir à la protection que j'ose réclamer pour mes frères. Je le demande comme sujet de Votre Majesté impériale, comme un vieux soldat qui a servi avec tout le dévouement possible... On ne peut pas chercher à déguiser la vérité, lorsqu'on envisage la mort face à face... »

(1) On fait monter à plus d'un demi-million de francs l'offrande qu'il fit à la patrie.

(2) Les princesses Marie Mavrocordatos et Marie

efforts à faire une caisse nationale. Il entame une correspondance régulière avec Jacob Rhizos, alors ministre de Michel Soutzo, hospodar de Moldavie; et parvient à faire entrer ce dernier dans ses vues. Il se rend à Ismaël, et, sur un îlot que le Danube forme en cet endroit, il se ménage une entrevue avec l'Hétériste Dicée. Là, le téméraire archimandrite lui communique le dessein qu'il avait conçu d'incendier les principaux quartiers de Byzance, l'arsenal et les magasins de Topchana. Ce projet devait être exécuté pendant la nuit par les Grecs de la capitale, qui seraient tombés inopinément sur les Turcs, et les auraient mis en pièces, tandis que dix bricks hydriotes tireraient sur le sérail, pour forcer le sultan de sortir de sa retraite et de tomber entre les mains des insurgés, rassemblés aux portes de son palais. Hypsilantis, d'après quelques no-

Hypsilantis s'empressèrent aussi à contribuer à la régénération de la Grèce. La première offrit cinq mille francs, avec une paire de pendants d'oreilles d'un grand prix. La seconde remit entre les mains de son frère Alexandre toute sa dot, qui consistait en trois cent soixante-quinze mille francs.

tions statistiques qu'il devait aux avis de Jacob Rhizos et du prince Michel Soutzo, réforme quelques parties de ce plan, et, pour en faciliter l'exécution, donne à Dicée une lettre de crédit sur l'Éphorie de Constantinople.

Un événement politique vint hâter l'insurrection des Hellènes. Au commencement de 1820, un tyran, qui réunissait la ruse de Philippe le Macédonien à la cruauté de Néron, l'ignorance d'un mahométan à la cupidité d'un Albanais, le féroce Ali-Tébélen, proscrit par la Porte, placé entre le cordon du sultan et l'absolue nécessité de terminer ses jours chez l'étranger, conçut l'audacieux projet de soulever les Grecs contre les mahométans, et de se faire un appui de leurs armes. Le 23 mars de la même année, de son château de l'Achérusie, il déclare aux Hellènes qu'il est appelé par le destin à devenir leur libérateur.

Ainsi ce visir, jusqu'alors le plus cruel persécuteur des Grecs, qui faisait sceller des hommes vivants dans les murs de son palais et crever avec un fer brûlant les yeux de ses innocentes victimes, ose se dépouiller de la pelisse sanglante d'un pacha, pour se revêtir de la tunique d'un Philopœmen. Il organise les

milices des Klephtes qu'il avait naguère décimés; et, se jetant dans les bras de ses anciens ennemis, il confie au rusé Ulysse la défense de la Livadie, et envoie le capitaine Tachos dans les défilés des Thermopyles; par ses ordres, le vieux Stournaris se porte au passage de l'Achéloüs, Varnakiotis va fortifier Xéroméros; et Zongas, lieutenant du célèbre Chatzantonis, court au-devant des musulmans, dans les gorges du mont Olympe.

La Porte, voulant frapper le rebelle avec les mêmes armes, appelle à son secours ses fidèles rayas. Marc Botzaris, à la tête des Souliotes, paraît dans la Romélie, brûlant de venger son père et d'arracher au pouvoir du satrape de l'Épire les rochers de Souli. Une foule de vieux capitaines, réfugiés depuis longtemps dans les forêts du Pinde, sur les cimes de l'Œta, descend dans la lice avec empressement, la plupart d'entre eux ne sachant encore de quel côté diriger leurs coups, mais tous voulant se désaltérer dans le sang des Osmanlis. Les Hétéristes les suivent de près, et se promettent d'exploiter l'avenir au profit de leur patrie.

De cette manière, la Grèce reçoit des mains

de ses propres tyrans le glaive qu'elle doit tourner contre eux.

Bientôt le satrape de l'Épire, délaissé par ses fils, trahi par ses agas, battu par les Souliotes, se voit assiégé dans sa forteresse. Épargnant ses richesses et prodiguant ses jours, l'avide visir déploie dans sa vieillesse l'audace d'un jeune guerrier; tantôt à la tête de ses farouches Guègues, il vole sur un cheval arabe, et, tenant suspendu aux arçons de sa selle un mousqueton de Charles XII, il porte dans une main un fusil de Napoléon, dans l'autre un cimeterre de Kirim-Guiraï, chef de la dynastie tartare, et revient couvert de sang ennemi; tantôt tourmenté de la goutte, porté sur un brancard, il sort de son château, et s'écriant : « L'ours du Pinde vit encore, » il ranime le courage de ses soldats, et disperse l'armée des assiégeants. Mais ses efforts sont inutiles : l'Albanie est assise autour de l'Achérusie, et n'aspire qu'à se partager ses immenses trésors.

L'hiver, qui ramène toujours les Albanais dans leurs foyers, ne peut leur faire abandonner une proie qu'ils regardent comme certaine; ils supportent, sans murmurer, l'âpreté de la

saison, et se raniment à l'idée de la part qu'ils auront aux dépouilles de l'opulent visir qu'ils tiennent emprisonné.

Dès lors le vieux Ali, ne comptant plus sur ses forces, désespérant de son salut, veut au moins léguer au sultan une guerre interminable, et ne pense qu'aux moyens de faire révolter toute la Grèce.

Il avait une vague connaissance de l'Hétérie. En 1820, l'Éphorie de Janina ayant eu l'imprudence de l'affilier à cette association par l'entremise de la jeune Vassiliki, son innocente épouse, il avait voulu savoir de force qui en était le chef, et menacé même de mort les Éphores, s'ils lui cachaient la vérité. Ces malheureux, ne s'attendant pas à cette violence, s'avisèrent, dans leur trouble, de nommer l'empereur Alexandre, en suppliant Ali de ne confier à personne un secret, dont dépendait leur vie. L'astucieux visir, dans sa détresse, les mit en liberté, les combla de faveurs, et les chargea de deux lettres, l'une pour le czar, et l'autre pour Capo-d'Istrias, dans lesquelles il appelait la Russie à son secours, représentant qu'en titre d'Hétériste il avait des droits à sa protection.

Ce fut encore à l'Hétérie qu'il eut recours

pour soulever les Grecs; la regardant comme le moyen d'insurrection le plus efficace, il mit tout en œuvre pour l'engager à donner le signal. Il était parvenu à s'attacher les Souliotes : il leur envoie une lettre de Chalet-Effendi, adressée au sérasquier Ismaël-Pacha, et dans laquelle ce favori du sultan communiquait au généralissime de l'empire ottoman un projet de destruction de tous les Grecs, qui devait s'effectuer au commencement de 1821. Cette nouvelle jette l'alarme parmi les Hétéristes; ils accourent en foule vers A. Hypsilantis; ils le conjurent de ne plus différer dans des circonstances si pressantes. Pour l'entraîner, ils ne négligent rien : intrigues, prières, plaintes, tout moyen de persuasion est employé; tantôt empruntant le langage d'un républicain, tantôt celui d'un courtisan, ils lui donnent d'avance le nom de Thrasybule, ou couronnent sa tête d'un diadême.

Pour les dissuader, A. Hypsilantis leur représente son peu de ressources : il n'a ni armée, ni munitions de guerre, ni flotte ; seul, irait-il défier toutes les forces ottomanes ? Devait-il risquer les destinées de la Grèce, pour une lettre fabriquée, selon toute apparence,

par le rusé Ali? Il était d'ailleurs à la veille d'obtenir de la Porte une indemnité de deux millions de francs pour ses biens confisqués sous le règne de Sélim : fallait-il sacrifier cet or, qui, versé dans ses mains, faciliterait dans la suite ses opérations? Qu'irait-il faire chez une nation pauvre et désarmée, capitaine sans soldats, chef sans trésors? Les révolutions, en outre, de Naples et du Piémont venaient d'éclater, et la foudre de la Sainte-Alliance grondait sur la péninsule italienne: devait-il choisir ce moment si peu favorable, pour arborer en Grèce l'étendard de l'insurrection? Le monde ne confondrait-il pas la cause des Hellènes, basée sur des droits incontestables, avec celles de l'Espagne et de l'Italie, regardées comme illégitimes?

Ces considérations ne paraissent point plausibles aux Hétéristes. « Le glaive de la proscrip-« tion, s'écrient-ils, est levé sur la Grèce; la « nation sera massacrée, et son sang rejaillira « sur nous. La Morée d'ailleurs brisera bientôt « son joug d'elle-même; un mois, quelques « jours encore, et la révolution se manifes-« tera partout : sans chef, elle aura bientôt « avorté. Quel autre temps plus opportun

« pouvons-nous attendre? La Grèce entière « brûlant d'un feu mystérieux, et n'attendant « que le signal de sa régénération; une foule « de bandes montagnardes, descendues pour « la première fois dans les plaines; une assem- « blée de capitaines, convoquée par le destin « pour l'exécution de nos desseins; la Tur- « quie s'entre-déchirant; Ali de Janina, forcé « par sa position à nous livrer pièce à pièce « ses trésors; l'hospodar de la Valachie, con- « sumé d'une longue maladie, près d'expirer « et de laisser entre nos mains les rênes de sa « principauté; celui de la Moldavie prenant « part à l'Hétérie, et nous tendant les bras : « combien de moyens de succès! quelle occa- « sion favorable à nos projets! » A ces paroles, ils lui présentent des lettres venant de tous côtés. Dans l'une, l'Hétériste Savas lui promet de s'emparer de la forteresse de Gurgovo et de lui ouvrir le chemin de Byzance. Dans une autre, Georges l'Olympien lui propose, comme un de ses premiers coups, la prise de l'Ada-Calé. Dans celle-ci, l'archevêque de Philippopolis se réserve l'honneur de soulever la Bulgarie et de venir, à la tête de quinze mille Bulgares, se ranger sous ses drapeaux. Dans

celle-là, le prince Constantin Mourouzis le supplie de lui confier, pour suprême faveur, l'exécution du projet de l'archimandrite Dicée. Dans une cinquième (1), l'Éphorie de Constantinople lui annonce que la populace grecque de cette ville, entrée dans l'Hétérie par le zèle irréfléchi de Papa-Georges, est dans une telle fermentation, se comporte avec une telle imprudence, que la police ottomane ne manquera pas de découvrir le plan de la révolte, et que déja même des perquisitions se font partout. A la lecture de cette dernière lettre, A. Hypsilantis se trouble et s'écrie : « Le dé en est jeté; « périsse le lâche qui, à la vue de ses frères « près de passer par la main du bourreau, ne « vole pas à leur secours et perd son temps « à calculer ! »

Aussitôt il envoie cinquante mille francs aux Hétéristes Georges l'Olympien, Pharmakis et

(1) Toutes ces lettres existent encore; elles se trouvent dans les mains des frères d'A. Hypsilantis. Tout ce que je rapporte ici sur ce général est extrait de sa correspondance et d'une foule de manuscrits qui m'ont été confiés par divers Hétéristes.

Savas; il recommande particulièrement à Xanthos, porteur de cette somme, d'observer les démarches et le caractère de ce dernier capitaine. Il fait passer par le canal de Pérévos quatre-vingt mille francs à Pierre Mavromichalis et à Théodore Colocotronis, en leur enjoignant de solder des troupes et de se tenir prêts pour le printemps prochain. Il mande à Démétrius Hypsilantis de se rendre en Grèce, lui-même devant avec ses autres frères se jeter dans les deux principautés limitrophes, pour y attirer l'attention des Ottomans, et procurer aux Grecs le temps de se préparer. Il se rend à la hâte à Kischeneff, et de là il ordonne à l'Hétériste Théodore Vladimirescos, officier russo-valaque, de profiter de la mort récente de l'hospodar Alexandre Soutzo pour soulever la milice valaque des Pandours. Il dépêche enfin en Moldavie Georges Lassanis et Gérassime Orfanos, avec ordre de rassembler dans son palais de Galata, situé sur la montagne qui domine Jassi, autant de soldats, d'armes et de munitions de guerre qu'ils pourront.

LIVRE II.

Événements physiques qui ont lieu dans le Péloponèse pendant les années 1820 et 1821. — Les Hétéristes leur donnent une interprétation favorable à leurs projets. — Agitation, enthousiasme et terreur des Moraïtes. — Les mahométans veulent les désarmer et massacrer leurs primats. — L'archevêque Germanos lève l'étendard de la révolte à Calavrita. — Insurrection de Mania, de l'Élide et de la Livadie. — Apparition d'A. Hypsilantis à Jassi. — Sa proclamation. — Il écrit à l'empereur Alexandre pour implorer sa protection. — Il est désavoué par la Russie. — État de ses troupes. — Les courtisans qui l'entourent. — Effet du désaveu de la Russie sur les Valaques et les Moldaves. — Trouble d'Hypsilantis. — Coup-d'œil sur les événements qui se passent en même temps en Turquie. — Proscriptions ordonnées par le sultan. — Supplice du prince Constantin Mourouzis et du patriarche Grégoire. — Révolte et excursion des Ipsariotes. — Antoine Mélidone soulève Sphakia en Candie. — Sa réponse à un envoyé turc. — Insurrection d'Hydra. — Mesures prises par la Porte. — Elle ordonne aux pachas de Silistra et d'Ibraïla d'exterminer Hypsilantis. — Expédition de ces satrapes en Valachie et en Moldavie. — Leurs cruautés. — Le capitaine Savas, après avoir tenté vainement d'assassiner Hypsilantis, se range de leur côté. — Théodore Vladimirescos, entraîné par

4.

les conseils de l'Autriche, trahit Hypsilantis. — Il est arrêté et exécuté. — Les Turcs attaquent Hypsilantis. — Récit détaillé des combats de Noutgesti et de Dragatsan. — Affaire de Sculen. — Hypsilantis, délaissé par ses troupes, passe en Autriche. — Paroles qu'il adresse à ses soldats avant de s'en séparer. — Jugement sur ce général.

Le bruit sinistre du sort que le sultan réservait à la nation circulait déja dans la Grèce, lorsque des événements physiques vinrent encore augmenter l'agitation des esprits.

Le sol de la Grèce est volcanique : plusieurs de ses montagnes présentent à leur base des cavités d'où s'exhale une odeur sulfureuse ; plusieurs de ses îles sont brusquement sorties de l'abîme par des ébranlements subits que les feux soumarins occasionnent de temps à autre. C'est ainsi que les siècles héroïques ont vu paraître soudain Anaphé et cette miraculeuse Délos que la fable nous peint flottante sur les ondes. C'estainsi que, dans les temps modernes, Nia, Haloni, Santorin et Camini n'ont dû leur existence qu'à l'action perturbatrice des volcans cachés sous les eaux.

Le 22 décembre 1820, le Péloponèse fut agité par une violente secousse; des sources d'eaux bouillonnantes jaillirent du sein de l'Élide, et des rochers disparurent soudain en Arcadie.

Le 9 janvier 1821, la mer du golfe des Alcyons abandonne tout-à-coup ses rivages, y revient précédée d'une trombe, ravage les campagnes, emporte les habitations, et menace de submerger la province d'Achaïe.

Les Hétéristes s'emparent de ces phénomènes pour en tirer des inductions favorables à leurs projets; ils répandent dans la nation, naturellement portée au merveilleux, que l'Éternel secoue de sa main la péninsule, pour la réveiller de sa léthargie. Leurs proclamations, pleines d'exhortations brûlantes, passent de main en main, et achèvent d'enflammer les cœurs: les uns s'arment en secret; les autres se préparent à fuir chez l'étranger; l'enthousiasme et l'inquiétude sont au comble; les vieillards poussent des cris : ils croient déja voir renaître cette année désastreuse de 1770, où leur patrie nageait dans le sang, où des hordes d'Albanais, le fer et la flamme à la main, se répandant par l'Isthme, signalaient leur pas-

sage par le massacre de leurs pères, l'embrasement de leurs maisons et le ravage de leurs champs.

Les mahométans, à ces premiers symptômes d'insurrection, résolurent de désarmer le peuple et de se défaire de ses primats. Instruit de leur dessein, l'Hétériste Germanos, archevêque rusé, orateur éloquent, politique adroit, arrive dans les premiers jours de mars à Calavrita, ville de l'ancienne Achaïe. André Zaïmis, Londos, Bénizellos, Coufos, Papa-Diamantopoulos et Sotirakis, primats du Péloponèse, s'y trouvaient rassemblés; il leur expose leur danger, leur indique un seul moyen de salut, la révolte, et plante lui-même l'étendard de la liberté sur ces mêmes rochers, où s'était établie dans les temps anciens la fameuse ligue des Achéens. En peu de jours, sept cents habitants du mont Cyllène sont rangés sous sa bannière. Germanos adresse alors aux consuls des puissances européennes le manifeste suivant :

« Les Hellènes, abandonnés à l'oppression « toujours croissante des Ottomans, ont una« nimement résolu de vaincre ou de mourir. « Nous nous sommes soulevés pour reconqué-

« rir nos droits ; nous sommes sûrs que les « peuples et les rois reconnaîtront la justice « de notre cause, et qu'ils nous prêteront leur « secours, en se rappelant les services rendus « par nos ancêtres à l'humanité ; ainsi, nous vous « supplions de nous procurer la bienveillance « et la protection de vos augustes monarques. »

Les musulmans de Calavrita et ceux de Vostitsa se réfugient dans les châteaux de Lépante, et laissent à l'insurrection le temps de se fortifier. Le 4 avril, commencent les hostilités : les mahométans mettent le feu à la ville de Patras, et s'enferment dans la citadelle, d'où ils bombardent les maisons des primats.

Le 6, les Grecs de la campagne, armés de massues, accourent à Patras ; précédés de leurs prêtres, ils baptisent dans leur route les enfants turcs qu'ils trouvent dispersés dans les champs, comme pour signaler le caractère religieux de leur révolte.

Le feu révolutionnaire se communique partout avec une étonnante célérité. Au premier cri de la liberté, sorti de l'Achaïe, les Maniates massacrent les Turcs épars dans leurs villages, et, conduits par l'Hétériste Pierre Mavromichalis, descendent dans la plaine pour

faire cause commune avec les insurgés de l'Achaie. L'Hétériste Procope, évêque de Calavrita, saisit une torche, et, la flamme à la main, il crie aux villageois de l'Élide : « Cessons de vivre avec nos tyrans parmi les tombeaux, comme les timides colombes qui font leurs nids au milieu des cimetières ! » Il brûle les hameaux, les moissons, et force une population entière d'enlever ses troupeaux, ses charrues, et de le suivre sur les montagnes. Diacos, protopalikare d'Ulysse, excité à la révolte par son secrétaire, l'un des apôtres de l'Hétérie, s'avance à la tête de trois cents soldats devant le château de la Livadie, taille en pièces les Ottomans, soulève la province et délivre ses primats.

Pendant que les Hétéristes se signalent ainsi dans la Grèce, leur chef, Alexandre Hypsilantis, s'approche des frontières de la Turquie. Le 6 mars 1821, tandis que la ville de Kischeneff se livre au sommeil, il se glisse furtivement dans l'ombre et part pour la capitale de la Moldavie, accompagné de son frère Nicolas, de Constantin Cavalléropoulos et de Spiros de Corcyre ; il voyage pendant toute la nuit, arrive le lendemain à Sculen, tra-

verse les eaux glacées du Pruth, et s'arrête dans la maison isolée d'un certain Papasoglou, où Gérassime Orfanos l'attendait avec une trentaine d'Hétéristes; il prend dix à douze soldats, et laissant le reste à la disposition de son frère Georges et du Moldave Cantacuzène, qui devaient bientôt le suivre à la tête d'une centaine de Cosaques et de Houllans, il se dirige vers Jassi; tout près des portes de cette capitale, une bande de loups, emblème de la dévastation dont le pays devait bientôt devenir la proie, devance son char roulant sur les glaçons; à l'approche du soir, il fait halte devant le palais de Cantacuzène, rempli d'armes et de conjurés; là, Jean Colocotronis et une foule d'Hétéristes l'entourent avec empressement; il leur donne le baiser de fraternité, en leur disant : « Je viens mourir avec vous. » Il passe ensuite chez Jacob Rhizos, s'entretient en secret avec l'hospodar Michel Soutzo, lui recommande l'audace, et lui conseille de forcer le lendemain les boyards moldaves à demander par une pétition la protection de l'empereur de Russie.

Pendant toute la nuit, le calme régnait dans la ville de Jassi; le bruit de l'arrivée d'Hypsi-

lantis ne circulait que dans les maisons de quelques notables du pays; personne ne connaissait les projets de ce général, et chacun se perdait en conjectures. Dès l'aube du jour, le secret fut dévoilé: on vit affichée dans toutes les rues une proclamation d'Hypsilantis, dont voici quelques fragments:

« Hellènes! l'heure a sonné: il est temps de « secouer notre joug, et de venger notre pa- « trie, notre religion. Partout nos frères et nos « amis sont prêts à nous seconder: les Ser- « viens, les Souliotes, toute l'Épire, en armes, « nous appellent. En avant, Hellènes, en avant, « et nous verrons une puissance formidable « protéger nos droits...

« L'Europe, les yeux fixés sur nous, s'étonne « de notre immobilité: pleins de reconnais- « sance pour les bienfaits reçus de nos ancê- « tres, les peuples civilisés souhaitent ardem- « ment la délivrance de la Grèce; nous pou- « vons compter sur leur assistance, si nous « nous montrons dignes de nos aïeux et du « siècle où nous vivons. Que le plus noble « parmi nous soit celui qui défendra de la ma- « nière la plus noble les droits de la patrie. « Que la nation rassemblée choisisse ses dé-

« putés, et que toutes nos actions soient sou-
« mises à ce sénat suprême.

« Quelle ame hellénique resterait indiffé-
« rente à l'appel de la patrie? En agitant la
« tunique ensanglantée de César, un ami de
« ce tyran souleva le peuple romain; que fe-
« rez-vous, Hellènes, vous à qui la patrie
« montre ses plaies, en implorant votre se-
« cours filial? Aux armes, mes amis! la Grèce
« vous appelle (1). »

Cette proclamation, qui semblait assurer que la Russie était disposée à marcher contre les Ottomans, électrise tous les esprits; une foule de jeunes gens court s'enrôler sous les drapeaux d'Hypsilantis; l'hospodar Michel Soutzo lui envoie subsides, hommes, armes, chevaux, et n'hésite point à déposer entre ses mains son autorité.

Le même jour, soixante mahométans, trouvés dans la ville, se réfugient dans une église :

---

(1) J'omets quelques morceaux impolitiques de cette adresse, dans lesquels Hypsilantis paraît prodigue de phrases libérales, propres à donner prise aux ennemis de la cause des Grees, et d'ailleurs devenues aujourd'hui triviales.

assiégés par le peuple, ils demandent et obtiennent leur pardon; mais bientôt ils se montrent indignes de cette faveur par l'assassinat du brave Boucovallas, officier de la garde qu'Hypsilantis leur avait envoyée pour les escorter, et reçoivent une prompte mort en punition de ce crime.

Vers le soir, Hypsilantis adresse une lettre à l'empereur de Russie, dans laquelle il lui annonce son entrée à Jassi, lui détaille ses projets, et le supplie de seconder les Grecs. Cette missive le trouve au congrès de Laybach; en la lisant, le czar paraît ému (1) : il s'enferme aussitôt avec un de ses ministres pour réfléchir sur les mesures à prendre; l'Autriche s'agite; un diplomate, trop fameux en Europe par la fertilité de ses ressources, fabrique aussitôt une correspondance du chef de l'Hétérie avec les libéraux de Paris (2), ca-

(1) On dit même qu'il prononça ces mots : « Oh, le brave garçon! »

(2) J'aurais rejeté cette particularité, quoiqu'elle m'ait été fournie par des hommes dignes de foi, si elle n'était appuyée de l'autorité d'A. Hypsilantis. Voici comment il s'exprime à l'empereur

lomnie la Grèce auprès de l'autocrate russe, et le détermine à désavouer l'entreprise d'Hypsilantis, *comme l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme.*

Hypsilantis, ne connaissant point encore l'arrêt fatal que l'empereur Alexandre vient de prononcer sur son sort, remet les rênes de la Moldavie entre les mains de Michel Soutzo, lui donne une garde d'Hétéristes, et, ne se réservant qu'un petit nombre de soldats, il prend la route de Foxani; il arrive bientôt à cette ville : une foule de jeunes gens y était accourue pour se ranger sous ses ordres; il les forme en un corps auquel il donne le nom de bataillon sacré, et de là précipite sa marche

---

Nicolas dans cette même lettre, dont nous avons cité quelques passages dans le livre précédent :

« Voilà, sire, tous mes complots et cette trame « dont la diplomatie autrichienne a fait, dans le « temps, au congrès de Laybach, un tissu d'horreurs « et de forfaits; et, comme l'empereur refusait d'y « croire, cette même diplomatie a eu l'insigne au- « dace de lui montrer une correspondance fausse « et controuvée entre moi et les libéraux de Pa- « ris, etc. »

vers la Valachie, n'ayant sous lui que cinq cents hommes mal vêtus et mal armés; il lui tardait d'entrer dans cette province, pour prendre le commandement de l'armée de Théodore Vladimirescos qui consitait en huit mille Valaques, ainsi que des détachements de Savas et de Georges l'Olympien, forts de trois mille hommes d'élite, la plupart Albanais, Bulgares et Serviens; il y arrive, et trouve les notables dispersés, les chemins remplis de fuyards, les soldats livrés au pillage, les chefs désunis, des intérêts difficiles à régler : au miliéu de ce désordre, il établit son camp à Ploesti, puis à Kolintina, à une demi-lieue de Bukarest.

Il y avait alors en Valachie une foule d'intrigants qui formaient naguère le cortége d'Alexandre Soutzo; restés sans maître par la mort de leur vieil hospodar, ces courtisans se désespéraient de se voir libres. L'avenir parut leur sourire, lorsque le sort leur montra de loin ce jeune guerrier, simple, loyal, étranger à leurs mœurs, et par cela même facile à entraîner dans le piége; ils accourent au-devant de ses pas pour l'enivrer de douces flatteries, pour l'étourdir par de vaines acclamations; les uns se glissent dans sa chancellerie; les

autres assiégent sa tente; les citoyens vertueux, auxquels ils ferment tout accès auprès du général, se retirent par fierté ou par faiblesse. Entouré d'hommes artificieux, tous indignes de sa confiance, Hypsilantis leur distribue les charges et les distinctions : le dissipateur chargé de dettes devient trésorier; le vieux médecin, capitaine; l'écolier timide, commandant de place; le nonchalant capitaliste, aide-de-camp; chacun ambitionne, brigue, obtient le poste qui lui convient le moins, résolu d'avance de le quitter à l'approche du moindre danger.

Ils n'eurent pas long-temps à attendre : tout à coup le consulat autrichien publie à Bukarest la décision de l'empereur de Russie; tout prend une face nouvelle : les uns délaissent Hypsilantis; les autres rêvent aux moyens de le trahir; les Valaques commencent à murmurer; l'autorité du prince Michel Soutzo est méconnue en Moldavie; Théodore Vladimirescos et l'astucieux Savas n'attendent qu'un moment favorable pour déserter.

Hypsilantis s'était jeté dans la révolution, comptant sur la protection d'une puissance qui semblait favoriser ses desseins. Les Hété-

ristes lui avaient dépeint la Bulgarie et la Servie prêtes à se révolter; ils lui avaient déféré le commandement de vingt armées imaginaires; à les entendre, les forteresses du Danube devaient tomber, comme des châteaux de carte, devant la baguette magique de la liberté.

Maintenant tout est changé : la Servie conseillée par l'Autriche reste sourde à ses appels; l'évêque de Philippopolis, qui devait soulever la Bulgarie, est prévenu et massacré par les Turcs; le plan de Dicée, découvert par la police de Constantinople, est déjoué. Désavoué par la Russie, contrarié dans ses projets par l'Autriche, il n'a pour toute ressource qu'un assemblage incohérent de soldats, ennemis de toute subordination; les uns paisibles citoyens, entraînés par un moment d'enthousiasme, mais tremblant à l'approche du danger, sans armes, sans discipline, et commandés par des chefs aussi inexpérimentés qu'eux-mêmes; les autres, Albanais, Bulgares, Serviens d'origine, différents de langage, de mœurs et de caractère, réunis par la seule ardeur du pillage sous des capitaines qui n'aspirent qu'au pouvoir; dans son camp, pendant le jour, les

vivandiers, les marchands, les espions des Turcs se mêlent aux soldats; dans la nuit, personne ne veut monter la garde, et chacun déserte à son gré ses drapeaux pour passer dans les bras de sa maîtresse.

Hypsilantis se trouble : il reste immobile devant le précipice, anéanti devant son avenir. Dans sa situation désespérée, il pense d'abord à quitter les provinces qu'il occupe; il veut franchir le Danube, et gagner l'Épire de montagne en montagne; mais trouvant bientôt ce projet impraticable, il se décide à attendre en Valachie les arrêts de sa destinée. Ne songeant plus qu'à se défendre quelque temps contre sa mauvaise fortune, il charge Cantacuzène de passer en Moldavie pour se mettre à la tête des insurgés de cette province, se transporte lui-même à Tergovist pour être à l'abri d'un coup de main, entoure son camp de palissades, s'assure de toutes les positions d'alentour, ordonne à son frère Nicolas de garder les lieux couverts et naturellement fortifiés de Kimpoulounghi, et s'efforce d'introduire de la discipline dans ses troupes insubordonnées, et de la tactique dans le bataillon sacré.

Cependant la nouvelle des troubles du Péloponèse et de l'apparition d'Hypsilantis avait jeté l'alarme dans la capitale des Osmanlis. Des Tatares sont expédiés jusqu'aux extrémités de la Turquie, pour ordonner l'armement de tous les vrais mahométans. Une foule fanatique de sophtas (1) sort des medressés (2), et va prêcher dans les places publiques le massacre des chrétiens. L'iman, dans la mosquée, enflamme la populace par des exhortations brûlantes : « Les infidèles, s'écrie-t-il, veulent renverser le temple de la Mecque, ce temple bâti par les anges dans le paradis, et transporté dans cette ville sacrée par l'archange Gabriel; ils iront à Médine insulter les dépouilles de Mahomet, briser le marbre de son sépulcre, et jeter aux vents sa sainte poussière. »

Prévoyant ce qui se prépare, les principales familles grecques se réfugient dans les îles des princes (3). D'autres, plus timides encore,

(1) Étudiants turcs.

(2) Colléges.

(3) Elles sont au nombre de six, et situées à une lieue de Byzance.

du haut de leurs palais, bâtis sur les bords du Bosphore, s'élancent sur les navires européens, et font voile pour le port d'Odessa.

Le carnage commence le 15 avril : les lazes (1), que la Porte avait, quelques jours auparavant, embarqués pour les rades de Galatsi, sortent de leurs vaisseaux, se répandent sur les quais de Bouïouk-Déré, village à trois lieues de Constantinople, et massacrent ses paisibles habitants; les uns escaladent le palais de l'ambassadeur d'Espagne; les autres enfoncent les portes d'une église, renversent les lampes suspendues à la voûte du sanctuaire, brisent les images du Très-Haut, et se partagent les précieux ornements dont la piété les avait surchargés. Les Grecs trouvés dans les canots sont noyés; ceux qui sont rencontrés dans les rues sont tués à coups de fusil; plusieurs, arrêtés dans leurs demeures, vont peupler les cachots obscurs des Sept-Tours ou les caveaux humides du Bagne. Là, dans les ténèbres de la nuit, des bourreaux à la poitrine velue, aux yeux hagards, précédés de torches de résine, appliquent sur les têtes de ces in-

(1) Milice turque.

fortunés des tasses de fer rouge, leur arrachent les yeux avec des pinces ardentes, et brisent leurs genoux sous les coups de marteau.

L'Hétériste Constantin Mourouzis, un des plus instruits et des plus généreux princes du Fanare, au sortir de la porte d'un ministre turc, est arrêté et chargé de chaînes; traîné devant l'Alaï-kiosque, il va charmer de son supplice les regards du sultan; les bourreaux le forcent à coups de sabre à s'agenouiller sur la place publique, en lui disant : « Sa Hautesse n'est pas encore venue : tu as encore quelques moments à compter. » La tête de l'infortuné s'égare; ses cheveux sont hérissés et ses lèvres livides; il s'agite, veut rompre ses fers, se lève, retombe, et ses vêtements sont teints du sang qui coule de son front brisé contre la pierre. Au bout d'une demi-heure, le sanguinaire Mahmoud paraît. Une troupe de janissaires chaussés de bottes jaunes et coiffés de casques, deux turbans placés sur un trépied de vermeil, telle est la pompe qui devance le tyran. Il fait un signe, et la tête de Mourouzis roule sur le pavé.

Quelques jours après, le patriarche Grégoire, pendant qu'il célèbre le mystère de la

Résurrection, est assailli dans la cathédrale par une horde d'assassins; il sort de l'église, revêtu de ses habits pontificaux; son synode est enlevé sous ses yeux : saisi lui-même, il est pendu à la porte de son palais, et son corps, traîné par la race abjecte des Juifs dans les rues bourbeuses de Byzance, est jeté dans la mer. Sa mort est suivie de celle des archevêques Proïos-Dorothée, Eugène, et de quatre-vingts évêques ou exarques, les uns pendus, les autres décapités au milieu des tourments de trente mille innocents.

Aux cris de tant de martyrs, toute la nation court aux armes : les habitants d'Ipsara, poussant des cris de vengeance, renversent le croissant de leur chancellerie, et confient le gouvernement à un sénat dont ils choisissent les membres parmi leurs notables. Quatre cents d'entre eux se jetant à bord des bricks de Jeanitsis, le plus valeureux des Ipsariotes, de Jeanaris, de Hadgi-Anguélis et d'Apostolis, se dirigent vers la forteresse d'Imbritzé, garnie de vingt-quatre canons de bronze; ils culbutent sa garnison, enlèvent son artillerie, transportent dans leurs embar-

cations les armes, les munitions de guerre, et retournent dans leur île, qu'ils fortifient de ces dépouilles.

Un grand capitaine, jeune homme qui devait bientôt compter autant de victoires que d'années, le Crétois Antoine Mélidone, rassemble sur une des côtes de l'Asie Mineure tous les Candiotes répandus dans ces contrées, s'embarque avec eux, et prend terre à Sphakia. Le visir de la Canée apprend son arrivée, et, par la voix d'un rénégat, nommé Ali-Sépher, tâche de le corrompre. Mélidone, prenant à l'écart l'envoyé turc : « Les habitants « de ce pays, lui dit-il, n'ont jamais payé de « tribut aux divers conquérants qui s'empa- « rèrent de Candie; comme un hommage à « la puissance de votre sultan, ils envoyaient « jusqu'à présent, pour satisfaire votre sen- « sualité, quelques sacs de marrons récol- « tés sur ces montagnes et des provisions de « neige et de glace. Dorénavant vous ne rece- « vrez de nous et de nos rochers que des balles « et des pierres. » Le lendemain, la rébellion est proclamée dans tout le district de Sphakia.

L'île d'Hydra, qui devait bientôt servir de

bouclier aux pacifiques insulaires de l'Archipel, ne pouvait rester dans l'inaction. Tandis qu'elle délibère avec Spezzia sur les mesures à prendre, Antoine Œconomos, homme téméraire et résolu, paraît dans la place publique; il s'entoure d'une populace avide de changements, et frappant de ses pieds les rochers d'Hydra : « C'est nous, s'écrie-t-il, c'est « nous qui, en combattant les éléments et les « Algériens, avons su changer en or toutes ces « masses de pierre; c'est nous qui, en mon« tant ces vaisseaux, en consumant notre vie « dans ces mobiles habitations, avons élevé « tous ces palais de marbre, où ces riches fai« néants s'endorment dans les bras de la mol« lesse; c'est nous qui leur avons rapporté de « l'autre hémisphère l'or du Mexique et du « Pérou. Qu'ils le versent, cet or, des citernes « où ils l'accumulent... Qu'attendons-nous « donc? La Grèce entière a saisi les armes. » Le peuple, ému à ces paroles, répond avec enthousiasme : « Vive Antoine Œconomos! à bas les riches! la mort ou la liberté! » L'étendard de la révolte contre la Porte et les primats est arboré sur les rochers d'Hydra.

Une pareille révolution pouvait amener la ruine non seulement d'Hydra, mais de toute la Grèce : les trésors des Coundouriotis, des Tombazis, des Tsamados, des Boudouris et de tant d'autres Hydriotes qui, dans la suite, pourvurent aux urgentes nécessités de la nation, seraient devenus la proie d'une multitude effrénée.

Un si grand malheur fut prévenu par l'énergie du jeune Antoine Criésis, l'un des plus intrépides capitaines d'Hydra. Tandis qu'Antoine Œconomos marche comme en triomphe, suivi d'une foule enivrée, il se présente devant lui, et le saisissant par la robe : « Démagogue insensé, lui dit-il, où vas-tu ? La « liberté n'est point la fille de l'anarchie ; elle « ne peut naître des discordes civiles. »

A sa voix les bons citoyens, un instant surpris, reprennent courage. Déja les braves capitaines Panajotas et Théophile Dregnas assiégent le tribun dans la chancellerie : secouru par une vingtaine de ses satellites, il leur oppose une forte résistance ; ayant tué Théophile Dregnas et blessé Panajotas, il va triompher, lorsque Antoine Criésis se présente de-

vant lui : la vue de ce jeune héros ranime le courage de ses amis, et jette la terreur dans le cœur des rebelles; après s'être exposé longtemps à leur feu, voyant qu'il combat en vain contre des hommes abrités par des voûtes impénétrables, Criésis se retire dans la maison de Georges Bulgaris, et, des foyers de ce législateur d'Hydra, commence à foudroyer Antoine Œconomos. Les Tombazis, les Tsamados et plusieurs autres primats imitent son exemple; bientôt la fumée du salpêtre couvre la ville; et le peuple, désertant la place publique, abandonne son idole d'hier.

Antoine Œconomos se réfugie à Camini, quartier retiré; mais voyant plusieurs capitaines à sa poursuite, il s'embarque sur un bâtiment des Tombazis. Ses ennemis montent sur le brick de Jean Zacas, le suivent, et l'obligent d'abord à chercher un asile sur une éminence d'Hydra, puis à se remettre entre leurs mains.

Toute la Grèce est en armes; néanmoins le sultan y abandonne la rébellion à elle-même, et se contente de se venger par des assassinats. Ses craintes sont plus vives sur un autre point : de peur d'être pris au dépourvu par les Russes,

il fait garnir les rives du Danube de troupes fraîches, ordonne aux pachas de Silistra et d'Ibraïla d'assembler des renforts de tous côtés, d'approvisionner leurs places, et d'aller exterminer les forces d'Hypsilantis.

D'après ces ordres, les deux pachas entrent en campagne vers la fin d'avril; tous deux ensanglantent leur route : ils font pendre par les pieds aux arbres qui bordent les chemins un grand nombre d'enfants, condamnent au supplice du pal une foule de paysans, et font main basse sur des milliers d'innocents, sans distinction d'âge ni de sexe. L'un se précipite en Moldavie, et, après une perte de neuf cents hommes, s'empare de Galatsi. L'autre, sans tirer un coup de fusil, entre à Bukarest, à la tête de treize mille hommes.

A l'arrivée des mahométans, le perfide Savas, qui avait sous ses ordres deux mille Albanais, se porte à Tergovist et campe à une demi-lieue des retranchements d'Hypsilantis; il entre seul dans la tente du général, pour lui inspirer de la confiance; il tâche adroitement de sonder ses desseins, et, pour l'assassiner plus sûrement, il l'invite à faire la revue de sa petite armée : soupçonné, mais poliment éconduit,

il retourne dans son camp, la rage dans le cœur, et jurant de le livrer aux Turcs mort ou vif; il lui dresse mille embûches; mais ses trames sont toutes déjouées; il jette à la fin le masque et se déclare pour les Turcs.

Théodore Vladimirescos de son côté, entraîné par les conseils de l'Autriche, se range du parti des mahométans, et ne songe qu'à se signaler à leurs yeux par un coup hardi : suivi de deux mille Valaques et de cinq cents cavaliers albanais, il se porte à Kimpoulounghi pour surprendre Nicolas Hypsilantis, et tailler en pièces son petit corps d'armée. Georges l'Olympien, envoyé par A. Hypsilantis pour attaquer ce traître, l'atteint au sentier de Golesti, l'arrête, et d'un air impérieux, d'une voix tremblante de colère : « Vaïvode « Vladimirescos, lui dit-il, descends de ton « cheval : nous avons des comptes à régler « ensemble. » Vladimirescos, surpris de l'apparition imprévue et de l'apostrophe hardie de Georges l'Olympien, voyant d'ailleurs que ses soldats abordent ce capitaine avec amitié, obéit à cet ordre et lui présente la main. Celui-ci la refuse, garde le silence, et le conduit du geste à l'ombre d'un arbre touffu; là, un

Albanais étend un tapis sur la verdure, invite les deux capitaines à s'asseoir, et se retire. Alors Georges l'Olympien, prenant la parole et lançant des regards enflammés sur le front pâle du chef valaque : « Homme indigne de « voir le jour, lui dit-il, ta vie est dans mes « mains; je n'ai qu'à faire un signe, et ta tête « roulera à mes pieds. Tu as trahi l'amitié, « faussé tes serments, renié ta patrie, abjuré « ton Dieu. Qu'étais-tu avant que ma main eût « daigné t'élever ? réponds, qu'étais-tu ?... Un « militaire obscur, un soldat sans appui, men- « diant et ne pouvant obtenir du service, un « vagabond sans biens, sans asile. Je t'ai accueilli, « admis dans l'Hétérie, aidé de mon bras, guidé « de mes conseils; tu fus créé par mes mains, « et tu oses tromper celui à qui tu dois tout! » A ces mots, Vladimirescos reste confus et pétrifié; ensuite il confesse que l'Autriche, en lui promettant l'hospodorat de la Valachie, l'avait séduit pour un moment, que le repentir est dans son cœur, et qu'il versera jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la cause des Grecs. Georges l'Olympien l'embrasse, et lui dit : « Viens; suis-moi dans le camp d'Hypsilantis; demande ta grace; j'intercéderai pour

toi. » Il l'accompagne jusqu'au kiosque de Golescos ; mais ayant intercepté bientôt une lettre dans laquelle ce traître faisait de nouveau aux mahométans un rapport fidèle des projets et des forces des Grecs, il l'arrête, le désarme, le charge de fers et l'envoie à Tergovist. A. Hypsilantis s'empresse de le faire juger par un conseil de guerre et de le faire passer par les armes; mais les soldats du chef coupable s'y opposent et menacent de déserter : il signe alors l'arrêt de sa mort, dont il remet la prompte et secrète exécution à Gérassime Orfanos. Celui-ci, pendant la nuit, amène le capitaine valaque au milieu d'une forêt; il le fait arrêter devant un fossé qu'un Servien, la bêche à la main, creuse encore; à un signal convenu, un Albanais, armé d'un coutelas, paraît et dit à Vladimirescos : « Fais ta prière à Dieu. » Le malheureux prononce en langue valaque ces dernières paroles : « Tuez-moi plutôt avec un pistolet », se couvre le visage, tombe percé de coups, et son corps roule dans la fosse, qu'on remplit aussitôt de pierres et de troncs d'arbres.

Quelques jours après, les Turcs, avertis par

les transfuges albanais des faibles ressources d'Hypsilantis, s'assemblent au nombre de six mille cavaliers et fantassins; leur avant-garde, forte de deux mille soldats d'élite, vient attaquer Jean Colocotronis dans le monastère de Noutgesti: à cette nouvelle, A. Hypsilantis charge Gérassime Orfanos de se porter sur les flancs des ennemis, ordonne à Constantin Ducas de les prendre par derrière, et lui, se réservant le reste, il attend que l'action s'engage pour fondre à l'improviste.

Le combat commence; Jean Colocotronis se bat avec acharnement; Gérassime Orfanos, de son côté, charge avec vigueur. Les Turcs, pressés des deux côtés, n'auraient pu tenir long-temps, sans la terreur panique de Constantin Ducas; perdant tout à coup courage, ce capitaine élève la voix, commande à ses soldats de reculer, et, par son exemple, entraîne à la fuite toute l'armée.

A. Hypsilantis pressait sa marche, lorsqu'il entendit tout à coup le cri d'alarme; il court en avant avec quelques hommes de sa suite, se jette au milieu des fuyards, et les conjure de ne pas abandonner la victoire à un ennemi cerné de toutes parts et près d'être

anéanti. Personne ne l'écoute; tous sont dans une sorte d'aliénation, s'accusent l'un l'autre de lâcheté, et s'enfuient sans rougir. Il se retire en grand désordre à Vakarest, y rallie les débris de son armée et se replie sur Pitesti. Voulant réparer cet échec, il confie à son frère Nicolas le bataillon sacré, composé de trois cent trente-trois jeunes gens mal armés, mal exercés, manquant de tout, mais conduits par des officiers animés d'un pur patriotisme et d'un courage héroïque (1); il choisit parmi ses

---

(1) Voici une lettre que Démétrius Soutzo, l'un des quatre commandants du bataillon, écrivait à un de ses parents quelques jours avant sa mort. Elle pourra mettre le lecteur à même de juger des privations de toute espèce que ce corps eut à souffrir, et des sentiments qui animaient ses chefs :

« Mes pieds sont écorchés. Depuis quelques jours « je marche sans souliers ; je dors dans de fétides « marais; je me nourris de fruits et rarement d'un « pain sec. Mais ces privations sont douces ; cette « vie aventureuse me plaît. Dès mon enfance, je ne « rêvais que le jour de notre indépendance. Je me « trouve, pour la première fois, à la tête d'hommes « libres qui ne m'accablent point de vains titres, « qui me donnent le doux nom de frère... Adieu !.. « Nous nous reverrons... Où ?.. Dieu le sait. »

troupes mille cinq cents soldats, passe à Rimnik, et de là va chercher à Dragatsan un détachement turc fort de deux mille chevaux. A cinq lieues de ce bourg il fait halte, et charge un petit corps d'Albanais de s'emparer de la route de Krayova, pour couper aux mahométans de Dragatsan toute communication avec le fort de leur armée, campé dans la Petite-Valachie. Ses lieutenants reçoivent l'ordre d'amuser l'ennemi par de légères escarmouches, mais de ne point risquer une action générale. Tout étant ainsi réglé, il court visiter en personne les positions voisines.

Le lendemain, le capitaine Karavias, pendant l'absence et contre l'ordre du général, voulant rivaliser de gloire avec Georges l'Olympien et ne point partager avec lui l'honneur de la victoire, rassemble une centaine de soldats, et se présente aux portes de Dragatsan, à moitié consumé par les flammes : les Turcs sortent par pelotons et l'enveloppent. Nicolas Hypsilantis, informé du danger de Karavias, presse Georges l'Olympien de voler à son secours, et lui-même, à la tête du bataillon sacré, s'avance à grands pas vers le

champ de bataille. Tout près de Dragatsan, un officier de Georges l'Olympien vient hors d'haleine lui annoncer la défaite de Karavias. Nicolas Hypsilantis accélère sa marche, range le bataillon en deux lignes, et appuie ses flancs de quelques centaines d'Albanais. Les Turcs l'attaquent; un d'entre eux, porté sur un coursier fougueux, s'approche de Nicolas Hypsilantis jusqu'à la portée du pistolet, et blesse d'un coup de feu le cheval de Georges l'Olympien, qui se trouve à côté de lui; soixante porte-drapeau suivent de près ce cavalier, en poussant des cris de rage; le corps de l'armée turque défile en silence, se forme en deux ailes, et cherche à déborder la dernière ligne du bataillon sacré. Tout à coup les canonniers valaques désertent, et rendent inutile la petite artillerie de ce corps; les Albanais qui le couvraient tournent bride et s'enfuient. Les Barbares redoublent d'efforts et pressent le bataillon avec fureur; ils parviennent sans peine à culbuter une poignée de jeunes gens, novices au métier des armes, et délaissés en rase campagne. Démétrius Soutzo, Dracoulis d'Ithaque, Andronicos et Lucas, les quatre commandants de ce corps, Xénophon

le porte-étendard, vingt-cinq sous-officiers, au milieu des cadavres, tombent en s'écriant : « Les Grecs ne se rendent pas! » Les autres sont dispersés, et se sauvent à travers les broussailles des épaisses forêts de Dragatsan. Nicolas Hypsilantis, qui veut rallier les fuyards, se voit entouré par la cavalerie turque, et seul parvient à se faire jour au travers de nombreux ennemis. A. Hypsilantis, après la complète déroute de son armée, se retire au monastère de Kosia.

Dans le même temps, la nouvelle du combat de Sculen arriva dans sa retraite pour jeter la terreur parmi le petit nombre de soldats qui l'entouraient. Plusieurs fuyards moldaves lui annoncèrent que l'insurrection de la Moldavie était étouffée; que Cantacuzène s'était lâchement enfui chez les Russes; que les seuls Hellènes, au nombre de quatre cent quatre-vingt-cinq, commandés par Athanase d'Agrapha, par Georges le Mavrothalassite et Contos d'Épire, avaient préféré la mort à la fuite... Restés entre une armée de Russes, cantonnée sur les confins de la Moldavie, et le camp des Osmanlis; conseillés par les uns de passer le Pruth, sommés par les autres de rendre les armes, ces braves ré-

pondirent aux officiers moscovites que l'ombre de Pierre-le-Grand, vaincu par les Ottomans dans ces mêmes plaines, leur ordonnait la vengeance et la mort; ils écrivirent au sérasquier ces mots immortels de Léonidas: «Venez les prendre.» Pendant huit heures ils soutinrent une lutte inégale, massacrèrent neuf cent cinquante ennemis, et périrent la plupart couverts de plaies honorables. Un Contos d'Épire criant à ses soldats avant d'expirer : « N'imitons point les Napolitains; » un Spiros de Zante arrêtant de sa chemise le sang qui coulait de sa large blessure, et ménageant quelques moments ses forces pour égorger quelques ennemis de plus; un Panajote Lagos, à peine âgé de seize ans, portant dans sa main mutilée les débris d'un étendard et les disputant aux Osmanlis jusqu'au dernier soupir; une foule de jeunes gens appartenant à toutes les contrées de la Grèce: tels furent les précurseurs des martyrs qui allaient périr par milliers dans les plaines de Carpénisse, de Marathon et d'Amblané.

A. Hypsilantis, voulant suivre leur exemple, prend la route d'Argessi pour soutenir avec le peu d'hommes qui lui restent en-

core le capitaine Pharmakis, assiégé par le traître Savas; mais, délaissé tout à coup par Karavias, il ne peut même obtenir l'honneur de se trouver une seule fois devant l'ennemi. Pleurant de rage et de désespoir, il adresse à ses troupes ces paroles pleines de passion :

« Soldats!.. non, je ne souillerai point ce nom « si beau, si honorable, en l'accordant à vous. « Viles troupes d'esclaves, vos trahisons et les « trames que vous avez ourdies me forcent « à vous abandonner. Dès ce moment, tout lien « entre vous et moi est rompu; je porte seule- « ment dans le fond de mon ame la honte de « vous avoir commandés. Vous avez foulé aux « pieds vos serments; vous avez trahi Dieu, la « patrie et votre chef; vous m'avez ravi la gloire « même de mourir en combattant.

« Je me sépare de vous. Allez, courez au- « devant des Osmanlis, vos seuls amis dignes « de vos sentiments. Quittez les forêts et les « montagnes; allez rejoindre vos tyrans; em- « brassez leurs mains encore fumantes du sang « du chef de votre religion et de tant de mil- « liers de victimes; achetez votre esclavage au « prix de votre vie, de l'honneur de vos femmes « et de vos enfants!

« Quant à vous, ombres des Hellènes du ba« taillon sacré, qui, trahis, n'avez point hésité « à mourir pour votre patrie, recevez par ma « bouche les remercîments de la nation ! Quel« ques jours encore, et le monument élevé à « votre mémoire transmettra vos noms à la « postérité la plus reculée.

« Les noms de ceux qui m'ont été fidèles « sont gravés au fond de mon cœur en carac« tères ineffaçables : leur souvenir fera la con« solation du reste de ma vie.

« Je voue au mépris des hommes, à la ven« geance de Dieu, à l'exécration des races « futures le parjure et le traître Savas, les dé« serteurs et auteurs de la désertion de mon « armée... (1) »

Ne pouvant ainsi rétablir par un coup glorieux sa réputation militaire, compromise par l'indiscipline de ses soldats et la lâcheté de ses lieutenants, il se fie aux promesses fallacieuses du cabinet autrichien, et, suivi de ses frères, il passe la frontière dans l'intention de se

(1) Ici vient une série de noms ; je les omets, et je sacrifie peut-être la justice à la délicatesse.

rendre à Hambourg, et de s'embarquer de là pour la Grèce.

Entouré tout à coup des satellites d'un gouvernement qui n'a point rougi de se souiller du sang de Rhigas, il est arrêté, dépouillé, jeté comme un forçat dans des cachots obscurs, et bientôt conduit comme un prisonnier d'état dans le château de Muncatz. Il y voit son bras, mutilé dans les plaines de Dresde, chargé de chaînes. Miné par la douleur, abreuvé d'amertumes et d'outrages, il succombe enfin à ses malheurs (1).

---

(1) Voici le récit des souffrances d'A. Hypsilantis pendant tout le temps de sa détention, écrit en français par la main défaillante de la victime même :

« Lorsque, d'un côté, j'étais à attendre inutilement des lettres de M. le baron de Strogonoff, lesquelles, d'après ce que m'avait écrit officiellement M. le comte de Capo-d'Istrias, devaient décider de mon sort, et que, de l'autre, la trahison, l'indiscipline et le désordre, excités par les agents secrets d'Autriche, finirent par empoisonner l'esprit de mes troupes ; que des circulaires, signées par M. Oudriski, agent autrichien à Bukarest, couraient mon camp et promettaient au nom des Turcs amnistie

Ainsi périt à la fleur de son âge Alexandre Hypsilantis, chef malheureux dans le choix

---

et récompense à qui me livrerait à leurs mains; lorsque enfin la déroute de Dragatsan ne me laissa plus aucun espoir de salut, je me décidai, avec le peu de braves qui me restaient fidèles, à mourir les armes à la main ou à me faire jour jusqu'à la Russie. Mais ne voulant pas faire partager à mes frères un sort si désespéré, je changeai de résolution et m'approchai des frontières d'Autriche, pour qu'ils y passassent en cas qu'ils fussent sûrs de leur vie et de leur liberté. A cet effet, j'envoyai M. Georges Lassanis, à qui le colonel Schwindt répondit qu'il n'avait reçu qu'un ordre concernant seulement ma personne, et où il était dit qu'au cas où je me présenterais à la frontière, on me fît savoir que je pouvais en toute sûreté traverser, sous un autre nom, les états d'Autriche pour aller à Hambourg m'embarquer pour l'Amérique; que cet ordre était l'effet des décisions des deux empereurs avant de se quitter à Laybach, et que lui, vieux militaire, il donnait sa parole d'honneur qu'en acceptant ce seul moyen d'échapper aux dangers qui me menaçaient de tous côtés, je n'avais rien à craindre ni pour ma vie, ni pour ma liberté.

« Manquant de lettres du baron de Strogonoff, et croyant obéir à la volonté de l'empereur Alexandre, j'acceptai; et, le 27 juin 1821, accompagné

des hommes, et privé de cette force de volonté qui, se roidissant contre les obstacles, sait im-

---

de mes frères et de quatre autres personnes, je passai la frontière sous le nom de Démétrius Paléogénidès. Le colonel Schwindt me reçut avec tous les égards possibles, me réitéra ses protestations et ses promesses, et m'accompagna jusqu'à Rothen-Thurm, où je passai trente-six heures pour me préparer au voyage.

« J'en partis incognito et de nuit pour arriver à un village, Orlaï, au-delà de Hermanstadt, où vint M. le major Hartink, premier adjudant du général commandant de la Transylvanie, pour me répéter les mêmes choses que le colonel Schwindt, et pour signer mon passe-port.

« Accompagné seulement d'un officier, j'arrivai assez rapidement à Témeswar, où le général commandant me dit qu'il ne pouvait pas me laisser continuer ma route, sans demander à Vienne les instructions dont il manquait, et que je devais aller attendre ses ordres à Arad.

« Toutes mes remontrances furent vaines, et je partis pour Arad, où, pendant les dix jours que j'y restai, je fus traité avec beaucoup d'égards et sans être gêné en rien. Au bout de ce temps, M. le commandant de la forteresse, le général Thori, m'ayant demandé de passer chez lui, me communiqua l'ordre qu'il venait de recevoir par l'adjudant du général

primer le mouvement aux masses : capitaine d'ailleurs valeureux et citoyen intègre; guer-

---

commandant de Témeswar, et dans lequel il était dit que l'empereur François, mû par les sentiments de magnanimité qui le caractérisent, consentait à nous donner un asile dans ses états, à condition que je donnerais par écrit ma parole d'honneur pour moi et ceux qui m'accompagnaient de ne point tâcher de nous évader pendant tout le temps de mon séjour au lieu qui m'était destiné; de n'avoir de correspondance avec qui que ce fût que par les moyens qui me seraient indiqués; d'accepter et de porter le nom de baron de Schœnwarth, sans oser dire à personne le mien véritable; et que, sans mon consentement à ces conditions, vu les stipulations du gouvernement autrichien avec la Porte ottomane, on serait obligé de me livrer aux Turcs, qui me demandaient.

« Ne pouvant croire au sort affreux qui m'attendait, je consentis à tout, et je donnai ma parole, espérant surtout que cela ne pourrait durer longtemps; ce que M. le général Thori et M. l'adjudant m'assuraient avec une contenance capable de tromper le plus méfiant.

« Le même jour, à l'approche de la nuit, accompagné du lieutenant de la place et de deux personnes de ma suite, je me séparai de mes frères, et j'arrivai à Muncatz le 26 juillet, à cinq heures du

rier orné de qualités aimables; homme d'esprit, jeté par la force des circonstances dans

---

soir. Aussitôt je pressentis mon sort à la vue seule du château, et mon cœur se glaça lorsque j'entendis M. le commandant du lieu réprimander l'officier qui m'accompagnait de m'avoir amené de jour et pas de nuit, comme c'était ordonné pour les prisonniers d'état. Cet officier répondit qu'il n'en était rien dit dans ses instructions, et qu'il n'avait pas l'ordre de me regarder et de me traiter comme tel.

« Le commandant, nous ayant priés de passer dans les archives du lieu, procéda avec le prévôt à l'inventaire de tous mes effets, qu'il garda sans exception. A dix heures, par ordre du commandant, je suivis le prévôt qui, muni d'une lanterne sourde, me conduisit à travers le plus profond silence dans l'appartement qui m'était destiné, et dont le commandant venait de me faire l'éloge. Après avoir entendu gronder et se fermer plusieurs portes sur moi, après avoir descendu et monté plusieurs escaliers, tous voûtés et sombres, je parvins au bout d'un corridor, devant une porte de fer; le geôlier, l'ayant ouverte, me fit entrer dans un petit appartement éclairé par une petite meurtrière tout près du plafond. L'ameublement consistait en un grabat haut d'un demi-pied, avec un matelas de paille et une chaise de nuit bien grossière. De gros clous avec des anneaux de fer, enfoncés dans les

une carrière qu'un homme de génie même n'aurait pu parcourir avec éclat; digne de no-

---

murs et dans le plancher, ayant porté mon étonnement à son comble, le geôlier me dit froidement que c'étaient les cachots du lieu, et qu'il allait m'y enfermer. Je lui demandai où étaient les gens de ma suite, et si je ne pouvais les avoir pour m'aider dans mon service; il me répondit qu'ils étaient enfermés séparément à côté de moi, et dans des cachots pareils au mien, mais qu'il n'avait pas l'ordre de nous laisser ensemble. Je l'envoyai alors au commandant pour lui dire que, sans main, je ne pouvais pas me servir moi-même; que j'avais besoin de mon lit et de quelques effets, et surtout que je le priais de ne pas nous enfermer séparément dans ces horribles lieux.

« Le commandant, ayant consenti à ma dernière demande, refusa tout le reste, et je fus obligé de dormir sur le lit qui se trouvait dans la chambre, manquant le lendemain de linge et d'habits.

« Mes frères, avec MM. Lassanis et Orfanos, arrivèrent le jour suivant vers les dix heures du soir, et on les enferma tous ensemble, sans lumière et sans leur rien dire, dans une chambre semblable. Enfin, par ordre du commandant, on ouvrit sept cachots et on les mit tous à notre disposition. C'est là qu'accablés de refus et de privations, nous avons langui pendant sept semaines, sans avoir de nou-

tre admiration, pour avoir sacrifié son brillant avenir à sa patrie; digne de notre pitié, pour

---

velles de nos parents, sans pouvoir leur écrire ni obtenir la moindre notion sur notre sort et sur la durée de notre horrible position. Notre santé s'en ressentit; le médecin, qu'on envoya nous visiter, déclara que le manque d'air et de mouvement en était la seule cause. Le commandant alors ordonna qu'on nous fît prendre l'air pendant la nuit, et, pour que personne ne nous vît, on nous faisait sortir de dix à onze heures du soir sur un des bastions du château, où se trouvaient les latrines du corps-de-garde. Les heures de notre lever et de nos repas étaient les mêmes que celles des autres prisonniers enfermés dans deux étages inférieurs au nôtre. Ce qu'on nous servait était commun et mauvais, quoiqu'il nous coûtât beaucoup.

« Enfin, notre situation empirant chaque jour, notre patience était à bout, et le désespoir allait s'emparer de nos âmes, quand un rayon d'espérance vint luire dans cet affreux tombeau. C'était une petite lettre de consolation qui venait de Vienne, et avec elle l'ordre au commandant de nous faire sortir des cachots, et de nous laisser écrire à nos parents et à nos amis. Alors on nous permit de sortir de jour pour nous promener, accompagnés du geôlier; et, au bout d'une semaine, on nous fit occuper trois appartements à côté de ceux du comman-

n'avoir pu se signaler par des coups heureux, et mourir au champ d'honneur. Quand on

---

dant, bien exposés et supportables pour le reste.

« C'est ainsi que notre position s'améliora un peu. Bientôt on nous donna de l'encre et du papier; des livres, des lettres vinrent rendre plus courtes ces longues journées qui pesaient sur nous du poids des privations en tout genre et de l'inaction la plus complète; de l'argent, qu'envoya notre mère, nous mit à même de faire venir de Pest des habits dont nous manquions. Le commandant nous faisait quelquefois faire des promenades aux environs du château, dans l'intérieur duquel nous étions libres d'aller où nous voulions, et ainsi se passa l'hiver.

« Le printemps ni l'été ne porta aucun changement à notre situation, malgré plusieurs lettres que j'écrivis et qui restèrent toutes sans effet. En attendant, l'humeur de M. le commandant devenait insupportable; il nous chicanait sur tout, et rendait notre vie dépendante de ses caprices : des mois se passaient sans qu'il nous fît sortir, et il nous refusait absolument, sans aucune raison, toute chose qui pût nous distraire ou alléger notre état. Ma santé en fut affectée, et pendant tout l'hiver je souffris horriblement.

« L'humeur et les caprices de M. le commandant augmentant de jour en jour, je me vis forcé d'écrire pour me plaindre et demander l'envoi d'un mili-

songe qu'il ne se mit à la tête de la révolte que lorsque la hache du despotisme semblait déja

---

taire supérieur qui examinât mes plaintes et la conduite du commandant à notre égard. Au bout de deux ou trois mois, M. le général-major Gorschnowski, ayant été envoyé, trouva mes plaintes très-justes, le lieu de notre séjour malsain, et le changement de climat nécessaire à mon rétablissement.

« C'est au rapport de ce général que nous devons notre translation à Thérésienstadt. Elle se fit lentement à cause de ma santé, et par les Carpathes pour éviter les grands chemins et les grandes villes; dix grenadiers et un premier lieutenant nous servaient d'escorte : nous fûmes traités pendant toute la route avec toute la délicatesse possible. On savait partout qui nous étions, malgré le nom de baron de Schœnwarth et tous les soins qu'on prenait pour rendre le secret impénétrable.

« A Thérésienstadt, les mêmes précautions furent ordonnées; mais plusieurs officiers, qui avaient fait avec moi les campagnes des années 1813 et 1814, m'ayant reconnu, dans quelques jours on sut dans toute la Bohême le véritable nom des prisonniers d'état arrivés à Thérésienstadt.

« Si l'on excepte les cachots et les manières brusques et malhonnêtes du commandant de Muncatz, nous fûmes, pendant plusieurs mois, traités à Thérésienstadt avec plus de rigueur; et c'est

levée sur la nation grecque, et que son nom, devenu comme un point de ralliement, servit à

---

pendant la deuxième année de notre détention ici, et après avoir souffert quelques maladies sérieuses, qu'on nous permit de faire de petites courses aux environs de la forteresse, à pied ou en voiture.

« Ainsi se passèrent les trois années de notre emprisonnement en ce lieu, sans que tant de temps, de peines, de privations et de souffrances aient pu apporter le moindre soulagement dans notre situation. Aucune lueur d'espérance ne venait d'aucune part ranimer nos tristes cœurs. Moralement et physiquement tourmenté nuit et jour, ma santé déclinant visiblement, je demandai, d'après l'attestation des médecins, d'aller aux eaux de Tœplitz ou de Marienbaden; on ne me permit, vers la fin de l'été, que les eaux de Pictzan en Hongrie, qui me firent plus de mal que de bien, comme cela s'est montré après mon retour à Thérésienstadt, où je souffris cruellement tout l'hiver passé, pendant lequel des ordres nouveaux et je ne sais quels soupçons firent redoubler de rigueur; ce qui rendit insupportable notre existence, déja pleine de dégoûts et de contrariétés.

« Enfin, je fus aux portes du tombeau. Revenu à la vie, je retrouvai toute ma misère, et mourant presque, malgré de bienveillantes intercessions, je ne pus obtenir un changement d'air si nécessaire

réunir les Hellènes sous un même étendard; quand on songe que sa malheureuse campagne, en élevant entre la Porte et la Russie de longues discussions, eut d'abord, comme diversion, les résultats les plus heureux pour sa patrie, et amena même à la longue la guerre de la Russie contre la Turquie, on ne peut qu'être indulgent envers un homme qui a fait peu pour sa gloire, mais beaucoup pour son pays. L'historien se désarme de sa sévérité pour un capitaine infortuné, victime d'une belle cause, et qui, renfermant son apologie dans sa tombe, n'a point de voix pour répondre à ses accusateurs.

à ma convalescence... J'ai vidé la coupe des douleurs... Je meurs assassiné, pour ainsi dire, par l'Autriche... La mort fermera bientôt ma bouche, qui pourrait révéler quelques vérités et confondre mes calomniateurs.... Qui me protégera? »

LIVRE III.

Dénombrement des forces de la Turquie et de la Grèce insurgée. — Topographie militaire de la Grèce. — Les premiers mouvements des Hellènes ne sont qu'une suite d'efforts pour conquérir la Morée. — Combat de Lala. — Victoires de Marc-Botzaris à Gratsana, à Plesca, à Dramessous et à Placa. — Débarquement du lieutenant de Chourchid-Pacha dans le Péloponèse. — Sa défaite à Dolyana et à Valtetsi. — Apprêts des Hydriotes. — Nomination de Jacob Tombazis à l'amirauté. — Son serment. — Première expédition navale. — Son but. — Introduction des brûlots dans la marine grecque. — Embrasement d'un vaisseau de ligne turc dans le golfe d'Adramète. — Destruction de la ville de Cydonies. — Ses habitants trouvent un asile sur la flotte grecque. — Arrivée en Grèce de Démétrius Hypsilantis. — Il passe d'Hydra à Astros. — Comment il est accueilli par le peuple de la Morée. — Aperçu statistique de cette péninsule. — Intrigues de ses primats. — Prise de Navarin et de Monembasie. — Tableau du camp grec qui assiége Tripolitza. — Apparition d'Alexandre Mavrocordatos. — Sa conduite envers D. Hypsilantis. — Son union avec Théodore Négris. — Portrait de Mavrocordatos et de Négris. — Ils passent dans la Grèce continentale, et se partagent ses provinces. — Coup-d'œil sur ces contrées. — Plan de la Porte. — Défaite du capitan-pacha près de Samos.

— Combats de Fontana, du torrent Mélas et du Sperchius. — Chute de Tripolitza. — Arrivée du Crétois Antoine Mélidone dans cette ville. — Il demande du secours pour sa patrie, et n'en obtient point. — Il retourne en Candie. — Insurge ses provinces. — S'empare de la place d'Armyros. — Pénètre dans le canton de Rhéthemna. — Tue de sa main Glamidès et Gétimalis, deux Turcs renommés par leur bravoure. — Passe en Amari. — Bat les Turcs près de Janacari, de Mérone et de Thronoclissidi. — Son humanité envers les familles turques. — Ses brillantes victoires à Phourphoura. — Il devient l'idole des Crétois, et s'attire l'envie des Sphakiotes. — Son dernier exploit à Abadia. — Il est assassiné par Rhoussos, capitaine de Sphakia.

Après la défaite d'Alexandre Hypsilantis, la Turquie se fortifie davantage du côté du Danube, laisse une armée à la poursuite de Georges l'Olympien, et dirige le reste de ses forces contre la Grèce insurgée. Aux premiers transports de son aveugle fureur succèdent des efforts plus réguliers et mieux conduits : elle se pourvoit d'armes et de vivres, fait de grandes levées de troupes, et se prépare à une lutte opiniâtre.

Elle entre dans la lice riche en numéraire,

entourée de cent soixante cohortes de janissaires, de trente mille canonniers et d'un corps nombreux de délis ou éclaireurs, répandus par tout l'empire. Ses forces maritimes montent à quinze vaisseaux de ligne, dix-sept frégates, vingt-quatre corvettes, et un grand nombre de navires à deux mâts. Dans l'intérieur de la Grèce vingt forteresses défendues par quatre-vingt mille soldats, des colonies militaires établies sur divers points de la Morée et de la Candie, semblent lui assurer la possession du terrain. Plus d'un riche vassal, plus d'un puissant allié peut la secourir. L'Égypte et les États barbaresques peuvent lui fournir une marine plus considérable que la sienne, l'Albanie et la Bosnie des soldats plus courageux.

La Grèce épuisée, appauvrie par un long esclavage, ne peut lui opposer du côté du nord que dix-huit mille Roméliotes. Ces Grecs, quoique peu nombreux, sont formidables par un courage à toute épreuve; accoutumés dès leur enfance à toutes les privations, ils bravent la faim, la soif et l'insomnie : ils sont agiles comme les chevreuils et forts comme

les lions (1); leur poitrine, large comme une cuirasse, renferme une ame vigoureuse; leur coutume est de combattre derrière un rocher: placés sous cette espèce de bouclier que le

(1) Ces Klephtes, ainsi que ceux du Péloponèse, offrent sous bien des rapports une ressemblance frappante avec les braves d'Homère : une taille mince et svelte, regardée par les héros de l'Iliade comme un rare avantage, est aussi pour eux le don le plus précieux que la nature puisse accorder à un guerrier. Leurs chefs estiment les traits prononcés, les formes colossales d'Ajax, et méprisent les graces et le teint délicat de Pâris; ils affectent la fière démarche d'Agamemnon; comme Achille, ils laissent leur chevelure flotter sur leurs épaules; ils aiment la beauté sauvage, et plusieurs d'entre eux, ainsi que le fameux Kyriakoulis, laissent tellement croître leurs moustaches, qu'ils peuvent les attacher à leurs oreilles. Le disque et le saut, délassements favoris des héros antiques, sont aussi les amusements de leur loisir: j'ai vu plusieurs d'entre eux, et surtout le capitaine Gouras, ambitionner l'honneur d'exceller en cette gymnastique. La vieillesse est respectée sous leurs tentes, comme elle l'était sous celles des Atrides: j'ai vu le grand Karaïskakis baiser la main au septuagénaire Karatassos, et supporter patiemment des reproches de

sol inégal et montueux de la Grèce leur offre à chaque pas, ils savent décharger leurs armes avec une vitesse étonnante, et par un feu toujours nourri envoyer la mort aux ennemis sans s'exposer à leurs coups. Trente-cinq mille Péloponésiens moins aguerris, moins vaillants que les soldats de la Romélie, et quinze mille Crétois, armés de fusils d'une longueur et d'une portée extraordinaires, complètent les troupes de terre des insurgés. Leurs forces navales consistent en cent cinquante bricks (1), fins voiliers, et montés par neuf mille cinq cents marins qui égalent en habileté, et sur-

---

vieux soldats. L'ancienneté des familles est considérée parmi eux comme dans les siècles héroïques : un jour, Pierre Mavromichalis, vieillard simple et respectable, s'étant emporté contre un homme qui ne devait son élévation qu'à l'insurrection grecque : « Homme d'hier, lui dit-il dans son indignation, « oses-tu bien te mesurer avec celui dont l'origine « est aussi ancienne que les sommets du Taygète ? »

(1) Au commencement de la révolution, les Hydriotes en comptaient soixante-cinq; les Spezziotes, cinquante, et les Ipsariotes, trente-cinq. Maintenant il n'en reste que quatre-vingt-quinze, les autres ayant été transformés en brûlots.

passent en bravoure les matelots de l'Angleterre et de la Hollande.

La position de la Grèce, la nature de son terrain, favorisent les efforts de ses enfants; la mer qui l'entoure, parsemée d'îlots, présente de tous côtés des écueils aux flottes ennemies; des montagnes escarpées et presque inaccessibles défendent ses frontières; daus son intérieur, le défilé de Tempé où l'Olympe et l'Ossa viennent se toucher, le pas des Thermopyles, les hauteurs de Kirata en face de la Mégaride, sont autant d'obstacles au débordement d'une armée d'invasion; dans le reste du pays, de profonds ravins, des marais étendus, des routes impraticables pour des attelages, et souvent si étroites qu'un homme à cheval a de la peine à les parcourir, des rochers qui présentent à chaque pas aux montagnards des postes militaires, des villages qui, placés sur des éminences, servent de places d'armes aux naturels du pays, tout semble s'opposer à la marche d'un conquérant: il est forcé de disputer chaque pouce de terrain, et de voir souvent ses communications entravées, sans pouvoir remuer sa grosse artillerie, ni faire manœuvrer sa cavalerie.

Dès les premiers jours de l'insurrection, les Grecs, sentant que l'issue de la guerre qu'ils ont entreprise dépend en grande partie du sort du Péloponèse, dirigent tous leurs efforts du côté de cette péninsule. Les plus braves des paisibles insulaires de l'Archipel, une foule de Thessaliens et de Macédoniens échappés aux massacres de Salonique, de Smyrne et de Constantinople, les fils de plusieurs négociants établis chez l'étranger, les jeunes gens les plus instruits, tous apportent aux Péloponésiens leurs bras, leurs richesses et leurs lumières.

Au commencement du printemps, 1821, André Métaxas, à la tête de six cents Céphaloniens et Zantiotes, vient attaquer Lala, ville de l'Élide, peu distante de l'Alphée et habitée par une race belliqueuse d'Albanais. Les Laliotes viennent à sa rencontre; après avoir long-temps et vaillamment combattu, ils perdent trois cents hommes, et bientôt mettant le feu à leurs maisons ils se retirent à Patras.

Cet échec jette la consternation parmi les Ottomans de la Morée; saisis d'une terreur aveugle, ils s'enferment dans les places fortes; des bandes de montagnards les poursuivent jusque sous les murs de leurs forteresses; une

armée arcadienne met le siége devant Tripolitza; les paysans de la Laconie et de la Messénie, quelques centaines de Maniates, investissent Monembasie, Coron et Modon; les Sicyoniens et les Mégariens bloquent l'Acrocorinthe; les Argiens assiégent Nauplie par terre; et l'héroïque Bobolina de Spezzia, dirige elle-même le blocus maritime de cette place avec trois vaisssaux qu'elle équipe à ses frais.

Les musulmans sont partout pressés; le sérasquier Chourchid, tout occupé de la guerre contre Ali-Pacha, ne peut venir à leur secours; en vain il essaie de leur faire passer quelques renforts; lui-même, dans son camp, a tout à redouter des entreprises audacieuses de Marc-Botzaris. Cet intrépide Souliote y jette à chaque instant l'alarme par des attaques imprévues et réitérées; il se porte tantôt sur les flancs, tantôt sur les derrières de l'ennemi; il le harcèle, il le fatigue, il pénètre jusqu'à la tente même du général. Celui-ci cherche en vain à l'envelopper en divisant son armée en plusieurs corps: déployant dans ses stratagèmes tout ce que l'art de la guerre a de plus habile, Botzaris déjoue ses projets. A la tête

des Souliotes, il attaque et met en déroute près de Gratsana trois mille Tsamidès, Albanais fameux par leur bravoure; il les rencontre de nouveau près de Plesca, culbute leur cavalerie et les force de quitter le champ de bataille. Quatre mille Toxides, sous le commandement du silichdar (1) de Chourchid-Pacha, viennent le déloger de sa position; il marche à leur rencontre, leur livre un combat sanglant à Dramessous, et, le sabre à la main, les chasse devant lui. Il court à Placa, où cinq mille Albanais se trouvent cantonnés, et s'approche de leurs retranchements au milieu de la nuit... Tous étaient livrés au sommeil; les cris seuls des sentinelles se faisaient entendre par intervalles; la détonation d'une arme à feu réveille les Albanais; ils se lèvent; les plus braves s'arment; les autres poussent des cris et s'enfuient; le combat s'engage à la clarté de la lune: amis, ennemis, tout se mêle, tout se confond. Alibéi, surnommé Tsercassi, chef des Albanais, s'efforce de rallier les fuyards; Botzaris ne lui en laisse pas le temps : quoique

(1) Porte-épée.

atteint d'une balle dans la cuisse, il est partout, partout il fait sentir sa présence, et l'ennemi se disperse devant lui (1).

Cependant Chourchid-Pacha, à force de tentatives, parvient à jeter dans le Péloponèse son lieutenant, le fameux Kayabéi. Celui-ci, avec trois mille Albanais, débarque à Patras et marche sur Tripolitza en suivant le golfe de Corinthe; il descend dans l'Argolide, traverse sans la moindre résistance tous les défilés, et met le feu à la ville d'Argos. Nicétas le Turcophage, gendre du célèbre Zacharias, l'arrête à Dolyana; avec quatre-vingt-dix hommes il lui dispute le passage pendant cinq heures, et secouru bientôt par deux cents paysans il dissipe son armée. Le fier Kayabéi, voulant réparer sa défaite, rassemble toutes ses forces disponibles, et vient attaquer les insurgés à Valtetsi; Kyriacoulis, Hélie et Jean Mavromichalis, chefs des Maniates, l'attendent de pied ferme, et par une résistance vigoureuse le forcent à battre en retraite dans le plus grand

(1) Tiré d'un manuscrit intitulé : *Liste des victoires de Marc-Botzaris*, et écrit en mauvais grec par le capitaine Lolio, son beau-frère.

désordre, après une perte de mille hommes.

La Porte, sentant qu'elle s'épuiserait en vains efforts du côté de la terre, voulut tenter la fortune sur mer; elle équipa une flotte nombreuse. Les Hydriotes se préparèrent à lui résister, et d'abord ils songèrent à étendre la révolte sur tous les points de l'Archipel; les principaux citoyens fournirent des bâtiments, des vivres, des munitions de guerre; Lazare Coundouriotis harangua le peuple, et prononça ces nobles paroles : « Depuis trente ans je tra« vaille pour amasser des trésors; je m'esti« merai heureux, s'ils peuvent aujourd'hui « servir à l'indépendance de mon pays. Je suis « certain que tous les riches d'Hydra partage« ront mes sentiments; mais s'ils reculent de« vant des sacrifices d'argent, ne vous décou« ragez pas : je suis en état de faire à moi seul « toutes les dépenses de la marine (1). »

Un prêtre, aussi recommandable par la pu-

(1) Voici l'état approximatif des offres pécuniaires que les riches d'Hydra ont faites dans tout le cours de la révolution :

Les frères Lazare et Georges Coundouriotis .... 1,500,000 fr.

reté de ses mœurs que par l'étendue de ses connaissances, Néophyte Bambas, qui se trouvait alors à Hydra, conseilla aux primats d'ouvrir la campagne par l'affranchissement de Chios, son opulente patrie. Pour les amener à son avis, il leur représenta qu'une île dont la population s'élevait à cent dix mille ames, et où florissaient dès long-temps l'agri-

---

Les frères Stamatis et Basile Boudouris	550,000
La famille des Tsamados	400,000
Les frères Jacob et Emmanuel Tombazis	350,000
Jean Orlandos	300,000
André Miaoulis	250,000
Démétrius Bulgaris	250,000
Ses deux oncles, Jean et François Bulgaris	200,000
Les frères Anagnoste et Nicolas OEconomos	200,000
Le beau-père du capitaine Sahinis	250,000
Anagnoste Phonos	150,000

Je regrette de n'être pas à même de rapporter les noms de plusieurs autres citoyens qui ont plus ou moins contribué, à proportion de leurs facultés, au maintien de la marine.

culture et le commerce, pourrait dans la suite subvenir aux frais de leur marine. Ils furent gagnés par cet argument, et ne pensèrent plus qu'à nommer un amiral : leurs suffrages se réunirent sur Jacob Tombazis. Ce capitaine s'était fait chérir de ses compatriotes par la douceur de son caractère et sa conduite constamment irréprochable ; ses talents étaient éprouvés, et la modération de son esprit le rendait agréable à un sénat ombrageux à peine délivré des menées démagogiques d'Antoine Œconomos, et craignant de confier un si grand pouvoir aux mains d'un ambitieux.

Le 28 avril, Jacob Tombazis entra dans le sénat, accepta la charge de Navarque, et, posant la main sur l'Évangile, il prononça ce serment d'une voix émue : « Je jure au nom « du vrai Dieu, protecteur souverain de la « justice, effroi des méchants et des ennemis « de la loi, au nom de la liberté pour laquelle « nous combattons, de remplir les engage- « ments qui me seront imposés. »

Le lendemain de cette cérémonie, il reçut à bord de son brick les capitaines de la flotte, et leur communiqua les instructions suivantes, données par le sénat :

1° Comme l'insurrection de la Grèce n'a pour but que de reconquérir les droits imprescriptibles de l'homme, l'escadre grecque doit étendre la révolte sur tous les parages opprimés de la Grèce, et s'appliquer en même temps à mériter l'approbation des nations civilisées par sa conduite et son respect pour leurs priviléges.

2° Elle doit s'abstenir de visiter les vaisseaux marchands des puissances étrangères, sauf le cas où, frétés par le gouvernement turc, ils seraient chargés de munitions de guerre et de soldats mahométans; alors on doit s'opposer à leur navigation, et s'approprier leurs cargaisons, en payant aux capitaines le nolis stipulé dans le contrat (1).

Le 2 mai, Jacob Tombazis reçut l'ordre de

---

(1) A cette époque, les marins d'Hydra, avant de s'embarquer, demandèrent et obtinrent du sénat la loi suivante, comme une garantie que leurs services seraient récompensés :

« Celui qui combat pour la foi et pour la liberté de la nation, recevra de Dieu gloire éternelle et couronne incorruptible; mais il est juste qu'il soit aussi honoré dans ce monde, et c'est pour

mettre à la voile pour Chios et de faire insurger cette île. Le lendemain il appareilla du mouillage de Métochi, et quelques jours après il arriva au port d'Ipsara; il fit part aux sénateurs ipsariotes du but de la campagne, et les invita à la seconder; les Ipsariotes joignirent à la flottille des Hydriotes dix bâtiments dont ils donnèrent le commandement à Nicolas Apostolis, homme connu par son patriotisme avant

---

cela que nous promulguons la loi suivante, munie du sceau de la communauté:

« 1° Dorénavant, si quelqu'un de nos concitoyens meurt dans la guerre que nous faisons contre nos tyrans, sa famille sera nourrie par la caisse de notre patrie, tant que sa femme restera en état de veuvage, et son nom sera commémoré en public dans toutes les églises; s'il est blessé dans la guerre, il sera traité aux dépens de la patrie; s'il reste estropié et s'il n'est plus habile à travailler, sa famille devra être entretenue par la caisse commune. La patrie donnera à ses enfants mâles une attestation par écrit des exploits de leur père.

« 2° Si celui qui est mort à la guerre n'est pas marié, mais s'il a père et mère, ses parents doivent également être nourris aux dépens de la caisse publique.

« 3° Chaque année, le jour du troisième di-

même la révolution. Le 8 du même mois, l'escadre combinée se dirigea vers Chios, et le jour d'après elle aborda vers l'atterrage, nommé la Fontaine du Pacha, non loin de ce rocher où les habitants de cette île prétendent que le vieil Homère venait donner ses leçons.

Pendant que l'amiral grec s'efforçait en vain de soulever ces pacifiques insulaires, la flotte ottomane, commandée par le vice-amiral Me-

---

manche du grand carême, l'on fera, avec l'intervention de l'évêque et de tout le clergé, dans l'église du couvent, commémoration pour ceux qui seront morts à la guerre.

« 4° Celui qui sera pris ou reconnu traître et perfide envers la patrie sera excommunié de l'Église, et sera poursuivi comme impie et ennemi de la sûreté publique et du salut commun.

« 5° Tout capitaine écrira le nom de celui qui aura fait quelque action héroïque sur terre où sur mer, et la patrie lui donnera un certificat, signé par le capitaine, et scellé du sceau de la communauté, afin qu'il puisse se présenter un jour à notre chef orthodoxe, pour obtenir l'honneur et la gloire qui lui seront dus.

« 6° Cette loi sera enregistrée dans le code de la patrie.

« *Signés* les habitants d'Hydra. »

hemed-béi, sortit de Byzance; ses équipages étaient composés de galériens tirés du Bagne; des vendeurs de comestibles, une foule de musiciens et de joueurs de marionnettes erraient dans les boutiques qui encombrent les entreponts des vaisseaux de ligne turc. Après avoir, pendant quelques jours, côtoyé le large bassin de la Propontide et saccagé les bourgs situés sur le littoral de l'Asie, l'escadre traversa les Dardanelles et cingla vers Imbros; ayant découvert de loin l'armée navale des Grecs, elle continua sa route vers Ténédos avec la plus grande circonspection. Les Grecs tenaient alors conseil et délibéraient sur les moyens de la détruire; dans leur assemblée mille opinions diverses s'entre-choquaient, lorsqu'un vieux Ipsariote éleva la voix et dit: « En 1770, quand la flotte turque était « retirée dans la baie de Tsesmé, les Russes « qui l'avaient suivie de près lui lancèrent une « espèce de bâtiment à feu et la réduisirent en « cendres. Je fus alors un de ceux qui conduisaient ces machines incendiaires; je connais « l'art d'en construire, et je vous en garantis « le succès. » Aussitôt on met à sa disposition trois bricks; il les remplit de matières com-

bustibles; il cloue à leurs bords des chemises soufrées; il enveloppe les cordages de toiles goudronnées ou trempées dans un mélange de camphre et d'huile; il établit des conducteurs du tillac aux mâts, de telle manière que les flammes puissent se communiquer aisément. « Le capitaine, dit-il, doit se tenir sur l'arrière « du vaisseau pour mettre le feu; le canot « monté par l'équipage sera prêt à le recevoir, « aussitôt que les flammes auront éclaté; un « ou deux bricks de guerre se tiendront près « de l'embarcation pour la défendre. »

Les trois brûlots étant ainsi préparés, Jacob Tombazis offrit de l'argent à ceux qui voudraient s'y exposer; plusieurs marins s'y jetèrent avec enthousiasme, en refusant les offres du navarque.

Vers la fin de mai, les Grecs se trouvèrent en présence des ennemis mouillés dans une des rades de Mitylène. Le commandant turc, s'apercevant qu'ils n'attendaient qu'un vent favorable pour l'attaquer, envoie sur-le-champ un vaisseau de haut-bord à Constantinople, pour prier le capitan-pacha de hâter sa sortie; les Grecs lui donnent le temps de prendre le large; lorsqu'ils le voient isolé, ils l'envelop-

pent de toutes parts. Le capitaine turc, au lieu de faire usage de sa formidable artillerie, force de voiles et vient jeter l'ancre à l'entrée du golfe d'Adramète. Alors s'avance le brûlot de Papa-Nicolas Ipsariote, escorté des bricks d'Antoine Criésis, de Georges Sactouris, de Jean Bulgaris et de Pinotsis; il se porte brusquement sur la poupe du navire ennemi, dont l'équipage le prenant pour un bâtiment de guerre se prépare à l'attaque; rangés en deux divisions, les Grecs par un feu soutenu balaient ses ponts et mettent en pièces ses manœuvres; en même temps, le brick incendiaire s'attache à sa proie; le feu se répand et commence à gagner les haubans; les Barbares, s'apercevant trop tard de leur méprise, s'épuisent en efforts superflus pour éteindre l'incendie; tout à coup les flammes s'élancent du fond de la cale et s'élèvent jusqu'aux mâts; ils ne pensent alors qu'à se sauver dans leurs chaloupes; leur capitaine veut s'y précipiter le premier; mais un d'entre eux en fureur tire son sabre et l'égorge, en s'écriant qu'il est l'auteur de leur perte... une explosion terrible se fait entendre : cette masse énorme, chargée

de neuf cent cinquante Ottomans, saute dans les airs, retombe avec fracas, et couvre la mer de débris et de cadavres.

Après ce triomphe, les Grecs se dirigèrent vers Cydonies. Cette ville, dont la fondation, due au génie d'un prêtre appelé Oeconomos, remonte au milieu du dix-huitième siècle, était alors habitée par trente-quatre mille cinq cents Grecs laborieux; elle se distinguait des autres cités de la Grèce par ses maisons régulièrement bâties, par ses rues pavées et bien percées et le grand nombre de jardins dont elle était entourée; plusieurs églises magnifiques la décoraient; des manufactures peu connues dans les régions barbares de l'Orient y entretenaient l'aisance et l'industrie; une école, établie par la riche famille des Saltellis, répandait parmi la jeunesse de bonnes mœurs et des idées libérales. Lorsque les Grecs arrivèrent devant Cydonies, elle était en proie aux flammes : six mille mahométans, sous le commandement du pacha de Proussa, avaient fondu sur elle à l'improviste. Anastase Tsamados, Antoine Criésis et d'autres braves capitaines s'approchèrent de la plage, embarquè-

rent vingt-deux mille Cydoniens, et retournèrent dans l'Archipel.

Tandis que la Grèce sans chef, poussée par l'instinct de sa conservation, se signalait par ces faits glorieux, Démétrius Hypsilantis arriva dans les premiers jours de juin avec un chargement d'armes et de munitions. Il était alors à peine âgé de vingt-six ans; ses manières gênées, son abord froid, la petitesse de sa taille, son front dégarni de cheveux, sa voix grêle et nasillarde, tout en lui était peu propre à faire impression sur un peuple léger, enclin à juger des hommes d'après leur extérieur; mais on reconnut bientôt que ce corps, en apparence si délicat, était capable des plus grandes fatigues, et que sous cette enveloppe si frêle se cachait une ame pleine de force, de sentiments élevés et du patriotisme le plus pur. Dans tout le cours de nos guerres, D. Hypsilantis se montra brave sans ostentation, indifférent à l'attrait des plaisirs, désintéressé, plein de loyauté, juste et scrupuleux sur le choix des moyens dont il se servit pour la réussite de ses projets. Il aborda à Hydra; les Hydriotes l'accueillirent au bruit des salves d'artillerie,

et son apparition donna une nouvelle impulsion à l'enthousiasme des Hellènes. Après être demeuré dans cette île neuf à dix jours qu'il employa à faire quelques changements aux autorités locales de l'Archipel, il se rendit à Astros en Morée. Une foule de primats et de prêtres, des bandes armées de montagnards, accouraient pour le saluer; les femmes étendaient des tapis sur son passage et parsemaient les rues de lauriers; les vieillards, se prenant les mains, se jetaient devant lui et baignaient de larmes ses genoux; le peuple ne faisait entendre de tous côtés que des remercîments au ciel et des vœux sincères pour sa prospérité; ce n'étaient point les transports hypocrites et forcés d'une populace qui, pour témoigner une allégresse qu'elle ne sent point, court au-devant de son maître en poussant des cris; c'était l'ivresse d'une nation qui, pour la première fois depuis tant de siècles, voyant en son chef un chrétien, un Grec, adorait en lui l'image de son indépendance.

La péninsule était alors divisée en vingt-quatre cantons, qui contenaient neuf cent soixante cinq villages et une population de quatre cent soixante mille ames; elle était gouvernée par

une *gérusie* ou sénat qui n'était qu'un assemblage de primats astucieux, animés d'un esprit inquiet et brouillon. Dix-huit mille Grecs, la plupart mal armés et presque tous inexpérimentés dans la guerre, tenaient, en tremblant, assiégés dans les principales forteresses, cinquante-cinq mille Ottomans, saisis à leur tour d'une terreur panique.

Hypsilantis se porte à Tricorfa, dans le camp des Grecs qui bloquaient Tripolitza. Les primats de la Morée le suivent de près, épient tous ses mouvements, et cherchent à lire dans ses traits, dans ses discours, dans ses gestes même, son caractère, ses pensées et ses prétentions. Divisés entre eux depuis long-temps, ils se réunissent pour le tromper; les Zaïmis, en frémissant de colère, donnent la main aux Charalambis; les Délyanis et les Londos s'embrassent en brûlant de s'entr'étouffer; jusqu'au paisible vieillard, au pieux Notaras, chacun s'agite et veut en rampant glisser aux pieds d'Hypsilantis. Celui-ci, sans se laisser tromper par leurs flatteries, gagne les soldats, est proclamé généralissime des armées de terre, et prend la direction des opérations militaires du Péloponèse. Malgré leur secret dé-

pit, il place Alexandre Cantacuzène (1) et Georges Typaldos (2) à la tête des troupes qui assiégent Monembasie et Navarin. Les primats du Péloponèse changent alors de système : de vils adulateurs, ils deviennent rebelles; les uns, dans le but de rendre odieux celui qui les prive de leur pouvoir, se dispersent dans les provinces et lèvent des taxes sous son nom; les autres restent auprès de lui, pour lui susciter des embarras et le contrecarrer en tout: malheureusement plusieurs de ses affidés se rendent à leur insu l'instrument de ses ennemis, et le desservent par une conduite souvent indiscrète. Le créant déja dans leur imagination roi de la Grèce, ils prennent d'avance avec lui le ton de sou-

(1) Frère de celui qui avait suivi A. Hypsilantis en Valachie.

(2) Parmi ceux qui ont accompagné D. Hypsilantis en Grèce, le docteur G. Typaldos, natif de Céphalonie, homme plein d'instruction, s'est distingué par son désintéressement, sa bravoure et l'élévation de son ame. Sa conduite a été constamment exemplaire, et sa retraite a laissé de vifs regrets à tous les vrais patriotes.

mission qu'on a pour un souverain, et par leurs manières serviles excitent contre lui la haine ou l'envie des Hellènes, naturellement fiers et ennemis de toute supériorité (1).

---

(1) Voici une proclamation de D. Hypsilantis; quoique écrite un peu plus tard, je la place ici comme propre à donner une idée de la grande autorité qu'il exerçait :

« Citoyens du Péloponèse, prêtres et laïques, jeunes et vieux, soldats, habitants de tout rang et de tout âge! le temps est venu où vous devez vous rassembler ici, à Tripolitza, pour donner votre opinion générale sur les droits et les besoins de votre patrie. Moi, Démétrius Hypsilantis, je suis venu combattre pour votre liberté; je suis venu défendre vos droits, votre honneur, votre vie et vos biens; je suis venu vous donner des lois justes et des tribunaux équitables, afin que personne ne puisse blesser vos intérêts, ni se jouer de votre existence. Il faut que la tyrannie cesse enfin; non-seulement celle des Turcs, mais encore la tyrannie des individus qui, partageant les sentiments des Turcs, veulent léser et opprimer le peuple. Péloponésiens! unissez-vous tous, si vous désirez la fin des maux qui vous ont affligés jusqu'ici. Je suis votre père : au fond de la Russie, vos gémissements ont retenti jusqu'à moi; je suis venu vous protéger comme mes enfants, vous rendre heureux, travail-

Minoa, est, par sa position, très-difficile à réduire : elle ne communique à la terre-ferme que par un pont solide ; défendue de ce côté par une triple muraille, elle est inexpugnable sur tous les autres points. Avant la révolution, elle était le siége d'un béi, la résidence d'un évêque, et renfermait dix-huit cents ames. Lorsque l'insurrection éclata, les mahométans de cette place firent périr, dans les plus horribles tortures, tous les habitants de la campagne qu'ils avaient pris dans leurs fréquentes excursions. Mais bientôt resserrés eux-mêmes dans leur îlot par Pierre Mavromichalis, ils passèrent par tous les degrés de privations, jusqu'au point de se disputer les cadavres de leurs prisonniers, et de prolonger leur existence par le massacre de leurs enfants qu'ils dévoraient.

Ils en étaient réduits à cette extrémité, lorsque Hypsilantis se hâta d'ordonner à Alexandre Cantacuzène de prévenir tout excès. Les Turcs obtinrent à genoux une capitulation ignominieuse ; ils furent embarqués dans quelques vaisseaux spezziotes, rejetés sur un rocher voisin de Samos, et de là transférés dans le golfe d'Éphèse par le vice-consul français de Scala-Nova.

Après la prise de Monembasie, Hypsilantis voulut presser celle de Tripolitza, et fit transporter à Tricorfa quelques mortiers trouvés dans la place de Navarin. Dès le mois d'avril, sous les ordres de Pierre Mavromichalis, de Théodore Colocotronis, de Jatracos et d'Anagnostaras, quatre mille paysans armés de vieux sabres, de lances à demi rongées, de bâtons ferrés et de fusils dont les batteries étaient attachées par des cordes, avaient mis le siége devant cette capitale du Péloponèse (1) : sans vêtements, sans abri, souvent sans nourriture, n'ayant d'autre artillerie qu'un canon de bronze de vingt-quatre, deux de seize en fonte, deux obusiers de dix-huit et trois pièces de campagne, d'autres munitions de guerre qu'une centaine de boulets de calibre et quelques barils de poudre, ils avaient à lutter à la fois contre l'intempérie des saisons, le besoin, et les forces considérables de l'ennemi.

---

(1) La plupart des détails que je donnerai sur le siége de Tripolitza sont tirés d'un manuscrit grec, écrit par un officier de D. Hypsilantis, et portant pour titre : Τὰ κατὰ Τριπολιτσάν, ou *Événements qui ont eu lieu à Tripolitza*.

Dès les premiers jours de l'insurrection, Tripolitza contenait une garnison de huit mille Turcs, parmi lesquels on comptait trois mille cinq cents cavaliers accourus dans son sein des cantons de l'Arcadie, de Caritène, de Léondari et de Mistra. Bientôt les Boudouniotes, tribu mahométane établie en Laconie dans le voisinage de Mania, vinrent y chercher un asile. Presque dans le même temps, le Kayabéi de Chourchid-Pacha y concentra sa maison militaire. Elmaz-béi l'Épirote, après avoir dévasté l'Argolide, s'y jeta aussi avec deux mille cinq cents Scypétars; de sorte qu'avec ces troupes la population turque de la ville se monta à douze mille hommes armés.

Un mur en maçonnerie de neuf pieds d'élévation, flanqué de quelques demi-tours garnies de canons, entourait Tripolitza; elle était en outre défendue par un fort carré; son artillerie consistait en soixante pièces montées sur des billots de bois en guise d'affûts. Située à dix lieues ouest d'Argos, à trois et demie sud de Mantinée, et placée dans un vallon spacieux, elle n'avait dans son intérieur pour tout ornement qu'un bazar ombragé de pla-

tanes, six fontaines décorées d'inscriptions turques, un khan de pierre, quelques grandes mosquées et cinq églises.

Les Grecs, rassemblés depuis trois mois sur les hauteurs voisines, ne paraissaient songer à aucune opération régulière; ils semblaient n'être accourus autour de cette place que pour s'exercer; le corps principal de leur armée ne descendait que rarement des fortes positions qu'il occupait; et lorsque les assiégés, pour se procurer du fourrage et des vivres, faisaient quelque sortie, ce qui arrivait fréquemment, les Grecs se contentaient d'échanger avec eux quelques coups de fusil et de leur dresser des embuscades. Quelquefois cependant l'action devenait plus chaude : les porte-drapeaux grecs couraient en avant; l'élite de l'armée les suivait de près, et défiait les Ottomans par des paroles outrageantes : « Sortez, lâches Persans! leur criaient les Spartiates. — Tremblez! répondaient les Turcs : « tremblez, timides lièvres de la Laconie! » Ils quittaient leurs remparts; le combat s'engageait; les Hellènes, tirant de loin, debout ou à genou, se couchant sur le flanc ou sur le dos pour se dérober au feu de la mousque-

terie, s'avançaient lentement : s'ils rencontraient une inégalité de terrain, un pan de muraille, ils y plantaient leur étendard, et de là dirigeaient leurs coups : fatigués bientôt d'une lutte qui ne décidait point de la victoire, ils avaient recours à leurs sabres, fondaient sur les Turcs, et tâchaient de pénétrer au centre de leur armée; on en venait aux mains; on se battait corps à corps; celui qui terrassait son adversaire le dépouillait et s'enfuyait; celui qui tombait blessé était assailli par les ennemis et secouru par ses compagnons; la nuit survenue, les hostilités cessaient entièrement; les deux partis s'approchaient des murailles pour converser; les Boudouniotes s'abouchaient avec les Maniates; Elmaz-béi avec Colocotronis; Kiamil-béi, le riche aga de Corinthe, avec Bobolina; les soldats troquaient des corbeilles de figues sèches, des paniers de raisins, contre des sabres d'acier de Damas et des pistolets garnis d'argent; l'instant d'après, ces manières amicales cessaient; on venait aux disputes : « Êtes-vous fous, s'écriaient « les Ottomans, de nous appeler des Persans « et de vous décorer du nom d'Hellènes ? « Avez-vous oublié qu'hier encore vous vous

« nommiez Moraïtes? Rentrez dans l'obéis-
« sance, et songez que, si Dieu est juste, il ne
« permettra jamais que vous nous égorgiez. »
Quelquefois durant les chaleurs du midi, les chefs grecs, oubliant la guerre, formaient un cercle autour d'un mouton rôti; le plus robuste d'entre eux le dépeçait avec son sabre; une tasse de vin était portée à la ronde; vers la fin du repas, un brave prenait sa lyre à trois cordes, et célébrait les exploits de quelque Klephte fameux (1).

---

(1) Dans toutes les villes de la Grèce, on rencontre de ces bardes qui improvisent des chansons pleines d'images neuves et d'apostrophes hardies.

A Athènes, assis un jour à ma fenêtre, je vis un jeune homme couvert d'un manteau de laine. « Veux-tu, seigneur (Αυθέντη), me dit-il, écouter une chansonnette de ma façon sur Marc-Botzaris? Elle est belle, et ma voix n'est pas mauvaise; je te le prédis: tu seras content. — Volontiers, lui répondis-je. — Mais tu me donneras deux paras (liards). — Et dix même, si ta chanson me plaît. » Il s'assit sur la ruine d'une colonne, tira de son sac une espèce de mandoline, et se mit à chanter sur un air monotone ses vers dont voici la traduction :

« La foudre est tombée sur l'aigle de Kiapha, et
« les éperviers le dépouillent maintenant; la ville de

Dans les premiers jours d'août, Hypsilantis, lassé d'un siége qui traînait en longueur, ordonna aux capitaines de s'assurer de toutes les avenues de Tripolitza, et défendit à l'armée toute communication avec les ennemis : ceux-ci commencèrent alors à manquer de provisions; dans leur dénûment, ils sortent un jour

---

« Carpénisse est restée veuve, et ses platanes se la« mentent. — Arbres élevés, pourquoi vous plai« gnez-vous, et qui pleurez-vous? — Ce ne sont « pas nos rameaux qui gémissent ainsi; c'est l'ame « de Botzaris qui soupire sous le feuillage : « Frap« pez les Chaldoupes, frappez-les! s'écrie-t-elle. Que « les rivières roulent des flots rougis de leur sang. » « Oui, leur sang va couler; oui, Botzaris, cesse de « te plaindre : dans nos plaines, dans nos vallons, « tu verras briller nos sabres; sur toutes nos mon« tagnes, flotter nos drapeaux. Lune, ô mon bel « astre! n'éclaire pas notre lac avant que nos épées « recommencent à moissonner les cruels Sco« drians!... Oiseaux rapides, où volez-vous à tra« vers les nues? Jetez, jetez un cri perçant, et dites « aux guerriers de Bérat : Si Marc-Botzaris est mort, « son frère Costas est encore vivant; ils vivent en« core, Kitsos, Dracos, Lambro-Véicos et mille « autres capitaines qui bravent vos coursiers, et qui « ne tournent jamais le dos aux ennemis. »

au nombre de neuf cent vingt, sous la conduite du Kayabéi, pour piller un village éloigné d'environ une lieue de Tripolitza; quatre-vingt-six Grecs osent leur disputer le passage; surpris de leur audace, les mahométans s'arrêtent; leurs cavaliers commencent à charger, en se couvrant les yeux de la main gauche, selon leur coutume : « Feu, camarades! s'écrie un Grec : ils n'osent pas nous regarder. » Le combat s'engage; Colocotronis survient à la tête de quatre cent quarante Arcadiens et Cariténiens; le Kayabéi, après avoir perdu trois cents soldats d'élite, se retire dans le plus grand désordre.

Après ce succès, Hypsilantis proposa aux capitaines de prendre la ville de vive force; mais les primats de la Morée s'y opposèrent, tant par envie de le contrarier que par crainte de perdre les trésors de Tripolitza, laissés par un assaut à la merci des soldats. Hypsilantis résolut alors d'agir par la mine, et de renverser un rempart qui n'avait que six pieds d'épaisseur à la base et trois au sommet; mais la dureté du terrain le contraignit à se désister de cette entreprise, et il chargea quelques

ingénieurs étrangers d'ouvrir une brèche à la muraille.

Sur ces entrefaites, arriva en Grèce un homme qui devait exercer sur les affaires une haute influence, Alexandre Mavrocordatos; accompagné de quelques officiers français, et décoré par ses amis du faux et pompeux titre de prince, il se rend à Tricorfa, n'ayant déja qu'une pensée, celle de prendre les rênes du gouvernement et de renverser Hypsilantis, frère de celui que les Hétéristes avaient eu l'insolence de lui préférer. Faible encore et ne pouvant se mesurer avec son adversaire, il dissimule, s'approche de lui d'un air soumis, s'insinue dans son cœur, lui arrache une lettre de recommandation pour les capitaines de la Grèce continentale, et part pour ces contrées plein de projets et d'espérances. Théodore Négris se joint à lui; ils courent tous les deux se préparer un brillant avenir, et miner la puissance de leur trop confiant rival.

Comme ces deux hommes d'état, tantôt amis, tantôt ennemis, auteurs de grands succès et de grandes calamités, ont été en général ou trop loués, ou trop décriés, je me crois en

devoir de chercher à éclairer l'opinion sur leur compte, en m'arrêtant un moment pour les présenter tels que je les ai connus.

Alexandre Mavrocordatos a paru, dans tout le cours de la révolution, grand, quand on le compare avec les oligarques de la Grèce, petit, quand on le rapproche de Washington, à qui ses adulateurs ont osé l'égaler. Voulant en imposer à la Grèce par ses correspondances avec l'étranger, à l'étranger par ses liaisons avec les hommes influents de la Grèce; tantôt cachant sa puissance pour la maintenir, tantôt affectant d'en avoir pour en acquérir; accueillant les talents médiocres pour en tirer parti; écartant les hommes indépendants pour n'être point entravé dans ses projets; prodiguant les biens de la nation avec la même profusion que les siens, il s'est montré ambitieux sans mesure; ami du pouvoir et non de la véritable gloire; bon négociateur, mauvais administrateur; doué d'esprit, privé de génie; fait pour briller dans une cour, incapable de servir une république. Il a toujours été haï des amis du peuple qu'il a lui-même abhorrés, et poursuivi en même temps par les grands qu'il a tour à tour soutenus, attaqués,

élevés ou renversés selon les circonstances.

Une petite taille, un corps maigre, des yeux noirs, grands et vifs, une physionomie spirituelle, tel était l'extérieur de Théodore Négris. Homme de génie, actif, infatigable, timide par nature, hardi par ambition, professant des principes populaires et mettant en œuvre le machiavélisme le plus raffiné pour faire triompher son parti, il fut un de ces esprits audacieux et turbulents qui sont nés pour remuer la société; il n'aimait les charges publiques qu'autant qu'elles pouvaient mettre au jour sa capacité; tantôt par une dialectique captieuse, tantôt par une mâle éloquence, il entraînait les assemblées et terrassait ses adversaires : tant qu'il vécut, il fut persécuté, calomnié; lorsque la tombe se fut élevée entre lui et ses concitoyens, souvent des regrets attestèrent ses services.

Ces deux hommes ligués entre eux, comme nous l'avons dit, passent dans la Grèce continentale et se la partagent. Le premier se réserve tout le territoire de l'Étolie et de l'Acarnanie qui contenait alors trois cent quarante-trois villages et treize villes, dont les principales étaient Missolonghi, Vrachori et

Carpénisse. Le second prend sous sa direction la Phocide, la Béotie, l'Attique et l'Aulide, provinces dont la population montait à deux cent cinquante-cinq mille habitants, répartis en quatre cent vingt-quatre bourgs ou villages.

Mavrocordatos, déployant une étonnante activité, fortifie la ville de Missolonghi, fournit des armes, des provisions au peuple, et s'oppose sagement à la délivrance d'Ali, que les capitaines voulaient tirer de force du château où il était enfermé, pour le placer à leur tête. Il donne à la section qu'il gouverne le nom de Grèce occidentale, et confère le pouvoir administratif à un sénat dont il se fait élire président.

Négris, de son côté, enflamme les capitaines par des promesses, les réunit ou les sépare, augmente ou affaiblit leur autorité suivant ses vues. Ses provinces reçoivent de lui le nom de Grèce orientale; il y constitue un sénat sous l'auguste dénomination d'Aréopage, s'en fait le chef, et se donne pour collègues des hommes, la plupart vils intrigants, dont la conduite était peu propre à rappeler les anciens Aréopagites.

L'arrivée de Mavrocordatos et de Négris dans ces provinces fut heureuse pour la Grèce; il était temps qu'elles fussent organisées : une armée turque avait ordre d'y pénétrer, et d'agir simultanément avec le Capitan-Pacha contre le Péloponèse.

Le 14 juillet, la flotte ottomane était de nouveau sortie de l'Hellespont, forte de quatre vaisseaux de ligne, de cinq frégates et de douze corvettes ou bricks; elle avait manœuvré, séparée en deux divisions, et lâché, le 17 du même mois, quelques bordées sur la côte rocailleuse de Samos. Vers la nuit, après avoir pris des troupes de débarquement à Scala-Nova, elle était revenue dans l'intention de tenter un coup de main contre le port Vathy, seul point accessible de Samos; les Samiens, aussitôt que ses embarcations s'étaient approchées du rivage, les avaient chargées et dispersées. Le 20, l'escadre grecque de cent douze voiles avait appareillé de Chios, et, s'étant rangée en deux colonnes, elle était venue défier les ennemis. L'amiral turc, furieux de se voir provoquer par des bricks de seize à dix-huit canons qu'une seule de ses vo-

lées aurait pu anéantir, s'était avancé contre eux; mais, les Grecs ayant lancé quelques brûlots, il avait bientôt viré de bord, et, leur abandonnant huit bâtiments de transport, il s'était réfugié à Ténédos. Ayant bientôt après perdu de vue les Grecs, il s'était dirigé vers l'île de Rhodes pour y préparer de nouveaux armements. Dans les premiers jours d'août, il avait abordé les côtes du Péloponèse; après avoir ravitaillé Coron et Modon, il s'était arrêté, le 27, devant Patras pour y attendre l'arrivée des troupes ottomanes qui devaient aller au secours de Tripolitza.

Le 2 septembre, Baïram-Pacha et ses lieutenants Hadgi-Békir, Mismih et Séhim-Ali, après avoir traversé la Thessalie, à la tête de dix mille hommes, arrivèrent à Zéitoun; ils s'y arrêtèrent pour attendre les renforts que Chourchid-Pacha leur avait promis; là, ayant appris par un Tatare dépêché du camp de Janina que Marc-Botzaris tenait en échec toute l'armée du sérasquier, et qu'il venait d'exterminer près des Cinq-Puits un détachement destiné à les secourir, ils se remirent en marche et prirent la route de Fontana, dans le dessein de pénétrer dans la Livadie, et de

temps, le Capitan-Pacha, conduit par les Anglais à Galaxidi, petite ville située à la baie de Cyrrha, fait main basse sur ses habitants et met le feu à leurs maisons; quelques restes de ces infortunés, échappés au carnage, viennent raconter aux Hellènes de Tricorfa le massacre de leurs compatriotes; l'exaspération est à son comble. Hypsilantis qui pouvait seul s'opposer à l'effusion du sang, éloigné par l'avide Colocotronis, dirige depuis quelques jours le blocus de Patras; les richesses de Tripolitza seront la proie des soldats; cette ville si populeuse sera transformée en un cimetière.

Le 5 octobre, à peine l'aurore a lui, un petit nombre de Grecs se glisse près des murailles et les escalade en silence... Bientôt sur le plus haut des tours flotte l'étendard de la croix : le brave Stathis de Zante l'y a placé. A cette vue les Turcs effrayés et poussant des cris de désespoir se barricadent dans les maisons ou se retirent dans la forteresse; Elmaz-béi, à la tête des Scypétars, capitule et s'enfuit : encouragés par sa retraite, les Arcadiens et les Cariténiens, guidés par Colocotronis, pénètrent dans la place publique, se répan-

dent dans tous les quartiers et y portent l'incendie; les Turcs, du haut des toits, leur lancent de grosses pierres et leur résistent opiniâtrément; les feux de l'atmosphère embrasée ajoutent à la rage des combattants; on n'entend de toutes parts que ce cri : « Mort aux infidèles! » poussé par les deux partis et souvent étouffé par le cliquetis des armes et la détonation de l'artillerie; les chiens de la ville, excités par la faim, courent par bandes à la suite des Hellènes, se déchaînent contre les mourants et se disputent leurs chairs; les chevaux, effrayés par le bruit des édifices croulants, brisent leurs entraves, désertent les écuries et foulent aux pieds les enfants dispersés dans les rues; quelques soldats enfoncent les portes d'une prison... ils s'arrêtent... Un spectre à cheveux blancs, couvert de haillons, traînant avec effort des globes de fer attachés à ses pieds, vient à pas lents à leur rencontre; c'est un des évêques de la Morée, pris en otage par les Turcs quelques jours avant l'insurrection de Calavrita; il lève les yeux au ciel, dit d'une voix tremblante : « Mon Christ, je meurs pour toi », et tombe

mort. A ce spectacle tragique, les Grecs sont hors d'eux-mêmes; ils s'ouvrent partout des passages; Colocotronis entre dans le palais du Kayabéi, le désarme, le lie et le conduit dans un parc; la nuit survient, le carnage cesse, et les vainqueurs, fatigués de leurs sanglants travaux du jour, s'endorment parmi les morts.

Le lendemain, Tripolitza brûlait encore; la forteresse était près de se rendre; la ville ne présentait que des monceaux de décombres; le palais du pacha, les mosquées, les bains turcs avaient disparu; les soldats grecs se promenaient sur la place publique, ornés des dépouilles de leurs ennemis; ils portaient en signe de triomphe un turban liséré, des babouches rouges, s'enveloppaient d'un cafetan vert, et se plaisaient à faire tout ce qui leur était interdit durant les jours de leur esclavage.

Dans une petite chambre éclairée par des vitraux colorés et couverts de versets du Coran, Colocotronis donnait audience aux primats de la Morée; un chapelet à la main, il comptait en silence les immenses trésors qu'il avait acquis; quelques traces de sang se dis-

tinguaient encore sur ses cheveux gris et négligés. Le probe et loyal Pierre Mavromichalis avait établi sa demeure dans une maison à demi écroulée; la douleur était peinte sur sa noble physionomie; il n'ouvrait la bouche que pour reprocher aux soldats leur cruauté de la veille. Tout auprès de lui, Athanase Kanakaris, peut-être le seul primat vertueux de la péninsule, et le stoïque professeur Benjamin, exhalaient leur âpre patriotisme par d'amers sarcasmes contre la rapacité de quelques chefs.

Tel était l'état des choses, lorsque le Crétois Antoine Mélidone se présenta dans la capitale de la Morée; il venait annoncer aux capitaines qui s'y trouvaient rassemblés la prise de Sphakia, leur reprocher leur insouciance pour le sort de la Candie, et leur demander des secours; ils lui refusèrent tout sous de frivoles prétextes. Les chefs, convoitant les richesses de Kiamil-béi qu'ils supposaient cachées dans l'Acrocorinthe, s'empressaient d'accourir devant ses murs (1); les

(1) L'avidité fut la passion prédominante des capitaines d'Homère : Agamemnon le premier, en

soldats quittaient leurs drapeaux pour aller déposer leur butin dans un lieu sûr, comme si la destruction de Tripolitza eût terminé la guerre.

---

prenant toujours la meilleure part des dépouilles, donne l'exemple d'une insatiable cupidité; en arrachant injustement à Achille sa belle captive, il trahit les intérêts de la Grèce, et prolonge une guerre funeste à sa patrie. Ce siége même de Troie, ainsi que l'expédition des Argonautes, ne doit être attribué qu'à la soif des richesses qui caractérise les chefs de la Grèce héroïque. L'or qui, au douzième siècle avant notre ère, était si rare en Europe, était très-commun dans l'Asie-Mineure : un petit prince de la Lydie pouvait solder la Grèce entière. Les guerriers de l'Hellade accoururent sous les murs d'Ilion pour recueillir ce métal qui éblouissait leurs yeux, et non pour venger l'affront d'un roi trop fort pour n'être point envié, trop faible pour pouvoir les entraîner à sa suite.

Nos capitaines semblent avoir reçu en héritage de leurs pères ce vice que la philosophie même, sous Périclès, ne put déraciner du cœur des Hellènes. Néanmoins il y a parmi eux d'honorables exceptions : je pourrais citer ici plusieurs faits qui prouvent le désintéressement de Marc-Botzaris, de Macryanis, de Miaoulis, de Kanaris, de Mélidone, de Sactouris et de Nicétas; je me borne à en

Antoine Mélidone, navré de douleur, retourne dans sa patrie : il arrive à Loutros; sept cents hommes se rangent sous ses ordres; il conçoit alors l'audacieux projet de

---

rapporter deux relatifs à ce dernier : je les tiens d'un homme digne de foi.

Après la chute de Tripolitza, après les victoires remportées sur Dram-Ali, dans lesquelles ce chef avait pris une part si glorieuse, son épouse, qui se trouvait à Zante, s'attendait à recevoir de lui quelque présent magnifique. Un étranger arrive un jour chez elle, et lui remet de la part de Nicétas une tabatière de bois qui ne valait pas un sequin d'or; elle l'ouvre, et n'y trouve que ce billet : « Mes sol-« dats m'ont offert cette boîte, ainsi qu'une épée « garnie de pierres précieuses; j'ai donné l'une aux « primats d'Hydra pour subvenir aux frais de la flotte, « et j'envoie l'autre à toi, qui es, après la patrie, « ce que j'ai de plus cher au monde. »

En Grèce, on célèbre, le 1er janvier, la fête de saint Basile. Ce jour est un des plus brillants et des plus solennels de l'année; les cloches sonnent deux heures avant l'aurore; les enfants qui, dès la veille, en se couchant, ont mis leurs vêtements neufs auprès de leurs oreillers, se lèvent et s'habillent en chantant; les jeunes filles, qui ne sortent de leur maison paternelle que les grandes fêtes, palpitent

traverser la Candie d'un bout à l'autre, d'en soulever les provinces, et d'enfermer dans les forteresses une population de cent mille Ottomans. Son premier exploit est la conquête de Monée, village habité par une race aguerrie d'Osmanlis; il pénètre ensuite dans la contrée

---

de joie en écoutant le son religieux de l'airain, qui les appelle hors de leur prison. Lorsque les portes des églises sont refermées, les jeunes garçons courent par bandes quêter des étrennes dans les maisons voisines, en récitant une chanson très-ancienne en l'honneur de saint Basile.

Ce jour, une troupe de jeunes gens alla chez Nicétas; après avoir commencé par le chant du saint et fini par quelques vers naïfs sur la bravoure du capitaine, ils lui demandèrent les présents d'usage. Nicétas, se tournant vers Théodore Colocotronis, son oncle, le pria de lui prêter de l'argent: « Fi donc! dit « Colocotronis d'un air de mépris et lui présentant « quelques pièces; quelle espèce de général es-tu? « Après tant d'exploits, n'as-tu pas honte d'être aussi « pauvre qu'un mendiant? — Ce reproche serait « juste, répondit Nicétas, si j'étais un négociant, et « que je me trouvasse dans cette position; mais le « destin m'a fait capitaine, et je ne trafique point « de ma valeur. » A ces mots, il descendit dans la cour, remercia les jeunes quêteurs et leur distribua les monnaies empruntées.

d'Apocorone, met le siége devant la place d'Armyros, l'emporte d'assaut, la démantèle, et enlève douze pièces de canon dont il fortifie les ruines de Sphakia. Son entrée dans le canton de Rhéthemna est signalée par la fuite précipitée de tous les mahométans. Il existe près de Bryssina un vallon planté d'oliviers et de myrtes : d'un côté, une cataracte qui se précipite de la crête d'une montagne; de l'autre, des rochers escarpés en ferment l'entrée. Les Turcs de Rhéthemna s'y étaient réfugiés; Mélidone s'empara de la seule avenue qui y conduisait, attaqua les ennemis et en fit un grand carnage.

Quelques jours après, il rencontra le fameux Glamidès, l'effroi des chrétiens de la Candie. Ce tyran, escorté d'un grand nombre de ses satellites, se promenait sur une mule blanche et richement harnachée; Mélidone l'arrête, le terrasse et l'égorge de sa main.

Ayant appris que Gétimalis, brigand formidable de Rhéthemna, se trouvait près de là avec plusieurs soldats au monastère opulent d'Arcadion, il s'y rendit sur le minuit. Ce féroce Ottoman soupait alors; en savourant un vin rouge et généreux, il disait au supérieur:

« Papas, je boirai cette nuit ton sang! » Mélidone, conduit par la clarté de la lune, monte sur le toit du couvent, y entasse des matières inflammables et y met le feu; puis il court à la cellule où se trouve Gétimalis, enfonce la porte, désarme ce barbare, le renverse par terre, et foulant aux pieds sa tête: « Es-tu donc, lui dit-il, cet indomptable Gétimalis? — Assiste-moi, Mahomet. — Tu implores ton faux prophète! ne vois-tu pas que son trône s'écroule et que la Grèce ressuscite? — J'abjure ma religion.... je deviens chrétien. — Qu'on le baptise dans son sang», crie Mélidone à ses compagnons, et Gétimalis a vécu (1).

Après avoir rétabli l'ordre dans la province de Réthemna, il se précipite dans celle d'Amari. Une armée ottomane vient l'assaillir à Janacari; elle est battue et dispersée. Une autre lui succède et éprouve le même sort dans le hameau de Mérone. Une troisième combat avec moins de désavantage; mais elle

---

(1) Tout ce que je rapporte sur ce capitaine est extrait de plusieurs Mémoires qui m'ont été fournis par un de ses frères et ses compagnons d'armes.

perd son artillerie et son commandant près de Thronoclissidi.

Une foule de vieillards, de filles et d'enfants turcs, avaient cherché un asile dans la délicieuse vallée de Géna; il y pénétra à la chûte du jour; le murmure de la brise du soir et le chant des cigales invitaient l'homme au sommeil; plusieurs jeunes vierges, élevées au milieu des parfums et qui ne sortaient naguère qu'entourées d'esclaves, sans voiles maintenant, sans suite, les pieds nus et ensanglantés par les épines, reposaient à l'ombre des orangers et des amandiers; plusieurs enfants dormaient aux pieds des vieillards assoupis.... quelques armes étaient suspendues aux branches des arbres. Mélidone, à l'aspect de ces innocents, s'arrête et dit à son frère Hélie: « Retirons-nous; ne troublons pas leur repos. » Sa voix réveille une jeune fille; elle pousse des cris; ses compagnes se lèvent en sursaut; Mélidone apaise leur inquiétude; il veille à leur sûreté, à leur honneur, et les accompagne jusqu'aux murs de Mégalocastron en les chargeant de la lettre suivante pour les agas de cette forteresse :

« J'ai servi de fils à vos vieillards, de père

« à vos enfants, de frère à vos femmes : com-
« portez-vous de même envers les prisonniers
« grecs. Notre révolution se propose l'éman-
« cipation d'un peuple opprimé et non l'ex-
« tinction de la race des Osmanlis. Si vous
« voulez vivre libres et nos égaux, renoncez
« à l'obéissance envers le sultan, et je suis
« prêt à faire la paix. »

Pour toute réponse, le pacha de Mégalocastron sort à la tête d'une armée nombreuse et court l'envelopper à Phourphoura; ses cavaliers, ses fantassins, ses janissaires, ses Albanais avancent de toutes parts. Mélidone n'en avait nul soupçon; il descendait paisiblement d'une colline que termine une rivière; tout à coup il aperçoit un nuage de poussière; les ennemis sont devant lui; en un clin d'œil il range en bataille sa petite armée, donne le signal et commence la charge le premier. On le voit, le pistolet dans une main et le sabre dans l'autre, courir en avant, attaquer l'avant-garde ennemie, et se tenir pendant deux heures au milieu du feu. Il reçoit dans ses habits plusieurs coups sans en être blessé; le combat devient meurtrier; le lieutenant du satrape perd un bras; la confusion se met parmi les

Turcs; ils sont enfoncés et poursuivis jusque sous le canon de Mégalocastron.

Le lendemain, profitant d'un grand orage accompagné de grêle et de tonnerre, Mélidone fond à l'improviste sur un détachement commandé par le même pacha. Les Turcs pressés par leurs vainqueurs de la veille, ne pouvant écouter les ordres de leurs chefs au milieu du fracas de la foudre et du sifflement de l'aquilon, ne savent ni combattre ni fuir, et se laissent égorger sans résistance.

Trois jours après, il se porte sur le chemin que le pacha devait prendre. Aussitôt qu'il le voit entrer dans la plaine, il fait coucher ses soldats par terre, les cache au milieu des ronces jusqu'à l'approche des Ottomans, leur donne ordre de se lever, et met en déroute un ennemi qui ne s'attendait pas à l'attaque.

Le pacha, plein d'admiration pour le courage de Mélidone, lui mande par la voie d'une vieille femme qu'il le prie de monter sur la montagne opposée à son camp, pour qu'il puisse le voir avec la lunette. Mélidone lui donne par écrit cette réponse : « Amené dans « quelques jours prisonnier à ma tente, tu « auras le loisir de me regarder de près. »

La renommée des exploits et des vertus de Mélidone se répandit bientôt par toute la Candie; il devint l'idole du peuple. A son passage les chemins se couvraient de spectateurs. S'il faisait son entrée dans un village pendant le jour, les habitants se mettaient aux fenêtres pour le voir passer; du haut des maisons on tendait des toiles dans les airs pour le défendre de l'ardeur du soleil. Venait-il la nuit établir son quartier dans une ville? des bougies allumées, des chants sacrés solennisaient son arrivée.

Tant d'honneurs excitent l'envie des Sphakiotes. Leur capitaine Rhoussos se rend à Phourphoura dans la secrète intention de se défaire d'un homme devenu l'ange tutélaire de la Candie. Il porte à Mélidone la nouvelle que le pacha doit coucher le soir même dans le bourg d'Abadia, à deux lieues de Phourphoura; il lui conseille de fondre pendant la nuit sur son camp, et de ne pas laisser échapper une telle occasion, se flattant que dans une entreprise si périlleuse son rival trouverait la mort.

Mélidone, avide de gloire, prend avec lui trois cents Crétois, leur donne des uniformes,

des étendards turcs, et se met en marche; la nuit le trouve à l'entrée d'Abadia; il pénètre dans la rue la plus spacieuse, et va frapper à la porte d'une vieille femme turque, chez laquelle le satrape devait loger; il lui demande en langue turque si le pacha est venu. « Et qui êtes-vous? lui répond une voix du haut d'une fenêtre. — Des Osmanlis, réplique Mélidone, et nous venons de Phourphoura chercher du secours. Dieu punisse les insurgés! ils nous massacrent tous les jours.—Allez vous reposer à l'ombre du prophète; le pacha n'est pas encore arrivé ; deux bimbachis seulement sont entrés dans notre village. — Où demeurent-ils? — Dans ces blanches maisons là-bas, ombragées de quelques vieux peupliers. — Mélidone court les trouver, les égorge avec quatre cents de leurs soldats, et s'en retourne vers minuit à Phourphoura, avec trente charges de biscuit et douze tonneaux de poudre.

Ce succès inattendu de Mélidone ne fait qu'accroître l'animosité de Rhoussos, qui prend la résolution de l'assassiner dès la même nuit; à cet effet, il envoie le féliciter de sa réussite et l'inviter à souper; Mélidone épuisé de fatigue s'excuse; mais enfin vaincu par les ins-

stances de Rhoussos, il se rend chez lui accompagné du capitaine Kourmoulakis, et d'un petit nombre de soldats. A peine est-il à table que Rhoussos commence à le provoquer; il le traite d'ambitieux, lui reproche de lui faire perdre par ses sourdes menées son ascendant sur ses concitoyens, et finit par lui déclarer une haine mortelle; les esprits s'échauffent; Mélidone laisse éclater sa juste indignation, et veut se retirer; Rhoussos tire de sa ceinture son pistolet pour le décharger sur lui; Kourmoulakis lui arrache l'arme des mains : une foule de soldats sphakiotes entrent et passent du côté de Mélidone, qui leur adresse ces paroles :

« Soldats ! ma vie a été pleine de périls et de « combats; dans l'Asie Mineure, quand le glaive « de la proscription planait sur ma tête, les « vastes solitudes, les humides cavernes, les « sombres tombeaux m'ont servi tour-à-tour « d'asile; mais dans mes courses aventureuses « je n'aurais jamais soupçonné que mes jours « auraient pu courir risque au milieu de mes « compatriotes.

« Depuis long-temps je lutte contre des armées « nombreuses d'ennemis et les poignards cachés

« de l'envie; depuis long-temps je dévore en « secret les outrages de ce chef, persécuteur « de tout talent, de toute vertu. Dès cet instant « je remets entre ses mains le commandement « de l'armée; je lui cède une carrière orageuse, « où je n'ai pu trouver un moment de repos; « je lui laisse les remords, et j'emporte dans « ma retraite une conscience tranquille, seule « récompense du juste... De quoi m'accuserait-« il? il s'est enrichi des dépouilles de l'ennemi, « et moi je n'ai que cette tunique; j'ai conquis « deux provinces, et je ne possède pas une ca-« bane, pas même une toise de terre pour dé-« poser ma cendre. Soldats! le seul reproche « qu'on me fait c'est d'avoir su gagner votre « cœur. En effet, votre amitié est le seul bien « que je prise; si elle n'a pas diminué, com-« battez pour votre patrie sous les ordres de « mon rival, et laissez-moi m'éloigner de « vous. »

A ces mots, il commande qu'on lui amène son cheval, il y monte et part aussitôt pour Rhéthemna, suivi d'une foule de Sphakiotes, qui l'entourent et lui jurent de mourir sous ses drapeaux. A son passage par le bourg d'Opsygia, les habitants accourent vers lui, et, les

larmes aux yeux, le conjurent de ne pas les abandonner à la vengeance des Ottomans.

Il résistait à leurs prières; Anagnoste, beau-frère de Rhoussos, arrive en hâte, et dit à Mélidone que son parent, répenti de sa conduite, désire ardemment une sincère réconciliation. Mélidone fléchi se rend tout seul chez Rhoussos. Ce traître se tenait caché derrière la porte de sa maison; aussitôt qu'il le voit entrer, il fond sur lui, et d'un coup de sabre lui fend la tête; le héros tombe, et levant ses yeux égarés sur son meurtrier: « Ah!.. tu m'as trahi, lui dit-il; je meurs jeune; « je regrette de n'avoir pu sacrifier mes jours « au bonheur de ma patrie. » Ses soldats arrivent; ils le voient plongé dans son sang; ils poussent des cris de douleur et veulent courir après Rhoussos qui s'était enfui. Mélidone se soulève et leur dit d'une voix suppliante : « Si « je vous suis cher encore, arrêtez... que le sang « des citoyens ne coule point pour moi... je par-« donne à mes assassins... imitez-moi... » A ces mots il expire. Charalambe, son frère, accompagné de plusieurs officiers, arrive, mais trop tard, et seulement pour lui fermer les yeux; il ôte du doigt glacé du héros une bague, et

l'offrant à Syphacas, l'un des plus valeureux capitaines de la Candie : « Sois, lui dit-il, « l'héritier des travaux de mon frère. Puisses-« tu, à la vue de cet anneau, t'exciter à l'imi-« tation de sa valeur, de sorte que le monde « dise qu'Antoine Mélidone revit en toi! puissé-« je moi-même, en te voyant retracer ses ver-« tus, me consoler de la perte que j'ai faite! »

Vers le coucher du soleil, Antoine Mélidone fut enterré à Ministraki ; ses compagnons d'armes et le peuple suivaient en deuil son convoi funèbre, et les Turcs déchargeaient leur artillerie en signe de joie.

Après ses funérailles, l'armée grecque partit d'Amari, et les Turcs de Phourphoura vinrent à Ministraki; ils exhumèrent le corps de Mélidone avec le plus grand respect; les uns disaient que c'était un être surhumain ; d'autres, plus superstitieux encore, se disputaient les lambeaux de son suaire, et les déposaient dans des sachets qu'ils suspendaient à leur cou, en guise d'amulettes (1).

---

(1) Voici les détails que j'ai pu recueillir sur la patrie et les parents de ce capitaine :

La base du mont Ida est parsemée de plus de

soixante villages. Trois d'entre eux, célèbres par le courage et l'esprit militaire de leurs habitants, méritent l'attention de l'historien; l'un est occupé par les Anogians, surnommés les Souliotes de la Candie; l'autre, appelé Zoutolac ou Zoulac, contient la race belliqueuse des Zoulacites : d'après une tradition orale des Crétois, Jupiter avait coutume d'y descendre lorsqu'il venait visiter les sommets de l'Ida : c'est pour cette raison qu'on le nomme Ζούλακκον, vallon de Jupiter; et, ce qui n'est pas moins curieux, les indigènes du pays conservent encore l'invocation suivante de leurs ancêtres, corrompue par le temps : « Ἤκοῦτέ μου Ζῶνε θεέ! » Exauce-moi, Jupiter! Le troisième, qui porte le nom de Mélidoni, fut la patrie du héros dont nous venons d'esquisser les vertus.

Jean Mélidone, son père, avait été un des plus braves capitaines de son époque. On raconte de lui l'anecdote suivante : c'était un usage établi depuis long-temps, chez les musulmans de la Candie, d'entrer dans les maisons des chrétiens, et d'inviter leurs filles à la danse. La plupart du temps, ce divertissement finissait par le rapt de quelque vierge, distinguée par sa beauté. Dans tous les bourgs et dans celui de Mélidoni, les pères prenaient soin de cacher leurs filles; ce qui donna lieu à ce distique populaire et élégiaque :

« Καιμένο Μελοπόταμο! καιμένο Μελιδόνι!
« Ἔχει κοπέλαις εὔμορφαις καὶ δὲν ταῖς φανερόνει. »

« Le triste Mélopotame et l'infortuné Mélidoni

possèdent des filles charmantes, et n'osent les montrer. »

J. Mélidone fit cesser dans son village cette coutume barbare, et voici comment il y parvint : de retour de l'Asie-Mineure, où, conjointement avec le fameux Barbalio, il avait combattu les Turcs et protégé les malheureux Grecs de ces contrées, il expulsa de Mélidoni tous les musulmans qui s'y trouvaient établis. Deux d'entre eux résolurent d'y rentrer à la faveur d'une nuit obscure pour l'assassiner. J. Mélidone, averti d'avance de leur complot, s'embusqua sous le portique d'une église consacrée à saint Georges, par où il savait qu'ils devaient passer; il se jeta sur eux à l'improviste, égorgea l'un, et força l'autre de jurer, par Mahomet, qu'il publierait le lendemain que, pendant la nuit, saint Georges, descendu des cieux sur son coursier, avait percé de sa lance le sein de son compagnon. Le mahométan superstitieux n'osa violer son serment; et depuis ce temps les Turcs, craignant la puissance du saint, ne vinrent plus danser avec les jeunes filles de Mélidoni.

LIVRE IV.

État de la Turquie et de la Grèce insurgée à la fin de 1821. — D. Hypsilantis forme le projet d'emporter d'assaut la ville de Nauplie. — Il échoue. — Congrès national des Hellènes à Épidaure. — Constitution. — Sa forme. — Heureux résultats de la promulgation des lois. — Défaite des Turcs débarqués à Navarin. — Bravoure d'André Miaoulis, qui succède à Jacob Tombazis dans le commandement de la flotte. — Derniers moments d'Ali-Pacha. — Proclamation du sérasquier Chourchid aux habitants de la Grèce continentale. — Les capitaines de la Romélie appellent D. Hypsilantis à leur secours. — Néophyte Bambas harangue le camp de l'Acrocorinthe. — Prise de cette forteresse. — Translation du gouvernement grec à Corinthe. — Arrivée de Marc-Botzaris dans cette ville. — Plan militaire qu'il donne au gouvernement. — D. Hypsilantis va soulever la Thessalie. — Il s'arrête devant Athènes, bloquée par les Grecs. — Vaine tentative contre l'Acropolis. — Combats d'Ulysse, de Nicétas et de Divouniotis près de Zéitoun. — La Thessalie reste au pouvoir des Turcs. — Outrages des Aréopagites envers Ulysse. — Assassinat d'Alexis Noutsos et de Palascas. — Catastrophe de Chios. — Exploit de Constantin Kanaris. — Envahissement de la Séléide par Omer-Vrione. — Quelques notions géographiques sur

cette province. — Combats de Souli. — Héroïsme des femmes souliotes. — Magnanimité de Marc-Botzaris envers Gogos. — Entrée d'A. Mavrocordatos en Épire. — Affaire de Péta. — Mort de Kyriakoulis et d'Hélie Mavromichalis. — Irruption de Dram-Ali dans le Péloponèse. — Apathie du gouvernement grec. — Les Turcs reprennent l'Acrocorinthe. — Lettre de Dram-Ali au Sultan. — Sa descente dans l'Argolide. — Premières escarmouches. — Activité, stratagème de D. Hypsilantis. — Préjugés des Grecs. — Batailles de Stéfani et de Perpati. — Extermination de l'armée de Dram-Ali. — Mort du sérasquier Chourchid.

Cependant la Turquie, rassurée du côté du Danube, devenait de jour en jour plus formidable : sur les rives du Pruth, la Russie se bornait à de vaines menaces ; en Valachie, l'insurrection, qu'après la retraite d'Alexandre Hypsilantis on avait vue ranimée par l'héroïsme de Georges l'Olympien, venait d'être éteinte : ce capitaine n'existait plus. Conduit avec une poignée de braves par le perfide archevêque de Romano dans le couvent de Séco, il s'y était vu soudain assiégé par dix mille Turcs ; après une longue résistance à leurs assauts réitérés, las et couvert de blessures, il s'était assis sur des barils de poudre un pistolet à la main, avait donné l'ordre

d'ouvrir toutes les portes aux ennemis, les avait laissés se répandre dans le monastère, puis s'était fait sauter, enveloppant dans sa mort deux mille d'entre eux.

Dans le même temps, la fortune couronnait en Macédoine les efforts des Osmanlis : leurs drapeaux victorieux s'avançaient sur les rochers du mont Athos, couverts d'établissements pieux ; la péninsule de Cassandre, qui venait de se révolter, fumante de sang, retombait sous leur joug ; leurs armées débordaient de toutes parts dans l'Épire, et resserraient chaque jour davantage le rebelle pacha de Janina.

Marc-Botzaris, à la tête des Souliotes, bloquait dans la ville d'Arta Hassan-Pacha, Sultza-Cortza et Pacho-Béi, lieutenants de Chourchid ; il faisait prisonniers à Variadès trois mille Albanais, commandés par Abas-Guéga, et mettait en déroute au pont de Basséna Hassan-Béi de Bérat, chef de six mille soldats d'élite ; il assiégeait à Lélova Souléiman-Béi de Séras et Hassan-Pacha qui, après avoir été réduits à dévorer leurs chevaux, jetaient leurs armes à ses pieds et défilaient devant lui avec treize cents Albanais, tenant en signe d'obéissance les mains croisées sur la poitrine ;

il enfermait à Trivitziana Tahir-béi et Tahir Papoulia, les contraignait à signer une capitulation honteuse, et de là courant à Stirvina, il surprenait et passait au fil de l'épée sept cents Tsamidès; il arrachait enfin la place de Tzirincassa aux mains de Békir-Tzogador et de Sultza-Cortza, et donnait à la Grèce le spectacle d'une armée, forte de sept mille hommes, battant en retraite devant une poignée de Souliotes. Mais tous ces beaux faits, qui semblent appartenir plutôt aux temps fabuleux qu'à notre époque, ne pouvaient que retarder de quelques instants la catastrophe d'Ali.

Comme si ce n'eût pas été assez des forces de la Turquie pour anéantir la Grèce, plus d'un souverain de la chrétienté se joignait aux mahométans : les Autrichiens et les Anglais ravitaillaient leurs places fortes : Metternich arrêtait dans les ports autrichiens les chargements de vivres que les négociants grecs envoyaient à leur patrie, et mettait la flotte impériale aux gages de la Porte; il jetait dans les cachots les Grecs instruits qui couraient apporter leurs lumières à leur pays, et prodiguait ses humbles conseils à un divan aussi stupide qu'arrogant. Le haut-commissaire des

Sept-Iles, Maitland, semblait avoir pris à tâche de rendre odieuse à l'univers la nation anglaise : il conduisait à Patras, à Galaxidi, l'escadre ottomane, et chassait des ports de l'Heptarchie ionienne la moindre barque des Hellènes, poursuivie par les tempêtes; différent en tout de S. Frédéric Adams, il punissait parmi les Septinsulaires ceux qui laissaient entrevoir seulement l'intention de secourir les Grecs; d'après ses ordres, ils étaient fouettés dans les rues, et plusieurs même d'entre eux condamnés à mort; les cadavres de ces infortunés, mis dans des cages de fer, étaient promenés dans les places publiques, leurs biens confisqués et leurs maisons démolies au son du tambour (1).

(1) Si je n'accuse pas les Français, ce n'est point par une partialité condamnable, mais par le seul amour de la justice. Dès les premiers moments de la révolution grecque jusqu'à l'irruption d'Ibrahim, la station française dans l'Archipel s'est signalée par des traits de générosité sans nombre. Si depuis le ministère a changé de conduite, la nation réparait les torts de ses guides par de riches offrandes et d'éloquents plaidoyers en faveur de notre cause... D'ailleurs, quel est le Grec qui, pour de légères in-

A la même époque, la plus grande confusion régnait dans l'intérieur de la Grèce : les habitants de l'Archipel demandaient des lois; les chefs de la Morée temporisaient toujours; vingt gouvernements provisoires établis en vingt lieux différents, sans aucun point central, et se contrariant les uns les autres; des soldats sans discipline; des capitaines n'ayant aucun plan général et dirigeant chacun à leur gré leurs opérations; des victoires sanglantes et sans résultats; des villes saccagées; des

---

justices, pourrait garder rancune à un peuple qui, dirigé maintenant par un ministère loyal, relève les ruines de la Grèce?... Je voudrais me taire; mais mon cœur, plein de reconnaissance, a besoin de s'épancher. Que le généreux ministre dont le nom est déja devenu historique, que M. Hyde de Neuville reçoive, de la bouche d'un simple citoyen de la Grèce, les remercîments unanimes de cette malheureuse patrie des arts. Dans sa sagesse, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle que les plus hautes places sont souvent les plus glissantes. Heureux celui qui s'empare du moment et devient le bienfaiteur de l'humanité! Plus tard, dans sa paisible retraite, il entend les applaudissements du monde, et les générations ne passent sur son tombeau que pour y déposer des louanges et des regrets.

champs dévastés; l'agriculture négligée; partout la misère; des réactions continuelles; des jalousies secrètes; des disputes interminables, tel était le triste état de la Grèce.

Au milieu de ce chaos, Hypsilantis, Mavrocordatos et Négris sont les seuls chefs de parti qui brillent d'un certain éclat, et autour desquels roulent tous les événements.

Comme la délivrance du Péloponèse, qui était alors le but auquel on aspirait, dépendait beaucoup de la prise de Nauplie, Hypsilantis s'y rendit à la tête de quelques capitaines de la péninsule, pour en pousser le siége. Voulant rassembler une armée nombreuse autour de cette ville, il fit courir le bruit qu'elle était sur le point de se rendre, dans la presque certitude que les paysans de l'Argolide accourraient pour prendre part au butin : en effet, douze mille Argiens vinrent grossir son camp; il fit alors apprêter des échelles pour un assaut.

Nauplie est protégée par des fortifications construites en amphithéâtre, et couronnées par Palamidi sa citadelle; la baie en est défendue par un petit château, nommé Bourgi, qui s'élève au milieu des eaux. Cependant, malgré des batteries hérissées de canons, cette place n'est point imprenable : du côté de la terre,

à quatre cent quatre-vingts pas, se trouve une montagne qui la domine; du côté de la mer, on pourrait la surprendre en débarquant pendant la nuit, sans que le petit fort de Bourgi pût faire un grand dommage aux assaillants.

Nicétas, avec quatre cents hommes, fut chargé d'escalader les murs de la partie orientale; cent cinquante volontaires européens et le corps du brave Baleste devaient le soutenir; le bataillon régulier du commandant Justin reçut l'ordre de faire feu sur Palamidi, tandis que soixante vaisseaux coopéreraient à l'attaque et lanceraient dans le port trois mille marins. Tout étant ainsi disposé, Hypsilantis donna le signal, le 16 décembre, vers minuit; mais la perfection même de ce plan nuisit à sa réussite : des troupes, la plupart irrégulières, ne purent se prêter à une opération aussi compliquée; l'entreprise échoua; le général laissa devant Nauplie un millier de soldats, et partit pour hâter la reddition de l'Acrocorinthe.

Tandis qu'Hypsilantis portait ainsi toute son attention au progrès de la guerre, Mavrocordatos et Négris réunissaient à Épidaure les représentants de la nation, et présidaient à la rédaction de la loi fondamentale du pays.

Dans une maison rustique, située à côté d'une tour bâtie par les Vénitiens et tombant de vétusté, ils proclamaient, le 13 janvier 1822, une constitution républicaine dans laquelle sont ainsi sanctionnés les droits des citoyens :

1. Toutes les religions sont tolérées et leurs cérémonies célébrées en toute liberté.

2. Les Grecs sont égaux devant la loi sans distinction de rang ni de dignité.

3. Tous les Grecs peuvent être appelés à tous les emplois : le mérite seul détermine la préférence.

4. La propriété, l'honneur et la sûreté de chaque citoyen sont placés sous la sauve-garde de la loi.

D'après ce code politique, le gouvernement fut remis à deux corps, à un sénat et un conseil exécutif. Des députés, élus par les provinces et les îles libres de la Grèce, devaient former le premier. Le second fut composé de cinq membres choisis hors du sénat; il eut l'autorité de nommer sept ministres préposés à l'intérieur, aux finances, à la guerre, à la marine, à la justice, au culte, à la police, et l'archi-chancelier d'état chargé des relations extérieures.

La présidence du corps législatif fut confiée

à Hypsilantis, celle du conseil exécutif à Mavrocordatos, et l'archi-chancellerie d'état à Négris (1).

Les heureux effets de la promulgation des

---

(1) L'assemblée, avant de se dissoudre, émit cet acte de l'indépendance nationale :

« La nation grecque prend le ciel et la terre à témoin que, malgré le joug affreux des Ottomans qui menaçaient de l'anéantir, elle existe encore. Ses tyrans féroces, violant les capitulations et tout principe d'équité par des actes iniques et destructifs qui ne tendaient qu'à l'extinction du peuple soumis, l'ont forcée de recourir aux armes pour sa propre conservation. Après avoir repoussé la violence par le seul courage de ses enfants, elle déclare aujourd'hui devant Dieu et devant les hommes, par l'organe de ses représentants réunis, son indépendance politique.

« Descendants d'une nation distinguée par ses lumières et par sa douce civilisation, vivant à une époque où cette civilisation répand ses bienfaits avec une profusion vivifiante sur les autres peuples de l'Europe, et ayant sans cesse sous les yeux le spectacle du bonheur dont ces peuples jouissent sous l'égide protectrice des lois, les Grecs pouvaient-ils rester plus long-temps dans cet état aussi triste qu'ignominieux, et voir avec apathie ce bonheur qu'ils sentaient que Dieu a réparti également à tous

lois ne tardèrent point à se faire sentir : la société qui se trouvait bouleversée, se rassit pour ainsi dire; les plus turbulents primats de la Morée se calmèrent en recevant des

---

les hommes? Des motifs si puissants ont pressé le moment du réveil, où la nation, pleine de ses souvenirs et de son indignation, devait réunir ses forces pour revendiquer ses droits. Telles sont les causes de la guerre que nous avons été forcés d'entreprendre contre les Turcs. Loin d'être fondée sur des principes de démagogie ou de rébellion, loin d'avoir pour motifs les intérêts particuliers de quelques individus, cette guerre est nationale et sacrée; elle n'a pour but que la restauration de la nation et sa réintégration dans ses droits de propriété, d'honneur et de vie.

« Des attaques, peu dignes d'hommes nés libres au sein de l'Europe chrétienne et civilisée, ont été dirigées contre notre cause. Mais quoi! les Grecs, seuls de tous les Européens, devaient-ils être exclus comme indignes de ces droits que Dieu a établis pour tous les hommes? Étaient-ils condamnés à un esclavage éternel, qui perpétuât chez eux la spoliation, les violations et les massacres? Enfin, la force brutale de quelques hordes barbares qui, sans être jamais provoquées, vinrent, accompagnées du carnage et de la destruction, s'établir au milieu

charges lucratives; le peuple, dès qu'une autorité fut établie, offrit des contributions sans murmurer; les militaires, voyant dans le gouvernement une commission d'hommes chargés

---

de nous, pouvait-elle jamais être légalisée par le droit des gens de l'Europe? Les Grecs ne l'ont jamais reconnue, et n'ont cessé de la repousser par les armes toutes les fois qu'une espérance ou des circonstances favorables se sont offertes.

« Partant de ce principe et assurés de nos droits, nous ne voulons, nous ne réclamons que notre rétablissement dans l'association européenne, dans laquelle notre religion, nos mœurs et notre position nous appellent à nous réunir à la grande famille des chrétiens, et à reprendre parmi les nations le rang qu'une force usurpatrice nous a ravi.

« C'est dans cette intention, aussi pure que sincère, que nous avons entrepris cette guerre, ou plutôt que nous avons concentré les guerres partielles que la tyrannie musulmane a fait éclater dans nos diverses provinces et dans nos îles; et nous marchons d'un commun accord à notre délivrance, avec la ferme résolution de l'obtenir, ou d'ensevelir enfin à jamais nos malheurs sous une grande ruine digne de notre origine qui, dans ces malheurs, ne fait que peser davantage sur nos cœurs.

de les nourrir, marchèrent avec empressement contre l'ennemi; l'ordre et l'activité commencèrent à renaître; on occupa les défilés; en plusieurs endroits des batteries furent établies

---

« Dix mois se sont déja écoulés depuis que nous avons commencé cette guerre nationale. Le Tout-Puissant nous a été propice : quoique peu préparés à cette lutte inégale, nos efforts ont été couronnés du succès; cependant, sur plus d'un point, ils ont rencontré une vive résistance. Occupés sans relâche à aplanir les difficultés survenues, nous avons été forcés de différer l'accomplissement de notre organisation politique, qui devait constater l'indépendance de la nation. Avant d'assurer notre existence physique, nous ne pouvions, nous ne devions pas même entreprendre d'établir notre état politique. Telles furent les causes de ce retard involontaire, et qui nous ont empêchés de prévenir quelques désordres.

« Enfin, ces difficultés étant levées en grande partie, nous nous sommes appliqués avec ardeur à compléter notre ouvrage politique. Les circonstances nous ont forcés d'établir d'abord les gouvernements locaux, tels que ceux d'Étolie, de Livadie, du Péloponèse et des îles. Comme les fonctions de ces gouvernements n'embrassaient que l'administration intérieure de ces lieux respec-

sur la côte; on vit les monastères se transformer en casernes, les églises en hôpitaux : soldats, peuple, clergé, tous ne respirèrent que la guerre.

---

tifs, les provinces et les îles ont député des représentants chargés de la formation d'un gouvernement provisoire, mais suprême, à la souveraineté duquel ces assemblées locales devaient être soumises. Ces députés, réunis dans un congrès national, après de longues et mûres délibérations, établissent aujourd'hui ce gouvernement, le proclament seul gouvernement légitime de la Grèce, tant parce qu'il est fondé par la justice et les lois de Dieu que parce qu'il repose sur la volonté et le choix de la nation.

« Ce gouvernement est composé d'un conseil exécutif et d'un corps législatif : le pouvoir judiciaire en est indépendant.

« Les députés, en finissant, déclarent à la nation grecque que, leur tâche étant accomplie, le congrès se dissout aujourd'hui. Le devoir du peuple est désormais d'obéir aux lois, et de respecter les exécuteurs des lois. Grecs ! vous avez voulu secouer le joug qui pesait sur vous, et vos tyrans disparaissent tous les jours. Mais il n'y a que la concorde et l'obéissance au gouvernement qui puissent consolider votre indépendance. Daigne le Dieu des lu-

Dans les premiers jours de mars, la flotte ottomane voulut tenter un coup de main sur Navarin : elle entre à pleines voiles dans le port ; déja ses embarcations mettent à terre un millier d'Albanais : soudain un boulet tiré de la forteresse atteint la frégate du vice-amiral Ismaël Gibraltar, et fracasse le mât de misaine ; ce Barbare efféminé donne le signal de la fuite et met la confusion dans toute l'escadre. Le général Normann avec mille cinq cents hommes fond sur les ennemis débarqués, les culbute et en massacre la plus grande partie. L'armée navale des Turcs se retire à Patras ; André Miaoulis, qui venait de remplacer dans l'amirauté Jacob Tombazis, se présente

mières éclairer de sa sagesse les gouvernants et les gouvernés, afin qu'ils connaissent leurs véritables intérêts et qu'ils coopèrent d'un commun accord à la délivrance de la patrie !

« Donné à Épidaure, le 15 (27) janvier 1822, l'an 1er de l'indépendance.

« *Signé* ALEXANDRE MAVROCORDATOS,
président du conseil. »

(Suivent les signatures de soixante-sept membres du congrès.)

avec une flottille de cinquante bricks, et se jette avec son frêle bâtiment au milieu de deux frégates; son équipage, consterné de cette audace, veut le forcer à virer de bord; ce vieillard gigantesque, prenant d'une main sa carabine et de l'autre le gouvernail: «Tremblez de m'approcher! s'écrie-t-il: j'immolerai le premier qui voudra m'engager à une lâcheté.» En même temps il s'avance contre les Turcs en déchargeant ses batteries, essuie leur feu, et ne quitte le champ d'honneur que lorsqu'ils sont dispersés (1).

(1) La maison d'Antoine Criésis était le rendez-vous de presque tous les capitaines d'Hydra. Je l'allais visiter souvent, parce que, de tous les Hydriotes, ce jeune héros me paraissait celui qui possédait le plus de vertus: le charme inépuisable de sa conversation m'attirait, et sa modestie me captivait le cœur. Un jour, je me rendis chez lui; c'était à la Saint-André, 1826: il était entouré de plusieurs marins, entre autres de Georges Sahinis et de Jean Zacas, hommes pleins d'intelligence et de bravoure. Aussitôt que je me présentai devant cette assemblée de braves: « C'est votre tour, s'écria Criésis en m'offrant une coupe remplie du vin délicieux

Ces deux succès des Grecs ne furent que les préludes de la terrible et glorieuse lutte dans laquelle ils devaient bientôt s'engager : l'orage se formait déja du côté de l'Épire;

---

de Samos; buvez à la santé de notre amiral; c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance. — Volontiers, lui répondis-je en acceptant la tasse; portons la santé du vieillard qui a plus d'une fois sauvé la Grèce. — Du vieillard (ajouta Sahinis) qui a sacrifié la moitié de sa fortune à notre indépendance. — Du vieillard (reprit le populaire Zacas) qui dès sa jeunesse a été républicain comme moi. Il est le plus habile navigateur de l'Archipel, et le plus intrépide guerrier de la Grèce. — Avant lui (me dit Criésis, enflammé d'un noble enthousiasme, et me prenant par la main), avant lui nous n'avions jamais défait les Turcs sur mer en bataille rangée. Dans les expéditions de Jacob Tombazis, nous avons, par surprise, incendié quelques-uns de leurs bâtiments; mais Miaoulis est le premier qui nous a dévoilé la faiblesse de la marine turque, et qui, par son exemple, nous a accoutumés à la défier au combat. » Criésis voulait poursuivre, lorsqu'un capitaine à cheveux blancs, qui jusqu'alors était resté dans un coin de la chambre, immobile et taciturne, s'avança vers moi et me dit : « Il est « du même âge que moi. Simple matelot d'abord, il

Ali touchait à sa fin; le sérasquier Chourchid qui le tenait assiégé, sûr de son triomphe prochain, avait déja les yeux tournés vers la Grèce, et l'ensanglantait dans sa pensée; le

---

« avait en peu d'années acquis de grandes richesses; « mais la fortune de nous autres marins est aussi « inconstante que la mer où nous naviguons : dans « un voyage en Portugal, il perdit en un moment « tous les fruits de ses pénibles courses; il n'en fut « point découragé; il a peu à peu réparé ses pertes, « et tantôt luttant contre les tempêtes, tantôt contre « les frégates algériennes, il est parvenu à rendre sa « fortune égale à celle des plus riches primats de notre « île. Il est doué d'un courage à toute épreuve et d'un « sang froid imperturbable dans les plus grands dan- « gers. A peine, il est vrai, sait-il signer son nom; « mais par son bon sens il surpasse nos gens les plus « lettrés. » Le vieillard continua quelques moments encore à me raconter des anecdotes sur la vie de Miaoulis, et finit par ces paroles : « Ces détails doi- « vent être recueillis; prenez-en note; écrivez les « miracles que nous avons opérés sur mer. Les « Francs ont composé des volumes sur nous : mon « fils, qui connaît leur langue, m'a expliqué une « de leurs histoires sur notre révolution; elle était « longue, bien longue, et peu de lignes encore con- « tenaient la vérité. »

vieux satrape de Janina travaillait en vain à différer son heure dernière. Dans les premiers jours de l'année 1822, la garnison ouvre tout à coup les portes, et le tyran n'a que le temps de gagner un endroit qu'il avait coutume d'appeler son dernier retranchement: c'était une petite tour garnie de canons, qui s'élevait sur un souterrain rempli de ses trésors et de deux mille barils de poudre. C'est là qu'il reçoit le parlementaire de Chourchid, devant un fidèle gardien tenant une mèche allumée. « La forteresse, lui dit-il, où le « sérasquier vient d'entrer si imprudemment, « est minée de toutes parts : prends cette « montre dont je te fais cadeau, et dis-lui que « si dans une heure ses soldats ne quittent point « mon château, la garnison, moi, mes richesses, « nous sauterons tous ensemble. Veut-il sa- « voir ma dernière résolution? La voici : qu'un « firman d'amnistie, scellé par la main du sul- « tan, me soit présenté; je me soumets. »

Chourchid évacue aussitôt le château, ne songeant qu'à tromper son adversaire. Le 27 janvier il lui mande qu'ayant supplié le grand-seigneur d'accorder la vie à un rebelle revenu de ses erreurs, Sa Hautesse a daigné l'exaucer;

que cette nouvelle semi-officielle lui est parvenue par un membre du divan, et qu'il désire avoir une conférence avec lui dans l'îlot de l'Achérusie.

Ali s'y rend avec une vingtaine de ses gardes : pendant huit jours longs et pénibles, il attend en vain dans un kiosque magnifique le sérasquier, qui cependant lui fait prodiguer toutes sortes d'égards. Le 5 février il reçoit un envoyé de Chourchid, qui lui dit : « Le firman souve-
« rain est enfin arrivé; vous vous rendrez à
« Constantinople pour vous prosterner devant
« le trône du Sultan; là votre pardon obtenu,
« vous vous retirerez en Asie pour y finir
« tranquillement vos jours. La seule condi-
« tion que le sérasquier impose avant de vous
« remettre cet acte de clémence, est que vous
« ordonniez au gardien d'éteindre sa torche :
« dès aujourd'hui nous sommes amis; cet ap-
« pareil de défense ne sied point à un visir
« soumis aux ordres de son maître. »

A ces paroles Ali se trouble, pâlit et reste anéanti : intimidé par sa conscience qui lui reproche ses crimes sans nombre, il craint d'en recevoir le salaire par une trahison; attaché à la vie par un sentiment commun à

par la voix d'un héraut, rassemble autour de lui tous ceux qui faisaient le siége de l'Acrocorinthe; et son ami Néophyte Bambas, du haut d'un rocher, leur prononce une harangue véhémente qui finit par ces mots :

« Péloponésiens, Ioniens, Thraces, Macé-« doniens, ô vous tous qui m'entourez, nous « sommes tous frères, fils d'une même mère, « doigts d'une seule main; malheur à nous, « si nous nous laissons diviser! Braves amis, « volons au secours des Roméliotes! Regar-« dons la Grèce entière comme un vaste rem-« part, et soyons ses infatigables sentinelles, « prêts à défendre notre poste contre l'ennemi, « de quelque côté qu'il se présente! »

Tous les soldats, émus par ce discours, jurèrent de prêter leurs bras aux Roméliotes, aussitôt que l'Acrocorinthe se serait rendue. Quelques jours après, les Albanais qui formaient une partie considérable de la garnison ayant traité avec le capitaine Panouria de Salone, la forteresse affaiblie par cette défection capitula, et le gouvernement grec vint s'y établir. Hypsilantis, fidèle à sa promesse, songeait à se porter dans la Romélie; mais il tomba tout à coup grièvement malade : cet

accident dispersa son armée, et les Roméliotes se virent pour quelque temps frustrés de leurs espérances.

Sur ces entrefaites, un grand homme vint à Corinthe pour donner plus d'aplomb et d'énergie aux opérations militaires; c'était Marc-Botzaris. Il arriva précédé d'un nom brillant, ne traînant aucune suite, n'étalant aucun faste; son habillement était simple comme son ame; il portait une veste de drap bleu, une capote blanche de longs poils de chèvre, et dans sa ceinture de lin un pistolet grossièrement travaillé. Le premier qui vint le visiter fut Théodore Colocotronis; il se présenta chez lui richement vêtu, coiffé d'un schal, tissu précieux des Indes, et armé d'un sabre resplendissant d'or: s'apercevant que sa mise magnifique formait un étrange contraste avec celle du grand Souliote, que les Albanais, éblouis de l'éclat de ses victoires, appelaient prince des infidèles, il resta déconcerté, parla peu et se retira bientôt. Le lendemain, il revint le voir avec ses vêtements de Klephte, portant une calotte usée, une chemise percée par les balles, et tenant suspendu à côté d'un vieux cimeterre un reliquaire mesquin. A son

aspect, Botzaris se leva, et lui donnant la main : « Te voilà, lui dit-il, dans l'uniforme d'un brave. » Il l'interrogea sur les hauts faits des Péloponésiens, se tut sur les siens, rougit à la moindre louange, et puis élevant la voix : « Camarade, lui dit-il, que n'as-tu dé-« fendu aux soldats les excès qui ont souillé « notre cause sacrée ? Au lieu d'égorger des « femmes et des enfants, ne valait-il pas mieux « concilier l'intérêt national avec les vœux de « l'humanité, envoyer l'infirme population de « Tripolitza, de Navarin et de Monembasie, à « Patras, à Modon et à Coron ? Par cet acte « généreux, ces places forcées de nourrir vingt « mille affamés de plus n'auraient pu tenir « long-temps, et les étrangers auraient vu dans « les Grecs révoltés une nation digne d'un « meilleur sort. »

A. Mavrocordatos fut un de ceux qui accueillirent le capitaine souliote avec le plus de distinction, et qui travaillèrent le plus à gagner son estime ; il lui montra un enthousiasme sans bornes pour ses vertus, et un vif intérêt pour Souli. Un jour qu'il lui dévoilait son intention de voler au secours de la Séléide, menacée par le sérasquier Chourchid : « Tu

« portes, lui dit Botzaris, le titre de prince;
« garde-le; il nous est nécessaire; prépare une
« armée de dix mille hommes et des diplômes
« d'indépendance pour quelques béis albanais.
« Ne te mets point à la tête de l'expédition,
« pour ne point t'attirer l'envie; suis-moi de
« loin; je t'ouvrirai le chemin de l'Épire, et je
« rendrai la moitié de l'Albanie tributaire de
« la Grèce (1). »

D'après les conseils de Marc-Botzaris, le gouvernement prit la résolution de prévenir les ennemis, en rejetant la guerre au-delà des frontières de la Grèce insurgée. Il fut arrêté que D. Hypsilantis irait dans la Thessalie (2) dis-

(1) Toutes ces particularités m'ont été communiquées par Christos Andrès, qui accompagna Marc-Botzaris à Corinthe, et qui surveille maintenant l'éducation de son fils.

(2) Cette province, qui fut le berceau des principales peuplades de la Grèce, et qui, du temps de Pline, comptait cinq cent cinq cités, ne renferme aujourd'hui, d'après les renseignements qui m'ont été donnés par des hommes du pays, que trente-sept villes et quatre cent quarante-neuf villages; les uns bâtis sur des collines parsemées de ruines antiques, et les autres dans des plaines cou-

puter le passage à l'armée de Chourchid ; qu'A. Mavrocordatos se porterait au centre de l'Épire et pénétrerait jusqu'aux rochers de Souli ; que Kyriacoulis lui prêterait main-forte en débar-

---

vertes d'une culture variée. Parmi les peuples divers qui l'habitent, on remarque une race nombreuse de Valaques qui prétendent être les descendants d'une légion de Pompée, réfugiée sur les montagnes après la journée de Pharsale.

Le sol de la Thessalie est fertile ; on y voit partout des champs de coton et de frais pâturages : plusieurs rivières qui la traversent en tout sens déposent sur leurs bords des productions minéralogiques, recueillies par une espèce de Bohémiens nomades. Entre autres établissements pieux, elle contient les monastères des Météores, dont la fondation remonte au-delà du règne d'Andronic.

Telle était la riche contrée qu'allait soulever Hypsilantis. Placée entre la Grèce insurgée et l'Olympe qui commençait à remuer, elle n'offrait pour toute résistance qu'un château-fort, élevé sur une éminence au nord-ouest de Tricala, et Larisse, habitée par vingt mille Ottomans. Il est vrai que l'armée de Chourchid qui l'occupait alors, montait à trente-cinq mille hommes ; mais Hypsilantis, en cas d'un seul succès, pouvait compter sur quinze mille robustes Thessaliens.

quant les Spartiates sur les côtes de l'Albanie; qu'Hélie Mavromichalis ferait face aux Turcs de l'Eubée; et qu'enfin la flotte irait protéger l'île de Chios qui venait de se révolter.

D'après ces mesures, Hypsilantis, accompagné de Nicétas et de douze cents Péloponésiens, sortit de l'Isthme dans les premiers jours de mars, et s'arrêta devant Athènes. Cette place était serrée de près par deux mille cinq cents Athéniens, Éginites et Béotiens; les assiégés, malgré tout ce qu'ils souffraient, refusaient de se rendre au brave colonel Voutier, qui dirigeait le blocus. Enhardis par l'arrivée d'Hypsilantis, les Grecs voulurent tenter un assaut. Le jour destiné à l'attaque, l'archevêque d'Athènes officia au milieu du camp; les soldats, prosternés devant quelques pierres élevées en forme d'autel, jurèrent sur l'Évangile d'affronter la mort: après s'être couronné le front de rameaux de laurier bénits par le prélat, ils se retirèrent dans leurs tentes pour célébrer, selon la coutume, leur fête funéraire. A minuit, ornés de leurs plus beaux vêtements, le pistolet et le sabre à la main, ils s'approchèrent de l'Acropolis. Tout-à-coup la citadelle s'illumina comme par enchantement; une grêle

de tuiles, de brandons et de balles tomba sur les assaillants, qui, après de vaines tentatives, se retirèrent couverts de blessures : un Autrichien avait révélé leur dessein aux ennemis.

Hypsilantis offrit une honorable capitulation aux assiégés; il n'en eut que des refus, et partit pour Distome. Dans cette ville, il fut reçu par Ulysse à bras ouverts, malgré les machinations secrètes des aréopagites, qui travaillaient à le perdre dans l'opinion de tous les capitaines de la Romélie. Peu de jours après, dans un conseil tenu dans le village de Bralo, et présidé par lui, il fut décidé qu'on débusquerait l'ennemi de tous les postes forts de la Thessalie, et qu'on attaquerait les villes de Zéitoun et de Patradgik, considérées comme les clefs de cette province. En conséquence, il fut convenu que les capitaines Ulysse, Nicétas et Divouniotis se porteraient sur les villages d'Achinos, de Stylis et de Sainte-Marine, situés près de Zéitoun, tandis que Mitzo-Contojanis assaillirait Patradgik, et qu'Hypsilantis se tiendrait au milieu pour appuyer les flancs de l'un et de l'autre détachement.

Le 31 mars, Ulysse, Nicétas et Divouniotis, à la tête de deux mille hommes, se présentent

aux environs de Zéitoun ; huit mille cavaliers turcs paraissent au loin : les Péloponésiens, peu accoutumés à la guerre, commencent à s'ébranler; mais Nicétas parcourt leurs rangs, les appelle chacun par leur nom, les encourage, et, leur montrant de son sabre les tours de Zéitoun : « C'est là, s'écrie-t-il, que se trouvent les richesses de la Thessalie. » Les deux armées se chargent avec un cri terrible; les Turcs, après des prodiges de valeur, laissent le champ couvert de quatre cents morts, et se retirent à Zéitoun.

Le jour suivant, un autre combat eut lieu; la victoire aurait encore couronné les Grecs, sans le retard qu'avait mis dans sa marche Mitzo-Contojanis. En n'attaquant point les Turcs de Patradgik au jour fixé, il leur avait donné le temps de s'unir à ceux de Zéitoun. Les Grecs, ne pouvant soutenir la charge de douze mille hommes, se débandèrent; Ulysse et Nicétas se retirèrent dans la Béotie; et Hypsilantis, après d'infructueux efforts pour organiser une nouvelle armée, prit la route du Péloponèse (1).

---

(1) Documents puisés dans un manuscrit inti-

Les ennemis d'Hypsilantis ne manquèrent pas de profiter de cet échec pour rabaisser ses talents; ils se déchaînèrent contre Ulysse à cause de ses liaisons avec Hypsilantis, et remplirent les rues de Salone de libelles diffamatoires et de satires (1).

---

tulé : *Apologie de Démétrius Hypsilantis, écrite par lui-même.*

(1) Parmi ces pièces, écrites en vers rimés, la plus caustique m'a paru celle qu'on avait, dans le temps, attribuée au spirituel et facétieux Rhamphos de Chios. En voici quelques tirades :

« Quitte le nom d'Ulysse; va, mon brave, rede-« venir le suppôt de quelque visir; ambitionne de « nouveau l'honneur de surpasser dans la course « les chevaux d'un Ali-Pacha. Prévésa se souvient « encore de t'avoir vu plus d'une fois devancer, « pieds nus, le char rapide du tyran de l'Épire...

« Que n'étais-je un revenant quand ta mère t'a « conçu! Que n'étais-je un de ces esprits invisibles « qui se glissent à la faveur de la nuit jusqu'au lit « nuptial, et regardent en silence les infidélités des « épouses! Grand capitaine, qui fut ton père? Tu « as la mine sauvage d'un Klephte. Dans tes yeux « de renard, on distingue la ruse d'un Albanais; ta « morgue et ta mise décèlent le descendant d'un « Osmanli. Assis sur le tapis, la pipe à la main, tu

Ulysse porta ses plaintes au gouvernement; Mavrocordatos et Négris l'accablèrent de re-

---

« as la gravité d'un cadi; tu te promènes dans les « rues, suivi d'une longue file de satellites. Tes ba- « bouches sont rouges; tu te rases les tempes, et « portes la pelisse... Il ne te manque plus que de te « coiffer d'un turban.

« Saint André et saint Nicolas, patrons de la « Grèce, ou Mahomet et Omar; le baptême ou « l'ablution, le carême ou le ramadan, l'église ou « la mosquée, l'aréopage ou le mehkémé, sont pour « toi des choses indifférentes, pourvu que la roue « de la fortune tourne à ton gré...

« Par l'amour de ta belle Turque qui, travestie « en homme, cache par tes ordres les boucles de « ses cheveux dorés sous sa calotte rouge; par l'a- « mour de tes beaux sequins que tu portes dans ta « ceinture, ou que tu tiens enterrés sur le Cythé- « ron, renonce aux mœurs turques : rends-nous du « moins le salut à la grecque, en posant ta main sur « le cœur...

« Dis-moi, brave par excellence; l'odeur du sal- « pêtre te semblerait-elle pestilentielle? le sifflement « des boulets te paraîtrait-il une musique discor- « dante? Quand le combat s'engage, pourquoi te « caches-tu dans les ravines? Est-il temps de faire « ta prière à Dieu, lorsque ton lieutenant Gouras « présente son front à l'ennemi?.. »

proches; il leur représenta ses services; ceux-ci lui répondirent par des menaces; entraîné par Négris, le corps exécutif lui intima l'ordre de comparaître à Corinthe pour répondre à plusieurs chefs d'accusation portés contre sa fidélité. Ulysse, dédaignant d'obéir à cette citation juridique, répugnant en même temps à disputer le pouvoir contre les autorités existantes, quitta le commandement de l'armée, et se retira aux environs d'Arachova avec une centaine de soldats. Depuis ce moment, il ne fut plus le même : les soupçons le poursuivirent en tout temps; les frayeurs l'obsédèrent en tout lieu; se croyant entouré d'assassins, couché tantôt sur une montagne déserte, tantôt dans un antre solitaire, il se réveillait souvent en sursaut, poussait des cris et courait à ses armes pour se défendre contre des ennemis qui n'existaient que dans son imagination égarée. Dans le même temps, il eut avis que le gouvernement envoyait, pour le remplacer, Alexis-Noutsos et Palascas, qu'on disait secrètement chargés de le saisir pour le conduire à Corinthe; plein de rage, il s'écria : « Palascas! tu as été « mon frère: tu m'as sauvé la vie dans le khan « de Gravia. Noutsos! tu as été mon père : tu

« m'as conservé les jours plus d'une fois dans la « cour d'Ali. Malheur à vous ! malheur à moi ! »

Nourrissant dans le fond de son cœur un projet criminel, il les accueille avec des manières amicales, et les invite à un festin. Déja les trois capitaines sont assis, les jambes croisées, autour d'un plateau de cuivre, couverts de mets somptueux ; un soldat porte à la ronde un gobelet d'argent rempli de vin ; Ulysse, affectant une inaltérable tranquillité, boit à l'indépendance de la Grèce. Noutsos, qui, sous le despotisme d'Ali, avait gouverné l'Épire en pacha turc, veut conserver encore sa supériorité sur ce capitaine ; en maître bienveillant, il lui prodigue des caresses. Palascas demeure pensif et silencieux ; il tourne souvent des regards ombrageux sur les palikares d'Ulysse, dont le nombre se multiplie sans cesse. Le banquet fini, un jeune garçon apporte dans une main une aiguière pleine d'eau, dans l'autre un bassin, et le place devant Noutsos et Palascas, qui se lavent les mains. Ulysse agite alors un mouchoir brodé ; à ce signal, on voit entrer quatre-vingts autres soldats ; le fils d'Androutsos se lève et leur dit : « Camarades ! jusqu'à ce jour « j'ai été votre chef, votre frère : soldat et ca-

« pitaine tour à tour, mon bras vous a servis « dans les batailles, et ma tête dans les assem« blées. Le gouvernement m'a proscrit; mon « crime est d'avoir embrassé vos intérêts. » Les soldats l'interrompent par leurs cris. Alors Ulysse élevant la voix, et désignant d'une main Noutsos, de l'autre Palascas: « Voici, continue-t-il, votre roi, voilà votre général. — Toi seul tu seras notre capitaine, ou nous mourrons tous à tes pieds. — Eh bien! s'il en est ainsi, ôtez de ma présence ces assassins salariés d'un gouvernement sans force et sans vertu; leur sort est entre vos mains. » On les saisit; on les entraîne hors de la tente; Ulysse se promène avec agitation; ses traits sont altérés, ses cheveux hérissés; il entend une fusillade; quelques larmes coulent de ses yeux; Noutsos et Palascas ont cessé de vivre (1).

Les Grecs se déchirent ainsi lorsque les ennemis déploient partout une admirable activité; déja leur flotte est à la hauteur de Mitylène; elle est forte de six vaisseaux de ligne, sept

(1) Ce récit m'a été fait par Jean Gouras, lieutenant d'Ulysse à l'époque de cet assassinat.

frégates, onze corvettes et plusieurs bâtiments de transport; le Capitan-Pacha, Kara-Ali, a l'ordre de relâcher quelques jours à Chios pour punir les habitants d'avoir accueilli une armée samienne; il s'enfonce dans le golfe de Tsesmé, et revient renforcé de treize mille hommes de débarquement; à son approche, les Samiens qui bloquaient la citadelle de Chios se retirent, et le gouverneur turc du château fait pendre à la volée du canon cent vingt Chiotes donnés en otage; Kara-Ali, à la tête de ses Asiatiques, gagne le port; ses hordes, en poussant des cris affreux, se répandent dans la ville, mettent le feu partout; enfoncent les portes des églises, ouvrent les tombeaux dans lesquels ils supposent des trésors cachés; dispersent les ossements dans les rues, et mêlent ainsi la cendre des morts avec le sang des mourants; la nuit survient; les soldats se livrent à la luxure la plus brutale; ils traînent sur les décombres des femmes échevelées; ils les font mourir de souffrances et d'ignominie sur les corps de leurs maris égorgés. Les derviches, enivrés du vin aromatique de Chios, forment des danses autour de milliers de têtes

dressées sur des piques, et se couronnent le front de guirlandes d'oreilles. Après avoir réduit en un monceau de débris une ville de vingt-cinq mille habitants, ils se répandent dans les villages, et font périr par milliers dans les plus horribles tourments enfants, femmes, vieillards, prêtres, tous ceux qui ne parviennent pas à s'enfuir dans les bâtiments d'Ipsara ou de Mycone.

Pour venger les massacres de Chios, Miaoulis entre, le 30 mai, dans le détroit de cette île avec quatorze bricks et trois vaisseaux incendiaires; il avait laissé le reste de la flotte à l'embouchure. A l'approche des Grecs, les Mahométans coupèrent les câbles et mirent à la voile dans la plus grande confusion; le Navarque se porta brusquement sur le vaisseau monté par le Capitan-Pacha; un combat vif eut lieu pendant une heure entre les deux amiraux; profitant de cette attaque, un brûlot se dirigea contre le Capitan-Pacha; mais il prit feu trop tôt et se consuma inutilement; les Grecs manœuvrèrent alors pour débouquer, et les Turcs leur donnèrent la chasse.

Après cette tentative infructueuse, l'escadre

grecque se réunit à Ipsara. Là, dans un conseil secret, les capitaines résolurent de lancer, à la faveur de la nuit, deux brûlots contre les ennemis; après avoir long-temps hésité sur le choix des brûlotiers, tous les avis se réunirent sur Constantin Kanaris et Georges Pipinos. Le premier ne s'était encore fait remarquer par aucun exploit; ses concitoyens le regardaient même comme incapable de grandes actions: sa petite taille, son extérieur timide, ses manières gênées et peu martiales ne déposaient point en faveur de son courage.

Le 18 juin, Kanaris et Pipinos montèrent sur deux chebecs transformés en brûlots, et partirent d'Ipsara; le calme les surprit devant les îles Psalmadores sous le canon de deux frégates turques qui allaient à la découverte. Les matelots de Kanaris, craignant d'être reconnus par l'ennemi, le conjurèrent de retourner à Ipsara. « Si vous avez peur, leur dit-il, jetez-vous dans « la mer, et gagnez à la nage les rochers que « voici; quant à moi, je brûlerai le pacha. » Ses compagnons rougirent d'un moment de faiblesse, et se décidèrent à partager son sort. A neuf heures du soir, une brise se leva, et les porta à l'entrée de la rade de Chios; alors Ka-

naris voyant que son bâtiment était moins leste que celui de Pipinos, et que son émule allait lui ravir toute la gloire : « Ami, lui dit-il, si « tu me devances, tu auras incendié un vais- « seau avant même que je puisse entrer dans « le port, et notre entreprise ne sera exécutée « qu'à demi : cède-moi le pas; tu seras tou- « jours à temps de te précipiter sur ta proie, « et nous réussirons tous deux. » Pipinos, consultant moins son ambition que l'intérêt de la patrie, consentit à cette proposition.

C'était le mois du ramadan, et les mahométans mouillés dans les eaux de Chios passaient la nuit en splendides festins; toute la flotte était illuminée, et le vaisseau amiral se distinguait des autres par une quantité prodigieuse de lumières de diverses couleurs; à sa proue on voyait exposées la tête et les mains de l'infortuné Baleste, qui, commandant d'un corps grec dans la Candie, venait de tomber au pouvoir des Turcs; outre l'équipage, qui montait à deux mille deux cents personnes, une foule immense y avait afflué des autres bâtiments, pour contempler les restes de ce brave capitaine; les tambours, les timbales et les trompettes faisaient retentir l'air de sons joyeux... Kanaris

s'élance comme l'éclair : mettre le feu à son brûlot, l'accrocher, se jeter dans le canot, est l'affaire d'un moment. « Vous voilà bien illu- « minés, s'écrie-t-il en passant rapidement sous « la poupe ! » Les flammes dévorent déja les flancs du navire ; les pompes, au lieu d'éteindre l'incendie, ne servent qu'à le nourrir; un vent impétueux qui survient met le comble à la détresse des Osmanlis; tout le canal est éclairé; les Barbares de l'une et de l'autre rive entendent avec stupeur les hurlements de leurs coréligionnaires et l'explosion soudaine des batteries; le Capitan-Pacha se précipite dans sa chaloupe pour se sauver; mais au moment où il va prendre le large, une antenne enflammée tombe et renverse l'esquif; à demi noyé, respirant à peine, il est tiré sur la plage de Chios, et rend l'ame parmi les cadavres des chrétiens égorgés par ses ordres.

Dans le même temps, le brûlot de Pipinos s'attache au vaisseau du Capitana-Béi; mais les Turcs coupent aussitôt les grappins, et parviennent à se dégager; il court çà et là, répand partout la terreur, et va mettre le feu au bâtiment du Riala-Béi.

Les deux vaillants brûlotiers se rejoignent;

leurs équipages sont sauvés; cependant leur sort peut changer en un instant; aussi rament-ils de toutes leurs forces, tenant au milieu d'eux un tonneau de poudre, prêts à se faire sauter à l'approche du péril.

Le peuple d'Ipsara, pendant toute la nuit, veillait en armes et en prières; il voyait du côté de Chios une grande lueur, et flottait entre l'espérance et la crainte; à la pointe du jour, une voile latine paraît dans le lointain, portant une banderole de pourpre, signe de victoire; les cloches et les canons annoncent aussitôt le triomphe des Hellènes. Kanaris entre dans le port; on court au-devant de lui pour le regarder; on monte sur les mâts, sur les toits; on bat des mains, et l'on s'écrie de toutes parts : *Vive Kanaris!* Ce modeste marin va se prosterner au pied de l'autel, allume deux cierges devant l'image de saint Nicolas, et, après avoir rendu des actions de grace au patron de l'île, il court dans le sein de sa famille se dérober aux acclamations de la multitude.

Pipinos, de son côté, prend terre à Hydra, et porte au sénat la nouvelle de la victoire; à son aspect, les sénateurs hydriotes se lèvent, et Lazare Coundouriotes, leur président, en

lui offrant sa place : « C'est à toi et à Ka-
« naris, lui dit-il, à vous asseoir ici : vous vous
« êtes rendus plus grands que nous en sauvant
« la patrie. »

Tandis que les Grecs vengeaient ainsi les victimes de Chios, qui ne devait plus rentrer sous leur domination, le sérasquier Chourchid, informé des projets de Mavrocordatos sur l'Épire, se hâta de les déjouer. Par ses ordres, la Séléide, qui pouvait devenir un point d'appui pour les Grecs, fut envahie par vingt-mille Scypétars, Japyges, Tsamidès, Toxides et Guègues, commandés par Omer-Vrione, dès-lors fameux par son intrépidité.

La population de cette contrée se divisait en deux parties, l'une souveraine et composée des vrais Souliotes, l'autre sujette et formant ce qu'on appelait les Para-Souliotes, ou Souliotes adjoints : la première, d'environ cinq mille ames, était disséminée dans onze villages, dont sept, appelés collectivement Heptachorion, étaient situés au pied d'une montagne, et les autres, désignés sous le nom de Tétrachorion, se trouvaient comme suspendus à d'âpres rochers ; la seconde s'élevait à huit mille indi-

vidus, et occupait une cinquantaine de hameaux épars dans les plaines adjacentes.

A l'approche d'Omer-Vrione, les Para-Souliotes, dans l'impossibilité de défendre leur pays, se retirèrent sur les hauteurs, et formèrent, avec les Souliotes de race, le nombre de quatre mille sept cents combattants.

Le 29 mai, le général turc ouvrit la campagne par une attaque terrible et combinée avec habileté; il pénétra dans les escarpements les plus rudes de la Séléide en quatre colonnes et par quatre points différents; il chargea les Souliotes dans le même moment à Goura, à Sérit-Khani, à Zavracos et à Liviskita; les braves de la Séléide tirèrent leurs épées, en brisèrent les fourreaux, et se précipitèrent à l'entrée de leurs défilés; les femmes suivirent les hommes; le fusil sur l'épaule, le sabre au flanc, le pistolet à la ceinture, elles encourageaient le brave qui repoussait l'ennemi, et l'accompagnaient dans la mêlée; elles arrachaient les armes au lâche qui chancelait, et combattaient à sa place. Les Turcs battus sur tous les points se retirèrent, laissant huit cents morts, et emmenant deux fois autant de blessés.

Le 31 du même mois, Omer-Vrione ayant reçu de nouveaux renforts voulut s'emparer de Souli. Aux sommets d'une montagne, où l'on ne peut parvenir qu'à travers un dédale de précipices et par un seul passage tortueux, se trouvaient les bourgades Kiapha, Avarikos, Samoniva, à peu de distance l'une de l'autre, et Souli bâti sur des rochers à pic. Omer-Vrione, à la tête de onze mille soldats d'élite, se porte au village de Murga pour y attirer l'attention des Souliotes, et charge Tahir-Abas d'assaillir en même temps Souli. Celui-ci prend des sentiers détournés, passe rapidement par les pas les plus scabreux, place deux canons sur une éminence qui domine Kiapha, pour avoir ses flancs couverts en cas de déroute, et se présente aux portes de Souli : vieillards, femmes, enfants courent aux armes en poussant des cris ; chacun choisit le poste le plus dangereux, et porte des coups désespérés; chaque rue, chaque maison est disputée avec acharnement; la mousqueterie continue pendant trois heures sans interruption; les Souliotes, ne pouvant plus manier leurs fusils échauffés par les fréquentes décharges,

ont recours aux sabres, et, soutenus par leurs femmes qui se battent avec des poignards, des massues et des pierres, ils perdent et regagnent quatre fois Souli; les Ottomans, attaqués si vigoureusement, prennent la fuite et se poussent aveuglément les uns les autres sur la route de Kiapha; les vainqueurs et les vaincus se précipitent pêle-mêle; les artilleurs, les canons que Tahir-Abas venait de poster sur une des cimes de la montagne, sont jetés dans les gouffres. Dans cette action qui dura onze heures, les Turcs perdirent deux mille cinq cents hommes.

Le 1er, le 2 et le 5 juin, les Souliotes, malgré leur succès, se virent forcés de se retrancher sur les points les plus élevés : assaillis de toutes parts, manquant déja de provisions de bouche, il ne leur restait d'autre alternative que d'obtenir un trépas glorieux. Le 9, Chourchid arriva dans le camp d'Omer-Vrione avec des troupes fraîches, et leur proposa une honteuse capitulation; ces braves la rejetèrent, et jurèrent dans une assemblée générale que, si le secours qu'ils attendaient ne leur venait point, ils massacreraient leurs épouses, leurs enfants, et chercheraient la mort au milieu

des ennemis; mais les femmes, irritées d'être regardées comme des créatures inutiles après tant de preuves de courage, se réunirent en un bataillon, et se présentèrent devant le polémarque Notis Botzaris et le conseil des capitaines; une d'entre elles, le sabre à la main, parla ainsi : « Avez-vous oublié que, dans les « guerres d'Ali-Pacha, Moscho, le tablier plein « de cartouches, son nourrisson sur un bras, « et le fusil sur l'autre, marchait à votre « tête? Avez-vous oublié qu'à Régnassa, Des- « po, saisissant un tison allumé, mit le feu à « un baril rempli de poudre, et périt dans « l'explosion? Avez-vous enfin oublié qu'à « l'approche des Albanais deux cents de nos « mères se précipitèrent dans l'Achéloüs? Nous « combattrons à vos côtés, nous montrerons « autant de courage que vous, et nous mour- « rons dignes de celles à qui vous devez le « jour. »

Cependant à la nouvelle de la détresse des Souliotes, Marc-Botzaris pressait Mavrocordatos, qui se trouvait à Missolonghi, d'effectuer son expédition en Épire. Celui-ci n'avait sous ses ordres qu'une petite armée; il rappela aux primats de la Morée leurs promesses, leur

demanda instamment du secours, et n'obtint que des refus accompagnés de ferventes protestations d'amitié. Ces oligarques artificieux, après s'être servi de lui pour abaisser Hypsilantis, foulaient aux pieds l'instrument de leurs machinations; ils se souciaient peu de son élévation; ils le craignaient même comme un obstacle à leurs vues ambitieuses; aussi, après l'avoir éconduit adroitement du Péloponèse, ils le laissaient dans l'Étolie sans ressources.

Pour surcroît de malheur, Gogos, taxiarque des armatoles du canton de Djoumerka, arriva dans le camp de Mavrocordatos. Cet assassin du fameux Kitsos père de Marc-Botzaris, était un vieillard plein d'astuce et blanchi dans les intrigues de la cour d'Ali; entretenant des intelligences avec le sérasquier Chourchid, il vint en apparence pour se réconcilier avec Marc-Botzaris, mais en effet pour épier les mouvements des Hellènes. Le héros souliote, croyant à son repentir, voulut sacrifier ses ressentiments privés au bien de la patrie; il l'appela dans sa tente, et lui présentant la main : « Ombre de mon « père, s'écria-t-il, ne t'irrite point si j'em« brasse ton ennemi. » Puis le serrant contre

son sein : « Je promets, continua-t-il, la main « de ma fille Vassiliki à ton unique fils; en« voie-lui de sa part cette bague; soyons « désormais parents et frères. » Gogos affecta d'être vivement touché de cette conduite généreuse, tandis qu'il ne songeait qu'à trouver l'occasion de trahir Botzaris et les Souliotes.

Dans les premiers jours de juillet, Mavrocordatos fit son entrée dans l'Épire, à la tête de cinq mille hommes; Marc-Botzaris, avec un détachement de trois cent cinquante Souliotes, forma son avant-garde : ne consultant que son courage, ce héros résolut de s'ouvrir un passage à travers les ennemis, et d'entamer les flancs de l'armée d'Omer-Vrione qui assiégeait Souli; Mavrocordatos, pour le soutenir, prit position à Langada; mais le perfide Gogos ayant informé les Turcs de leurs projets, Botzaris fut battu à Placa, manœuvra avec habileté et se replia sur Péta. Ce village est bâti sur un long plateau, près de la rive gauche de l'Arta; le terrain sur lequel il est placé, disposé en pente, se termine par une chaussée naturelle. A la nouvelle de la déroute de Botzaris, Mavrocor-

datos, qui cantonnait encore à Langada, fit occuper Péta par la meilleure partie de ses troupes et le bataillon des Philhellènes, magnanimes étrangers accourus de divers points de l'Europe. Le 16 du même mois, les cris des délis et le son des timbales annoncèrent l'approche des ennemis; les Philhellènes se rangèrent en bataille, en s'appuyant sur l'escadron des Ioniens, commandé par Spiros Panas; le corps du capitaine Vlachopoulos, ayant le traître Gogos à sa droite et Marc-Botzaris à sa gauche, forma la seconde ligne. Dix mille fantassins et cavaliers, sous les ordres du brave Réchid-Pacha, et d'Ismaël Pliassa, commencèrent l'attaque: étonnés de l'immobilité des Philhellènes, ils s'arrêtèrent à la distance de cent pas; en un clin d'œil le feu de l'artillerie les dispersa; mais, ralliés par Réchid-Pacha, ils revinrent terribles; les Ioniens, débordés par l'aile droite des Barbares, déconcertés par la défection soudaine de Gogos, se débandèrent; Vlachopoulos, resté ainsi à découvert, plia bientôt, et laissa Marc-Botzaris avec les Souliotes exposé au feu de quatre mille Albanais; ce capitaine, voyant les Phil-

hellènes cernés de toutes parts, veut, pour les sauver, sacrifier ses jours; il se jette au plus épais de la mêlée, et s'écriant : « Amis, ne délaissons point les étrangers !.. Mahométans, frappez de ce côté ! je suis Marc-Botzaris », il s'efforce de s'attirer leurs coups; ses soldats le couvrent de leurs corps et veulent l'emporter; il les repousse avec des cris de désespoir, combat, cherche à s'ouvrir des passages vers ceux qu'il veut secourir, et, malgré ses efforts, est entraîné par les siens, couvert de sang, et ne tenant à la main qu'un tronçon de sabre.

Les Philhellènes, demeurés seuls au milieu des ennemis, n'ayant plus qu'à opter entre une mort glorieuse ou l'esclavage, ne songent qu'à vendre chèrement leur vie; le colonel Dania, leur commandant, voit les rênes de son cheval saisies par les Turcs, en égorge plusieurs avec son poignard, seule arme qui lui reste, et tombe lui-même percé de coups. Soixante et dix Français, Allemands, Italiens, Suisses, Hollandais et Polonais montrent le même courage, et subissent le même sort.

La fatale journée de Péta fut suivie d'un événement non moins douloureux. Dès le mi-

lieu de juin, Kyriacoulis avait abordé au port Glyky avec quinze polacres chargées de Spartiates; dans les premiers jours de juillet, il avait pris la direction de Syvota, incendié la bourgade de Murtuz, jeté l'épouvante sur la côte de la Tsamidie, et, revenu sur ses pas, il s'était campé près de Fanari. Les Tsamidès, au nombre de sept mille, vinrent, une nuit, prendre position à côté de lui, près du village de Splantza; un seul marais de peu d'étendue séparait les deux armées; les premiers rayons de l'aurore annoncèrent à Kyriakoulis l'arrivée des ennemis; il se fortifia dans ses retranchements, résolu de se tenir sur la défensive; les Barbares, vers midi, essayèrent de le déloger; leur commandant, portant un gilet garni de plaques d'argent et de grosses olives d'or, s'avança sur un coursier richement caparaçonné; à sa vue, Kyriakoulis s'écria : « C'est le Kayabéi « de Tripolitza; c'est le même que nous avons « vaincu à Valtetsi; à peine racheté par Chour- « chid, il est venu nous attaquer; feu, cama- « rades! feu !.. » A ces mots, il s'élance hors de son camp, et crie au Kayabéi d'une voix tremblante de colère : « Arrête, raya du raya ! » Le mahométan reconnaissant Kyriakoulis qu'il

avait vu de près dans sa captivité, vole à sa rencontre; les Spartiates dirigent leur feu sur lui; il tombe; plusieurs Albanais accourent et jettent un tapis vert sur son cadavre; Kyriakoulis veut les chasser; une balle meurtrière l'atteint, et les deux rivaux expirent à côté l'un de l'autre. Les Spartiates, après la mort de leur capitaine, retournèrent dans leurs montagnes, laissant la Séléide et l'Épire à la merci des Turcs.

Dans cette même année si désastreuse, le valeureux Hélie Mavromichalis, défait à Négrepont, et se voyant enveloppé par les ennemis, se coupa la gorge avec le tronçon de sabre qui lui restait dans la main. Pierre Mavromichalis, son père, apprenant sa mort et celle de son frère Kyriakoulis, dit en pleurant à ses amis : « Je me console de leur perte; « porte-drapeau de notre liberté, ils ont suc« combé tous les deux sur les frontières de « la Grèce; ils ont rempli leur devoir, et le « mien est de les imiter. »

Ainsi les Grecs, ayant voulu prendre l'offensive, échouèrent de toutes parts : la Thessalie, l'île de Chios, l'Épire et l'Eubée, qui

avaient été sur le point de s'affranchir, demeurèrent sous la domination des Turcs.

Dès lors la Porte, enhardie par ces premiers succès, concentre ses forces dans l'Épire, et travaille à reconquérir la Grèce dans une seule campagne. Le sérasquier Chourchid, retenu à Janina pour planer sur l'ensemble des opérations militaires, indépendamment de l'armée d'Omer-Vrione qui doit, après la prise de Souli, se porter aux murs de Missolonghi, en organise une autre, forte de quarante mille hommes; il se propose de descendre dans la Béotie pour couvrir, en cas de besoin, la retraite de Dram-Ali, qui marche déja par la ligne la plus courte sur la Morée. Dans le même temps, la flotte ottomane appareille à Ténédos : composée de cent trente voiles, chargée de vivres et de munitions de guerre, elle va coopérer avec Dram-Ali à l'asservissement de la péninsule. Mehémed-Ali, vice-roi d'Égypte, prépare de son côté une expédition contre la Candie, et les côtes barbaresques lancent leurs formidables corsaires dans l'Archipel. Les Grecs se voient enveloppés de toutes parts; jamais la Turquie, dans ses guerres contre la Russie

ou l'Autriche, n'avait déployé une pareille masse de forces.

Dram-Ali (1), à la tête de trente-trois mille hommes, et traînant à sa suite une foule de bêtes de somme destinées à exporter les richesses du Péloponèse, sort de Larisse et précipite sa marche pour faire lever le siége d'Athènes. Près de Zéitoun, il apprend que l'Acropolis vient de se rendre; furieux de ce désappointement, il s'en venge par le massacre de peuplades entières. Les défilés de la Béotie, délaissés par les Grecs, ne lui opposent aucune résistance; il les traverse : mais tout à coup les portes de la Grèce, les Thermopyles, sont fermées derrière lui. Ulysse s'empare du pont de l'Hellade, et coupe toute communication entre lui et le serasquier. Déconcerté par cette manœuvre, commençant à sentir déja la disette de vivres, le satrape tourne ses regards sur les plaines de la Livadie : les grains sont partout récoltés;

(1) Plusieurs notes m'ont été communiquées sur l'expédition de Dram-Ali; j'ai préféré celles qui m'ont paru s'accorder le plus avec les renseignements que m'ont fournis des témoins oculaires.

les bestiaux sont retirés sur les sommets du Cythéron et de l'Hélicon; la terre, desséchée par les chaleurs de l'été, n'offre nulle part de pâturages; et les chevaux de son armée, au nombre de quarante mille, assaillis par la faim, dévorent jusqu'aux roseaux des marécages de la Chéronée. Le 14 juillet, il campe dans la Mégaride, et les puits de cette province, taris en un jour, suffisent à peine pour étancher la soif de ses troupes. Le 15, il somme les Mégariens de lui rendre les armes, en leur promettant l'oubli du passé. Les Mégariens foulent aux pieds ses propositions : un seul vieillard semble regretter la paix; à peine a-t-il manifesté son opinion dans un conseil de primats, qu'un millier de soldats athéniens, répandus alors dans la Mégaride, prennent l'alarme et menacent d'exterminer tout Mégarien au moindre signe de trahison.

Dans un moment si critique, que faisait-on dans le Péloponèse? On se reposait dans les bras d'une fatale insouciance. Le temps de la reddition de Nauplie approchait, et le gouvernement, qui s'était transféré à Argos, les regards fixés sur Palamidi, semblait ne point s'apercevoir de l'orage qui s'avançait du côté de

Corinthe. Athanase Kanakaris, vice-président du corps exécutif, sortait par moments de cette léthargie; mais ce vieillard obstiné temporisait sur les mesures à prendre; il tremblait de confier le commandement des armées aux mains d'Hypsilantis et de Colocotronis, qu'il regardait comme ennemis jurés de la constitution. Cependant le peuple murmurait; les soldats éclataient en menaces contre le gouvernement; quelques audacieux citoyens parlaient de se soulever contre son autorité; on vit même un jeune homme se présenter devant le conseil exécutif: secouant Kanakaris par la main : « Vieillard, lui dit-il, réveille-toi; les ennemis sont à nos portes. »

Hypsilantis, prêt à voler à la défense de l'Acrocorinthe, propose au sénat de lui remettre trois mille soldats qui restaient oisifs à Argos; la plupart des sénateurs, voulant l'enchaîner dans l'inaction, s'y refusent. Alors Hypsilantis adresse une lettre à Colocotronis, qui dévorait à Tripolitza avec des cris de rage les affronts du gouvernement, et le conjure de se porter sur l'Isthme. Ce montagnard sauvage lui fait cette réponse : « Je ne « verserai point mon sang pour une patrie in-

« grate. Que l'ennemi vienne me bloquer à « Tripolitza ; je l'attends ici. »

Dram-Ali cependant, pressé d'entrer dans la Morée pour y trouver des vivres, attaquait, le 19 juillet, le grand Derven, culbutait le peu de Grecs qui le gardaient, et poursuivait sa marche. Enorgueilli de ce succès, il monte sur l'Air, endroit élevé de la Corinthie, et signale son entrée dans le Péloponèse par une décharge générale de son artillerie ; il y revêt de la charge de grand-prévôt des chemins un Albanais, nommé Moustapha Tzolaki, et distribue les provinces de la péninsule à plusieurs avides Béis de l'Albanie ; il descend de là dans la plaine. Le commandant de l'Acrocorinthe, prêtre privé de tout talent militaire, est saisi d'épouvante, et délaisse cette forteresse, après avoir massacré le riche Kiamil-Béi que le gouvernement avait confié à sa garde (1).

Le général turc, croyant toujours l'Acrocorinthe occupée par les Grecs, faisait dé-

---

(1) Ne pouvant supporter le fardeau d'une vie désormais déshonorée, peu de temps après il se donna la mort.

filer son armée le long du rivage; il rencontre dans sa route une négresse qui, du haut d'un rocher, lui crie : « Pacha, venez! l'infidèle s'est « enfui de la place. » Pouvant à peine croire à une nouvelle si heureuse, et craignant quelque surprise, il s'approche de la citadelle dans la plus grande circonspection; l'épouse de Kiamil-Béi, couverte d'un long voile, entourée de ses esclaves, le reçoit aux portes, et, lui indiquant l'enclos d'un jardin, dans lequel étaient enfouis les trésors de son mari, elle le supplie, les larmes aux yeux, de venger sa mort (1).

(1) Voici une chanson sur Kiamil-Béi, faite par le fameux improvisateur de Dimitzana, qui mourut à Tripolitza, en 1824:

« Aux bords des grands chemins, la veuve de « Kiamil-Béi, pâle, échevelée, attriste ainsi les échos : « Je ne te verrai plus, amour de mon cœur, hon« neur de l'Acrocorinthe. Tu brillais, comme son « étendard, sur ses créneaux; comme lui, tu tom« bas dans les précipices : un papas inhumain a dé« chiré ton sein. Les vents et les hiboux gémissent « dans tes palais solitaires; l'herbe croît dans tes « écuries; la mosquée, que tes mains avaient élevée, « est renversée; le muézim s'est tu sur le minaret;

il parcourt l'épée à la main la côte de l'Argolide, et parvient à réunir sous son étendard une centaine de fuyards; il rencontre Georges Mavromichalis accompagné de deux cents Spartiates qui, apprenant la fuite du gouvernement et des primats de la Morée, accusent de lâcheté les Moraïtes, et refusent de combattre seuls. « La divine providence, leur dit Hypsi-
« lantis, vous envoie, pour couvrir votre nu-
« dité, une armée enrichie des dépouilles d'Ali
« Tébélen, et vous, hommes sans prudence,
« vous demandez des compagnons au partage
« du butin! » Ce peu de paroles fait impression sur leur cœur, et ils consentent à demeurer dans l'Argolide. Hypsilantis descend alors aux moulins de Lerne, y rassemble encore une centaine de soldats, et, après une entrevue orageuse avec les membres du corps exécutif, il s'empresse de revenir sur ses pas pour fortifier Argos.

Cette ville, entièrement ouverte et dominée par un mamelon, est protégée par une citadelle entourée de trois remparts; d'un côté, elle communique avec Nauplie par la vallée d'Aria, de l'autre avec les moulins de Lerne par une plaine couverte de plants de vigne et de

rizières, dans laquelle serpente l'Érasinus. Ce fleuve, torrent impétueux d'abord, se précipite avec fracas du haut d'un rocher couronné d'une chapelle rustique, puis se répand en bouillonnant à travers des arbustes odoriférants, et va se jeter dans la mer au milieu des lauriers-roses; déposant çà et là, dans sa course, des bancs de sable et de gravier, il offre des obstacles au passage des équipages militaires et de la cavalerie.

Hypsilantis échelonna les troupes de Georges Mavromichalis sur les rives de l'Érasinus; il donna l'ordre à Nicolas, frère de Nicétas, et commandant le blocus de Nauplie, d'occuper l'Aria; il fit construire des murs de pierres sèches sur les maisons incendiées d'Argos, et y laissa quelques centaines de soldats; il posta du côté des moulins le long du rivage quelques poignées de tirailleurs, pour empêcher les ennemis de fourrager, et pour les attirer, en les provoquant, dans les marais où il serait facile de les détruire; plusieurs bâtiments, dirigés par Kanakaris et Métaxas, furent destinés à porter du secours aux divers postes fortifiés.

La conduite d'Hypsilantis releva les cœurs

abattus; une activité générale fit place au premier assoupissement; Colocotronis, oubliant sa rancune et ramené à des sentiments généreux, courut rassembler les bandes des montagnards; le Spartiate Krévatas et Papa-Fléchas, à la tête d'un millier de Péloponésiens, vinrent grossir l'armée d'Hypsilantis.

Le 22 juillet, Dram-Ali qui s'était campé sur les collines de Mycène, déploie devant ses tentes les queues, signal du départ. Le 23, il déborde dans la plaine d'Argos; un grand nombre de drapeaux précèdent huit cents artilleurs flanqués par dix-sept mille cavaliers et huit mille fantassins; plusieurs centaines de Barbares se détachent du corps de l'armée, et se répandent dans les villages voisins; les yeux fixés sur Palamidi, ils demandent aux Grecs, postés sur les hauteurs, quel est le chemin qui mène à Nauplie; ceux-ci leur répondent par une vive fusillade; soixante et dix Spartiates tombent sur le bourg de Koutsopodi, dépôt des productions de l'Argolide, et mettent le feu à ses magasins : mille cavaliers turcs, coiffés d'une énorme calotte rouge, armés de tromblons, courent arrêter l'incendie; chargés par les Grecs, et trouvant sous leurs pas un terrain raboteux, ils ne peu-

vent à leur gré diriger leurs coups; leurs chevaux sont souvent arrêtés par les épaulements d'un sol sec, et s'abattent dans des fossés; les Grecs s'élançant de plusieurs points à la fois, s'écartant les uns des autres pour disséminer les ennemis, s'avançant, puis faisant retraite, puis revenant encore, jamais en ligne, toujours par pelotons, sont sans cesse à les harceler; ils sautent en croupe derrière les cavaliers, ou saisissant leurs coursiers par la bride les démontent à coups de sabre. Un d'entre eux renouvelle et surpasse même l'exemple des Horaces et des Curiaces: assailli par quatre Turcs, il en tue deux après les avoir séparés des autres; il blesse le troisième; serré de près par le quatrième, il se tapit derrière une roche, plante son étendard, couche en joue et terrasse son adversaire. Les mahométans, après une perte de quatre cents hommes, prirent la fuite; leur ardeur fut refroidie par ce petit échec, et Dram-Ali ne tenta point, ce jour-là, d'avancer dans l'intérieur de la Morée.

Deux jours après, Hypsilantis rencontre dans le khan de Tabouli Colocotronis à la tête de huit cents Cariténiens. Il y convoque un conseil

de capitaines, leur trace le plan de la guerre, et court s'enfermer dans la citadelle d'Argos. Ce stratagème décida du sort du Péloponèse : les Turcs, au lieu de se répandre dans la Morée, s'arrêtèrent dans l'Argolide pour bloquer Hypsilantis, dans le double but de s'emparer des trésors de la péninsule qu'ils croyaient cachés dans la forteresse d'Argos, et de faire prisonnier celui qu'ils regardaient comme le chef de la rébellion.

Ainsi, tandis que les Grecs s'assuraient chaque jour de tous les plateaux et de toutes les vallées d'alentour, les Turcs dirigeaient leurs attaques contre une forteresse tombant en ruine, dépourvue de toutes provisions, et n'offrant aucun avantage militaire. Hypsilantis, pour les mieux tromper, excite leur rage par un feu continuel de mousqueterie, accompagné d'une grêle de grenades. Dans la matinée du 28 juillet, Dram-Ali, distribuant à pleines mains l'or de Kiamil-Béi, conjure ses soldats de déployer tout leur courage et de soutenir l'honneur de leurs armes. Ne seraient-ils plus les mêmes qui venaient d'abattre l'indomptable Ali? Et conviendrait-il à la race belliqueuse des Albanais de fuir devant de lâches

liapes (1), mal armés et couverts de haillons ? Animée par ses paroles, son armée s'avance en deux colonnes sous les murs d'Argos; les assiégés, tirant contre des hommes découverts, ne perdent pas un seul coup; en même temps, Coliopoulos, à la tête de douze cents hommes, se porte sur les flancs des Barbares; ils s'ébranlent; Hypsilantis, profitant du moment, sort avec la moitié de la garnison, culbute les rangs des ennemis, et passe dans le camp des Grecs. L'excès de la chaleur accablant tous les courages, le combat fut suspendu dans l'après-midi; il recommença deux heures avant le coucher du soleil; la cavalerie des Turcs se battit avec acharnement, et, bien que neuf fois enfoncée, elle ne céda point le champ de bataille; leur infanterie montra le même courage : repoussée souvent, elle ne revenait que plus terrible; à sa dernière charge, un papas, porte-drapeau, tourna le dos, et par son exemple entraîna dans la fuite toute l'armée grecque. Hypsilantis, qui s'efforçait d'arrêter les

(1) Épithète qu'on donne à nos soldats, et qui emporte une idée de mépris.

fuyards, fut assailli par de nombreux ennemis, resta seul, et parvint néanmoins à se sauver.

Dans la nuit, plusieurs Arcadiens vinrent se réunir à l'armée. Le lendemain, Théodore Colocotronis rassembla tous les soldats, et les encouragea par un discours énergique; au milieu du jour, il se retira tout seul sur une montagne voisine, et ne revint qu'à l'approche du soir; ses yeux jetaient des étincelles; un feu surnaturel paraissait briller sur ses traits, brûlés par les ardeurs de l'été. « La victoire est « à nous, s'écria-t-il plein de joie: je me suis « enfoncé dans la solitude, pour interroger « l'avenir; j'ai été trouver une vieille femme « qui prédit les destinées de l'homme; elle « était absente; mais un pigeon, qui prenait « son vol près de moi, est tombé sous mes « coups; j'ai bien examiné cette victime, et, « si j'en crois à quelques signes découverts « sur un de ses os, le succès de nos armes « est certain. En descendant d'un coteau, j'ai « rencontré la devineresse que je cherchais; « elle m'a bientôt reconnu, et m'a dit: Vieux « Colocotronis, depuis quelques jours une « bande d'aigles voltige autour de ma cabane, « pousse des cris et demande du sang; va où

« la voix de Dieu t'appelle; va, les infidèles « seront exterminés (1). »

Le 2 août, les Grecs, se croyant sûrs de la victoire, se jetèrent sur les ennemis; mais ac-

---

(1) L'étranger qui parcourt la Grèce est frappé de plusieurs croyances et coutumes antiques, conservées encore dans diverses parties de cette contrée. En voici quelques-unes :

On sait que les Grecs anciens avaient une haute idée de leurs ancêtres, et que les Titans ou les géants dont ils se croyaient issus étaient, selon leurs traditions, des êtres surhumains. De même, les Grecs modernes se représentent leurs aïeux comme des créatures merveilleuses; ils supposent qu'ils étaient redoutés de l'univers à cause de l'énomité de leurs membres, et qu'ils disparurent de la terre en punition de leur idolâtrie. Sur les bords asiatiques du Bosphore de Thrace s'élève une grande colline : son sommet forme un petit plateau, sur lequel on montre avec surprise un endroit nommé le Tombeau de l'Hellène (τὸ μνῆμα τοῦ Ἕλληνος); c'est un espace carré, entouré de grilles en fer, pavé de plaques de marbre, et ayant à peu près quinze pieds de long sur six à sept de large. Lorsque, avant la révolution, la curiosité me le fit aller visiter, le musulman qui en était le

cueillis avec courage, et vaincus après une lutte sanglante qui dura neuf heures, ils se retirèrent dans leurs cantonnements.

Le soir, Hypsilantis reçut d'Ulysse la lettre suivante : « La renommée est venue m'appor-

---

gardien, en caressant sa barbe grise, m'assura avec une crédulité puérile que le corps de l'Hellène occupait jadis toute l'enceinte.

Les Grecs païens avaient peuplé l'univers d'êtres mystérieux : le ciel, la terre, l'océan, chaque forêt, chaque rivière, chaque fontaine, étaient gouvernés par des génies invisibles. Les Grecs chrétiens croient aussi leur pays rempli d'esprits, qu'ils désignent sous le nom de Στοιχειά : ces êtres chimériques apparaissent aux hommes sous mille formes diverses, et toujours brillantes. Un villageois de l'Argolide me dit, en 1826, que, près du rivage des moulins de Lerne, une Néréide (Νεράϊδα) à la verte chevelure, ornée de perles et de corail, venait pendant le jour sécher ses vêtements sur les écueils, et que souvent au clair de la lune elle exécutait des danses joyeuses sur la surface de la mer. Je fis le méfiant ; et le bon paysan, en faisant de grands signes de croix : « Comment ! s'écria-t-il, vous « ne croyez point aux Στοιχειά ! Il n'y a pas encore « un mois qu'un d'entre eux faisait des ravages dans « le village d'Anathéma ; il avait la grosseur d'un

« ter une partie de tes beaux faits; mais dans « la crise violente où se trouve la Grèce, il te « faut, pour la sauver, des actes réitérés de « courage. Le sérasquier Chourchid vient au « secours de Dram-Ali, à la tête de douze mille

---

« grand mât de navire, franchissait les airs avec la « rapidité d'un trait, nageait sous les ondes avec « la vitesse d'un dauphin, s'élançait d'une mon- « tagne à l'autre, et quittait à chaque instant une « robe sanglante pour en prendre une autre cou- « verte de saphirs et d'émeraudes. »

C'est un préjugé vulgaire chez nous, comme chez nos aïeux, que certains hommes ont la faculté de faire du mal en regardant; et, pour détruire l'influence maligne de ces sortes de regards, on suspend au cou des enfants et des animaux domestiques, des talismans, des coquillages ou des verres colorés.

La Thessalie possède encore ses enchanteresses si renommées dans l'antiquité. D'après nos paysans, elles peuvent à l'aide d'une baguette bâtir et détruire des palais, faire descendre et remonter les astres. Les femmes jalouses accourent dans leurs demeures, et les prient de fixer par des charmes ou des philtres leurs époux inconstants. Ces nouvelles Cassandres, ainsi que la fameuse magicienne de Théocrite, à la clarté lunaire pronon-

« Toxides; je ferai tous mes efforts pour l'ar-
« rêter; fais aussi tous les tiens pour fortifier
« l'Isthme, et pour anéantir ceux que je vous ai
« dépêchés, afin de réveiller l'indolence des

---

cent quelques mots inintelligibles, jettent du sel, de la farine, des feuilles desséchées de laurier sur les charbons ardents, et opèrent leurs enchantements.

Le cap Ténare renferme un nombre infini de cavernes, dont les unes servent de retraites aux pirates, et les autres de repaires aux phoques. Comme les rayons du soleil n'y peuvent pénétrer, les anciens présumaient que ces lieux obscurs formaient la bouche des enfers, et que c'était par là qu'Hercule était descendu chez les morts. La même superstition subsiste aujourd'hui parmi les Kalovouniotes, qui habitent les environs de ce promontoire; ils prétendent que l'archange saint Michel visite souvent ces demeures sombres, pour en retirer les ames de ceux à qui Dieu pardonne leurs péchés : étrange idée chez une nation chrétienne qui nie l'existence d'un purgatoire.

On trouve enfin en Grèce une classe d'hommes qui nous rappelle les premiers temps de cette contrée, je veux dire les médecins du peuple. Nos Esculapes, sachant à peine lire, n'ayant pour toute science que quelques notions de botanique, guérissent quelquefois nos montagnards par les moyens les plus simples des maladies les plus compliquées;

« grands seigneurs de notre corps exécutif. »

A cette nouvelle, Hypsilantis, laissant dans le camp les capitaines Jatracos, Antoine Colocotronis et Krévatas, se dirigea vers le détroit

---

souvent, à l'aide de quelques instruments grossiers de chirurgie, ils se tirent heureusement d'opérations difficiles. Les secrets de leurs compositions médicales leur sont transmis de père en fils; un sac est leur pharmacie; ils y portent quelques minéraux, quelques boîtes pleines d'onguents, de drogues et de poudre de plantes desséchées. L'archevêque de Lidoric, vieillard vénérable et véridique, m'a raconté qu'il avait connu dans son diocèse un de ces empiriques qui, par le moyen d'une potion, avait délivré de la pierre un Turc septuagénaire.

Sur un des sommets du Pélion, on voyait encore, 400 ans avant Jésus-Christ, la célèbre grotte du centaure Chiron, instituteur d'Achille. Ses descendants, qui s'y trouvaient fixés depuis un temps immémorial, connaissaient un arbrisseau dont l'écorce était un remède spécifique pour la colique, la racine pour la goutte, et les feuilles pour les fluxions des yeux. Sur la même montagne il y avait, avant notre révolution, une famille qui faisait des prodiges par des préparations très-simples... Descendrait-elle de Chiron?...

de Corinthe, accompagné de Papa-Fléchas et de Nicétas, qui venait de rentrer dans le Péloponèse. Le 6 août, Dram-Ali, rebuté de ses attaques inutiles dans lesquelles il ne faisait qu'émousser l'ardeur de son armée, enfermé entre le fer et la faim, prit la résolution extrême de gagner l'Acrocorinthe, pour y attendre l'arrivée de Chourchid et de la flotte; pendant toute la journée, il fit manœuvrer sa cavalerie dans la plaine, et vers le soir il commença à opérer sa retraite par le détroit de Stéfani; Hypsilantis, Nicétas et Papa-Fléchas l'arrêtèrent dans ce passage; sa déroute fut complète; les Grecs, abrités derrière les rochers, ne perdirent pas une balle; les Turcs, lassés de leurs pesantes carabines, furent bientôt attaqués à coups de sabre; on vit plusieurs d'entre eux, accablés de fatigue, s'arrêter au bout de quelques pas, s'asseoir sur une pierre, et le pistolet à la main attendre, donner et recevoir la mort; quelques-uns, se débarrassant de leurs armes, couraient au hasard, poussaient des cris affreux, et tombaient dans les précipices. Dram-Ali, après avoir éprouvé une perte de dix-huit cents hommes, parvint à

se retirer à la faveur de la nuit. Le lendemain, il essaya de pénétrer dans le défilé de Perpati; il y fut attaqué par les mêmes capitaines, et le carnage fut plus horrible encore : les rochers furent teints de sang; les chameaux, chargés de bagages, s'agenouillaient devant les Grecs, comme pour offrir aux vainqueurs les dépouilles des vaincus : en vain les Ottomans imploraient la pitié; aucun Grec ne voulut leur faire quartier. Nicétas, ayant de sa main égorgé dix-huit mahométans, las et près de s'arrêter, s'écriait en s'exhortant lui-même : « Ah ! Nicé-« tas !.. courage, Nicétas !.. ce sont des Turcs « que tu massacres (1) ! » Le général turc lui-même ne s'échappa qu'avec peine, après avoir laissé le pas de Perpati jonché de deux mille cinq cents cadavres; il arriva le même jour à l'Acrocorinthe, hors d'haleine et traînant les lambeaux de ses riches vêtements. Plus tard il voulut tenter un dernier effort, et tirer de Nauplie quelques provisions pour l'entretien de ses troupes; mais, attaqué par Nicétas à Dervénakia, il perdit le reste de son armée,

---

(1) Ἀ μωρὲ Νικήτα !... βάστα μώρ Νικήτα !... Τούρκους κόφτεις !..

affaibli déja par une épidémie, et s'enferma de nouveau dans l'Acrocorinthe, où il mourut par suite d'une blessure reçue dans cette dernière affaire. Le sérasquier Chourchid, à la nouvelle de ses premiers échecs, était accouru à sa défense; mais il fut lui-même battu par Ulysse à Dadi: après tant de pertes, honteux et voulant se soustraire à la fureur du sultan, il s'empoisonna; et, par une vanité commune à tous les Turcs, il prescrivit dans ses derniers moments la pompe de ses obsèques; d'après sa volonté, son corps fut enfermé dans une bière ornée de schals de cachemire, et déposé dans une mosquée au bruit de nombreuses salves d'artillerie; on cisela un turban de granit, on le dora et on le posa sur son sépulcre. Mais trois jours après, deux capudgi-bachis, un firman à la main, vinrent à toute bride; ils firent ouvrir le tombeau du sérasquier, lui tranchèrent la tête, la placèrent dans un bassin d'argent, et, rendus à Byzance, l'exposèrent à la porte du sérail.

LIVRE V.

Situation de la Grèce après la destruction de l'armée de Dram-Ali. — Manifeste du gouvernement grec au congrès de Vérone. — Ses lettres à l'empereur Alexandre et au pape Pie VII. — Arrivée de la flotte ottomane devant Spezzia. — Combat naval. — Héroïsme d'Antoine Criésis.—Défaite du Capitan-Pacha.—Fragments de ses lettres au commandant turc de Nauplie. — Sa fuite honteuse. — Irruption d'Omer-Vrione et de Réchid-Pacha dans l'Étolie. — Belles paroles d'A. Mavrocordatos, qui s'enferme avec Marc-Botzaris dans Missolonghi. — Siége de cette place. — Entretien de Marc-Botzaris avec Ago-Vassiar, favori d'Omer-Vrione. — Adresse du capitaine souliote et d'A. Mavrocordatos dans leurs négociations avec les Turcs. — Préparatifs d'une expédition pour la délivrance de Missolonghi. — Générosité de Nicétas. — Beau caractère de D. Hypsilantis. — Lettre de Tahir-Abas à Omer-Vrione. — Assaut général donné par les Turcs. — Leur déroute. — Levée du siége. — Les Grecs de Missolonghi poursuivent les Turcs, dont ils font périr une grande partie dans l'Achéloüs. — Incendie du vaisseau amiral turc près de Ténédos. — Prise de Nauplie. — Assemblée nationale à Astros. — Coup-d'œil sur les représentants grecs. — Réconciliation d'Ulysse avec Négris. — Dépêche d'André Métaxas,

envoyé à Vérone. — Projet d'alliance de l'Ordre de Malte avec les Grecs. — Envahissement de la Grèce orientale par le sérasquier Sélim. — Sa retraite. — Succès d'Emmanuel Tombazis en Candie. — Dissensions des Grecs. — Invasion de Moustapha, pacha de Scodra, dans la Grèce occidentale. — Dévouement héroïque de Marc-Botzaris. — Il attaque de nuit l'avant-garde de Moustapha. — Sa fin glorieuse. — Ses funérailles. — Son portrait.

MALGRÉ tant de brillantes victoires, l'avenir de la Grèce n'était que trop sombre encore : le Péloponèse, sortant d'une lutte pénible, respirait à peine; la Mégaride, l'Attique et la Béotie, dévastées par le passage des troupes ennemies, étaient couvertes de ruines; cependant la flotte ottomane, composée de toutes les forces navales de la Turquie, de l'Égypte et des États barbaresques, quittait les parages de Patras et venait ravitailler Nauplie.

Les Souliotes, en proie à la famine depuis la bataille de Péta, ignorant les succès des Péloponésiens, et séduits par les conseils d'un agent britannique, venaient de signer une capitulation sous la garantie du gouvernement anglo-ionien; en conséquence, ils avaient

évacué leurs montagnes; Omer-Vrione et Réchid-Pacha, devenus par la reddition de Souli tranquilles possesseurs de toute l'Épire, marchaient à la tête de douze mille hommes pour mettre le siége devant Missolonghi; leur armée, forte en cavalerie et munie d'un train d'artillerie formidable, s'emparait de Valtos et de Vrachori; à leur approche, Mavrocordatos précipitait sa retraite, et le génie de Marc-Botzaris qui l'accompagnait, semblait pour la première fois fléchir devant la fortune.

Dans ce triste état de choses, les Grecs furent informés que les principaux souverains, réunis dans la péninsule italienne, allaient prescrire à la Grèce une paix honteuse avec la Porte; craignant de perdre cette indépendance, fruit de leurs souffrances et de leur courage, ils adressèrent au congrès ces remarquables paroles :

« Dix-huit mois se sont écoulés depuis que « la Grèce est aux prises avec l'ennemi du nom « chrétien. Toutes les forces du mahométisme « sont dirigées contre elle. L'Europe musul- « mane, l'Asie et l'Afrique, s'arment à l'envi « pour seconder la main de fer qui a si long-

« temps opprimé la nation grecque, et qui « n'aspire qu'à lui porter le coup mortel. Deux « fois, depuis que la lutte est commencée, la « Grèce a élevé la voix par l'organe de ses re- « présentants légitimes, à l'effet de réclamer « les secours, et d'obtenir au moins la stricte « neutralité des puissances chrétiennes. Au- « jourd'hui qu'une réunion des puissants ré- « gulateurs de l'Europe, formée dans la pénin- « sule italienne, y délibère solennellement sur « les plus grands intérêts de l'humanité; que « toutes les nations en attendent le maintien « de la paix, la garantie du droit et de la dis- « pensation de la justice, le gouvernement « grec croirait manquer à son devoir, s'il n'ex- « posait encore une fois aux augustes mo- « narques alliés l'état de la Grèce, ses droits « et ses vœux légitimes, ainsi que la ferme « résolution où sont tous ses citoyens d'ob- « tenir justice des pouvoirs humains, comme « ils ont trouvé grace devant l'arbitre des em- « pires, ou de périr tous chrétiens et libres.

« Des torrents de sang ont été versés; mais « la bannière de la croix, partout victorieuse, « flotte sur les remparts du Péloponèse, dans

« l'Attique, l'Eubée, la Béotie, l'Acarnanie,
« l'Étolie, dans la majeure partie de la Thes-
« salie et de l'Épire, dans l'île de Crète et dans
« celles de la mer Égée. Tels ont été les progrès,
« tel est l'état de la nation grecque.

« Dans cette position, il est évident, pour
« tout homme qui connaît la Turquie, que les
« Grecs ne sauraient déposer les armes avant
« d'avoir conquis ou obtenu les garanties d'une
« existence distincte, indépendante et natio-
« nale, seul gage de l'intégrité du culte, de la
« vie des citoyens, de leurs propriétés et de
« leur honneur. Que si l'Europe, inquiète du
« maintien de la paix, condescend à négocier
« avec la Porte ottomane, dans la vue d'asso-
« cier la nation grecque à un même système
« de pacification générale, le gouvernement
« provisoire de la Grèce se hâte de déclarer
« officiellement, par la présente, qu'il n'ac-
« quiescera à aucune transaction, quelque
« avantageuse qu'elle puisse être en apparence,
« qu'après que les députés auront été admis à
« défendre sa cause, à exposer ses griefs, à
« constater ses droits, ses besoins et ses inté-
« rêts les plus chers. Si, contre toute attente,

« la demande qu'il fait vient à être rejetée, la « présente déclaration équivaudra à une pro« testation formelle que la Grèce suppliante « dépose, en ce jour, au pied du trône de la « justice divine; protestation qu'un peuple « chrétien adresse avec confiance à l'Europe et « à la grande famille de la chrétienté.

« Faibles et délaissés, les Grecs n'espéreront « alors que dans le Dieu fort; soutenus par sa « main toute puissante, ils ne fléchiront pas « devant la tyrannie; chrétiens persécutés de« puis quatre siècles pour être restés fidèles à « notre Sauveur et notre souverain Maître, « nous défendrons, jusqu'au dernier, son « Église, nos foyers et nos tombeaux : heu« reux d'y descendre libres et chrétiens, ou « de vaincre comme nous avons vaincu jus« qu'ici, par la seule force divine de Notre« Seigneur Jésus-Christ, et par sa divine as« sistance. »

Théodore Négris, qui était alors l'ame du corps exécutif, chargea André Métaxas et le colonel Philippe Jourdain de présenter ce manifeste au congrès de Vérone. Les députés furent en outre munis d'une lettre particulière

pour l'empereur de Russie, et d'une autre pour le souverain pontife (1).

A peine le gouvernement avait-il pris ces sages mesures que la flotte ottomane, comman-

---

(1) Les voici rapportées textuellement :

A SA MAJESTÉ ALEXANDRE I[er],

Empereur de toutes les Russies, etc., etc.,

Le président du gouvernement provisoire de la Grèce.

« Sire,

« Le gouvernement provisoire de la Grèce ose s'approcher du trône de Votre Majesté Impériale, pour y déposer l'hommage de la reconnaissance profonde dont toute la nation grecque est pénétrée pour les bienfaits de Votre Majesté. Oui, Sire, vous avez daigné accorder un asile dans vos états à nos frères menacés du glaive exterminateur de l'impie. Votre inépuisable bonté, après les avoir sauvés de la mort, prolonge et soutient leur existence. Ce glorieux exemple a été imité par vos sujets, que des liens célestes unissent à nous. Enfants d'une même Église, ils se sont tous empressés de secourir, avec un zèle fraternel, nos compatriotes décimés par le fer, errants, poursuivis par d'affreux souvenirs, et qui semblaient abandonnés même de l'espérance. Sire, vous avez fait plus : votre cœur magnanime a repoussé avec indignation les instances de nos ennemis, qui, enivrés de sang chré-

dée par Abdoullah-Pacha, forte de six vaisseaux de haut-bord, de seize frégates, de dix-huit corvettes et de soixante-quatorze bricks, parut en vue de l'île de Cythère. Assaillie par

---

tien, osaient revendiquer les victimes échappées à leur rage. Les bénédictions d'un peuple entier, toujours en présence de la mort, mais fidèle à la vraie religion; voilà l'hommage que le gouvernement provisoire de la Grèce est appelé à offrir à Votre Majesté, au nom de la nation. Les sentiments que les bienfaits de vos augustes prédécesseurs avaient inspirés aux Grecs, et qui se sont transmis d'âge en âge, ces sentiments héréditaires, devenus plus vifs, nous animent tous pour la personne sacrée de Votre Majesté Impériale.

« La reconnaissance d'une nation telle que la Grèce ne peut s'éteindre qu'avec elle. Daignez, Sire, vous souvenir d'elle à une époque aussi importante. En méditant sur les destinées de tant de peuples, de concert avec vos alliés, que la Grèce, ou plutôt que l'Église, dont Votre Majesté est le plus ferme soutien, demeure présente à votre pensée. La Grèce en armes, sous l'étendard de la croix, a le droit d'espérer que le descendant de tant de monarques orthodoxes, le libérateur de nations long-temps opprimées, ne voudra jamais son anéantissement ni son déshonneur.

« Nous prions Dieu, Sire, qu'il ait Votre Ma-

la tempête, elle alla mouiller dans le port de la Sude, à Candie; mais, pressée d'approvisionner Nauplie, elle remit à la voile malgré les vents contraires, et dans la nuit du 19 sep-

---

jesté Impériale en sa sainte garde, pour le bonheur de l'Europe entière et pour la gloire de notre sainte religion.

« En l'absence du président du pouvoir exécutif,

« *Le vice-président*,

« ATHANASE KANAKARIS.

« *Le secretaire d'état, ministre des affaires étrangères*,

« THÉODORE NÉGRIS.

« Argos, le 29 août 1822. »

A SA SAINTETÉ LE SOUVERAIN PONTIFE,

Le président du gouvernement provisoire de la Grèce.

« Très-saint Père,

« Il y a long-temps que le gouvernement provisoire de la Grèce désirait offrir à Votre Sainteté l'hommage de son profond respect; mais, occupé à satisfaire aux besoins les plus pressants de la patrie, qui exigeaient impérieusement toute sa sollicitude, il n'a pu, jusqu'à ce jour, remplir un devoir si doux. C'est avec joie qu'il s'en acquitte aujourd'hui, heureux d'avoir à joindre à l'expression de sa vénération celle de sa vive reconnaissance pour

tembre la vigie de Spezzia la reconnut à ses nombreux signaux.

La prise de cette île par les Turcs aurait entraîné celle d'Hydra et la ruine de toutes les

---

l'intérêt que Votre Sainteté a témoigné aux enfants de la Grèce. Plusieurs de nos compatriotes, que la sanglante persécution des impies a obligés de se réfugier dans les états de Votre Sainteté, nous ont assuré que vous aviez daigné, très-saint Père, les accueillir avec une charité évangélique, et leur accorder une protection toute paternelle. Ces traits de vertu, de la part de Votre Sainteté, nous ont pénétrés de reconnaissance sans nous surprendre. Le caractère vraiment apostolique que Votre Sainteté a déployé à une époque désastreuse est connu de tout le monde chrétien. Malgré les nuances différentes de culte qui séparent les peuples d'Europe, ils se sont tous réunis pour admirer et célébrer des vertus qui tournaient à la gloire de la religion et de son divin fondateur.

« Ces considérations nous encouragent à faire à Votre Sainteté une très-humble prière. Nous avons appris que les monarques chrétiens, la plupart attachés à l'Église dont Votre Sainteté est le chef, allaient bientôt se réunir en congrès pour statuer sur les intérêts de l'Europe. Daignez, très-saint Père, intercéder en notre faveur. Que la Grèce se relève enfin de l'état d'humiliation où les ennemis

forces maritimes de la Grèce. Cette considération n'avait point échappé au gouvernement;

---

du nom chrétien l'avaient plongée! Qu'elle soit secondée par les souverains de la chrétienté dans les nobles efforts qu'elle fait pour secouer le joug aussi barbare qu'ignominieux de l'impie! Assez long-temps elle a souffert le martyre pour la foi de Jésus-Christ; pendant quatre siècles elle a été abreuvée de larmes et d'injustices. Que le jour du bonheur se lève enfin pour elle, sous les auspices de Votre Sainteté! Ce jour, qui doit réjouir tous les fidèles, mettra le comble à la gloire de Pie VII.

« Votre ame sensible et généreuse, très-saint Père, vous inspirera des accents qui toucheront le cœur des rois chrétiens, disposés, d'ailleurs, comme nous le croyons, à soulager nos maux terribles. Confiants dans la bonté et dans les lumières de Votre Sainteté, nous vous prions, très-saint Père, de croire à notre sincère vénération et à notre vive reconnaissance, et de nous accorder votre sainte bénédiction.

« En l'absence du président du pouvoir exécutif,

« *Le vice-président*,

« ATHANASE KANAKARIS.

« *Le secrétaire d'état, ministre des affaires étrangères*,

« THÉODORE NÉGRIS.

« Argos, le 29 août 1822. »

il avait fait toutes les dispositions nécessaires pour la mettre à l'abri d'un coup de main : des cordons de troupes avaient été établis dans les endroits les plus accessibles, afin de s'opposer aux tentatives de débarquement; et Miaoulis, avec cinquante bricks, croisait devant ses côtes.

Dans la matinée du 20, on signala l'escadre ottomane qui s'avançait à pleines voiles dans le golfe d'Argos. Aussitôt Miaoulis partagea sa flottille en deux divisions : la première, qu'il commandait lui-même, se plaça par échelons dans le détroit de Spezzia; la seconde reçut l'ordre d'attirer l'avant-garde des Turcs entre Hydra et Hermione, et de manœuvrer de manière à séparer leurs forces : elle engagea l'action ; mais, attaquée avec la dernière opiniâtreté, elle plia et courut risque d'échouer sur la plage de la Morée. Pour lui donner le temps de s'éloigner, Pipinos s'élança avec son brûlot au milieu des ennemis; il aborda par la proue une de leurs frégates, et se sauva sur le canot avec l'équipage; plusieurs Turcs s'élancèrent à bord de la machine incendiaire, et parvinrent à l'écarter; mais le feu devint en un instant si violent qu'ils furent tous brûlés ou noyés.

Les femmes d'Hydra, rassemblées sur les rochers, attendaient avec anxiété l'issue d'un combat qui devait décider du sort de la Grèce. A l'aspect du désordre des Grecs, elles remplirent l'air de leurs lamentations; plusieurs s'écrièrent qu'elles allaient se séparer de leurs lâches époux qui trahissaient la patrie.

Cependant le Capitan-Pacha, débarrassé de l'une des divisions grecques, tourne tous ses efforts contre l'autre; sa flotte, favorisée d'une brise légère, vomissant la mort de toutes parts, s'avance contre les Grecs, qui se déconcertent; déja la victoire penche du côté des ennemis. Antoine Criésis, voyant l'imminence du péril, se porte avec son brick au milieu de quatre frégates; elles l'accueillent par une terrible canonnade; Criésis disparaît dans les tourbillons de fumée; Miaoulis, suivi de Lébessis, de Panajotas, des frères Raphaël et de quelques autres capitaines, vole à son secours; le combat devient alors général; les Turcs, après quatre heures d'une lutte opiniâtre, se retirent en désordre, et les batteries de Spezzia prennent leurs vaisseaux en poupe. Dans cette action, chaque Grec eut sa part de

gloire; mais Criésis se fit surtout remarquer. Un brave Philhellène qui se trouvait alors à son bord, et que plus tard j'eus l'occasion de voir à Hydra, me dit avec enthousiasme : « Je donnerais ma vie pour assister « encore à ce spectacle aussi terrible que « magnifique; j'ai souvent eu lieu d'observer, « pendant le danger, l'attitude de Criésis; à « mesure que le péril augmentait, sa physio- « nomie s'animait, et ses yeux brillaient d'un « éclat plus vif. »

Le 23, les deux escadres se retrouvèrent en présence : les Turcs essayèrent de nouveau de s'approcher de Nauplie; mais les habiles manœuvres de Miaoulis qui ne cessa de les harceler, et un calme qui les surprit dans l'après-midi, les empêchèrent de continuer leur route. Vers le soir, la chaleur devint étouffante; l'horizon se chargea de nuages; tout annonçait un orage; il éclata; le ciel fut sillonné d'éclairs; la mer n'offrit qu'une vaste nappe d'écume; les Turcs voulurent profiter du désordre des éléments pour entrer dans le port de Nauplie; mais leurs navires furent le jouet des flots; un coup de foudre ayant brisé le grand mât de leur vaisseau amiral, ils

furent saisis d'une terreur superstitieuse, et n'osèrent avancer davantage.

Le 24, le soleil éclaira les deux flottes au sud de Spezzia. Le commandant de la division française envoya un de ses officiers à bord du Capitan-Pacha pour lui remettre un Géorgien mahométan qui, échappé pendant la nuit d'un bâtiment hydriote, s'était réfugié sous le pavillon français. Ce Géorgien instruisit le Pacha de ce qui concernait les forces et les projets des Grecs; il l'intimida par la peinture qu'il lui fit de l'exaltation des marins, et surtout par l'avis que six brûlots se trouvaient devant Nauplie. L'amiral turc expédia pour cette place un brick autrichien chargé de vivres, le fit escorter par une de ses frégates, et se tint à l'embouchure du golfe. Un brûlot donna la chasse à ce bâtiment, et le captura; un galiondgi s'y trouvait; il était porteur de trois lettres du pacha pour le commandant de Palamidi; en voici quelques fragments, qui pourront donner une idée de la fausseté des bulletins turcs.

« Grace au tout-puissant Allah, depuis en-
« viron une lune nos affaires ont commencé

« à prendre une tournure assez favorable : le « château de Souli a été pris ; des infidèles « qui s'y trouvaient, les uns ont été passés au « fil de l'épée, les autres se sont dispersés dans « les montagnes. Plusieurs visirs sont entrés « dans Missolonghi, après s'être rendus maîtres « de tous les environs... Nous sommes sortis « de Patras le 13 du mois dernier ; mais les « vents contraires ne nous ont permis d'arri- « ver aux parages d'Hydra et de Spezzia que « le 5 de mouharème. Aujourd'hui, après avoir « découvert quarante bâtiments hydriotes et « spezziotes qui se dirigeaient audacieusement « sur nous, nous avons formé une ligne de « bataille, et les infidèles ont résisté pendant « six heures ; mais graces en soient rendues à « la faveur du Prophète : six de leurs vaisseaux « ont été coulés bas par notre artillerie, et « deux autres, une corvette et un brick, ont « été incendiés par nos matières inflamma- « bles... Comme il n'y a pas assez d'eau dans « le fond du golfe, notre invincible flotte « ne peut y entrer. Nous sommes informés « d'ailleurs que six brûlots des infidèles se « trouvent près du petit fort de Nauplie, et

« dix autres à l'île de Spezzia, disposés à nous « attaquer. »

Le 25, l'invincible flotte se tenait en panne; les Grecs l'assaillirent et lui brûlèrent un brick. Le 26, un vaisseau de ligne toucha sur quelques petits rochers qui s'étendent, à fleur d'eau, au sud-est d'Hydra; l'équipage, n'ayant aucune idée de la manœuvre, s'épuisa en vains efforts pour le dégager; alors le capitaine eut recours à vingt-deux Hydriotes qu'il tenait enchaînés dans la cale; ces braves refusèrent de lui obéir, en disant qu'aucun tourment ne les forcerait à prêter le secours de leurs bras aux ennemis de leur pays : un seul feignit d'y consentir; mais, à peine délivré de ses fers, il se jeta dans la mer, et parvint à se sauver à la nage. Les Grecs, profitant de l'embarras où se trouvait le vaisseau, dirigèrent contre lui deux brûlots; il allait devenir la proie des flammes, lorsque tout à coup il se remit à flot et échappa du danger.

Le lendemain, les Turcs appareillèrent pour les Dardanelles; poursuivis par les Grecs, ils doublèrent les îles de l'Archipel. A la vue de leur fuite honteuse, le commandant de la division française dit à un de ses officiers :

« J'aimerais mieux être Miaoulis que Capitan-Pacha. » Hommage involontaire rendu à l'immortel vieillard d'Hydra, qui dans cette circonstance dévoila plus que jamais ses rares talents, et sut mettre à profit toutes les fautes de l'ennemi.

Les batailles navales du golfe d'Argos décidèrent du sort du Péloponèse ; mais la tempête grondait encore sur d'autres points de la Grèce ; le foyer de la guerre était alors dans l'Étolie ; Mavrocordatos, n'ayant sous ses ordres que mille hommes pour faire tête à deux armées nombreuses, était forcé de reculer devant l'ennemi ; on lui conseilla de se sauver dans la Morée. « Les habitants de ces contrées-ci, répondit-il, ne méritent pas que de braves gens se sacrifient pour eux ; mais si je m'éloigne, ils se soumettront aussitôt, et c'en sera fait de la Grèce ; c'est ici que nous devons mourir. » Il entra dans Missolonghi, et laissa à Marc-Botzaris le soin d'arrêter les Turcs, jusqu'à ce qu'il eût mis cette ville en état de défense.

La population de Missolonghi était alors réduite à quelques familles qui n'avaient eu aucun moyen de se réfugier à Calamos ou

dans le Péloponèse. Ses fortifications, pratiquées contre toutes les règles de l'art, ne consistaient qu'en une muraille peu solide et ceinte d'un fossé de sept pieds de largeur; elles étaient d'ailleurs d'une telle étendue, que pour leur défense il n'eût pas fallu moins de quatre mille hommes; quatre vieux canons de marine et quelques pièces de campagne formaient toute l'artillerie de cette place; les munitions de guerre et les vivres, excepté le maïs qui était abondant, ne suffisaient point pour un mois. Mavrocordatos s'occupa d'abord à réparer le rempart à demi ruiné, et à dégager le fossé des décombres qui l'obstruaient; pour tromper l'ennemi sur la force de la garnison, il fit ajuster au bout de pieux un assez grand nombre de baïonnettes trouvées dans un magasin, et les distribua sur les points les plus menacés; enfin il dépêcha des exprès à tous les chefs de la Morée et d'Hydra, pour demander un prompt secours.

Le 5 novembre, Marc-Botzaris, après une résistance héroïque près de Crionéri, vint rejoindre Mavrocordatos. On était encore à fortifier la ville, et à créneler les maisons les plus élevées, lorsque les Turcs, au nombre de

douze mille, conduits par Omer-Vrione et Réchid-Pacha, vinrent se placer devant la porte, à une demi-portée de fusil; en même temps, Jussuf-Pacha, avec trois bâtiments, fit le blocus par mer. C'était le 7 novembre; et c'eût été le dernier jour des assiégés, si les Turcs eussent tenté sur tous les points un assaut général. Le feu bien nourri des Grecs, la vue des baïonnettes dont ils avaient hérissé les murs, et leurs fréquents roulements de tambour, en imposèrent aux ennemis, qui, dans l'espoir de s'emparer de la place sans effusion de sang, entamèrent les négociations et accordèrent aux Grecs un armistice de six jours; Marc-Botzaris feignit d'être disposé à leur livrer Missolonghi à prix d'argent, renoua ses anciennes liaisons avec Ago-Vassiar, aga qui jouissait d'un grand crédit auprès d'Omer-Vrione, et profita de cet intervalle pour fortifier la ville. Depuis quelques jours, les Missolonghites s'étaient emparés d'un brigantin turc échoué près de Vassiladi; quatre de ses canons servirent à l'armement de deux barques qui furent placées à l'extrémité de la muraille. On parvint même à tirer cinq cents hommes de renfort d'Anatolico, seule ville de

l'Étolie qui n'eût point été envahie par les Turcs.

Le 13, Ago-Vassiar ayant pris à l'écart Botzaris : « Le terme de la trève, lui dit-il, expire demain; la somme promise est prête; quand nous rendras-tu Missolonghi ? — Patience, mon ami; ne précipitons point les choses; ce Mavrocordatos a sous ses ordres un régiment de Francs ; il faut que je les achète; donne-moi seulement du temps. — Et quel est le nombre de ces infidèles ? — Sept cents. — Et celui de vos autres soldats ? — Deux mille trois cents; mais ne t'en mets pas en peine : ils ont toute confiance en moi; accorde-moi quelques jours encore. — Oui; Botzaris n'a jamais menti; je compte sur toi ; mais prononce ce serment qu'un brave n'a jamais violé : Bessa-ia-bessa (1), fils de Kitsos ! — Bessa-ia-bessa, illustre aga ! » A ces mots, le héros souliote se retira tout confus, et portant la main sur son front couvert de rougeur : « Ah ! pour la patrie, dit-il, il faut sacrifier jusqu'à son honneur. »

---

(1) Foi pour foi.

Ago-Vassiar, de retour au camp, persuada à Omer-Vrione de temporiser encore : celui-ci à son tour tenta de suspendre la fougue de Réchid-Pacha qui voulait donner l'assaut; mais Réchid persistant dans ses dispositions, il s'éleva entre eux une querelle par suite de laquelle ils ne voulurent, durant quelques jours, concerter ensemble aucune opération. Outre cette mésintelligence entre Réchid et Omer-Vrione, il en survint une autre plus forte encore entre ce dernier et Jussuf-Pacha, qui, pour s'approprier l'honneur de l'entreprise, avait fait dire à la garnison qu'elle ne devait se rendre qu'à lui seul. Mavrocordatos sut tirer parti de cette proposition, en la communiquant aux deux généraux turcs, et se montrant disposé à l'accepter; Omer-Vrione, pour prévenir Jussuf-Pacha, s'empressa, par l'intermédiaire d'Ago-Vassiar, de mettre plus d'instances dans ses relations avec Marc-Botzaris; Réchid-Pacha de son côté fit des avances aux assiégés, et n'épargna rien pour avoir la préférence sur ses concurrents. Ainsi, les trois pachas, rivaux l'un de l'autre, perdirent leur temps en pourparlers que Botzaris et Mavrocordatos surent traîner en longueur.

Cependant les courriers, que Mavrocordatos avait expédiés pour demander des renforts, étaient arrivés dans la Morée ; plusieurs chefs, rivalisant de zèle, se montrèrent prêts à voler au secours de Missolonghi ; le gouvernement invita les sénateurs d'Hydra à envoyer une flotte pour concourir à la délivrance de cette place ; ils répondirent que les fonds leur manquaient ; alors il y eut dans le Péloponèse une assemblée des capitaines et des primats, dans le but de faciliter les moyens d'une expédition maritime. Nicétas déposa le premier au milieu d'eux un sabre enrichi de diamants : « C'est tout ce que je possède, dit-il, et j'en fais présent à la patrie. » Hypsilantis offrit son argenterie ; un de ces mauvais conseillers, qui s'attachent aux grands pour les perdre, lui représenta qu'il contribuait par sa générosité à l'élévation de Mavrocordatos : « Malheureux ! lui répondit-il, est-ce le moment de songer à mes intérêts personnels ? » Tous suivirent l'exemple de ces vertueux citoyens, et l'équipement des vaisseaux fut bientôt effectué.

Le 24, douze cents Péloponésiens, commandés par Pierre Mavromichalis, André Zaïmis, Kanélos Délyanis et André Londos, dé-

barquèrent à Missolonghi. Ces Grecs, ayant pris part aux victoires remportées sur Dram-Ali, étaient encore animés par le souvenir de leurs triomphes; ils communiquèrent à la garnison leur ardeur guerrière; Botzaris et Mavrocordatos étaient d'avis de se tenir quelque temps encore sur la défensive; mais, cédant à l'enthousiasme des soldats, ils leur permirent de faire une sortie : elle coûta quelques centaines d'hommes à l'ennemi. D'après les conseils du capitaine souliote, Pierre Mavromichalis, avec cinq cents Moraïtes, alla prendre terre à Dragamestre, pour armer les habitants de Valtos et de Xéroméros, et mettre les assiégeants entre deux feux.

Le 15 décembre, Omer-Vrione reçut la nouvelle alarmante que toute la Grèce occidentale s'était de nouveau révoltée. Parmi plusieurs lettres que lui adressèrent les commandants des divers détachements qu'il avait laissés en Étolie, nous citerons la suivante de Tahir-Abas :

« Glorieux Pacha !

« J'ai fait tous mes efforts pour solder un « millier de Scypétars; mais je n'ai pu réus-

« sir : ils aiment mieux mourir de faim que « d'avoir affaire avec Botzaris. J'ai de tristes « renseignements à vous donner : tous les in-« fidèles (puissions-nous boire leur sang!) « ont repris les armes : Rangos et le béi de « Mania ont insurgé l'Étolie; les capitaines de « l'Acarnanie sont suspects; les guiaours sont « toujours faux : coiffez-les d'un turban, enve-« loppez-les d'un cafetan, le signe de l'infidé-« lité ne s'effacera jamais de leur front. Tant « que nous laisserons un fusil à ces khirsizes « (brigands) de la Romélie, ils le déchargeront « sur nous. Pour faire danser l'ours à son gré, « on doit lui arracher les ongles et les dents, « et suspendre à son cou une chaîne pesante. »

Omer-Vrione, craignant d'être lui-même cerné par les Grecs, voulut essayer une attaque générale; connaissant leurs rites religieux, il crut devoir, pour cette entreprise, profiter de la nuit du 6 janvier, que les chrétiens de l'Église d'Orient consacrent à la célébration de Noël. Un Grec transfuge instruisit Botzaris de ce projet; le capitaine souliote ordonna que pendant cette nuit toutes les églises fussent fermées, que tous les soldats se tinssent sous les armes, et que les cloches ne

sonnassent que pour annoncer l'approche de l'ennemi. Ses ordres furent fidèlement exécutés.

A l'heure fixée pour l'assaut, huit cents Albanais se jetèrent dans le fossé avec des fascines et des échelles; mille autres se tinrent à peu de distance pour les soutenir. Les deux généraux turcs, que le péril avait réconciliés, formèrent la troisième ligne avec le fort de leur armée. Au signal convenu, la première division escalada les murailles; deux porte-drapeaux y plantèrent le croissant; les Grecs, encouragés par l'exemple de Botzaris, reçurent les assaillants à coups de sabre; ils les repoussèrent dans la tranchée, et s'élancèrent à leur poursuite; la seconde colonne des ennemis vint à leur rencontre; ils la culbutèrent, et rentrèrent dans la ville, après avoir mis en pièces neuf cents Albanais. Le lendemain, les glacis étaient jonchés de cadavres; et Omer-Vrione qui la veille disait en plaisantant à ses officiers, que son intention était de fêter à Missolonghi la Nativité du Christ, retiré maintenant dans la tente de Réchid, délibérait avec lui sur les moyens d'opérer leur retraite.

Le 13 janvier 1823, à deux heures du matin, les Barbares s'étaient déja mis en marche;

à l'aube du jour, le silence qui régnait dans les retranchements des ennemis fit présumer aux Grecs que le siége était levé; néanmoins ayant peine à croire à un départ aussi précipité, ils envoyèrent quelques tirailleurs pour s'en assurer; ceux-ci trouvèrent dans le camp huit canons en bronze, deux obusiers, plusieurs fusils et une grande quantité de provisions de guerre et de bouche.

La garnison de Missolonghi se mit aussitôt sur les traces des ennemis, qui fuyaient, partie avec Omer-Vrione par le sentier de Clissova, partie avec Réchid-Pacha vers Kirassova. Le 14, elle surprit Omer-Vrione aux bords de l'Achéloüs; ce fleuve était grossi par les pluies; les Turcs n'osaient le traverser; mais déja l'armée grecque les presse : les balles sifflent à leurs oreilles; les flots mugissent devant eux; après quelques moments d'hésitation, ils s'attachent par des cordes les uns avec les autres, et tentent le passage; dix-sept cents périssent emportés par la rapidité des eaux; les autres parviennent à gagner la rive opposée, et, après avoir essuyé les attaques des paysans de Valtos et de Xéroméros, ils ne respirent qu'aux portes d'Arta. Les Grecs re-

tournèrent dans les murs de Missolonghi en chantant leur triomphe (1).

Deux autres événements avaient précédé ce succès des Hellènes. Le 9 novembre 1822,

---

(1) J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de placer ici le chant héroïque de Missolonghi ; il présente, sous une forme originale quoique parfois bizarre, des détails que je ne crois pas devoir omettre. Le voici :

« Que ne suis-je oiseau ? que ne puis-je m'élever « dans les airs et voir la Romélie, la triste ville de « Missolonghi arrêtant la Turquie, quatre pachas « et les chefs de l'Albanie avec douze mille hom- « mes ? La terre est hérissée de canons ; la mer porte « des vaisseaux menaçants ; les boulets tombent « comme la grêle, et les balles menues comme « le sable du rivage. Missolonghi répond ; mais « son feu ménagé est peu nourri : quatre cents « guerriers seulement défendent ses remparts. Ren- « dez-vous, leur crie-t-on, bas les armes ! Mais eux, « ils veulent la guerre, ils veulent mourir en com- « battant. Petits, grands, s'écriaient : Délivrons « la patrie ou périssons ! Honorons le pays qui est « la fleur de la Grèce, la clef de la Romélie et la co- « lonne de la Morée ! Le prince et le général Marcos « leur disaient : Mes enfants, tenez tant que vous « pourrez ; des renforts nous viendront par terre « et par mer. — Fussions-nous même abandonnés,

Kanaris et Kyriakos montèrent leurs brûlots, et, accompagnés de trois bricks de guerre, sortirent d'Ipsara, pour aller détruire l'armée navale des Turcs mouillée à Ténédos. Le jour

---

« nous ne céderons pas encore; nous honorerons la « nation comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour... « Les secours arrivèrent; les Péloponésiens avec Pé« tro-béi et quelques insulaires portèrent les en« seignes de la Morée, et les plantèrent sur le re« tranchement. Alors les Turcs avalaient des cou« leuvres; ils se rassemblèrent au son de leurs tim« bales, pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. « Omer-Pacha appela à grands cris les Albanais, les « Tsohadars choisis d'Ali-Pacha : Où êtes-vous, mes « Tsohadars, élèves d'Ali-Pacha? Honorez à présent « la Turquie; élancez-vous dans le fossé!.. Tous « ont juré, par Mahomet, d'entrer dans Missolonghi « pour tout saccager. Le jour de Noël, avant l'au« rore, ils ont crié : Allah! Allah! et ont donné l'as« saut. Leur effort tomba sur les Missolonghites, « qui se trouvaient séparés des Péloponésiens; ils « croyaient avoir affaire à des pêcheurs, mais ils « trouvèrent de braves palikares; ils ont mis des « échelles pour monter, et sous les coups de fusil « et sous les coups de sabre, ils tombaient comme « des grenouilles. Combien ont péri dans cette at« taque! Qui peut se le figurer? Qui peut les comp-

d'après, ils doublèrent sous pavillon ottoman le cap de cette île, et vers le soir se trouvèrent à l'entrée du port; les bâtiments qui

« ter? Deux Hellènes seulement, connus dans Missolonghi, ont succombé; l'un se nommait Nicolas Kakouris, et l'autre Georges Mouroulis. Tous les ont regrettés, parce qu'ils étaient braves. S'ils ont été tués, ne pleurez pas leur trépas : ils sont morts pour la patrie; ceux qui périssent pour elle ne meurent pas; ils laissent un beau nom, et s'en vont avec gloire. Les Turcs vaincus s'enfuient sans tourner la tête; les Grecs, au contraire, sont dans l'allégresse; ils rient, ils chantent. Les drapeaux des Turcs restent dans le fossé; les Grecs les ramassent et en font un faisceau; puis, ils les partagent dans les batteries, et ceux qui les prennent en font la parure de leurs ânes. Alors les lâches Barbares fuyaient honteusement; ils pleuraient de désespoir comme des enfants sans raison, et se frappaient le sein avec une fureur effrénée. Ils se sont arrêtés à Vrachori, au bord du fleuve; ils craignaient de le traverser, car il descendait rapide... Quelle étrange invention le démon leur inspire! ils prennent des cordes et se lient les uns avec les autres pour tenter le passage; dix-sept cents y périssent emportés par les eaux. »

les escortaient faisaient semblant de leur donner la chasse; deux frégates ennemies, qui étaient en croisière, ayant pris le change, firent signe aux brûlots de les suivre, et bientôt ils entrèrent ensemble dans la rade. C'était sur la brune, et l'on ne pouvait distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de mâts; mais il se fit connaître lui-même, en répondant aux signaux des frégates par trois coups de canon. « Nous l'avons attrapé..... courage, compagnons ! » dit Kanaris. Et, se dirigeant du côté d'où la canonnade était partie, il fond sur sa proie, et s'y attache; le navire s'embrase; le Capitan-Pacha, avec une trentaine des siens, parvient avec peine à s'échapper; la confusion se met dans toute l'escadre; les Turcs de la forteresse de Ténédos, croyant que c'est la flotte grecque qui est entrée dans le port, déchargent aveuglément leurs batteries sur leurs propres vaisseaux, qui coupent leurs câbles, se heurtent, se brisent les uns contre les autres, et gagnent enfin le large; au moment où ils se croient hors de péril, une furieuse tourmente survient au milieu des ténèbres, et les disperse; plusieurs d'entre eux s'ensevelissent sous les flots; douze bri-

gantins donnent sur la plage sablonneuse de la Troade; deux frégates et une corvette, abandonnées on ne sait comment par leurs équipages, sont transportées par les courants jusqu'à Paros; les braves brûlotiers, accueillis par les bricks qui les attendaient, s'en retournent à Ipsara, vainqueurs à la fois des ennemis et de la tempête.

Un mois plus tard, Nauplie tomba au pouvoir des Grecs. Ce fut le 12 décembre, jour où l'on célèbre en Grèce la fête de saint André, patron du Péloponèse. Quoique cette place eût été prise d'assaut et pendant la nuit, la victoire des Grecs ne coûta pas une seule goutte de sang, les assiégeants ne leur ayant pas opposé la moindre résistance; traités avec la plus grande humanité, ils furent tous transportés à Scala-Nova. Mais ils n'eurent pas plus tôt touché le sol de l'Asie-Mineure, qu'ils tentèrent de massacrer les Hydriotes qui les y avaient conduits; n'ayant pas réussi, ils tournèrent leur fureur contre les chrétiens de Scala-Nova, et égorgèrent tous ceux que les gouverneurs du pays n'eurent pas le temps de sauver.

Après la chute de Nauplie, le corps exécutif

envoya des circulaires par toute la Grèce, pour hâter l'élection des députés du second congrès national, qui devait avoir lieu dans la petite ville d'Astros. Les nominations se firent partout au mépris des lois existantes : dans la Morée, les primats s'élurent eux-mêmes mandataires du peuple; à Hydra, les sénateurs; dans la Grèce continentale, les capitaines; et dans l'Archipel, les démogérontes.

Au milieu de mars 1823, plusieurs canots à voiles triangulaires, connus dans le pays sous le nom de tréchandins, apportèrent à Astros les représentants de la mer Égée; ceux du Péloponèse et de la Romélie s'y trouvaient déja réunis; pour commencer les travaux législatifs, on n'attendait que l'arrivée de Colocotronis, d'Ulysse et d'Hypsilantis. Tout annonçait que l'assemblée serait orageuse : partout on voyait un grand penchant à se disputer, des prétentions hautaines et des haines invétérées; chacun semblait être venu à Astros plutôt pour terrasser son antagoniste que pour délibérer sur les intérêts publics.

La première séance se tint le 10 avril dans un jardin à l'ombre des citronniers. A peine le jour avait paru, que le plus âgé des députés

occupa le poste de président provisoire. C'était un coup d'œil bizarre que cette réunion d'hommes différents de costumes, de mœurs et de caractère : d'un côté, l'on voyait les Maniates aux cheveux flottants, et aux larges culottes formant des plis autour de leur ceinture ; de l'autre, figuraient les primats de la Morée, la plupart coiffés d'une espèce de turban, et portant une pelisse doublée d'hermine ; ici, se trouvait Hypsilantis, vêtu à l'européenne ; là, le sauvage Colocotronis, étalant un grand luxe dans son accoutrement albanais ; plus loin, le regard s'arrêtait sur la morgue magistrale des sénateurs d'Hydra, ou sur la figure mobile et spirituelle des Ipsariotes. Ulysse parut bientôt, roulant des yeux farouches ; à l'aspect de Négris, il pâlit de colère, et vint d'un air sombre prendre place sous un arbre isolé. Avant d'ouvrir les discussions, chaque membre prononça ce serment : « Au nom de Dieu et de mon « pays, je jure d'agir avec un pur et iné« branlable patriotisme, de travailler à une « sincère union, et d'abjurer tout sentiment « d'intérêt personnel dans tous les débats qui « vont avoir lieu. » On procéda à l'élection du président et du secrétaire ; le choix tomba

sur Pierre Mavromichalis et sur Négris; à la nomination de ce dernier, Ulysse ne put dissimuler son ressentiment; il dit à un de ceux qui louaient à ses côtés les lumières de Négris : « Ce ne sont point les vaines proclama« tions du gouvernement qui ont détruit Dram« Ali; le seul courage des soldats a retenu la « Grèce aux bords de l'abîme, où quelques « hommes pervers et turbulents allaient la « plonger. » Pendant toute la journée le congrès entendit différents rapports sur l'amélioration des finances, de l'armée, de la jurisprudence, et nomma une commission pour reviser le code politique.

La plupart des capitaines s'étant aperçus, dès le premier jour, que les chefs civils, aidés de Négris, allaient avoir la prépondérance dans l'assemblée, s'unirent autour d'Hypsilantis pour balancer leur autorité; les chefs civils, de leur côté, pour miner la puissance des capitaines, proposèrent une loi qui donnait au gouvernement la faculté de distribuer des brevets de capitaine aux officiers subalternes qui avaient servi la patrie durant l'année précédente. Ulysse, se tournant du côté des primats, s'écria : « Vous voulez, par vos diplômes, semer

tros sans avoir déchiré ses entrailles. Néanmoins Négris, malgré sa pusillanimité naturelle, se fiant à la force de son éloquence, se présenta chez lui dans la nuit du 15. A son aspect, Ulysse s'élança de son sopha, et portant la main sur son sabre : « Je suis, lui dit-il, le fils d'Androutsos; me reconnais-tu? — Ta voix terrible me l'aurait appris, si je ne connaissais déja le plus grand général de la Grèce. Je suis coupable; j'en ai du moins l'apparence; mais, avant de me punir, tu dois m'écouter; oui, tu le dois. — Le lion dédaigne d'écraser la fourmi qui se meut à ses pieds; parle. — Je t'ai persécuté; des hommes pervers, les circonstances, la destinée m'y ont entraîné : mais juge par le mal que je t'ai fait du bien que je pourrai te faire; deviens mon ami, et je te sacrifierai mes liaisons, mes devoirs, mon existence, tout; je sens en moi le désir ardent de t'élever au pouvoir suprême. Capitaine, la pensée et la force régissent le monde; j'ai la parole, tu as l'épée; unissons nos armes. — Plus je t'entends, plus mon orgueil s'irrite de te voir faire tous tes efforts pour me tromper. Hier mon persécuteur, aujourd'hui mon ami! Qui t'a pu inspirer un

changement si prompt? — L'intérêt; c'est lui qui force les héros à faire des sacrifices sublimes, et les saints même à subir le martyre. J'abandonne dès ce moment le parti des primats; transfuge, je viens dans ta tente; j'ai été quelque temps la cheville ouvrière de leur politique : vains automates, ils ne pensaient que par ma tête, ils ne parlaient que par ma bouche. Maintenant tout doit changer: un autre m'a remplacé. — Et qui pourrait compter sur toi, lorsque Mavrocordatos est ton ami? — Que me font Mavrocordatos et ses ruses? Je le hais comme l'enfer; je l'ai toujours haï. Son amitié!.. je la rejette; je l'ai acceptée, quand mon honneur était compromis. Il m'a caressé, lorsqu'il avait besoin de mon bras pour renverser son rival; je le gêne; il se débarrassera de moi tôt ou tard. Prévenons ses intrigues; unissons nos haines pour le perdre. — Tu m'entraînes; tes paroles ont quelque chose qui pénètre le cœur : touche ma main... Ah! si tu m'abusais... écoute : le serpent par d'habiles détours fuit quelque temps le châtiment qu'il a mérité, mais à la fin la hache l'atteint... Je ne te fais qu'une seule remarque : l'homme qui m'insulterait

pourrait éviter la vengeance de Dieu, mais non la pointe de mon épée. »

Ulysse, lié secrètement avec Négris, allait bouleverser tout. « Promulguons, criait-il à ses « partisans, une autre constitution, et traçons-« en les pages avec le sang de nos primats. » Ceux-ci, voyant leurs jours en péril, tâchèrent de diviser les capitaines, et de s'attirer les plus influents d'entre eux; Papa-Fléchas offrit de leur part à Hypsilantis la présidence du corps législatif. « Je suis venu en Grèce, lui dit Hypsilantis, non pour courir après des charges, mais pour coopérer à la délivrance de la patrie. Je ne vois aucune chance de salut pour elle, tant que ces kodjabachis auront le pouvoir dans leurs mains : je puis me tromper; mais je ne sacrifie point mes sentiments à mes intérêts. » Anagnostaras prit Nicétas à part, et se mit à le prêcher en faveur des primats; ce simple capitaine lui répondit en se bouchant les oreilles : « Je ne t'écoute pas; laisse-moi te fuir; je sais manier l'épée mieux que la parole; tu veux me duper, et tu y parviendras si je reste avec toi. » Il n'en fut pas ainsi de Colocotronis : il se laissa corrompre par Anagnoste Délyanis. Le parti d'Ulysse et de Négris, affai-

bli par cette défection, vit ses projets traversés, et ne pensa plus qu'à réformer la constitution.

Mavrocordatos parut dans l'assemblée; il lutta pied à pied avec Négris sur le terrain de la législation; dans la chaleur de la dispute, il s'écria : « Voulez-vous faire du corps exécutif une créature du sénat? — Il serait à désirer, répondit Ulysse avec aigreur, qu'il n'existât plus à l'avenir, surtout si ses membres pouvaient être semblables à ceux de 1822. »

Pressé par Ulysse, le congrès émit le décret suivant :

« La seconde assemblée constituante de la « Grèce, après avoir adopté les changements « et les améliorations que réclament l'expé- « rience et l'intérêt de la nation, décrète :

« Que le pouvoir exécutif ne pourra établir « de loi, ni faire aucune innovation dans la « constitution, dans quelque circonstance que « ce puisse être.

« Que la constitution, ainsi revisée et rati- « fiée du consentement général, sera immé- « diatement promulguée dans toute la confé- « dération. »

Ensuite, les primats du Péloponèse mirent à l'ordre du jour une loi relative à la vente

des domaines nationaux. La plupart d'entre eux, avides des terres de la péninsule, s'étaient promis de s'aider mutuellement dans l'achat, et dévoraient déja dans leur cœur les riches produits de l'Élide, de la Corinthie et de l'Argolide. Cette question agitée produisit dans l'assemblée la plus vive rumeur; Négris éleva la voix, et combattit la cupidité des grands avec la chaleur d'un audacieux tribun; les soldats affichèrent ce projet de loi sur un arbre, et le fusillèrent tous à la fois, en s'écriant qu'ainsi serait percé de leurs coups celui qui ravirait à la patrie un seul arpent de terre.

Dans ses dernières sessions, le congrès abolit la gérusie, l'aréopage et la junte de la Grèce occidentale; il établit des éparques ou gouverneurs pour les provinces, et un harmoste ou directeur pour la Candie; il déféra le poste de généralissime du Péloponèse à Colocotronis, celui de l'Étolie et de l'Acarnanie à Marc-Botzaris, et adressa au peuple un acte constatant le résultat de ses travaux (1).

---

(1) Le voici :

« La guerre nationale des Grecs pour la déclaration et le maintien de leur indépendance continue

La présidence du sénat fut confiée provisoirement à Jean Orlandos, celle du corps exécutif à Pierre Mavromichalis, et le secrétariat d'état à Mavrocordatos.

---

depuis trois ans. Pendant ce laps de temps, le tyran n'a pu obtenir de succès contre nous, ni sur terre ni sur mer; nos ennemis sont tombés par milliers, victimes de la témérité de leurs chefs; des places fortes ont été prises, le territoire a été agrandi, et le bruit de nos armes a retenti jusque sous les murs de Byzance.

« C'est à Épidaure que la Grèce eut le bonheur de manifester le premier acte de sa volonté et de son indépendance, en établissant un gouvernement national, et en instituant ses lois fondamentales. Seize mois après, la seconde assemblée du peuple a été convoquée à Astros. Après avoir soumis le code politique à un nouvel examen d'après le vœu de la nation, elle a décrété les améliorations que lui dictait l'intérêt commun. L'état des finances, les rapports publics, les ressources de la patrie, ont été discutés avec un égal soin; des mesures nécessaires ont été prises pour l'entretien des armées de terre et de mer, qui continueront à rendre vaines toutes les menaces futures de notre ennemi. Conformément à la loi heureusement instituée à Épidaure, il est décrété que le gouverne-

L'assemblée nationale allait se dissoudre, lorsqu'elle reçut des dépêches d'André Métaxas qui s'était présenté à Vérone; les députés,

---

ment provisoire a commencé sa seconde période administrative, et qu'il s'occupera des grands devoirs qui sont confiés à sa vigilance et à son patriotisme. Avant de se séparer, il reste encore un devoir à remplir au congrès; il proclame donc au nom du peuple grec, devant Dieu et les hommes, l'existence politique des Hellènes et leur indépendance, pour lesquelles la nation a déja versé des torrents de sang, avec la résolution inébranlable de tous et de chacun de conserver la liberté conquise, ou de s'ensevelir les armes à la main dans la tombe, comme il convient à des hommes résolus de combattre pour les droits qu'ils ont reçus de la nature, et pour la sainte religion qu'ils professent. Privés de leur liberté et de leurs propriétés, exposés à des cruautés inouïes de la part de ceux qui ne connurent jamais ni humanité ni justice, les enfants d'une terre héroïque n'ont jamais oublié la gloire de leurs ancêtres; ils sentent qu'en secouant le joug de la barbarie et en délivrant leur pays, ils n'ont fait que remplir une obligation sacrée, imposée par les devoirs de la religion, et commandée par les progrès des lumières.

« Un des objets du présent congrès, élu par le

pleins d'espérances, en lurent avidement le contenu, dont voici quelques fragments :

« Des hommes qui ne rêvent que Carbo-

---

choix libre et désintéressé du peuple, a été de proclamer à l'univers entier :

« 1° La justice de la guerre où il s'est engagé pour le maintien de l'indépendance nationale;

« 2° L'ardent désir de ce peuple de reconquérir les sciences, perdues pendant des siècles d'oppression, et de reprendre son rang parmi les nations éclairées de l'Europe, dont il espère l'intérêt et l'appui;

« 3° Les remercîments qu'adresse la nation tout entière aux armées de terre et de mer qui, pendant les deux dernières campagnes, ont si vaillamment défendu leur pays, et détruit à l'ennemi plus de cinquante mille hommes;

« 4° L'expression de sa reconnaissance au gouvernement provisoire et aux juntes locales, et plus spécialement au sénat du Péloponèse et à l'aréopage de la Grèce occidentale, pour le zèle et le désintéressement avec lesquels ils ont accompli leur tâche difficile.

« En terminant ses travaux, le congrès national implore le Tout-Puissant, père de l'univers, et le supplie d'étendre sa haute protection sur les peuples de la Grèce, et de couronner leurs efforts par le succès. »

« nari, qui en voient partout, ont osé nous « représenter comme tels aux yeux des mo« narques, tandis que nous combattons pour « nous soustraire au joug affreux de nos ty« rans, sans nous occuper de ce qui se passe « chez les autres puissances. La démarche que « nous avons faite auprès du congrès aurait dû « prouver aux souverains que nous ne sommes « point des révolutionnaires : car des révolu« tionnaires ne s'adressent point aux têtes cou« ronnées pour demander un chef.

« Nos ennemis ont déja obtenu un avantage « par cette calomnie atroce, puisqu'ils sont « parvenus à empêcher les rois de la chré« tienté de nous tendre une main secourable. « Ils feront encore plus : ils vont intriguer au« près du sultan, pour tâcher de nous porter « le dernier coup; par leurs conseils, la Porte « vous proposera sans doute une amnistie, des « terres et même de l'argent; elle vous pro« mettra de garantir à tous les Grecs leur vie « et leur fortune. Si vous acceptez, vous êtes « perdus : dès que vos tyrans seront les maîtres, « tout ce qu'ils vous auront accordé vous sera « enlevé...

« Nous sommes livrés à nos propres moyens.

« Eh bien! nous avons vaincu jusqu'à présent « avec l'aide de Dieu : c'est sa cause que nous « défendons; continuons; il ne nous abandon- « nera pas. Que toute espèce de passion soit « mise de côté; que les Hellènes se rallient à un « gouvernement ferme; évitons surtout les di- « visions : ce sont elles qui ont perdu nos an- « cêtres. »

La consternation que produisit cette nouvelle fut tempérée par une autre lettre, dans laquelle ce même Métaxas annonçait aux Grecs que le colonel Jourdain espérait leur obtenir quelques millions de francs, en vertu d'un contrat d'alliance avec l'Ordre de Malte (1).

---

(1) Cette négociation offre des détails trop curieux pour que je la passe sous silence. En effet, M. Jourdain stipula, le 10 juillet 1823, un traité provisoire avec l'Ordre de Malte. En voici les principales clauses :

« 1° L'Ordre souverain de Saint-Jean-de-Jérusalem reconnaît l'indépendance de la nation grecque;

« 2° Voulant concourir de la manière la plus efficace à cimenter l'union que la conformité des intérêts a établie entre les deux gouvernements, il renonce dès à présent à tous les droits et prétentions qu'il aurait à exercer en Grèce, et notamment à la

Il était temps que les discussions politiques se terminassent : l'ennemi sortait de son inaction ; son escadre, présentant un effectif de cent vaisseaux de guerre, menaçait de

---

possession des bailliages de Négrepont et de Morée ;

« 3° Le gouvernement grec, reconnaissant de son côté la légitimité des droits ou réclamations énoncés par l'Ordre, accepte sa renonciation, et lui garantit en compensation la pleine et entière propriété et souveraineté de Rhodes, Scarpento et Stampalie, avec les îles qui en dépendent et qui étaient en possession de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ;

« 4° L'Ordre fournira, à titre de subside, un secours de quatre millions au gouvernement grec. »

Le 2 août, la commission de l'Ordre délégua en Grèce un de ses chevaliers, M. Châtelain, avec le pouvoir de traiter définitivement avec les Grecs. Elle eut en vue de tirer tous les avantages possibles de cette alliance, et lui donna des instructions fort étendues. (Voir là-dessus les *Mémoires historiques et militaires sur la Grèce*, par M. Jourdain.) Voici l'extrait de celles qui m'ont paru les plus piquantes :

« Les Grecs sont fins, spirituels, faux et sans « foi... Prenez l'air d'être sincère et plein de bon« homie ; défendez pied à pied tout ce qui pour-

nouveau l'Archipel. Vingt-deux mille Asiatiques, rassemblés à Larisse, marchaient sur les Thermopyles, sous le commandement du sérasquier Sélim. Moustapha, pacha de Scodra,

---

« rait être utile à l'Ordre; quand vous ne pourrez « répondre à des objections, vous les laisserez « tomber, et passerez de suite à quelque chose qui « puisse flatter les Grecs et leur être agréable, en « soutenant toujours la dignité de l'Ordre illustre « que vous allez représenter. L'habileté consiste à « leur faire espérer un secours de notre part, et à « éluder, autant que possible, un sacrifice pécu- « niaire. Notre caisse est vide; nous manquons de « chevaliers, d'officiers, de soldats, du matériel « d'une armée et d'une flotte, en général de tout ce « qui constitue une puissance. Ce qui nous importe « maintenant, c'est d'obtenir un chef-lieu de notre « résidence. Dès que notre pavillon sera planté sur « un rocher, la France nous rendra les vingt-neuf « millions de biens invendus, la Belgique seize mil- « lions, et le roi de Sardaigne huit millions.

« Comme on ne sait ce qui peut arriver en Grèce, « et quelles peuvent être les vues des Grecs, ayez « sous les yeux les îles de l'Archipel, et tâchez d'en « obtenir quelques-unes pour prix de notre al- « liance. Dans aucun cas, nous ne voulons entendre « parler de Milos : entièrement volcanisée, elle est

rien obtenir. Il exhorte par des proclamations patriotiques ses soldats à le suivre sans salaire; personne n'y veut consentir. Il s'achemine alors vers l'Isthme, accompagné de quel-

---

« L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem est un Ordre « souverain. Il a existé plus de sept cents ans, pos- « sédé des flottes, nommé des ambassadeurs, fait « battre monnaie et levé des impôts; il a possédé « successivement Tripoli, Saint-Jean-d'Acre, Jéru- « salem, le royaume de Chypre, Rhodes, Négre- « pont, la Morée, etc.; il tenait prisonniers sur ses « galères au-delà de douze mille mahométans. Le « siége de son gouvernement fut originairement « Jérusalem, ensuite Rhodes et dernièrement Malte. « Cette île lui fut arrachée par Napoléon; néan- « moins il a conservé toujours une existence poli- « tique. Le pape est son chef spirituel; les nations « saluent les premières son pavillon; en Espagne « et en Portugal, il a plus de trois cents millions de « biens dont il jouit encore; l'Autriche et la Russie « le favorisent; la première de ces puissances lui « offre l'île de Lissa dans l'Adriatique, l'arsenal « de Venise et tout son matériel pour fabriquer « ses premières flottes, jusqu'à ce qu'il puisse s'en « passer.

« Les chevaliers de Malte, étant alliés aux plus « grandes familles de l'Europe, étant, pour ainsi

ques amis, portant d'une main un étendard, de l'autre son sabre, et sur ses épaules sa vieille capote. On lui amène son cheval; il le renvoie en disant : « Mes frères de la Romélie

« dire, un abrégé des puissances chrétiennes, peu-
« vent par le seul fait de leur alliance vous rattacher
« tôt ou tard au système européen. Si vous voulez
« montrer aux souverains que vous n'êtes ni insur-
« gés, ni jacobins, ni carbonari, ni communéros,
« reconnaissez nos droits; nous en avons sur votre
« pays : nous n'avons jamais ratifié par aucun traité
« la conquête précaire, par le sultan, de la Morée,
« de Négrepont, de Rhodes et de plusieurs îles;
« c'est là le point principal du droit des gens. La
« Grèce doit être à nous; nous vous cédons cepen-
« dant toutes nos prérogatives; nous ne vous deman-
« dons que quelques îlots, et ceux-ci au prix de
« quatre millions de francs. »

Les Grecs firent à peu près cette réponse : « Si la
« Grèce est votre ferme, montrez-nous le bail que
« Dieu vous a fait. Cependant, comme vous nous
« promettez de l'or, nous vous donnerons quelques
« rochers. »

La conduite de M. Châtelain en Grèce fut digne de tout éloge; par ses manières engageantes, il capta bientôt l'amitié de tous les Grecs. Il apporta

courent pieds nus sur les rochers; on les égorge peut-être au moment où je parle, et vous voulez que je m'épargne des fatigues! » Il marche nuit et jour; trois cents de ses palikares, craignant pour sa vie et rougissant de l'avoir laissé partir sans suite, courent le rejoindre dans la Mégaride; un

---

des brevets de chevalier destinés à quelques membres du gouvernement. Comme les Grecs aiment la nouveauté, plusieurs d'entre eux accoururent au-devant de lui pour solliciter les titres dont il était le dispensateur; mais un homme, expert dans les statuts de l'Ordre, leur représenta que, pour obtenir cet honneur, il faudrait payer cinq cents sequins vénitiens d'or, et produire des preuves authentiques d'une noble extraction. Comme, malgré les noms pompeux de Paléologue, de Cantacuzène et de Comnène, il n'y a pas en Grèce une seule famille dont la noblesse soit constatée par des parchemins, ces Grecs restèrent désappointés.

Mon intention n'a point été d'attaquer ici un Ordre qui renferme de grands talents, et auquel se rattachent de brillants souvenirs; ma tâche d'historien m'impose l'obligation de mentionner tout ce qui se rapporte à la révolution grecque.

millier de Péloponésiens ayant bientôt suivi leur exemple, il se met à leur tête, prend la route de la Béotie, et court, en traversant les défilés, ranimer les capitaines épars sur les différents points de la Grèce orientale.

Les Turcs ouvrent la campagne au milieu de mai. Ismaël Pota, avec douze mille hommes, détachés du corps de Sélim, court ravager les cantons de Volo et de Trikéri; les capitaines Diamantis et Caratassos le surprennent, et passent au fil de l'épée trois mille soldats d'élite avec son lieutenant, le Bulgare Abdoullah-béi. Sélim, irrité de cet échec, rappelle et punit le général turc, rassemble toutes ses forces disponibles, et fond sur la Phocide; il fait passer par le détroit de Pétra une armée de seize mille janissaires, spahis et délis, et pénètre jusqu'à la vallée d'Amphissa; Panourias et Scatsodème taillent en pièces dix-huit cents cavaliers, formant une partie de son avant-garde; il tourne vers Dobréna, principale échelle de la Livadie, et démolit le monastère de Saint-Luc, construit d'une immense quantité de marbres enrichis d'inscriptions antiques; Ulysse arrive à la hâte, se porte sur ses flancs, le fatigue par de fréquentes escar-

mouches, le culbute devant Thèbes, et lui massacre cinq cents janissaires près de Pétra; les mahométans ne songent alors qu'à la retraite : ils remontent jusqu'aux Thermopyles, les trouvent occupées par Pánourias et Scatsodème, redescendent dans la Béotie et vont camper dans la Chéronée; Ulysse, dans la nuit du 16 au 17 juin, les surprend pendant leur sommeil, en égorge un grand nombre, et leur enlève cent chameaux avec trois cents bêtes de charge; dans leur terreur, ils se divisent en deux colonnes, qui prennent chacune une direction différente; l'une est détruite en Béotie par Nicétas qui tue de sa propre main le formidable pacha de Trocovitza, qui la commandait; l'autre, conduite par le sérasquier et forte de sept mille hommes, est attaquée par Gouras, sorti à l'improviste des portes d'Athènes, et ne peut respirer que près du village de Caloni; la foudre y éclate tout à coup et tombe sur ses munitions de guerre; à cet accident qu'ils prennent pour un signe certain du courroux céleste, les Turcs laissent bagages, artillerie, chevaux, et parviennent après de grandes pertes à regagner la Thessalie.

Dans le même temps, le brave Emmanuel

Tombazis, harmoste de la Candie, débarque quinze cents soldats près de Kyssamos; il attaque cette ville par terre, tandis qu'une flottille met le blocus devant son port. Les Turcs, pressés de toutes parts, capitulent et se retirent dans la Canée. Après ce succès, Tombazis court pour s'emparer de la place de Sélinon, flanquée d'une haute muraille et de plusieurs bastions; les ennemis se mettent sur la défensive et résistent avec opiniâtreté; mais, vaincus dans une sortie et harassés par l'artillerie des Grecs dirigée par le brave Anglais Hastings, ils perdent courage et s'enfuient sans ordre vers la Canée, poursuivis par les vainqueurs jusque sous le canon de cette forteresse.

Sur mer, l'amiral turc est harcelé par l'infatigable Miaoulis; après avoir échoué dans toutes ses entreprises, et perdu par la peste le tiers de ses équipages, il n'ose ni rester dans l'Archipel sillonné par des barques incendiaires, ni rentrer aux Dardanelles où l'attend le courroux d'un despote sanguinaire : le sultan, en le faisant revêtir du cafetan de capitan-pacha, lui avait ordonné de ne pas se présenter devant sa face resplendissante qu'il n'eût réduit en poussière les rochers d'Hydra, de

Samos et d'Ipsara; de quel front s'offrirait-il à son maître, après avoir délaissé Nauplie, et perdu dans les eaux de Ténédos une partie de sa flotte? Après avoir hésité pendant un mois, il prit le parti de ne s'exposer pour quelque temps ni au cordon fatal de la Porte, ni aux flammes des brûlots, et d'aller passer le Baïram, qui s'approchait, dans le port de Mitylène.

La fortune semblait ainsi sourire aux Grecs, lorsque tout à coup les évènements prennent un aspect sinistre: les feux de la discorde éclatent de nouveau sur plusieurs points de la Grèce; et le pacha de Scodra, après de grands préparatifs, arrive à Tricala, à la tête de quinze mille Guégues et Scodrians; déployant une politique astucieuse, il signe des traités de neutralité avec les capitaines de l'Acarnanie et de la Thessalie; il transfère son quartier à Nevropolis, où cinq mille Toxides, trois mille Japyges, plusieurs milices belliqueuses de Castoria, viennent s'enrôler sous ses drapeaux; il franchit les frontières de l'Étolie, et son avant-garde, forte de huit mille soldats d'élite, conduite par le brave Djéladin-Béi, s'empare d'Agrapha. Jamais armée, aussi formidable par l'intrépidité du soldat et l'habileté des chefs, n'avait paru

dans la Grèce, et jamais la Grèce n'avait été prise aussi au dépourvu : l'Acarnanie et l'Étolie étaient dégarnies de leurs troupes, la plupart des capitaines s'étant prescrit une conduite équivoque. Karaïskakis, armatole d'Agrapha, miné par une longue maladie, était aux portes du tombeau. Le Péloponèse était déchiré par des factions et des guerres intestines : dans les rues de Tripolitza, un détachement d'Arcadiens était aux mains avec un bataillon de Spartiates ; Colocotrônis et Mavrocordatos se disputaient le pouvoir. Hypsilantis, las des intrigues de ses adversaires, abreuvé d'outrages et de dégoûts, se condamnait à une inaction nuisible à sa patrie. Le sénat était sans président, le corps exécutif sans autorité, et l'amirauté d'Hydra en rupture ouverte avec le gouvernement.

Dans ce moment critique où tous les liens de la nation étaient dissous, Marc - Botzaris médite son immortalité ; il prend la résolution de s'immoler au salut de la Grèce ; il fait ses adieux à sa famille et la recommande aux soins du vénérable Ignace, archevêque digne de tout éloge par ses vertus et ses connaissances. Planant sur les événements qui pourraient suivre

son trépas, il se hâte de terminer les fortifications d'Anatolico et de Missolonghi. Sentant que son titre de gouverneur militaire de la Grèce occidentale avait excité l'envie des autres capitaines, il prend devant eux le brevet qu'il avait reçu de l'assemblée nationale, le baise avec respect, et le déchire en s'écriant : « C'est « scellés de notre sang qu'il nous faut doré- « navant des diplômes. Celui de nous qui vou- « dra les obtenir, qu'il vienne les prendre dans « les tentes de Moustapha. » A la tête de deux mille cinq cents hommes, il dirige sa marche vers l'Acarnanie; rencontre un corps d'armée turc, le taille en pièces, et poursuit sa route.

Dans la nuit du 12 août, il passa par un village; il y campa, et, tandis que ses soldats reposaient, il se rendit tout seul dans une église voisine pour remplir ses devoirs pieux; on annonçait déja l'office selon l'usage du pays, en frappant à coups de marteau sur une barre de bois; il entra dans la chapelle éclairée par quelques cierges; il s'avança vers le sanctuaire, fit sa prière, et donnant quelques pièces d'or au prêtre : « Distribue, lui dit-il, cette aumône aux pauvres; qu'ils prient pour l'ame de Marc-Botzaris. »

Dans la matinée du 20, à une lieue et demie de Carpénisse, il apprit que Djéladin-Béi venait de s'emparer de cette ville; il fit halte; dans un discours simple et plein de force, il conjura ses soldats de se jeter avec lui, à minuit sonné, sur les barbares, et de détruire, par un coup hardi, les meilleures troupes de Moustapha. Deux cent vingt-deux Souliotes s'offrirent de le suivre; il enjoignit alors à Kitsos Zavellas et aux frères Yoldachis d'attaquer les ennemis à la même heure que lui sur deux points différents qu'il leur assigna, et donna l'ordre aux autres capitaines de venir à son secours au lever de l'aurore.

A l'approche du soir, assailli par des souvenirs douloureux, il se retira, dit-on, à l'écart, et dirigea ses pas sur les bords d'un petit ruisseau; absorbé dans ses pensées, il fixa quelques moments ses regards sur les montagnes, poussa de profonds soupirs, et pour la première fois parut penser à sa mort prochaine; son parent Toussas Botzaris, qui le suivait à son insçu, le surprit au milieu de son agitation; Marc lui prit la main et lui dit : « Ma tâche est bien pénible... ma femme, mes enfants, que deviendront-ils ? »

Deux heures avant minuit, il indiqua à ses Souliotes le cri de ralliement, et leur recommanda, afin de rendre l'attaque simultanée, qu'aucun coup, soit de feu, soit d'arme blanche, ne fût porté, jusqu'à ce qu'il en donnât lui-même le signal par le son de la trompette. Ensuite il se mit en mouvement, en leur disant : « Amis, si vous me perdez de vue dans le « combat, marchez à la tente du pacha : vous « m'y trouverez. »

Les Guégues, les Épirotes et les Scodrians qui formaient l'armée turque, campés séparément sur un pays plat, sans retranchements et sans gardes avancées, se livraient au sommeil; Botzaris se glisse le premier au milieu d'eux; au bruissement de ses pas, neuf Guégues qui reposaient sous un poirier, se lèvent en sursaut et jettent des cris; Botzaris en poignarde cinq, tandis que les autres tombent sous les coups de Toussas; il donne alors le signal, et le carnage commence sur tous les points; les Guégues, se croyant attaqués par les Épirotes, déchargent leurs mousquets sur les cantonnements de leurs propres alliés; pendant que ces deux races d'Osmanlis, en s'accusant de trahison, se massacrent avec fureur, Botzaris

laisse au milieu d'eux une cinquantaine de Souliotes avec ordre de faire feu et de les empêcher de reconnaître leur erreur; il prend le reste avec lui, se dirige du côté des Scodrians, et s'écrie en langue albanaise : « Où est le pacha? les insurgés attaquent les avant-gardes! » On le prend pour ami; on lui désigne la tente de Chousséin-Béi, neveu du pacha de Scodra; il y entre, le trouve endormi et le fait prisonnier. Kitsos Zavellas, suivi de quatre-vingt-huit Souliotes, survient pour mettre le comble à la confusion des Ottomans; les frères Yoldachis paraissent dans le même temps; mais au lieu de charger les ennemis par devant selon les ordres du général, ils les pressent par derrière; ceux-ci, voyant le chemin de la retraite coupé, fondent avec désespoir sur Botzaris; une balle l'atteint dans les reins : quoique sa blessure soit dangereuse, il la cache à ses compagnons et continue de combattre; un second coup de feu le frappe mortellement au front; il tombe, et rend l'ame en prononçant ces mots : « Amis, vengez-moi. » Son corps est aussitôt enlevé par Toussas, dont une centaine de Souliotes protège la retraite. Les premiers rayons du soleil commencent à pa-

raître, lorsque Zongas, Macris et Beslis se précipitent sur les Turcs, qui prennent alors la fuite, laissant sur le champ de bataille leurs munitions, leurs bagages et près de deux mille cadavres.

On apporta Botzaris à Missolonghi; les magistrats, tous les citoyens, les larmes aux yeux, accoururent aux portes de la ville; la pompe funèbre entra; un grand nombre de mahométans enchaînés, plusieurs coursiers richement enharnachés, et cinquante-quatre drapeaux inclinés vers la terre, précédaient lentement; sur un brancard porté par six Souliotes, gisait le héros couvert de son manteau d'écarlate, ayant son sabre à ses côtés; huit mille moutons enlevés aux Turcs, un grand train de mulets chargés de trois mille deux cents fusils, de sept cents paires de pistolets, des tentes, des munitions et de la caisse des ennemis, fermaient la marche.

Le défunt fut déposé dans la demeure de Constantin Métaxas, éparque de Missolonghi. Vers le soir, selon l'ancienne coutume du pays, plusieurs pleureuses habillées de blanc, la tête nue et les cheveux épars, se rangèrent en cercle autour de lui, et lui adressèrent, jus-

qu'à minuit, des complaintes pathétiques. Le lendemain, paré de ses meilleurs vêtements, le visage découvert et les bras croisés sur la poitrine, il parut sur un cercueil couronné de cyprès; le convoi s'avançait au bruit des cloches et de l'artillerie; les femmes, penchées sur les fenêtres, jetaient sur son passage des bouquets de fleurs, faisaient des aspersions d'eau de rose, et, les cassolettes à la main, parfumaient l'air de myrrhe ou d'aloès. Le cortége entra dans l'église; on y commença l'office des morts; et lorsque l'archevêque, en finissant l'oraison, prononça ces mots : « Que la paix soit avec l'ame du martyr! » tout le peuple se mit à genoux, et s'écria d'une voix solennelle : *Amen!* Après le service divin, les soldats s'avancèrent pour donner à leur capitaine le dernier baiser; tous les assistants suivirent leur exemple, et dirent : « Adieu, Botzaris! que la terre te soit légère! » On ouvrit une fosse, on y plaça les restes du héros, on y versa quelques gouttes de sainte huile, et la pierre sépulcrale le sépara des vivants. Ainsi finit l'existence de celui qui réunissait les sublimes vertus d'un citoyen aux talents d'un habile général.

La taille de Marc-Botzaris était petite et dégagée; il avait les traits réguliers et la figure ouverte; une douce pâleur, jointe à son air mélancolique, lui prêtait une physionomie intéressante. Il parlait peu, et pensait beaucoup; il savait concilier la plus haute capacité avec la plus aimable modestie, la justice la plus sévère avec la plus grande douceur. Posé, mesuré dans sa conduite pendant la paix, il était vif et emporté dans la guerre; s'exposant le premier au péril et ne prenant jamais part au butin, ne permettant pas la moindre violence à ses compagnons d'armes, il était à-la-fois l'idole du soldat et du peuple. L'amour de la patrie fut sa passion dominante : sacrifiant le bonheur de sa famille à l'intérêt de son pays, il employa tout son patrimoine à l'entretien de son armée, n'hésita point à verser son sang pour la Grèce, et laissa ses enfants dans l'indigence. Il vécut comme Aristide, et mourut comme Léonidas (1).

(1) J'ai eu des relations amicales avec sa famille; qu'on me permette d'en donner ici la partie la plus intéressante.

L'an 1826, passant par Zante, je m'empressai de

me présenter à l'illustre veuve du héros; je me rendis chez elle, accompagné d'un ancien ami de la maison. En entrant, je sentis le même respect, le même recueillement qu'un homme pieux éprouve sur le seuil d'un temple; je sentis un serrement de cœur qui n'était point sans plaisir : l'ombre de Botzaris apparaissait à mes yeux... Je montai par un petit escalier, qui me conduisit dans un grand salon ; j'y trouvai deux des enfants de Botzaris ; l'un, le plus jeune, reposait sur les genoux de l'autre en lui souriant. A mon aspect, le plus âgé se leva, courut dans une chambre contiguë, et cria : « Maman, viens; on te demande. » Chrysée entra bientôt couverte de deuil ; sur son front on voyait l'empreinte de la douleur. L'ami lui expliqua mon admiration pour son illustre époux ; elle me fit un accueil bienveillant, et me présenta son fils, qui n'avait alors que dix ans. A la vue de cet enfant, doué de tous les avantages extérieurs, je ne pus m'empêcher de dire : « Puisse-t-il un jour égaler son père! » Elle se hâta d'ajouter : « Puisse-t-il servir comme lui sa patrie, « et jouir du fruit de ses travaux au sein de son heu« reuse famille! » Elle me questionna sur la France, sur l'Italie. Je lui parlai d'Ancône : « Vous y avez « laissé, lui dis-je, un nom digne de vous. » Elle rougit, et me répondit : « Je demeurai plus d'un an dans « cette ville; mais mon ame n'y était point; mes « yeux étaient toujours tournés vers la Grèce; pleine « d'inquiétude sur l'avenir, à peine pouvais-je répon« dre aux bontés dont j'étais comblée. Après mon dé-

« sastre, je fis voile pour Zante; j'y suis depuis un « an... Ici je respire au moins l'air de mon pays natal; les montagnes de ma patrie s'offrent de loin « à ma vue, et me rappellent des souvenirs conso- « lants. » Après une demi-heure de conversation pleine d'intérêt pour moi, je sortis de chez elle en me promettant d'y revenir souvent.

Pendant deux mois que je m'arrêtai à Zante, j'allais presque tous les jours voir cette famille désolée : un attrait irrésistible m'y entraînait; j'apprenais souvent des anecdotes curieuses sur la vie de Botzaris.

Un simple et vertueux Souliote, nommé Christos Andrès, me raconta qu'un berger des environs de Souli, voulant défendre sa vie et son troupeau contre l'attaque d'un soldat souliote, avait d'un coup de massue terrassé son agresseur. Craignant le courroux de Botzaris, il s'enfuit et laissa sa petite fortune à la merci des parents du mort, qui, dans leur fureur, démolirent sa cabane et se partagèrent son bétail. N'ayant pu lui-même échapper aux recherches des Souliotes, il fut bientôt saisi et conduit devant Botzaris; celui-ci, pour apaiser leur colère, fit conduire le meurtrier en prison, remettant sa punition au lendemain. A minuit, accompagné de deux officiers, il se présenta devant ce malheureux, et, lui donnant une somme équivalente aux biens qu'il avait perdus : « Fuis, lui dit-il, la « vengeance de mes soldats; tu n'es point coupable « d'avoir voulu défendre tes jours. Suis ces capi- « taines; ils t'escorteront jusqu'à la frontière. »

Un autre Souliote me rapporta une réponse de Botzaris, digne d'être conservée à cause de son originalité. Un Philhellène vantait devant ce général la vaillance des guerriers de son pays : « Nous avons, « lui disait-il, des feuilles périodiques dans lesquelles « on marque les actions les plus mémorables ; pen« dant nos guerres elles rapportent plus d'un trait « d'héroïsme de nos militaires. — Dans ma patrie « aussi, répondit le héros de Souli, on publie les « faits extraordinaires ; on y trace sur des tables de « marbre les noms de ceux qui, durant leur vie, « ont montré de la lâcheté. »

Un soir, sa belle et vertueuse sœur Angélique me disait : « Il y a deux ans que nous l'avons perdu. « Eh bien ! je crois entendre encore sa voix, voir « encore ses traits ; égarée quelquefois dans ces « douces illusions, je lui parle, je lui souris ; mais, « revenue bientôt de mon erreur, je me mets à « pleurer. » Elle s'arrêta quelques moments, essuya ses larmes, et reprit avec un accent plein de passion : « Si vous aviez connu mon frère ! qu'il était « bon ! comme je l'adorais ! Tous ses vêtements « étaient tissus de ma main. Ses ennemis même « l'admiraient ; pendant que nous étions captives « dans le camp de Chourchid, nous étions proté« gées par son nom et entourées de respect. Un « jour, le serasquier, étonné de ses victoires, nous « appela près de sa tente, et, faisant défiler ses « troupes devant nous, il nous demanda quel était « de ses guerriers celui qui ressemblait le plus à

« Botzaris; je lui en indiquai un de moyenne sta-
« ture. Comment, s'écria-t-il, un homme si petit
« peut faire tant de mal à mon armée! Écrivez-lui,
« nous répétait-il souvent, d'abandonner la cause des
« Grecs; je lui donnerai la plus riche province de
« la Romélie à gouverner... — Hélas! je me rappelle
« encore la veille de notre séparation: il était mi-
« nuit; nous nous promenions ensemble au clair
« de la lune, sous les murs de Missolonghi; il me
« dit: Le temps de votre départ est venu; demain
« je vais à l'ennemi, et vous vous embarquez pour
« l'Italie. — Un torrent de larmes s'échappa de mes
« yeux. Pourquoi t'affliges-tu? me dit-il; nous nous
« reverrons... — Où? lui demandai-je. Il se tut, me
« regarda d'un œil compatissant, me serra dans
« ses bras, et je sentis ses pleurs mouiller mon vi-
« sage. »

LIVRE VI.

Nouvelles alarmantes que reçoit le Sultan. — Son découragement. — Conduite des ministères autrichien, français et anglais à l'égard de la Grèce. — Plan qu'ils proposent à la Porte. — Elle confère le pachalik de la Morée à Méhémed-Ali. — Projets de ce satrape contre la Grèce. — Son entretien avec Jussuf Bogose, son favori. — Arrivée de lord Byron à Missolonghi. — Discordes. — Acte d'accusation dressé par le sénat contre le corps exécutif. — Georges Coundouriotis est nommé président. — Négociation d'un emprunt en Angleterre. — La ville de Nauplie est proclamée le siége du gouvernement. — Première guerre civile. — Mort de Byron. — Cérémonie funèbre célébrée à Ténos en son honnneur. — Lettre du sénat à sa fille Ada. — Préparatifs du Capitan-Pacha. — Adresse des consuls européens de Smyrne aux sénateurs d'Ipsara. — Paroles ineptes du Sultan sur cette île. — Imprudentes mesures de défense prises par les Ipsariotes. — Arrivée de la flotte ottomane à Ipsara. — Son débarquement. — Désertion de Kotas et de Karabélias. — Héroïque résistance des Ipsariotes. — Explosion de Paléocastron. — Catastrophe d'Ipsara. — Impression qu'elle fait sur la Grèce. — Paroles d'un marin aux

sénateurs d'Hydra. — Activité de la marine grecque. —Reprise d'Ipsara. — Batailles navales devant Samos. — Ruse du vice-amiral Sactouris. — Embrasement de trois vaisseaux de guerre turcs. — Victoires sur mer des Grecs devant Géronte, Icarie, Lesbos et Candie. — Seconde guerre intestine. — Caractère de Jean Gouras. — Emprisonnement de Théodore Colocotronis et de ses adhérents. — Lettre remarquable de J. Gouras au gouvernement. — Instruction publique. — Fondation d'écoles. — Publication d'un code pénal. — Lettre du sénat à Jérémie Bentham. — Naturalisation du Philhellène Édouard Blaquière. — Arrivée de Mavrocordatos à Nauplie. — Ses intrigues. — Dissensions. — Invasion d'Ibrahim dans la Morée. — Combats de Kalyvia et de Krémidi. — Prise de Sphactérie par les Turcs. — Mort d'Anastase Tsamados. — Son caractère. — Destruction de vingt bâtiments turcs à Modon. — Chute de Navarin. — Belles paroles de Georges Mavromichalis. — Invectives du renégat Soliman-Béi contre les Grecs. — Victoires continuelles d'Ibrahim dans le Péloponèse. — D. Hypsilantis le bat devant les moulins de Lerne et près de Tripolitza. — Harangue du capitaine Kridjalis. — Son succès. — Expédition téméraire des marins grecs à Alexandrie. — Elle échoue.

Le Sultan, les regards fixés sur la Grèce, attendait avec impatience l'issue de sa troisième campagne. Il apprit tout à coup que

son capitan-pacha, loin de lui amener enchaînés, selon ses ordres, les marins de l'Archipel, avait pris la fuite sous le promontoire du mont Athos devant quatre de leurs bâtiments. On lui annonça que le pacha de Scodra, vaincu par les Souliotes, avait quitté l'Étolie en toute hâte, et qu'au moment où il allait s'emparer d'Anatolico, cette ville avait été sauvée comme par miracle. En effet, les habitants, pressés par la soif, étaient sur le point de se rendre, lorsqu'une bombe, tombant sur le pavé d'une chapelle, défonça la voûte d'une citerne. Dans le même temps, un Tatare, expédié de Janina, apportait la nouvelle que l'Acrocorinthe qui, l'année précédente, était tombée au pouvoir de Dram-Ali, venait d'être reprise par les insurgés de la Morée.

Pour la première fois, l'orgueil de Mahmoud se montra abattu : on ne le vit plus, couché sous un dais garni de pierreries, traverser le Bosphore dans sa gondole dorée, et traîner à sa suite un millier de bateaux remplis d'esclaves. On ne le vit plus se livrer aux plaisirs dans son magnifique palais du Grand-Courant, ou travesti en pauvre derviche, la hallebarde en main, et suivi de loin d'une

bande de bourreaux, s'amuser à faire voler les têtes de ses rayas.

Dans les premiers jours de novembre, il dépêcha des capudgi-bachis sur tous les points de son empire pour réchauffer l'ardeur de ses sujets; mais il trouva partout le plus grand découragement : l'Albanie était frappée de stupeur; tous les pachas, sous de vains prétextes, cherchaient à éluder ses ordres; les janissaires, les galiondgis de la capitale refusaient de se hasarder dans une contrée qui, disaient-ils, dévorait leurs armées, et dont les ports, transformés par la magie des Francs en fournaises ardentes, communiquaient le feu à leurs escadres.

A la même époque, les victoires des Grecs excitaient l'attention sérieuse des puissances de l'Europe. L'Autriche raisonna ainsi : « Tant que la Grèce restera en armes, il sera à craindre que la Russie ne sorte de son repos. Je l'endors aujourd'hui; mais les cris des Grecs pourront la réveiller demain. La Grèce est d'ailleurs trop près des contrées de ma prédilection; l'agitation révolutionnaire du Péloponèse pourrait se communiquer à l'Italie. Redoublons d'efforts : conseillons au sultan de charger le

riche Méhémed-Ali de la destruction des Grecs.»

Le ministère français de 1823 se dit : « La Grèce est devenue la favorite des libéraux ; à la tribune, dans les journaux, ils ne font que me reprocher mon indifférence pour elle. Perdons les Grecs, à cause de l'intérêt qu'ils ont su leur inspirer; mais que ce soit d'une manière utile à la France. L'empire ottoman est ébranlé dans ses fondements ; il faut tôt ou tard qu'il devienne la proie de la Russie. Portons toute notre sollicitude sur l'Égypte ; persuadons à la Porte de donner la Morée à Méhémed-Ali ; augmentons les forces de ce pacha ; ouvrons-lui nos chantiers ; envoyons-lui des officiers pour enrégimenter ses armées, et, lorsqu'il aura triomphé des Grecs, déclarons-le roi d'Égypte : il sera toujours sous notre tutelle. Qui sait même si par là nous ne parviendrons pas un jour à établir le commerce de l'Inde par la mer Rouge, et à porter ainsi le dernier coup à l'Angleterre ? »

La Grande-Bretagne, habile à pénétrer les secrets de la politique, fit à son tour ce calcul : « La Russie vise à m'enlever la prépondérance par ses conquêtes gigantesques sur la Turquie, et la France par ses vues sur l'Égypte. Déjouons-les toutes deux à la fois :

agissons en sorte que la Turquie reste dans son ancien état : d'un côté, engageons le sultan à confier à Méhémed-Ali la direction de la guerre ; de l'autre, alimentons les Grecs en argent, en munitions, et prolongeons ainsi une lutte funeste aux deux partis à la fois. Qu'en résultera-t-il ? Dans peu de temps, le pacha d'Égypte épuisera ses richesses, ses forces, et ses projets d'indépendance auront avorté. Je ferai de la Grèce un hospodorat, et je donnerai fin à cette malheureuse révolution qui me force à me tenir sur mes gardes au moindre mouvement de la Russie. »

Ces trois cabinets, mûs par des intérêts divers, firent chacun à part cette proposition au sultan : « Tu as deux ennemis ; le pacha d'Égypte, et la Grèce révoltée : le premier reste encore caché ; mais il ne tardera guère à lever le masque. Quant au second, il lutte encore avec succès. Mets-les tous deux aux prises : par là ils seront bientôt affaiblis, et tu sauras dompter l'un par l'autre. »

Ce conseil plut au Grand-Seigneur. Le 16 janvier 1824, il envoie à Méhémed-Ali (1) un

---

(1) Tout ce qui est ici relatif à ce pacha est tiré

firman, dans lequel il lui concède le pachalik de la Morée, le comble de louanges, et le nomme d'avance l'exterminateur des rebelles. « Tâche, lui écrit-il, de soumettre le Mora (1), et laisse à mes autres pachas le soin de subjuguer le Roum (2) et les taouchans (3) de la mer Blanche (4). »

Méhémed-Ali, après avoir baisé respectueusement et placé sur son front l'ordre de son seigneur, dit devant le porteur qu'il rendait graces à l'Être suprême de lui avoir offert une occasion de servir son maître pendant sa vieillesse.

Le 18 février, il convoqua son divan et lui annonça qu'il dirigerait en personne l'expédition de la Morée, à la tête de vingt mille

---

de la correspondance secrète qu'un Grec, attaché à son service, entretenait alors avec notre gouvernement.

(1) La Morée.

(2) La Grèce continentale.

(3) Lièvres; sous ce nom de dérision les Turcs désignent les habitants de la mer Égée.

(4) L'Archipel.

fantassins et de deux mille cavaliers. Retiré dans ses appartements, il appela son ministre, l'Arménien Jussuf Bogose, et lui dit : « Dans la guerre que j'entreprends, il me faut « des sommes immenses : l'or, voilà l'arme « sur laquelle je compte le plus ; je dois acheter « tous les capitaines et tous les primats de la « Morée. Levons des impôts : agissons de ma- « nière que je puisse, sans vider mes coffres, « avoir à ma disposition cinquante millions « de piastres. Pour le reste, je ne m'en in- « quiète pas. Je cernerai de ma flotte l'île d'Hy- « dra ; cette petite Londres de la Grèce disparaî- « tra bientôt : mes troupes régulières n'auront « point le sort de celles de Dram-Ali ; elles ne « ressemblent point aux Chaldoupes qui peu- « vent à peine traîner leurs lourds vêtements, « et secouer leur indolence. »

« Que Dieu enlève toutes les couronnes de « la terre, et les pose sur ton front ! lui répon- « dit son favori ; tu en es bien digne ; tu es le « Bonaparte de l'Afrique. »

Le 1er mars, Ibrahim, qui se trouvait au Caire, supplia son père de lui confier l'expédition de la Morée. « Que dira le sultan, lui « écrivait-il, lorsqu'il aura su que vous, mal-

« gré votre âge avancé, vous avez tiré l'iata-« gan, et que moi, dans la fleur de mes ans, « je croupis dans l'oisiveté? Il me croira peu « capable de le servir. »

Méhémed-Ali, se rendant au désir de son fils, le nomma généralissime de ses armées, et se mit à faire de grands préparatifs. Trente-cinq transports autrichiens et vingt-six sous pavillon anglais s'offrirent à son service (1).

(1) Voici le catalogue des bâtiments et de leurs capitaines, tel qu'il existe dans l'*Ami de la Loi*, gazette d'Hydra.

AUTRICHIENS.

BATIMENTS.	CAPITAINES.
Astrea,	Lud. Varglien.
Cibele,	V. Premuda.
La Verità,	R. Ivancich.
Salamina,	M. Gagliuffi.
L'Andria,	Gio. Mattissorovich.
Ottaviano,	Matteo Copaitich.
Ongarese,	S. M. Covacevich.
Barone,	G. Francovich.
Aristide,	Drago Popovich.
Filosofo,	Giorg. Ducovich.
La Regina,	Angelo Vianello.
Ermogene,	G. Battagliarin.

Plusieurs officiers européens affluèrent au port d'Alexandrie : à voir leur empressement, on eût dit une nouvelle croisade.

Dans le même temps, différents Philhellènes, accourus au sein de la Grèce, consacraient à sa défense leur plume et leur épée.

AUTRICHIENS.

BATIMENTS.	CAPITAINES.
Vaterloo,	Franc. Barbarovich.
Angioletto,	Stef. Gambaro.
Profeta,	Matteo Gagrizza.
Colombo,	Vido Petricevich.
Prenep. Endet°.,	Lorenzo Vianello.
Ang. Rafaele,	Franc°. Lombardo.
Febo,	M. Ant. Scofinich.
Caval^{e}. Stalcal,	Ant. Vucovich.
Memorabile,	Luca Cosseich.
Emillio,	Ant. Cosulich.
Polimiri,	Biag°. Budmani.
Giassone,	Stef. Sablicich.
Zelo,	Giac°. Copaitich.
Metilde,	Filippo Palina.
Liberatore,	P^{ro}. Pasarina.
Arlecchino,	Ab. Altimonda.
Sabbato,	G. Bonacich.
Ferdinando,	Ant. Bussetto Toscano.

Représentants des vœux de tous les peuples civilisés, ils y venaient comme pour attester que les nations chrétiennes étaient étrangères à la conduite peu généreuse de leurs cabinets. Un d'entre eux surtout captiva le respect et l'amour des Hellènes par son génie étonnant,

---

AUTRICHIENS.

BATIMENTS.	CAPITAINES.
Illirico,	Luca Pancovich.
Elena,	Carlo Seglin.
Intirppret^e,	Simon Radoslovich.
Beniamino,	Cosulich Luca.
Milnorese,	Franco Bonacich.

ANGLAIS.

BATIMENTS.	CAPITAINES.
Superba,	Fr^o. Zarb.
La Fortuna,	Gius. Pereza.
Gli Amici,	Ant^o. Monticelli.
La Luna,	Dom^o. Famolazo.
Fortunata,	Vincenzo Cachia.
L'Amicizia,	Biconavend. Consiglio.
Due Cugini,	And. Lufioni.
Buona Fortuna,	Carlo Carbonese.
La Fenice,	Salvator Mallia.
Tancredi,	Loretto Nicolas.

et le tendre intérêt qu'il leur avait témoigné dès sa première jeunesse; ce fut l'immortel Byron. Il vint en Étolie pour vouer ses derniers moments à la Liberté, seule divinité qu'il adorait. Ce grand homme avait la faiblesse de croire qu'il ne dépasserait pas l'âge de trente-sept ans; avant d'atteindre ce terme, le chantre de la solitude voulut, comme le

---

ANGLAIS.

BATIMENTS.	CAPITAINES.
L'Aurora,	Salvator Cafierro.
Gran Brettagna,	Gius. Cassar.
Lord Nelson,	N. Grima.
Emmanuelle,	Rafael Consiglio.
Superbo,	V. Federici.
Carlotta,	Michele Amadeo.
Alcore,	Giov. Micalef.
Stanger,	Ant. Rossi.
Demostene,	Gaetano Bonet.
Castor,	Lorenzo Russi.
La Fama,	G. B. Mamo.
S. Francesco,	G. B. Ferrando.
La Concezione,	Lav. de Giacomo.
Ulisse Fortunato,	Barbara.
Partenope,	And. Mongiardina.
Maria,	R. Midleton.

phénix, cet éternel oiseau, se préparer de splendides funérailles au pied de ces montagnes remplies de souvenirs, et qui lui avaient inspiré les sublimes méditations de ses premières années.

Tandis que d'illustres citoyens abandonnent ainsi leur pays au bruit lointain de l'orage qui menace la Grèce, ses misérables primats, négligeant les périls qui les environnent, ne font que s'entre-déchirer, et se livrent à d'interminables dissensions. Les uns s'emparent du sénat, les autres du corps administratif; ils se disputent le pouvoir, et portent ainsi des coups funestes à la patrie. Le sénat, entraîné par Notaras, archonte de Corinthe; par Papa-Diamantopoulos, kodjabachi de Patras; par Anastase Londos, député de la faction de Zaïmis, et Karakatsanis, meneur des Botassis, primats de Spezzia, lance un acte d'accusation contre Charalambis, Mavromichalis et Métaxas, membres du corps exécutif. En voici les principaux articles :

« Ils ont abusé des revenus nationaux, dont la surintendance leur avait été confiée pour l'entretien des armées de terre et de mer.

« La loi organique porte que les promo-

tions militaires seront proposées par le conseil exécutif, et rejetées ou approuvées par le corps législatif. Ils ont accordé plusieurs brevets d'avancement, sans même consulter le sénat.

« La loi n'admet point le servage, et prohibe expressément la traite des esclaves. Ils ont vendu des Turcs prisonniers, appartenant à la nation entière.

« D'après la constitution, pour que le corps administratif ait la faculté d'agir, il faut que, parmi les cinq membres qui le constituent, trois au moins se trouvent réunis. Ils ont envoyé à Caritène leur collègue André Métaxas, se sont réduits au nombre de deux, et ont porté la plus rude atteinte à la loi fondamentale du code politique. Dès lors, ils ont interrompu toute correspondance avec le corps législatif, et paralysé les affaires de l'état. »

Peu de jours après, le sénat abolit le conseil exécutif, et en crée un autre dont il confère la présidence à Georges Coundouriotis. A peine installé dans cette charge, le nouveau président envoie en Angleterre Jean Orlandos et un certain Louriotis avec les pouvoirs néces-

saires pour contracter un emprunt. Le comité philhellénique de Londres s'offrit à faciliter cette négociation ; mais auparavant il eut avec Orlandos une explication dont voici les points essentiels :

« Quel est le nombre de vos troupes? Quelle est leur solde? — Toute la nation est sous les armes. Les dépenses de chaque soldat se montent à quarante-cinq piastres par mois. — Quelle est la force de la flotte grecque, et la raison pour laquelle elle ne navigue que par intervalles? — Elle est composée de plus de cent bâtiments. La pauvreté du trésor national la force quelquefois à rester dans l'inaction. — Combien avez-vous de prisonniers? et comment sont-ils traités? — Ils sont environ quatre mille; ils vivent libres et répandus sur le sol grec. — Quelle est la source des dissensions entre certains membres du gouvernement? — Elles proviennent de l'orgueil de quelques individus et de leur amour pour l'argent. — Comment sont divisées vos armées? — Nos milices ne sont pas encore organisées; elles forment en masse des corps militaires, qui marchent où les appelle le besoin. — Quelles sont les contributions que

les Grecs paient à leur gouvernement? — Il n'y a chez nous d'autre impôt que la dîme. — Avez-vous un tarif pour le prix des denrées? — Il a été déterminé, mais pas encore exécuté. — Quel est le revenu annuel de la nation? — Il s'élève à quarante millions. — Le gouvernement a-t-il arrêté un code? — Il s'occupe à en rédiger un; pour le moment, nous nous régissons par les lois des peuples civilisés. »

Tandis qu'en Angleterre, pressé par les urgentes nécessités de la Grèce, Orlandos se reconnaissait au nom de la nation débiteur de huit cent mille livres sterling, et n'en recevait en réalité que deux cent quatre-vingt mille, le président Coundouriotis mettait tout en œuvre pour donner de la vigueur aux lois, et pour s'assurer de toutes les forteresses: celle de Nauplie était aux mains de Panos Colocotronis; pour la lui arracher, il émit le décret suivant :

« La position centrale et maritime de Nau-« plie rendant cette ville propre à corres-« pondre avec tout l'état, le gouvernement, « qui commence à prendre toutes les mesures « pour agir de la manière la plus efficace et

« pour introduire l'ordre par toute la Grèce, a
« jugé convenable de choisir Nauplie pour
« son siége. Tous les Grecs sont donc préve-
« nus que dorénavant ils doivent reconnaître
« Nauplie pour capitale de la Grèce; tous les
« officiers subalternes sont tenus d'adresser là
« leurs rapports. »

Panos Colocotronis, à l'instigation de l'ancien corps exécutif, refusa d'ouvrir cette place au gouvernement; Coundouriotis en fit le blocus avec deux bricks et deux péniches. Vainement Hypsilantis essaya la voie de la réconciliation: Papa-Fléchas, Londos, Papa-Diamantopoulos, et Délyanis, soufflaient le feu de la discorde. Il s'alluma; les drapeaux de la Romélie marchèrent contre ceux du Péloponèse; l'Hydriote et le Spartiate en vinrent aux mains. Pendant un mois la fureur des partis se déchaîna sous les murs de Tripolitza, aux moulins de Lerne, dans les plaines d'Argos; tous les primats furent en armes. La Candie succombait cependant sous Chousséin, général de Méhémed-Ali; l'île de Cassos était menacée par la flotte égyptienne. Mais qu'importait à ces avides primats que la nation fût entraînée aux bords de l'abîme, pourvu que leur ambition fût assouvie,

et qu'il ne s'établît jamais de gouvernement assez fort pour leur demander compte de leurs déprédations?

Au milieu de ce désordre, la mort de lord Byron survint pour répandre le deuil dans toute la Grèce. Le 9 avril, tandis qu'il préparait à Missolonghi une expédition contre Lépante, il fut saisi d'un violent accès de fièvre, et se jeta sur son lit, en disant qu'il n'en reviendrait pas. On voulut le faire saigner; il refusa obstinément d'accepter aucun secours. Sa maladie prit un caractère plus grave; elle porta bientôt au cerveau. Le neuvième jour, il tomba dans un état d'assoupissement, et mourut le lendemain. Dans ses derniers moments, les noms de la Grèce et de sa fille Ada n'avaient cessé d'errer sur ses lèvres. Son corps fut embarqué pour l'Angleterre au milieu de la consternation générale. Un cénotaphe lui fut érigé dans les murs de Missolonghi; par tout l'Archipel on célébra à sa mémoire une cérémonie funèbre avec la plus grande solennité. A Ténos, la procession partit de la demeure de l'éparque, et s'arrêta dans l'église de la Sainte-Vierge, peu distante de la ville; plusieurs enfants des deux sexes, ornés de guirlandes de

fleurs et vêtus de blanc, précédaient dans une morne attitude; les soldats, tenant les fusils et les drapeaux inclinés vers la terre, s'avançaient sur deux rangs, suivis du gouverneur et de tous les primats de l'île, en habits de deuil; le métropolitain et tout le clergé venaient après, et le peuple en larmes fermait la marche. La bière vide, placée dans un magnifique catafalque au milieu du temple, fut, pendant la prière, environnée par le chœur des enfants; après le service divin, portée sur les épaules de quatre jeunes gens des familles les plus distinguées de Ténos, elle fut avec la même pompe ramenée dans la ville, et déposée dans la cathédrale. Alors les soldats, les enseignes déployées, déchargèrent trois fois leurs armes; les batteries du port et tous les vaisseaux qui s'y trouvaient leur répondirent également par trois salves.

Le gouvernement, ayant par un décret conféré à l'illustre mort le titre de père de la nation, adressa la lettre suivante à sa fille:

« Tu as, pour compagne de ton deuil, la « Grèce que chérissait ton père immortel. Les « échos de nos cités retentissent des soupirs « des Hellénides; toutes les bouches redeman-

« dent avec regret l'ami, le bienfaiteur de la
« Grèce. Cette consternation publique et l'idée
« que tu es la fille « Τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα
« καὶ μέσον Ἄργος, » *de celui dont la gloire est*
« *répandue dans l'Argolide et par toute l'Hel-*
« *lade*, doivent te consoler dans ta juste dou-
« leur. Le nom respecté de notre concitoyen
« Byron, Hellénide chérie, est gravé dans nos
« cœurs en caractères ineffaçables; l'histoire
« de notre patrie régénérée va le transmettre
« à l'admiration de nos descendants. Quel
« autre bonheur plus désirable en ce monde
« pour les grands hommes qui, vivant au-
« dessus de leur siècle, ne visent qu'à l'im-
« mortalité? »

La Grèce pleurait encore la perte de Byron, lorsque les ennemis ouvrirent leurs opérations militaires. Le sérasquier Derviche-Pacha et Omer-Vrione descendirent de Larisse à la tête de vingt mille hommes, et se répandirent dans la Grèce continentale. Une division de l'escadre égyptienne, forte de quarante-cinq voiles, environna l'île de Cassos, y fit un débarquement, massacra la plus grande partie des habitants et emmena le reste en captivité. La flotte ottomane sortit de Marmara, com-

posée de quarante-sept bâtiments de guerre, et commandée par Topal-Pacha; elle relâcha quelques jours à Mitylène, où elle réunit plus de cent barques de transport pour débarquer des troupes à Ipsara.

Cette île était l'avant-poste maritime de l'Archipel; ses marins poussaient l'audace au point de donner la chasse aux vaisseaux turcs jusque sous le canon des Dardanelles, et par leurs excursions subites dévastaient les villages mahométans de l'Ionie. La terreur qu'ils avaient répandue sur le littoral de l'Asie-Mineure était telle, que les consuls européens, résidant à Smyrne, venaient d'adresser aux sénateurs d'Ipsara une lettre dans laquelle ils les conjuraient ainsi d'épargner le commerce de cette ville.

« Nous vous prions et requérons d'ordon-
« ner à vos armements de toute nature, flot-
« tille ou corsaires, de s'abstenir de toute ex-
« pédition hostile dans le golfe de Smyrne,
« depuis et compris les îles d'Ourlac jusqu'au
« fond du golfe, au nord et au sud.

« Puisque vous tendez, messieurs, à vous
« élever au rang des nations civilisées, veuillez
« vous souvenir que le comte Orloff, com-

« mandant l'escadre russe en 1771, reçut à « Paros une réquisition semblable à celle-ci « de la part des Européens de Smyrne, qu'il « s'empressa d'y déférer, et qu'il ne fit aucune « tentative contre cette ville. Veuillez vous « rappeler également la conduite de l'amiral « anglais Duckwort pendant la dernière guerre « de la Grande-Bretagne contre la Turquie ; il « s'abstint de toute action hostile contre « Smyrne et ses environs, afin de ne point « compromettre le grand dépôt commercial.

« Nous ne doutons pas que vous ne vous « fassiez un point d'honneur d'imiter ces deux « nobles exemples. Veuillez nous en donner « l'assurance, et prendre de suite les mesures « les plus propres à réussir. Elles vous feront « le plus grand honneur en Europe. »

Le sultan, dit-on, fatigué des plaintes continuelles qui lui venaient des côtes de l'Ionie, inquiétées par les Ipsariotes, s'était fait présenter une mappemonde pour y voir ce que c'était qu'Ipsara; il fut si frappé de l'exiguïté de cette île, qu'il dit avec mépris : « Otez-moi de la carte cette petite tache; dites à mon capitan-pacha d'attacher cette roche à son vaisseau, et de me l'amener. »

La montagne de Saint-Nicolas garnie de batteries, une mer hérissée de récifs et presque toujours orageuse, rendaient le port d'Ipsara d'un accès difficile aux ennemis, tandis qu'une chaîne de rochers, qui traverse l'île du nord au sud, offrait aux Ipsariotes d'excellentes positions. A la nouvelle des préparatifs de Topal-Pacha, les sénateurs d'Ipsara, poussés par un mauvais génie, firent les dispositions les plus imprudentes. Tandis qu'ils devaient se servir d'une partie des bâtiments pour écarter l'ennemi et tenir l'autre en réserve, ils les dégarnirent de tout leur gréement; et, voulant par là s'ôter tout moyen de retraite, ils se privèrent de leur principale force. De plus, au lieu de se borner à la défense de la ville, ils disséminèrent maladroitement jusque sur les points les plus inabordables le peuple et les nombreux étrangers qui se trouvaient dans l'île. Enfin, ils confièrent le poste le plus important à un capitaine albanais, nommé Kotas, et à son lieutenant Karabélias, tous deux vendus à l'amiral turc.

Le 27 juin, au lever de l'aurore, Topal-Pacha, suivi de douze frégates, vint reconnaître les divers points de l'île où le débar-

quement pourrait s'opérer, et s'en alla vers le coucher du soleil, après avoir essuyé quelques inutiles canonnades des Grecs. Le 2 juillet, il revint avec un si grand nombre de bâtiments de guerre et de transport, qu'au dire de Kanaris, cet espace de mer qui sépare Ipsara de Mitylène n'offrait qu'un pont immense. Il resta pendant toute la nuit en repos, avec des fanaux allumés à tous les mâts pour éviter une surprise. Le lendemain, sa flotte fut divisée en deux colonnes; la plus nombreuse se porta sur la pointe la plus fortifiée du port, et l'autre s'avança vers l'anse que défendaient Kotas et Karabélias. Tandis que la première faisait une fausse attaque, la seconde, à la faveur d'une épaisse fumée produite par une décharge générale de son artillerie, mit à terre quatorze mille hommes, la plupart Albanais d'élite de la tribu des Guègues, et commandés par un chef habile, Ismaël Pliassa.

Les ennemis entrent dans un défilé; ils grimpent sur les rochers et s'emparent d'une batterie; Kotas et Karabélias se trouvaient sur un poste qui la dominait; ils désertent, et sont bientôt massacrés par les Turcs, qui ont cou-

tume de profiter de la trahison et de punir le traître ; au bout de quelques heures, toutes les positions sont forcées ; cinq cent vingt-trois Ipsariotes, huit cents Roméliotes, cent vingt-cinq Samiens succombent, après avoir fait mordre la poussière à quatre mille Albanais. Ismaël Pliassa marche en avant et pénètre dans la ville ; chaque rue, chaque maison est disputée, enlevée et reprise ; les femmes, leurs nourrissons dans les bras, se jettent dans les flots ; ceux-ci cherchent un asile à bord de leurs vaisseaux ; ceux-là courent s'enfermer dans le château de Paléocastron, situé sur la montagne de Saint-Jean ; ils s'entassent dans ses galeries, construites sur une vaste poudrière ; les Turcs viennent les assiéger ; la mitraille que vomit le fort balaie leur armée ; leur rage redouble ; ils escaladent les murs ; mais, repoussés avec une perte considérable, ils offrent une capitulation ; un pavillon paraît sur les tours ; c'est celui d'Ipsara ; les portes s'ouvrent ; les Albanais s'y précipitent ; on entend ces cris : « Feu ! feu ! vive la patrie ! » Le sol s'ébranle avec un fracas horrible ; trois mille Ipsariotes, quatre mille mahométans périssent engloutis par l'explosion. Les restes de la population

d'Ipsara, naviguant sur des bâtiments sans gouvernails, se font jour à travers les ennemis, et se sauvent à Syra.

La chute d'Ipsara ébranla toute la Grèce; un cri de vengeance retentit dans tout l'Archipel; le danger commun rapprocha tous les partis, et le feu de la discorde s'assoupit pour quelque temps. Théodore Colocotronis écrivit à Coundouriotis que le péril de la patrie le faisait passer par dessus toute autre considération, et qu'il mettait bas les armes. Le gouvernement fit son entrée à Nauplie, et de là prit les plus sages mesures pour repousser l'ennemi. Le peuple d'Hydra se précipita dans le monastère où se tenaient les séances du sénat; un marin s'avança vers les sénateurs, et leur cria : « Que faites-vous? L'île d'Ipsara n'est plus « qu'un amas de cendres. Quelles précautions « avez-vous prises ? Est-ce à nous autres mate-« lots à vous donner des conseils? Nous sa-« vons, pendant la paix, savourer le vin dans « les cabarets, et dans la guerre nous jeter au « milieu des flammes. Que notre escadre s'ap-« prête à l'instant; vous verserez votre or, nous « notre sang, et la patrie sera sauvée. » En moins de deux heures, cinquante bricks furent équi-

pés ; les uns y apportèrent des vivres, d'autres des munitions; tous se disputèrent à qui s'embarquerait le premier; on leva l'ancre, et l'on mit à la voile au son religieux des cloches.

La même impulsion fut imprimée à Spezzia et aux autres îles de l'Archipel; toutes les chaloupes se convertirent en bâtiments de guerre; la mer Égée fut en tout sens sillonnée par deux cents bâtiments de toute grandeur; des feux allumés sur tous les rochers, en guise de télégraphes, éclairèrent les moindres mouvéments des ennemis.

Le 15 juillet, la flotte grecque, forte de quatre-vingts voiles, parut devant Ipsara; à son aspect, trente-cinq bâtiments turcs, qui se trouvaient dans le port, coupèrent leurs amarres, et gagnèrent la haute mer : « Op-« probre, s'écrie Miaoulis du haut de la poupe! « opprobre à toi, Méhemed-Gazi-Topal-Pa-« cha ! » Il se met à la poursuite des Barbares; il les atteint et leur détruit neuf galiotes; puis il revient, s'approche d'Ipsara, et s'adressant avec le porte-voix aux capitaines des vaisseaux qui le suivent : « Au rivage, camarades ! » leur crie-t-il. Onze cents marins, les tromblons à la main, se jettent dans les canots, débarquent

précipitamment, égorgent les Turcs délaissés dans l'île, et se rendent maîtres de la ville et de Paléocastron.

Miaoulis, après ce coup, laissa trente bricks sous les ordres de Sactouris, et prenant avec lui les plus courageux capitaines, courut au-devant de l'escadre égyptienne qui, composée de deux cent cinquante navires, venait de quitter Alexandrie. Topal-Pacha, voulant profiter de l'absence du navarque, sortit de Mitylène, et, le 11 août, se montra devant Samos; quarante barques de transport étaient déja sur le point d'effectuer un débarquement sur cette île, lorsque Sactouris fondit brusquement sur elles, coula les unes, captura les autres, et força le reste d'échouer sur la côtière de l'Asie.

Le 12 et le 13, les Turcs furent de nouveau repoussés; cependant ils parurent encore le 16, disposés à tenter le sort. Sactouris, quelques heures avant le combat, se servit, dit-on, de cette ruse qui lui valut la victoire : voyant que la plupart des capitaines qu'il commandait n'étaient pas d'un courage éprouvé, il les invita tous à dîner à son bord; il fit mettre la table sur le tillac; lorsqu'il se

fut aperçu que le vin commençait à échauffer les têtes, prenant une tasse : « Buvons, camarades, s'écria-t-il, au triomphe de la flotte ! — Au triomphe de la flotte ! répétèrent-ils ensemble en vidant leurs verres. — Voulez-vous, amis, que nous fassions une convention ? Que celui d'entre nous qui se montrera lâche aujourd'hui, se laisse charbonner la figure par son équipage. Je me soumets le premier à cette condition. » Ils furent tous d'accord ; les matelots de l'escadre qui se trouvaient rassemblés partie dans le vaisseau, partie dans les canots, battirent des mains, et portèrent la santé de leur brave amiral. Les capitaines, pleins d'ardeur, retournèrent à leurs bords ; l'action s'engagea bientôt, et les Turcs furent mis en pleine déroute.

Dans la matinée du 17, Topal-Pacha vint attaquer encore Sactouris entre le promontoire Santa-Marina et Colonnès. Les Grecs se trouvèrent sous le vent des ennemis ; leur position devint bientôt alarmante ; ils allaient périr, lorsque tout à coup Kanaris apparaît, portant dans son vaisseau incendiaire la vengeance d'Ipsara ; il fond sur les Turcs en leur criant : « Arrêtez, lâches destructeurs de ma patrie ! »

D'une main il tient le gouvernail, de l'autre il agite en l'air son bonnet de matelot; il aborde une frégate de 54, entièrement couverte de cuivre et surnommée Bourlot-Corcmaz (qui ne craint pas les brûlots); elle prend feu; son explosion fait périr, outre son équipage composé de plus de six cents hommes, un grand nombre d'Asiatiques rassemblés sur le rivage opposé; quinze à vingt bateaux, destinés à transporter à Samos les milices de l'Asie, sont embrasés par ses débris enflammés.

Trois autres brûlotiers imitent, dans cette glorieuse journée, l'héroïsme de Kanaris : Vatikiotis se jette sur un brick tunisien de 20 canons, et le réduit en cendres; Démétrius Raphélias accroche une corvette tripolitaine de 48, et la fait sauter; Robotsis, dédaignant d'incendier un brick qui se trouvait à son passage, s'attache aux flancs d'une frégate; elle s'allume : mais une brise propice qui survient, et le grand nombre des embarcations qui la remorquent, la dégagent à moitié consumée; les ennemis sont en fuite, et Samos est sauvée.

Le 26 août, la flotte de Byzance fut jointe par celle d'Égypte, commandée par Ibrahim;

leur réunion forma un total de trois cents voiles, dont quatre vaisseaux rasés, vingt frégates, vingt-six corvettes, quatre-vingts bricks, et le reste bâtiments légers de transport. Le 5 septembre, Miaoulis, avec quarante bricks, vint les attaquer dans la rade d'Halicarnasse; un combat des plus opiniâtres eut lieu; les escadres combinées furent mises en déroute; Topal-Pacha ne put se dégager des mains des Grecs qu'après avoir vu les manœuvres de son vaisseau hachées, et perdu plusieurs de ses officiers. Le 8, les ennemis furent de nouveau dispersés entre Cos et Satalia; le 9, s'étant ralliés, ils eurent un léger engagement avec les Grecs, et le jour d'après, profitant d'un vent favorable, ils tombèrent à l'improviste sur eux devant Géronte; ils les serrèrent de si près, que vingt de leurs bâtiments étaient sur le point d'échouer, lorsque Antoine Criésis, accompagné des capitaines Jean Laléchos et Zacas, fit signe aux brûlotiers Pipinos, Matrozos et Kaloïanis de le suivre; il fondit sur les Barbares et les mit en fuite; un brick égyptien de 20 canons resta en arrière; les trois brûlots l'atteignirent et le brûlèrent; mais leurs canots se trouvèrent

entre deux frégates, survenues au secours du brick; c'en était fait d'eux, si Criésis, s'élançant tout à coup, ne fût parvenu par son intrépidité à les arracher au danger; en même temps, Papantonis attacha son brûlot à l'une de ces frégates, montée par l'amiral tunisien; le feu prit à tribord; ses nombreux pompiers étaient près de l'éteindre, lorsque le brave Vatikiotis vint répandre les flammes à bâbord; alors le commandant tunisien se jeta dans la mer pour s'échapper; mais il fut pris vif par la chaloupe d'Anastase Tsamados; tout l'équipage, au nombre de neuf cents hommes, disparut dans les flots.

Après la bataille, Criésis se rendit à bord du brick de Tsamados; il y rencontra l'amiral de Tunis, et, touché de son sort, il voulut le consoler; celui-ci lui répondit avec une fierté farouche : « Ton affabilité me rend la vie plus « insupportable encore. Que n'avais-je pour « marins une centaine d'Hydriotes! Je t'aurais « fait connaître alors quel est celui dont tu « prétends ranimer le courage. »

Le 22 du même mois, cinq bâtiments grecs donnèrent la chasse, devant Icarie, à toute la flotte ennemie; Criésis montra dans cette

affaire une bravoure si singulière, que les matelots firent en son honneur le distique suivant, qui se chante encore dans les rues d'Hydra.

« Ὁ καπετὰν Ἀντώνης μας, τὸ νιό μας παλικάρι,
« Στῆς Ἰκαριᾶς τὸν πόλεμο ἐφάνηκε λιοντάρι. »

« Antoine, notre jeune et brave capitaine, « dans la bataille d'Icarie a montré le courage « d'un lion. »

Les ennemis, défaits plusieurs fois de suite, reculèrent jusqu'aux parages de Chios. Là, le 4 octobre, Nicodème, l'émule et le concitoyen de Kanaris, leur incendia une corvette; Théodorakis et Kaloïanis leur brûlèrent un brick, et Robotsis mit hors de service une de leurs frégates. Le Capitan-Pacha, lassé de ses nombreuses mésaventures, brouillé d'ailleurs avec Ibrahim, ramena dans les Dardanelles les débris de sa flotte. Le vaisseau qu'il montait, au lieu d'apporter, selon les ordres du Sultan, l'île d'Ipsara attachée à sa poupe, entra dans le Bosphore désemparé et traîné à la remorque.

Ibrahim tenta de tenir seul la mer; Miaoulis, lui présentant le combat nuit et jour, le repoussa des côtes de l'Asie-Mineure jusqu'à

Candie; il lui détruisit près de cette île la plus belle de ses frégates, lui enleva vingt transports chargés de deux mille hommes de troupes de débarquement, et, l'ayant poursuivi de là jusqu'au port d'Alexandrie, il rentra, le 22 novembre, à Hydra, avec sa division intacte.

Dans le même temps, le sérasquier Derviche-Pacha, après avoir été battu par Kitsos Zavellas et Lambro-Véicos près d'Amblanée où il perdit la fleur de son armée, se hâtait de se retirer à Zéitoun. Omer-Vrione, défait alternativement par Rangos, Zongas, Iscos et Stournaris, était rejeté au-delà des frontières de l'Étolie.

Rassurés alors du côté de l'ennemi, les primats de la Grèce se livrèrent plus que jamais à leurs intrigues et à leurs discordes. Ceux de la Morée, jaloux de participer au gouvernement, déclarèrent, les armes à la main, que, d'après la constitution, le corps exécutif devait être renouvelé, le temps pour lequel il avait été nommé étant déja révolu. Théodore Colocotronis se joignit avec eux, et, profitant d'une maladie survenue au président Coundouriotis, il leva l'étendard de la révolte, et remplit le Péloponèse de troupes séditieuses.

Jean Gouras était alors un des plus puissants capitaines de la Romélie; la nature l'avait doué de tous les avantages extérieurs : sa stature était grande et majestueuse; son aspect rappelait à l'imagination la beauté colossale du Jupiter Olympien de Phidias; son ame était pleine d'énergie, son esprit plein de justesse. Sorti de la classe du peuple, il était ardent républicain; il aimait la constitution, parce qu'elle ouvrait à tous les citoyens le chemin de l'illustration; et le respect qu'il professait pour elle était tel, qu'on l'avait souvent entendu dire : « Dans une main je tiens le sabre, dans l'autre « la charte du pays; malheur à qui tenterait de « la fouler aux pieds. »

Tout à coup des lettres du gouvernement, ébranlé par les primats de la Morée, viennent le trouver à Athènes, et l'appellent à la défense des lois. Il assemble son armée, traverse l'Isthme, cherche, attaque et disperse les rebelles devant l'Acrocorinthe. Le premier coup étant ainsi porté par Gouras à l'oligarchie péloponésienne, tous les autres capitaines du continent s'empressèrent de suivre son exemple; Jean Colétis, homme rempli d'intelligence, se mit à leur tête, et par une éton-

nante célérité, par d'habiles expédients, désarma la plus grande partie des mutins (1). Les frères Délyanis et Georges Sissinis furent faits prisonniers; Zaïmis et Londos, poursuivis à outrance, arrêtés dans l'Étolie par les troupes du gouvernement, relâchés sous main par Mavrocordatos, furent forcés de chercher un refuge hors de la Morée; Panos Colocotronis, jeune homme de grande espérance, périt devant Tripolitza; son père Théodore Colocotronis se rendit à discrétion, et vint déposer ses armes aux pieds du président, en disant : « Je suis indigne de les porter : je « m'en suis servi contre les lois. »

Les chefs turbulents du Péloponèse étant ainsi défaits, plusieurs avis dissidents s'élevèrent à leur égard dans le sein du sénat et du conseil administratif : les uns prétendirent que les têtes de ces coupables devaient tomber

(1) Alors, en attendant l'arrivée de l'emprunt de Londres, il traînait à sa suite un mulet chargé de deux gros sacs remplis de cailloux, et non de rouleaux de livres sterling, comme il le faisait accroire à ses soldats, qui suivaient avec ardeur ce prétendu trésor.

sans aucun jugement préalable; les autres votèrent pour leur mise en liberté; ceux-ci pour la confiscation de leurs biens; ceux-là pour leur exil.

Au milieu de ce conflit d'opinions, le général Gouras, armé de l'audace d'un militaire, adressa cette lettre au gouvernement :

« Sénateurs, et vous membres du corps exé- « cutif! Théodore Colocotronis, André Zaïmis, « Georges Sissinis, toute la famille des Délyanis, « André Londos, Sotère et Jean Notaras, le fer « et la flamme à la main, ont résolu d'abolir « la constitution, et d'ensevelir la Grèce entière « sous ses ruines. L'honneur, la propriété, la « vie des peuples de la péninsule ont reçu de « rudes atteintes. C'est à vous de prouver à la « nation que ses lois sont basées sur les solides « fondements de la justice. Tous les Grecs en « général exigent de vous que ceux de ces « rebelles qui sont arrêtés soient jugés et punis « avec rigueur, et que ceux qui se sont évadés « ou qui restent cachés dans l'intérieur de la « Grèce, en soient déclarés bannis pour la vie.

« Que si ceux à qui la patrie vient de con- « fier le pouvoir, soit par un sentiment mal- « entendu d'humanité, soit par un esprit de

« politique intéressé, laissent impunis ces per-
« turbateurs de l'ordre public, qu'ils appren-
« nent, ces hommes, qu'ils seront bientôt forcés
« d'user envers moi de la même indulgence :
« car aussitôt que le crime échappe au châti-
« ment mérité, il devient un appât dangereux
« pour les autres citoyens. N'allez point mé-
« priser mes paroles, comme sorties de la
« bouche d'un soldat; pesez-les bien: les Grecs
« ne sont point faits pour être l'objet de l'ar-
« rogance insultante d'un Zaïmis, des infames
« débauches d'un Londos, et de la vieille ruse
« d'un Notaras.

« La franchise avec laquelle je m'exprime
« eût été, sous un régime despotique, traitée
« de désobéissance; mais elle est tolérée par
« notre code politique, dont la loi fondamen-
« tale porte que tout Grec a le droit d'expo-
« ser par écrit ou de vive voix ce qu'il croit
« utile à la cause publique. »

Ces mots ne manquèrent point de faire une vive impression sur tous les esprits. Le sénat choisit dans son sein une commission pour juger les criminels; et le conseil exécutif, de peur qu'ils ne suscitassent une émeute à Nauplie, les fit transférer à Hydra.

A la disparition des primats du Péloponèse, le calme fut bientôt rétablit. La discorde qui, dès les premiers jours de l'insurrection, avait désolé la Grèce, n'osa plus se montrer devant le président Coundouriotis, assez fort pour faire respecter les lois.

Alors la Grèce ressent pour la première fois les bienfaits d'un bon gouvernement; la civilisation commence à pénétrer dans la masse du peuple ; les Grecs, vainqueurs de l'ennemi et de l'anarchie, suivent librement leur tendance à l'amélioration morale. Le sénat nomme inspecteur de l'instruction publique le savant Constantas, et plusieurs patriotes concourent par de généreuses contributions à la propagation des lumières; l'Ipsariote Varvakis offre au corps législatif six cent mille piastres pour la fondation d'une école à Argos; les primats les plus éclairés de Ténos font construire chez eux un vaste collége, qu'ils confient aux soins des professeurs Kléovoulos et Gazis; une école d'enseignement mutuel est ouverte dans une mosquée de Tripolitza, et trois autres dans l'île d'Andros; Michel Soutzo, éparque d'A-

thènes, appelle dans cette ancienne capitale des sciences le vertueux Génadius, et lui remet la direction d'un lycée qu'il organise; il se confond lui-même parmi les élèves, et par sa présence assidue il anime leur émulation. Une société philanthropique se forme à Nauplie pour l'établissement d'hôpitaux et de maisons de charité; une autre, sous le nom de Philomuse, est chargée du soin des monuments antiques pour préparer la renaissance des beaux-arts. Un code criminel est rédigé, et le ministère de la justice l'annonce par la proclamation suivante :

« Hellènes! rendez des actions de graces au « Très-Haut, en voyant les effets de vos bras « infatigables. Nous voici dans la quatrième « année depuis que nous portons le fer et le « feu contre nos tyrans; et que n'avons-nous « pas fait dans ce court intervalle? Nous avons « affranchi le sol de nos aïeux, en versant par « torrents le sang de nos oppresseurs; nous « avons recouvré nos droits, rédigé des lois, « établi un gouvernement fondé sur la jus- « tice, et qui promulgue aujourd'hui un code « pénal, en se proposant d'installer partout

« des tribunaux qui puissent défendre au puis-« sant d'opprimer le faible, au riche de vexer « le pauvre.

« Hellènes! quatre ans de combats héroïques « ont suffisamment témoigné que vous êtes les « vrais enfants de ceux dont vous vous glori-« fiez d'être issus. Il ne vous reste plus qu'à « vous montrer les héritiers de leurs vertus, « en vivant en hommes justes, en citoyens « honnêtes, en vrais chrétiens.

« Voilà ce qu'en peu de mots vous recom-« mande et vous rappelle le ministère de la « justice, en faisant des vœux pour que vous « vous dirigiez dans la voie de l'équité, sans « avoir jamais besoin de ces lois pénales. »

L'héritier du génie de Montesquieu, Jérémie Bentham, présente aux Grecs un recueil précieux de remarques sur leur constitution. Le sénat lui répond par cette lettre :

« Si l'illustre Angleterre s'enorgueillit de te « compter parmi ses citoyens, la mère de Ly-« curgue et de Solon se félicite de se régénérer « à l'époque où vit le plus sage et le plus phi-« lanthrope des publicistes. Les enfants de la « Grèce puisent la force intellectuelle dans tes « immortels ouvrages, et tâchent de s'élever à

« la hauteur de tes vues. Les membres du corps « législatif, d'après les saines règles de ta juris« prudence, coopèrent à l'amélioration de la « constitution grecque.

« Salut, ami de la Grèce ! Le plaisir que « ton cœur généreux ressent de notre bon« heur est la digne récompense de ta vertu. « Prospère, et

« Βάλλ' οὕτως, αἴκεν τι φάος Δυναοῖσι γένηαι. »

« *Poursuis tes efforts; c'est ainsi que tu* « *pourras être utile aux Grecs.* »

Le gouvernement témoigne en même temps sa reconnaissance à plusieurs Philhellènes, et leur distribue des honneurs; il naturalise Édouard Blaquière par ce décret, écrit dans la langue de Platon et dans les formes antiques de la république athénienne:

« Ἐπειδὴ Ἐδουάρδος Βλακαῖρος, τὸ γένος Βρεττανός, διατελεῖ « εὔνους ὢν τῇ Ἑλλάδι, καὶ λέγων καὶ πράττων ὅ,τι ἂν δύνηται « ὑπὲρ αὐτῆς ἐν τοῖς παροῦσι πράγμασι, πολλῶν ἀγαθῶν αὐτῇ « παραίτιος γίνεται, δέδοκται τῇ βουλῇ τῶν Ἑλλήνων πολίτην ποιή« σασθαι τὸν ἄνδρα, τιμῆς καὶ εὐγνωμοσύνης τῆς πρὸς αὐτὸν ἕνεκα, « τὸ δὲ ψήφισμα κοινωθῆναι ἀνὰ πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα. »

« Puisque Édouard Blaquière, Anglais de « nation, s'est montré constamment ami de la

« Grèce, et qu'il a bien mérité d'elle tant par « ses actions que par ses écrits, le sénat, en « signe de son estime et de sa gratitude envers « lui, l'inscrit au rang des citoyens, et publie « cet arrêt par toute la Grèce. »

Tout allait à souhait, lorsque Mavrocordatos, qui depuis près d'un an se trouvait tranquille possesseur de la Grèce occidentale, sortit des portes de Missolonghi pour rallumer dans le Péloponèse les feux de la discorde; Négris, son rival, venait de succomber victime d'une maladie contagieuse; Ulysse, son ennemi mortel, ambitieux comme le Spartiate Pausanias, s'était souillé du même crime, et le même sort l'attendait; Hypsilantis, l'unique adversaire qui lui restait, sans aucune influence politique ni militaire, n'était que l'ombre de lui-même. Mavrocordatos, délivré ainsi de tout concurrent, abandonné sans frein à la fougue de ses passions, va risquer tout pour s'emparer de tout. Dans sa route de Missolonghi vers Nauplie, le sort semble lui présager son avenir : empressé de se rendre au centre des affaires, et roulant dans sa tête des projets d'élévation, il tombe de son cheval auprès de Malandriu; triste augure de sa

chute prochaine dans laquelle il devait entraîner sa patrie !.. Il entre dans la capitale, obtient le poste de secrétaire d'état, et s'insinue dans le cœur de Coundouriotis. Colétis venait de conseiller à ce dernier de mettre le siége devant Patras, et, travaillant à sa propre fortune, il désirait le suivre dans cette campagne à la tête des Roméliotes. Mavrocordatos, animé des mêmes sentiments, persuade à Coundouriotis d'éloigner Colétis, qu'il lui désigne comme un homme dangereux par son ascendant sur les troupes de la Romélie. Le président prend le commandement en chef de l'armée, se fait accompagner seulement de Mavrocordatos, et marche sur Patras. Les capitaines de la Grèce continentale éclatent en murmures, et plusieurs d'entre eux refusent de le suivre. Obstiné dans sa résolution, irrité de plus en plus contre Colétis, qui nourrit sous main le mécontentement des Roméliotes, il établit son quartier-général à Scala, où chaque jour il voit son camp s'affaiblir par de fréquentes désertions.

Cependant Ibrahim (1) qui, chassé par

(1) Je ferai le récit de son expédition en Morée,

Miaoulis, était revenu hiverner à Candie, instruit des dissensions des Grecs, se hâta d'en profiter. Dans le courant du mois de février 1825, tandis que Mavrocordatos et Colétis, se disputant l'autorité, tenaient en suspens toute opération, il débarqua à Modon dix mille hommes de troupes régulières. Coundouriotis vit échouer, par l'arrivée de ce pacha, ses projets sur Patras; il rassembla toutes ses forces disponibles, et vint camper avec huit mille hommes entre Modon et Navarin.

La forteresse de cette dernière ville, placée sur le sommet d'une petite montagne, est dominée par d'autres positions militaires; son port, étroit à l'entrée et large dans le fond, est commandé par l'île de Sphactérie. Les Grecs se hâtèrent de s'emparer de tous les points par où l'ennemi pouvait inquiéter cette place : Caratassos fut chargé de défendre le hameau de Calyvia; le capitaine Hadgi-Christos occupa le vieux Navarin; Anastase Tsama-

---

partie d'après son journal publié par son père à Alexandrie, et partie d'après les rapports de nos capitaines.

dos, commandant d'une flottille de huit bricks, fortifia Sphactérie, et y fit transporter des munitions de guerre et de bouche.

Ibrahim tomba d'abord sur Caratassos, et voulut enlever sa position à la baïonnette; on l'accueillit avec un feu si nourri, qu'il s'arrêta tout court; il recommença la charge, et fut repoussé, laissant sur le champ de bataille quatre cents morts.

Le fort de l'armée grecque se trouvait campé près de Crémidi, à trois lieues de Modon. Coundouriotis, ne pouvant à cause de sa santé commander en personne, avait délégué son pouvoir à Scourtis, brave marin, mais qui n'avait aucune expérience du service de terre. En vain Karaïskakis se révolta-t-il contre un pareil choix, en disant qu'aux mains goudronnées d'un Hydriote le timon d'un vaisseau seyait mieux que l'épée de commandement; en vain conseilla-t-il à Scourtis d'entourer son camp de retranchements. Cet intrépide capitaine lui répondit fièrement que le courage est le bouclier du brave. Ibrahim, se prévalant de cette faute, fondit à l'improviste sur les Grecs et les mit en déroute; les capitaines Xidis et Raphaël furent tués; Costas Botzaris, renversé de son

cheval, et sur le point d'être pris par un peloton d'Égyptiens, ne dut son salut qu'à la bravoure de ses soldats, qui l'enlevèrent dans leurs bras, au péril de leur vie.

Après cet avantage, Ibrahim attaqua, le 7 mai, Paléocastron; mais il fut repoussé par le peu de Grecs commandés par Hadgi-Christos et l'évêque de Modon. Sentant alors que, pour s'emparer de cette position, il devait d'abord se rendre maître de Sphactérie, il ordonna au renégat Sève, Soliman-Béi, de monter avec deux régiments sur cinquante prames, et de tenter un débarquement sur cette île; en même temps il partagea sa flotte en deux divisions, dont il rangea l'une hors du port pour faire face à Miaoulis dans le cas où il surviendrait, et l'autre à l'embouchure, à deux lieues de la baie où se tenaient à l'ancre les huit bâtiments de Tsamados. Celui-ci, dès qu'il s'aperçut des dispositions de l'ennemi, descendit avec une centaine de marins sur Sphactérie, où se trouvaient Mavrocordatos, Stavros Sahinis, Anagnostaras et Tsocris à la tête de quatre cents soldats; tous se préparèrent à soutenir l'assaut des

Arabes, et occupèrent les postes les plus importants. Le 8 mai, une heure avant midi, Soliman-Béi se porta du côté de Tsamados : un feu vif l'arrêta quelques moments; trois fois il tâcha d'opérer une descente, et trois fois les flots furent rougis du sang des Égyptiens; il se dirigea alors sur d'autres points, et, n'y ayant pas rencontré une résistance aussi forte, il culbuta les Grecs, et les délogea de leurs postes. Alors les défenseurs de Sphactérie se virent pressés de toutes parts : les plus intrépides d'entre eux ne songèrent qu'à vendre chèrement leur vie; les autres s'enfuyant à bord de la flottille, exhortèrent l'amiral hydriote à se sauver avec eux. « Anastase Tsamados, leur répondit-il, a pro« mis de verser son sang pour la défense de « Sphactérie ; retournez à Hydra, et dites qu'il « s'est sacrifié pour sa patrie. » A ces paroles, il se jeta parmi les ennemis et disparut. Le brave Sahinis, resté avec une vingtaine d'hommes, se retira dans une chapelle, où étaient déposées les munitions de guerre : les Barbares y vinrent l'assiéger; il refusa de se rendre, mit le feu aux poudres, et périt avec ses com-

pagnons. Anagnostaras, caché dans une grotte, fut découvert et massacré. Mavrocordatos eut à peine le temps de gagner le brick de Tsamados; ce bâtiment, gouverné par Démétrius Sactouris et Nicolas Votsis, après avoir résisté pendant plus de cinq heures à trente-cinq vaisseaux de guerre, se fit jour à travers une escadre de cent voiles, et revint à Hydra tout criblé de coups (1).

La mort de Tsamados mit le sceau à sa vie

(1) C'est aussi dans cette journée désastreuse que succomba le Piémontais Santa-Rosa. Écrivain distingué, homme d'état à-la-fois, il avait exercé une haute influence dans la révolution piémontaise, dont il dépeint les événements politiques avec un talent supérieur. Avant de faire voile pour la Grèce, il écrivit de Londres au célèbre professeur Cousin ces nobles paroles : « Mon ami, je n'avais point de sympathie pour l'Espagne, et je n'y suis point allé, « puisque par cela seul je n'y aurais été bon à rien. « Je sens, au contraire, pour la Grèce un amour « qui a quelque chose de solennel : la patrie de Socrate! entends-tu bien? D'ailleurs, le peuple grec « est brave; il est bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pu détruire entièrement son beau caractère. Je le regarde en outre comme un peuple « frère. Dans tous les âges, l'Italie et la Grèce ont

glorieuse. Il fut, après Miaoulis, le plus intrépide capitaine d'Hydra; en 1822, il avait, avec quatre bricks seulement, dispersé dans le détroit

---

« entremêlé leur destinée; et, ne pouvant maintenant rien pour ma patrie, je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce quelques années de vigueur qui me restent encore. Je te le répète; il est très-possible que mon espoir de faire quelque bien ne se réalise point : mais, dans cette supposition même, pourquoi ne pourrais-je pas vivre dans un coin de la Grèce, y travailler pour moi? La pensée d'avoir fait un nouveau sacrifice à l'objet de mon culte, de ce culte qui seul est digne de la Divinité, m'aura rendu cette énergie morale sans laquelle la vie n'est qu'un songe insipide.

« J'emporte ton Platon. Je t'écrirai ma première lettre d'Athènes. Donne-moi tes ordres pour la patrie de tes maîtres et des miens. »

Arrivé en Grèce, il se livra au triste plaisir de la solitude, et se lassa bientôt de l'existence; avant d'aller en volontaire à Sphactérie, il avait dit à son ami Michel Soutzo : « J'ai cru trouver dans votre vie active l'oubli de mes douleurs; mais le chagrin me poursuit partout : les rêves brillants de mon imagination se sont évanouis; les désirs sont éteints dans mon ame; elle veut s'élancer hors de sa prison... Il faut que cela finisse... »

de Chios six frégates et le vaisseau amiral des Turcs; à la fin de 1823, s'étant trouvé sous le promontoire de l'Athos avec son brick seul au milieu de quatre navires de haut-bord, il ne perdit point courage, lutta quelques moments et parvint à se sauver. Il avait cette noble ambition qui produit les héros : dans un festin, ayant entendu chanter un hymne en l'honneur de Miaoulis, il dit à ses amis, les larmes aux yeux : « Puissé-je mourir en me signalant par « d'aussi brillants exploits, et léguer à mes « enfants un nom aussi glorieux que le sien ! »

La Grèce fut inconsolable de cette perte : dans tout l'Archipel et surtout à Siphante, on célébra ses funérailles avec une grande magnificence; un Philhellène français, qui se trouvait dans cette île, prononça son oraison funèbre : « O Tsamados ! disait-il en finissant, ta vie est « pleine d'actions capables de te conduire au « temple de l'immortalité; tu goûtes mainte- « nant la béatitude d'être en présence de l'É- « ternel; sois auprès de lui l'intercesseur de ta « patrie, qui ne cessera jamais de bénir ta mé- « moire ! »

Pour venger son ami Tsamados, Miaoulis, le 11 mai, vogua vers Navarin; le lendemain,

à peu de distance de cette place, un bâtiment ionien, venant à passer près de lui, l'avertit que la moitié de l'escadre ottomane était mouillée à Modon. Le Navarque fit aussitôt venir à son bord tous les capitaines, et leur dit : « Les Turcs sont à l'ancre devant Modon; « l'ombre de Tsamados nous y appelle; ce jour « sera, je le prédis, un des plus glorieux pour « la Grèce et pour nous. » Au coucher du soseil, les Grecs commencèrent à distinguer de loin l'armée navale des ennemis; les bords de l'horizon étaient pourprés et paraissaient enflammés; les matelots, voyant le ciel, se disaient entre eux que Dieu leur annonçait un embrasement. A l'entrée de la nuit, six brûlotiers, André Pipinos, Georges fils de Théodose, Anagnoste Dimamas, Démétrius Tsabélis, Antoine fils de Vocos et Marinis Spahis, tombent comme la foudre sur les Barbares; ils dispersent les flammes sur une frégate, deux corvettes, une grosse gabarre et deux bricks; soudain un coup de vent, venu du large, porte un de ces bâtiments allumés sur le reste de la flotte; un vaisseau rasé, une frégate de la première grandeur et treize bricks prennent feu, sautent l'un après l'autre, et leurs débris ar-

dents communiquent l'incendie à la place de Modon ; ses magasins à poudre éclatent, et renversent la plus grande partie de ses fortifications.

Cette victoire ne sauva point Navarin : ses défenseurs, manquant totalement de vivres, acceptèrent, le 18 mai, la capitulation suivante :

« 1°. La garnison de Navarin remettra la place avec toute l'artillerie, armes et munitions, au commandant égyptien, commis à cet effet, le jour où les bâtiments européens seront prêts pour recevoir les troupes grecques.

« 2° Elle emportera ses bagages particuliers, et déposera les armes.

« 3° Elle sera embarquée sur des bâtiments marchands autrichiens et anglais, et sera transportée à Calamata.

« 4° MM. les commandants de l'*Amarante* et de la goëlette de guerre autrichienne, actuellement dans le port, seront priés de vouloir bien consentir à escorter la garnison jusqu'à Calamata, afin de la mettre à l'abri de toute insulte.

« 5° Dès ce moment, toute hostilité cessera de part et d'autre. »

Ibrahim, au mépris d'un traité garanti par les commandants européens, retint prisonniers le capitaine Hadgi-Christos, l'évêque de Modon et Georges Mavromichalis. Ce dernier écrivit à son père : « Ne pense plus à ton fils; « regarde-moi comme mort; ne songe qu'à « battre les Barbares, et sois sûr que je mourrai « content pour mon pays. » Toute la garnison fut dépouillée de ses armes; tandis qu'elle défilait devant les troupes arabes la tête baissée, et se repentant de ne pas avoir évité par la mort un pareil déshonneur, le renégat Soliman-Béi dit à ceux qui l'entouraient : « Regar« dez ces malheureux enfants de la liberté : « qu'ont-ils fait depuis quatre ans? Ils n'ont « pas construit un seul vaisseau de guerre; ils « n'ont pas su organiser un régiment; ils n'ont « pensé qu'à se battre entre eux et à se dé« truire les uns les autres. » Paroles d'autant plus déplacées dans la bouche d'un homme sans foi, qu'il était fils de la révolution française, si féconde en discordes sanglantes.

Pendant les vicissitudes de la guerre dont

le Péloponèse était le théâtre, le bruit s'y répandit qu'une armée de huit mille Asiatiques marchait sur la Béotie, et qu'une autre, forte de trente mille Albanais, s'emparant des postes militaires de l'Étolie, venait de mettre le siége devant Missolonghi. Tous les Roméliotes délaissèrent aussitôt la péninsule, et coururent à la défense de leur pays. Alors les Péloponésiens refusèrent de combattre Ibrahim, à moins qu'on ne leur donnât pour chef Théodore Colocotronis. Le sénat, sacrifiant cette fois ses inimitiés au salut de la nation, accorda le pardon de ce capitaine. Celui-ci était, depuis plusieurs mois, détenu dans un couvent d'Hydra; triste et taciturne, il tenait ses regards fixés sur les montagnes de la Morée; à la nouvelle de son élargissement, une joie terrible se répand sur son front sillonné de rides; sa barbe épaisse, qu'il avait laissé croître en signe de deuil, se hérisse; ses yeux, naguère immobiles, ont lancé des éclairs; il sourit, pleure, s'assied, se lève, marche avec agitation, puis s'arrêtant : « Ah !.. je suis enfin libre !... » s'écrie-t-il. Il sort de sa prison, et se présentant à Lazare Coundouriotis : « J'ai fait, « lui dit-il, du mal à ma patrie; les grands du

« Péloponèse m'avaient trompé. J'étais un ar-
« bre sauvage, planté sur un chemin public;
« plusieurs passants, la plupart brigands, se
« reposaient pendant l'orage sous mon ombre,
« et suspendaient à mes rameaux leurs sacs,
« remplis de vols et d'iniquités. »

Il arrive à Nauplie; le peuple, qui, naguère s'exagérant l'insolence et la rapacité de ce chef, l'accompagnait de ses malédictions dans sa captivité, ne se souvient plus que de ses services passés, et l'accueille par de vives acclamations; plusieurs sénateurs, une foule d'intrigants accourent au-devant de lui; chacun veut s'attribuer l'honneur d'avoir concouru à sa délivrance; ses ennemis même devancent ses parents, le saluent de loin, lui prodiguent le nom de frère; et moins ils ressentent de joie, plus ils affectent d'en être pénétrés. Dans la cérémonie de sa réconciliation avec le gouvernement, le sénateur Spyridion Tricoupis lui adressa un discours dans lequel il le conjurait d'oublier le passé. « En revenant d'Hy-
« dra, répondit fièrement ce Klephte, j'ai jeté
« la rancune dans la mer; faites-en autant :
« enterrez dans la place de Nauplie, où l'on
« creuse depuis tant de jours dans l'espoir de

« trouver des richesses cachées, enterrez vos « haines et vos dissensions : ce sera là le vrai « trésor à gagner. »

L'apparition de Colocotronis dans la Morée n'y produisit qu'une ardeur éphémère : tandis que les marins de l'Archipel triomphaient partout, tandis que Sactouris, sous le Cap-d'Or, incendiait à Topal-Pacha trois vaisseaux de haut-bord, les Péloponésiens se dispersaient devant les Arabes au seul bruit de leurs trompettes.

Le 9 juin, Papa-Fléchas, ayant sous ses ordres quinze cents hommes, courut occuper Maniati, bourg de l'Arcadie; l'avant-garde d'Ibrahim s'y présenta le lendemain au point du jour, et le combat s'engagea bientôt avec une égale ardeur des deux côtés; mais, dans l'après-midi, cinq cents Spartiates perdirent courage tout à coup, et désertèrent un poste important qui dominait Maniati; entraîné par leur exemple, le reste de l'armée, à l'exception de trois cents Arcadiens, prit aussi la fuite, et Papa-Fléchas, avec ses fidèles compagnons, se vit cerné par l'ennemi. Les braves Hellènes se battirent vaillamment jusqu'au soir; accablés enfin par le nombre, ils suc-

combèrent, après avoir égorgé près de huit cents Barbares. Deux Grecs seulement purent se sauver; ils racontent que pendant que leur capitaine, le sabre en main, résistait tout seul à plusieurs Arabes qui le serraient de près, Ibrahim, étonné de sa bravoure, lui cria : « Papas, jette bas les armes, et je t'accorde la vie. — Qui sait se révolter, répondit le fier Archimandrite, sait bien aussi mourir. »

Dans la même nuit, Ibrahim marcha sur la ville d'Arcadia, située à environ cinq lieues de Maniati; les habitants s'étant enfuis, il s'y précipita sans coup férir, y mit le feu, et massacra les enfants, les femmes et les vieillards qui n'avaient pas eu le temps de se retirer. De là, il se rendit à Nisi; il trouva cette ville désertée, et la réduisit en cendres. Le 12, ayant appris que Pierre Mavromichalis avait rassemblé plus de cinq cents hommes à Calamata, et qu'il l'avait fortifiée de murailles, il y accourut à la tête de quatre régiments; à son approche, la plus grande partie de l'armée grecque se débanda, laissant Calamata à la merci de l'ennemi; Mavromichalis combattit jusqu'au dernier moment avec le peu de Spar-

tiates qui lui restèrent fidèles, et faillit être pris. « Opprobre éternel à Sparte! s'écria le vieillard en se retirant les larmes aux yeux. Jetez le crêpe sur ma famille : Pierre Mavromichalis s'enfuit comme une femme devant les lâches Égyptiens. » Le vainqueur, après avoir brûlé Calamata et porté le ravage jusque dans Cytries, capitale de Mania, fondit, le 13, sur le monastère de Valanidia, défendu par quinze cents Grecs, et s'en empara. Le 18, il se dirigea sur Tripolitza. Colocotronis s'était assuré des défilés par lesquels il supposait qu'Ibrahim devait passer; mais ce pacha se fit conduire à Poliani par deux paysans turcs de la Morée, à travers un chemin qui paraissait impraticable, à cause de la roideur de sa pente, tua deux mille des Grecs accourus sous la conduite de Colocotronis pour s'opposer à son passage, enleva toutes leurs positions à la baïonnette, et, le 22, entra dans Tripolitza, que ses habitants avaient abandonnée, après l'avoir livrée aux flammes. Les Péloponésiens, rougissant de leurs défaites consécutives, s'écriaient : « Tant mieux : Ibrahim est entré dans Tripolitza pour n'en plus sortir; nous le tenons emprisonné au milieu du Péloponèse, loin de ses flottes. »

Après tant de victoires, Ibrahim osa, dans la matinée du 25, s'avancer jusqu'aux portes de Nauplie. D. Hypsilantis, qui depuis environ deux ans ne se mêlait plus des affaires, ressaisit alors les armes, et courut avec une poignée de soldats à la défense des moulins de Lerne.

Les forces de l'ennemi se composaient de cinq mille six cents fantassins et six cents cavaliers, d'un obusier et deux pièces de canon. Les Hellènes, au nombre de deux cent vingt-sept seulement, étaient disposés de la manière suivante : deux cents environ, partagés en deux détachements égaux, occupaient la droite et la gauche des moulins; le reste était posté derrière les murs, dans les jardins et dans les maisons. Plusieurs mysticks, embossés près du rivage pour protéger les Grecs, rendaient plus forte encore leur position presque entièrement environnée par des marais et par la mer.

A quatre heures et demie, les Égyptiens se mirent en mouvement sur trois colonnes. L'une se porta sur la montagne, afin de prendre les moulins par derrière, tandis qu'une autre arrivait par la route de Civéri. La troisième, plus nombreuse, formant la réserve, vint se placer dans la plaine.

A cinq heures, l'attaque générale commença; les Grecs la soutinrent avec un courage héroïque. Vainement la deuxième colonne essaya de forcer l'entrée des moulins : encaissée dans un espace étroit, entravée dans ses manœuvres, elle fut trois fois repoussée; à six heures et un quart, le feu des Grecs, soutenu par l'artillerie des mysticks, la mit en pleine déroute.

Pendant que cette colonne était ainsi dispersée, la première était parvenue jusqu'au pied de la montagne, et l'on se battait déja dans les jardins. Vers les sept heures, Hypsilantis, ayant reçu des renforts dont faisait partie la compagnie de voltigeurs, se trouvait à la tête de six cents hommes; la fusillade devint alors des plus vives. A sept heures et demie la deuxième colonne revint à la charge, et se posta sur la montagne; mais elle fut bientôt chassée par les Grecs, qui se répandirent dans la plaine. Les Égyptiens, dont un nombre considérable était tombé sous les coups des Hellènes, furent vigoureusement poursuivis, et ne s'arrêtèrent qu'aux moulins de l'Érasinus, au-delà de la rivière; trop heu-

reux de pouvoir ainsi mettre une barrière entre eux et leurs vainqueurs.

Dans la matinée qui précéda cette bataille, le contre-amiral de Rigny, persuadé que les Grecs seraient forcés de céder à la supériorité numérique de leurs ennemis, les avait fait prévenir que ses embarcations étaient prêtes à les recevoir, dans le cas où ils eussent été chassés de leurs positions. Ils lui répondirent, après lui avoir fait toutefois agréer leurs remercîments : « Nous nous croyons dans les Thermopyles; nous sommes résolus de vaincre ou de mourir. » Après le combat, l'amiral, pour célébrer leur victoire inattendue, fit exécuter un air triomphal par la musique militaire de son vaisseau, et accueillit les vainqueurs par des salves d'artillerie.

Après ce succès, Hypsilantis, à la tête de deux mille hommes, marcha contre Ibrahim qui, ayant dévasté tout ce qu'il trouva sur son passage, s'était replié sur Tripolitza; il alla s'établir sur les montagnes qui avoisinent cette ville, pour observer les mouvements d'Ibrahim qui s'y était enfermé. Ayant remarqué que

l'ennemi faisait de fréquentes sorties pendant la nuit, et qu'il se répandait dans les campagnes, il envoya, le 19 juillet au soir, un détachement de sept cents hommes occuper Vouno, Rizès et Pyéli, villages qui formant à peu près un demi-cercle favorisaient le plan de ce général. Le 20, avant l'aurore, douze cents Arabes se présentèrent dans la plaine. Les Grecs sortirent de leurs positions et vinrent à leur rencontre; en même temps, Hypsilantis descendit avec un renfort de cinq cents hommes, de sorte que les forces eussent été égales des deux côtés, sans la désertion d'un des capitaines qui, par suite d'une rixe avec ses collègues, avait quitté, pendant la nuit, la position de Pyéli. Les Hellènes attaquèrent bientôt les ennemis à l'arme blanche, les mirent en fuite, et les poursuivirent jusque sous les murs de Tripolitza. Dans cette action, ils tuèrent cent Arabes, firent trente prisonniers, et s'emparèrent de soixante chevaux et mulets. De leur côté, ils ne perdirent que quelques soldats; mais ils eurent à regretter la mort de deux vaillants capitaines, Georges Guicas et Polychronis. Le premier, tenant deux prisonniers, voulut en prendre un autre encore, qu'il sommait de

mettre bas les armes; celui-ci feignit de les lui rendre, lui tira un coup de pistolet à bout portant, et le tua. Le second, qui se trouvait isolé, fut massacré par les Arabes.

Les exploits d'Hypsilantis ranimèrent le courage des Péloponésiens, qui, battus successivement pendant six mois, sentirent alors pour la première fois qu'Ibrahim n'était point invincible. Le 25 du même mois, l'intrépide Jean Kridjalis, ayant rassemblé ses soldats près de Calamata, leur tint ce discours:

« Jusques à quand souffrirons-nous qu'une « poignée de lâches Égyptiens saccage nos « provinces? Je renonce à la vie, s'il faut la « traîner ainsi dans l'opprobre. Quoi! un peu- « ple dont l'histoire daigne à peine parler, la « proie de tous les conquérants, la risée de « tous les siècles, forgera-t-il des chaînes à une « nation de héros? Hellènes, pleurez de honte! « de vils esclaves vous ont dépouillés du prix « de tous vos triomphes passés; et par quel « moyen? Serait-ce par la supériorité de leur « nombre? Non; nous sommes quinze Hel- « lènes contre un Égyptien. Serait-ce par la « voie de leurs armes? Non; au seul bruit « de leurs clairons, nous prenons la fuite.

« Vains efforts, inutiles victoires de nos ma-
« rins! Braves d'Hydra, quittez la mer, gravis-
« sez vos rochers! Que sert-il de capturer
« les bâtiments d'Ibrahim, chargés de vivres
« et de munitions, lorsque nous-mêmes nous
« lui cédons nos champs et nos troupeaux;
« lorsque la poudre et le plomb ne lui sont
« plus nécessaires pour nous combattre; lors-
« que, à la vue seule d'un étendard égyptien,
« nous disparaissons? Et que dira le monde
« qui, plein d'admiration pour nos exploits,
« applaudissait hier à notre courage? Que dira
« la Grèce, dont nous ternissons maintenant
« l'antique et la moderne splendeur? Que di-
« rons-nous enfin nous-mêmes à nos ancêtres,
« aux martyrs de cette cause sacrée que nous
« avons défendue jusqu'à ce jour? Morts ou
« vivants, où cacherons-nous notre ignomi-
« nie? où nous mettrons-nous à l'abri de la
« malédiction de notre patrie?... Quant à moi,
« je vous ai déja déclaré ma résolution : le
« sabre en main, je me jetterai parmi les en-
« nemis pour donner et recevoir la mort. Si
« vous voulez me suivre, je suis encore votre
« capitaine. »

« Nous jurons de mourir avec toi, » s'écriè-

rent unanimement deux mille Androussiens, Arcadiens et Léontarites. » Ils tombèrent à la faveur de la nuit sur Nisi qu'occupaient douze cents Égyptiens, et les égorgèrent tous, à l'exception de quelques cavaliers qui durent leur salut à la fuite, et de vingt-cinq fantassins qui furent faits prisonniers.

Les succès des Péloponésiens jetèrent l'enthousiasme parmi tous les Grecs. Dans les premiers jours d'août, Démétrius Kalergis et Emmanuel Antoniadès, ayant formé à Nauplie un bataillon de braves Crétois, s'embarquèrent pour l'île de Candie, et, le 14, se rendirent maîtres des forteresses de Grambuse et de Kyssamos.

Le 4 du même mois, les brûlots de Kanaris, de Vocos et de Voutis, escortés par les bricks d'Emmanuel Tombazis et d'Antoine Criésis, appareillèrent d'Hydra pour Alexandrie, dans le dessein d'y détruire la flotte égyptienne. Après une navigation heureuse de cinq jours, au crépuscule du matin, ils découvrirent les rivages de l'Afrique, et vers le soir ils arrivèrent près d'Alexandrie. Kanaris y entra suivi des deux autres brûlotiers, et, après avoir retenu sur son bord le capitaine

de port qui, selon l'usage, était venu le visiter, il s'avança vers le vaisseau amiral et quatre frégates qui se tenaient à l'ancre devant le palais de Méhemed-Ali; mais le sort, jaloux de la Grèce, trahit tout à coup le courage du héros ipsariote : un vent contraire souffle de l'intérieur, et l'éloigne de sa proie. Alors il se tourne vers un autre groupe de bâtiments ennemis, met le feu à son brûlot, et se jette dans le canot avec ses compagnons ; mais la machine incendiaire prend une direction différente, et se consume inutilement. A la vue des flammes, Méhemed-Ali s'élance de son sopha, en s'écriant : « Nous sommes surpris par les Grecs. » Il ordonne que toute l'escadre s'apprête; sept chaloupes et un brick de guerre se mettent à la poursuite de Kanaris, qui cependant parvient à gagner les bâtiments de Tombazis et de Criésis. Les Hellènes hissent leurs pavillons, comme pour défier toutes les forces ennemies, et sortent du détroit sans le moindre signe d'alarme. Dans leur route ils incendient, le lendemain, un brick d'Ibrahim, lui capturent, le 15, une goëlette, et, le 25, rentrent à Hydra, regrettant d'avoir manqué le but de leur entrepirse, qui n'en est pas moins digne

d'être consignée dans les annales de la Grèce régénérée, comme une des preuves les plus éclatantes de l'intrépidité de ses marins.

LIVRE VII.

Alexandre Mavrocordatos chef d'une faction anglaise. — Acte par lequel il met la Grèce sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne. — Ses funestes effets. — Siége de Missolonghi. — Topographie de cette ville. — Opérations du sérasquier Réchid. — Son premier assaut. — Ses négociations. — Lettre de Lambro-Véicos à Tahir-Abas. — Second assaut. — Malheureuse situation des Missolonghites. — Apparition de la flotte grecque à Vassiladi. — Troisième assaut. — Lettre de Rechid à Ibrahim. — Arrivée de ce dernier sous les murs de Missolonghi. — Officiers européens d'Ibrahim. — Paroles que leur adressent les assiégés. — Lettre de plusieurs Grecques aux dames philhellénides. — Combat naval. — Embrasement d'une corvette. — Défaite d'Ibrahim. — Prise de Vassiladi et de Dolmas par les Turcs. — Bataille de Clissova. — Intrigues de la faction anglaise. — Catastrophe de Missolonghi. — Lettre des chefs de sa garnison au gouvernement. — Assemblée nationale d'Épidaure. — Projet d'un traité entre la Grèce et la Porte. — Protestation de D. Hypsilantis. — Arrivée de Karaïskakis à Nauplie. — Sa conjuration contre les secrets tyrans de la Morée. — Assemblée du peuple. — Beau caractère qu'il y développe. — Formation de plusieurs bataillons de volontaires. — Lettre d'Ibrahim à Georges

Mavromichalis. — Sa déroute à Mania. — Irruption de Réchid-Pacha dans la Grèce orientale. — J. Gouras s'enferme dans la citadelle d'Athènes pour la défendre. — Son serment. — Siége de l'Acropolis. — Sa position. — Affaire de Chaïdari. — Entrevue de Karaïskakis avec Réchid-Pacha. — Son plan militaire. — Sa lettre à Colocotronis. — Batailles d'Arachova et de Distome. — Expédition de Talanti. — Accusations portées contre A. Mavrocordatos. — Querelles de Zaïmis et des Coundouriotis. — Troubles d'Hydra. — Deux assemblées nationales. — Arrivée de lord Cochrane et du général Church. — Nomination de Jean Capo-d'Istrias à la présidence. — Proclamation de lord Cochrane. — Enthousiasme qu'il inspire. — Son apparition dans le camp d'Éleusis. — Son entretien avec Karaïskakis. — Mort de ce général. — Malheureuse journée de Phalère. — Capitulation de la forteresse d'Athènes. — Intervention des puissances européennes.

Alexandre Mavrocordatos, dès son arrivée en Grèce, s'était aperçu que la grande influence que Démétrius Hypsilantis exerçait sur les affaires, avait sa source dans l'intime conviction des Grecs qu'il était envoyé par l'empereur de Russie. Il était trop habile pour ne pas voir que lui-même, Fanariote, sans liaisons dans le pays, sans richesses, ne pourrait acquérir cette prépondérance à laquelle

il aspirait, s'il n'était appuyé par quelque grande puissance. Dès l'année 1822, il essaya, par d'humbles soumissions, de s'attirer la bienveillance de l'Angleterre. Le ton brusque et presque injurieux de Maitland, qui s'était même permis de le railler sur son titre de prince, sembla le rebuter pour un moment. Mais lorsque, après le congrès de Vérone, le cabinet de Saint-James voulut s'immiscer dans les affaires de la Grèce, et que ses agents parurent adoucir leurs dédains, Mavrocordatos courut au-devant d'eux leur offrir ses services, et devint le chef d'une faction, dont il recruta les membres parmi plusieurs insulaires, éblouis de la puissance maritime de la Grande-Bretagne. Depuis cette époque, il marcha sur un terrain glissant, et par de viles intrigues se condamna lui-même à survivre à sa gloire.

Au milieu de juillet 1825, profitant des périls de sa patrie et de la terreur qui glaçait tous les cœurs, il osa rédiger un acte qui plaçait la Grèce sous la protection absolue de l'Angleterre; acte impolitique, écrit avec une partialité choquante, et qui déshonorait la

nation à laquelle il voulut l'attribuer (1).

Le Philhellène Philippe Jourdain l'attaqua dans une lettre adressée au conseil exécutif; au lieu de garder le silence ou de le combattre

---

(1) Le voici :

« Le clergé, les représentants, les chefs civils et militaires de terre et de mer de la nation grecque;

« 1° Considérant que ce n'est qu'en vertu des droits imprescriptibles de propriété, de religion et de liberté que l'homme a reçus de la nature, que les Grecs ont pris les armes contre leurs oppresseurs; que depuis plus de quatre ans ils résistent avec fermeté aux forces colossales de terre et de mer de l'Asie, de l'Égypte et de l'Afrique; qu'ils n'ont cessé de les combattre, quoiqu'ils soient dépourvus de tous les moyens nécessaires pour une si haute entreprise, et que, par leur sang, ils ont consacré leurs droits, en donnant au monde des preuves éclatantes de ce que peut un peuple digne d'être libre, et qui a déja dispersé les nuages d'un trop long et pénible esclavage;

« 2° Considérant que, par les résultats d'une guerre aussi inégale, les Grecs ont acquis des droits à une existence politique;

« 3° Considérant que des agents de quelques puissances continentales, quoique chrétiennes, n'ont

avec la plume, Mavrocordatos le mit en état d'arrestation pendant huit jours, et le somma de sortir du territoire grec. Le comte Théotokis, ministre de la justice, Jean Soutzo et

---

pas tenu une conduite conforme aux principes que ces puissances ont établis, et qu'ils n'ont souvent montré qu'une politique contradictoire et outrageante pour la nation grecque;

« 4° Considérant que plusieurs de ces agents s'efforcent, au moyen de leurs émissaires dans l'intérieur de la Grèce, à entraîner les Grecs vers de nouveaux engagements ou liaisons politiques contraires aux intérêts de ces puissances;

« 5° Considérant que la marine grecque éprouve des persécutions et des entraves de la part des amiraux de quelques puissances, qui attentent de toutes les manières à la neutralité proclamée par leurs cours dans les congrès de Laybach et de Vérone;

« 6° Considérant que des chrétiens s'arment, en faveur des sectateurs du Coran, contre les fidèles à l'Évangile, et qu'au mépris de tout principe de la véritable politique et de la morale, ils vont instruire, diriger et conduire les hordes des barbares destinées à dévaster cette terre sacrée qui couvre, confondues ensemble, les cendres immortelles des Cimon, des Tsamados, des Léonidas, des Botza-

Georges Énian, appuyés par Colétis, Karaïskakis et Gouras, tentèrent de s'opposer à Mavrocordatos, en donnant naissance à un

---

ris, etc.; ce qui paralyse notre entreprise légitime;

« 7° Considérant que le gouvernement de la Grande-Bretagne, heureux de régner sur un peuple libre, est le seul qui ait strictement observé la neutralité dans sa pureté, dédaignant d'imiter les autres dans les machinations évidentes qu'ils emploient sans cesse en Grèce, à Constantinople et en Égypte;

« 8° Considérant que la neutralité de la Grande-Bretagne ne suffit pas pour garantir les Grecs d'une persécution qui augmente journellement contre eux;

« 9° Considérant que ce n'est point par l'affaiblissement de leurs forces, ni par le manque de résolution que les Grecs n'ont pu jusqu'ici atteindre le but glorieux qu'ils s'étaient proposé; mais bien à cause des motifs ci-dessus mentionnés, et encore plus, parce qu'ils n'ont jamais eu un gouvernement qui sût se mettre au-dessus des passions et prévenir les divisions;

« 10° Considérant qu'il faut que les Grecs sortent vainqueurs de cette lutte glorieuse, ou qu'ils soient totalement anéantis, et qu'aucun motif ne pourra les détacher de cette résolution, qui, par les cir-

parti français; ils furent arrêtés et jetés dans la prison de Bourgi.

Cet acte de protection, que les Grecs, bien

---

constances de la guerre, est devenue de toute nécessité pour eux;

« 11° Considérant enfin que, puisque, par une suprême faveur de la Providence, les forces de Sa Majesté Britannique se trouvent près de nos côtes, il est de notre devoir, dans la situation présente de nos affaires, d'y avoir recours, ainsi qu'à la philanthropie de leur puissant gouvernement;

« A ces causes, et pour assurer à la nation grecque la stabilité d'une existence politique et les droits sacrés d'une puissance libre,

« Nous prescrivons, déterminons et voulons la loi suivante:

« Art. 1er. La nation grecque, en vertu du présent acte, a conféré volontairement le dépôt sacré de sa liberté, de son indépendance nationale et de son existence politique, sous la protection absolue de la Grande-Bretagne.

« Art. 2. Le présent acte organique de la nation grecque sera accompagné d'un Mémoire fait en duplicata, et adressé au respectable gouvernement de Sa Majesté Britannique.

« Art. 3. Les présidents des conseils (ou chambres) extraordinaires de terre et de mer de l'état exécuteront immédiatement la présente loi. »

loin d'y donner leur adhésion, appelèrent contrat de vente, produisit dans la Grèce des résultats funestes : les soldats de la Morée se débandèrent, en disant : « Puisqu'on livre notre pays aux Anglais, ils viendront le défendre. » Le mécontentement se répandit parmi les capitaines du continent; Karaïskakis et Gouras perdirent un temps précieux à des réactions inutiles contre la faction anglaise; et le sérasquier Réchid put à son aise faire les préparatifs du siége de Missolonghi, qui devait bientôt redevenir le théâtre de la guerre.

Cette ville, située à l'entrée du golfe de Patras, est bâtie sur un terrain plat qui s'étend jusqu'au mont Aracynthe; découverte du côté de l'orient, elle est au nord cachée par de vastes forêts d'oliviers, et défendue au couchant ainsi qu'au midi par des bas-fonds, parsemés de bancs de sable et d'îlots, dont les principaux sont Clissova, Dolmas et Vassiladi; tous les côtés de cette capitale de l'Étolie qui ne sont point baignés par la mer étaient alors entourés d'un rempart, couronné de bastions et de tours construits d'après le système européen; chacun de ces ouvrages portait un nom illustre : Francklin,

Guillaume Tell, Montalembert, Rhigas, plusieurs autres grands hommes entouraient de l'éclat de leur gloire les murs de Missolonghi, et semblaient présider à ses destinées; dans son enceinte, les tombeaux de Marc-Botzaris, de Byron, de Kyriacoulis et de Normann, rappelaient à ses défenseurs de beaux faits et de brillants souvenirs. Une feuille périodique, rédigée par un Suisse, le généreux Mayer, entretenait dans le cœur des soldats l'ardent amour de la liberté. Quatre mille Roméliotes se trouvaient rassemblés dans cette place sous les ordres de Notis Botzaris, de Stournaris, de Macris, de Tsongas, de Dimotselis et de Liacatas. Jean Papa-Diamantopoulos, Georges Canavos et Démétrius Thémélis composaient la junte locale, chargée de toutes les affaires civiles et militaires.

Dès le commencement du printemps, Réchid-Pacha, secondé par des ingénieurs autrichiens, poussait avec vigueur le blocus de cette cité, qu'il regardait comme le boulevard de la Morée; il rassemblait à coups de sabre des Grecs dans la Thessalie, dans la Macédoine, et les employait à transporter dans son camp des canons de Patras et des mortiers de

Crionéri. Dans l'intention de combler le fossé de Missolonghi, il abattait les bois d'alentour, en formait des fascines, et les y entassait avec des milliers de sacs remplis de terre; il enfermait la place dans une ligne de contrevallation, et construisait des redoutes en face du Rhigas, du Botzaris et du Macris.

De leur côté, les assiégés environnaient leurs murailles d'un chemin couvert; ils établissaient des contre-approches, faisaient de fréquentes sorties pendant la nuit, dispersaient les travailleurs et détruisaient leurs ouvrages.

Le 10 juillet, l'escadre ottomane, commandée par Topal-Pacha, couvrit le golfe de Lépante de soixante vaisseaux de guerre et d'un grand nombre de bâtiments de transport; elle fournit à Réchid-Pacha des provisions de bouche, des obus et des projectiles; ses équipages l'aidèrent à dresser une batterie de huit canons contre la partie orientale de Missolonghi, et à remplir de terre le fossé. Le même mois, l'amiral turc bombarda Vassiladi, et s'approcha de la ville avec une flottille de trente-six chaloupes. Le sérasquier offrit alors une capitulation aux Misso-

longhites ; selon la coutume des musulmans, il leur promit mille faveurs, mille récompenses ; il exalta sa propre puissance, et leur prodigua les caresses et les menaces. Ces braves, sans daigner descendre à des négociations, lui firent cette réponse laconique : « Les clefs de la ville sont suspendues à nos canons ; venez les prendre. »

A ces fières paroles, Réchid ne peut plus maîtriser sa colère ; il commande à l'élite de ses troupes de se préparer pour l'attaque. « A l'assaut ! » s'écrie-t-il en s'élançant hors de sa « tente. « A l'assaut ! » répètent dix mille Albanais. Ils courent à l'escalade ; les batteries de Missolonghi tonnent et jonchent la terre de cadavres ; les mahométans marchent sur les corps de leurs frères ; ils font éclater une mine creusée sous le Botzaris, et se précipitent à travers l'ouverture formée par cette explosion ; le croissant est déja planté sur un des créneaux... Un cri terrible s'élève alors du côté des assiégés ; on entend de toutes parts : « Défendons les cendres de Botzaris ! » Jamais un tel enthousiasme n'échauffa le cœur des Hellènes ; les soldats se tiennent fermes sur les tours ; les femmes volent à leur secours,

malgré les balles et la mitraille qui tombent sur leurs têtes; elles remplissent la brèche de matelas, la recouvrent de planches et de pierres; et les ennemis, après une perte considérable, se retirent dans leurs retranchements.

Le 31 du même mois, Réchid renouvelle ses propositions, et par de riches offrandes il travaille à corrompre les chefs de la garnison; il leur envoie le rusé Tahir-Abas, et lui recommande de s'attacher surtout les Souliotes à force d'argent. Cet Albanais, qui depuis longtemps avait des relations amicales avec Lambro-Véicos, lui demande une entrevue particulière; mais il ne peut l'obtenir; le lendemain il reçoit de Lambro-Véicos une lettre dont voici le contenu :

« Illustre Tahir-Abas !

« Nous avons été amis; la différence de nos
« religions nous a forcés à nous combattre;
« mais notre amitié n'en doit pas moins conti-
« nuer. On m'assure que Réchid-Pacha nous
« fait par ta bouche une demande bien
« étrange : il exige de nous deux seules batte-
« ries qu'il puisse faire occuper par ses sol-

« dats. Annonce-lui qu'il ne réussira point, à « moins qu'il ne pénètre dans Missolonghi le « sabre à la main. Accepte quatre bouteilles de « rum que tu pourras offrir à tes porte-dra- « peau, lorsqu'ils monteront à l'assaut. »

Furieux de cette ironie, Réchid fait pendant toute la nuit creuser une mine; à la pointe du jour il y met le feu, et se jette sur la ville avec toute son armée; les sentinelles du Francklin et du Botzaris sonnent la trompette; toute la garnison accourt aux batteries, où déja sont arborés douze drapeaux turcs; Missolonghi brille et gronde sous un nuage de fumée; les échos de l'Aracynthe redoublent la détonation de l'artillerie; au bout de deux heures, le combat cesse; les tranchées sont encombrées de morts; on ne voit que brancards, chargés de blessés, retournant en silence au camp du sérasquier.

Topal-Pacha, qui du côté de la mer avait secondé l'attaque de Réchid, après avoir perdu le tiers de ses équipages et quelques barques canonnières, sort à la hâte des lagunes de Missolonghi.

Malgré ces triomphes, les Missolonghites se trouvaient, au commencement d'août, dans

un état peu rassurant : leurs fortifications étaient délabrées; les vivres commençaient à leur manquer; ils n'avaient pour toutes munitions de guerre que deux barils de poudre et quelques centaines de boulets. Cependant ils ne se laissaient point décourager; on eût dit qu'ils étaient rassemblés dans ces murs croulants et battus de toutes parts, comme dans un lieu de fête; les soldats, le tambourin à la main, chantaient la défaite d'Omer-Vrione en 1822, et, les yeux attachés sur le camp des Ottomans, ils attendaient leur approche avec la plus vive impatience; les femmes, au moment où les bombes éclataient à côté d'elles, erraient dans le bazar ou puisaient aux fontaines avec un calme étonnant; les enfants se rangeaient en deux lignes opposées sur la place publique, et reproduisaient avec des transports de joie les batailles de leurs pères.

Un matin, le ciel était orageux et couvert de noirs nuages; les assiégés entendirent quelques canonnades éloignées, et les prirent pour des coups de tonnerre. Vers midi, l'horizon s'étant éclairci, ils virent la flotte ottomane voguer et s'enfoncer dans le golfe de Patras; en même temps, une quarantaine de navires

leur apparut dans le lointain; à l'éclatante blancheur de leurs voiles, ils reconnurent l'armée navale des Grecs; les soldats jetèrent en l'air leurs calottes en signe d'allégresse; les batteries de Vassiladi saluèrent l'arrivée de Miaoulis, et la place fut en un moment ravitaillée.

Réchid, désespérant de réduire Missolonghi par la famine, tourna de nouveau tous ses efforts vers ses travaux de siége; il fit élever vis-à-vis du Normann une espèce de digue ayant quatre-vingts toises de longueur et quatre de largeur; sur cette montagne artificielle il établit des parapets, des gabions et des tourelles; une vigoureuse attaque le rendit maître du Francklin, sur lequel il fit pratiquer trois galeries. Les Grecs opposèrent à cette batterie un nouveau rempart et le garnirent de canons; Kitsos Zavellas, Costas Fotomaras et Georges Valtinos, s'ouvrant un passage à travers le camp de Réchid, leur apportèrent des renforts; encouragés par leur arrivée, les Missolonghites creusèrent une mine qu'ils chargèrent avec trois bombes; ils la firent jouer, fondirent sur le Francklin et s'en emparèrent; pour ranimer l'ardeur de ses soldats, le sérasquier se

montra sur la digue, et de sa propre main y planta son étendard; à cette vue, les Albanais revinrent avec des cris de fureur; on se battit avec des pierres, des bâtons et des grenades lancées à la main; les Grecs forcèrent à la fin les ennemis à rétrograder, et pendant toute la nuit ils les virent à la clarté de la lune charger plusieurs mulets de morts et de blessés.

Sur ces entrefaites, vint au sérasquier un capudgi-bachi qui lui répéta ces mots terribles: « *Missolonghi ou ta tête* », les seuls que le Sultan lui eût adressés en lui conférant le commandement en chef de la Romélie. Le 21 décembre, après midi, Réchid rassemble son armée, et des cavaliers, munis de fouets, font passer devant lui des milliers de Caclamanes, de Toxides, de Guègues et de Chaldoupes; le cimeterre au poing, il les dirige sur les batteries de Rhigas, de Macris et de Montalembert; tout à coup le sol s'ébranle sous leurs pieds; une explosion entr'ouvre la terre et lance dans les airs, au milieu d'un épais tourbillon de fumée, des pierres et des corps mutilés qui, retombant sur les rangs des Turcs, écrasent ceux que leur éloignement avait d'abord sauvés du danger. Réchid, assourdi par le bruit, frappé de stupeur, court çà et là en se bouchant les

oreilles, et va tomber dans sa tente presque évanoui. Tous ses soldats demandent à grands cris la levée du siége. « Les bombes et les mines des guiaours, s'écrient-ils, renversent chaque jour nos ouvrages; Karaïskakis nous enlève sans cesse nos provisions, et va jusqu'à nous couper toute communication avec Salone et Arta. » Dans sa détresse, le sérasquier adresse plusieurs lettres à Ibrahim-Pacha pour l'appeler à son secours; nous en citerons une :

« Vous avez anéanti la race abjecte des Mo-« raïtes; venez exterminer avec moi ces pê-« cheurs de Missolonghi qui, par leurs sorti-« léges, sont devenus autant de séitans (satans). « J'avais élevé devant eux une montagne qui « dépassait leurs murailles; ils viennent de la « détruire par la magie d'un certain Kokinis « qu'ils tiennent à leur solde. Un maudit Con-« stantin, envoyé de Napoli, a renversé toutes « mes fortifications; les infidèles réparent tous « les jours leurs remparts qui tombent en « ruines; ils osent m'insulter du haut de leurs « tours; me laisserez-vous devenir la risée des « guiaours? La possession de toute la Grèce « est dans les murs de Missolonghi; nous ne « devons avoir qu'un but, qu'une volonté, la « prise de cette ville. Un firman du Grand-

« Seigneur, qui vous enjoint de passer en « Étolie, doit vous être parvenu. Pressez donc « votre marche : nous vous attendons avec la « plus vive impatience. »

Le 24 décembre, Ibrahim débarque à Crionéri avec huit mille Arabes, conduits par six cents Européens. Le 25, il vient camper à côté des Albanais et des troupes asiatiques de Réchid-Pacha; pour intimider les assiégés, il fait tous les jours défiler son armée devant eux au son des instruments guerriers; les officiers européens, couverts de vêtements orientaux, resplendissant d'or, signalent à l'envi dans ces exercices leur savoir et leur adresse; les Grecs, semblables à des fantômes, portant sur leurs chairs meurtries et desséchées des lambeaux de chemises, mais lançant des regards pleins de feu, s'écriaient à leur aspect : « Allez, vils renégats, hommes sans « foi, écume du pays des Francs ! Allez pro« diguer vos services à des tyrans qui vous em« paleront demain. Quand même vos rois ren« draient notre patrie indépendante, ils ne « pourraient compenser le tort que vous nous « avez fait, vous et vos pareils : sans votre avi« dité et vos perfidies, nous serions mainte« nant libres. »

Dans toute la Grèce, un cri d'indignation retentit contre ces misérables qui, non contents d'avoir secondé Ibrahim dans ses brigandages, venaient encore à Missolonghi briser la seule arche de salut des Hellènes. La savante Évanthie, native de Cydonie; Marie, fille de Jacob Tombazis; Vassiliki, fille d'Anastase Tsamados; Hélène, épouse de Georges Sahinis; Irène, sœur d'Antoine Mélidone, une foule d'illustres Grecques adressèrent aux dames Philhellénides de l'Europe une lettre dont nous rapporterons ces fragments :

« Presque toutes nous avons vu des mères « mourir dans les bras de leurs filles, des filles « expirer sous les yeux de leurs pères mou- « rants, des enfants cherchant encore un reste « de lait sur le sein de leurs mères mortes; la « nudité, la famine, le froid et la mort sont « les moindres maux qui se sont offerts à nos « yeux remplis de larmes. Nous avons, la plu- « part, perdu nos frères et nos sœurs; quel- « ques unes sont restées orphelines et sans « ressources... Mais, ô amies de l'Hellade, nous « vous assurons qu'aucun de ces malheurs n'a « pénétré aussi profondément nos cœurs que

« l'inhumanité qu'ont montrée envers notre « nation plusieurs de ceux qui se vantent « d'être nés au sein de l'Europe civilisée.

« Cependant une douce consolation nous « est survenue dans nos afflictions, quand « nous avons appris qu'il existe en Europe « des femmes qui ont pleuré sur nos revers « et se sont réjouies de nos succès, qui « ont versé dans beaucoup de cœurs leur af- « fection pour notre patrie, et concouru à « notre salut...

« Il est possible que nous ne survivions pas « pour être témoins de ce jour brillant et « désiré, où la Grèce ressaisira son indépen- « dance et sa liberté tout entière. Mais, mal- « gré nos malheurs, nous mourrons satisfaites, « parce que nous mourrons libres, affran- « chies enfin des tyrans les plus cruels. Avant « de fermer les yeux, nous raconterons à nos « filles, plus heureuses que nous, que s'il s'est « trouvé des ennemis qui ont poursuivi notre « nation, il a paru des Philhellénides qui nous « ont soulagées dans nos infortunes...

« Quoique nous ne puissions aujourd'hui « porter sur notre poitrine votre portrait in- « scrit du nom de Philhellénides, il est tou-

« tefois gravé d'une manière ineffaçable dans « nos cœurs, et votre nom sera dans nos bou- « ches, tant qu'il nous restera un souffle de « vie. »

Ces paroles, qui circulèrent par toute l'Europe, ne produisirent aucun effet sur les ames vénales de plusieurs aventuriers de la chrétienté; ils affluèrent plus que jamais dans le camp d'Ibrahim et dans les vaisseaux de son escadre; deux cents militaires, rebut de toutes les nations, partirent des différents ports de l'Europe en se donnant rendez-vous aux rades de Navarin.

Cependant, tandis que Réchid concertait avec Ibrahim la prise de Missolonghi, Miaoulis avec sa flottille jeta l'ancre à Vassiladi, et porta aux assiégés des approvisionnements pour deux mois. Le lendemain, l'escadre combinée de l'Égypte et de la Turquie déboucha du golfe de Lépante, et vint le surprendre. Je me trouvais alors à bord d'Antoine Criésis. Ce brave capitaine, par ordre du Navarque, prend une division de douze bricks et court au-devant des ennemis; le courageux Tahir, capitana-béi de la Porte et digne rival de Criésis, dirige sur nous son vaisseau de

quatre-vingts bouches à feu; en même temps, deux frégates égyptiennes tournent également leur formidable artillerie sur notre frêle bâtiment; nos voiles sont criblées; notre beaupré est fracassé; Criésis, d'un front inaltérable, se jetant au milieu du péril, unissant dans ses manœuvres la ruse à l'audace, et la vigueur de l'attaque à la célérité, disperse la première ligne des ennemis; puis, accompagné de Kanaris et de Pipinos, que les mahométans appellent sorciers et démons de l'incendie, il donne la chasse à toute leur flotte. Après ce succès, nous nous dirigeâmes vers Procopaniste, et sur le minuit nous y rencontrâmes une corvette égyptienne; le brûlot de Politès s'y accrocha; le feu prit; les mâts, les amarres, les matelots furent lancés dans les airs, retombèrent sur les flots, et furent portés par les courants à côté de notre navire. Assis sur la poupe, je vis sur un débris, à la lueur des flammes qui le dévoraient encore, deux infortunés, vêtus à l'européenne, se tendre des bras à demi consumés, se serrer et disparaître dans les vagues d'une mer houleuse et rougeâtre.

Les Missolonghites, voyant de loin cet em-

brasement, criaient à l'armée d'Ibrahim: « Fri-
« leux Arabes, si vous trouvez notre hiver
« trop rude, étendez vos mains pour vous
« chauffer au feu de vos vaisseaux incen-
« diés. »

Ibrahim, pour unique réponse à leur raillerie, forme ses troupes en deux colonnes, et s'élance sur leurs murailles. Ces braves, loin de s'intimider, ouvrent les portes à sa soldatesque esclave, l'accueillent à coups de sabre, et jettent la confusion dans ses rangs. Plusieurs de ses officiers tombent blessés à mort; chaque Hellène à sa part de gloire; mais celui qui se distingue par l'impétuosité de l'attaque, est le fils d'un grand polémarque de Souli, l'intrépide Kitsos Zavellas. Les Arabes laissent leurs baïonnettes aux pieds des vainqueurs; les militaires européens demandent en balbutiant leur pardon, et ne reçoivent que des coups de sabre. Un corps de mamelucks survient; les Grecs, feignant d'être troublés à leur aspect, reculent et les attirent sur un terrain miné, qui s'entr'ouvre avec un horrible fracas et les engloutit presque tous. Ibrahim, battu successivement dans deux autres combats, sentant l'impossibilité de réduire la place autrement

que par la famine, prend le sage parti de fermer, du côté de la mer, toutes les avenues de Missolonghi ; il pénètre dans les lagunes avec un grand nombre de chaloupes et de prames ; il détruit le fort de Vassiladi par une bombe dirigée sur son magasin à poudre, et cet îlot, la clef de Missolonghi, est déja en son pouvoir ; le même expédient le rend maître de Dolmas, autre poste important. Enhardi par ces deux succès, il veut enlever d'assaut la position de Clissova, défendue par Kitsos Zavellas et une centaine de braves. Le 6 avril, il la fait cerner par une armée combinée d'Égyptiens et d'Albanais ; le feu terrible et soutenu de Zavellas fait reculer ses embarcations. Réchid, s'élançant sur un canot, s'avance pour encourager ses soldats ; il reçoit une blessure, qui le force à se retirer. Ibrahim lui succède à la tête d'un nouveau régiment ; mais il se retire bientôt lui-même, après une perte énorme de trois mille hommes.

Cette brillante victoire ne sauvera point le palladium militaire du continent. Le 15 du même mois, l'armée navale des Grecs chasse l'escadre égyptienne ; mais, trouvant les postes de Vassiladi et de Dolmas occupés par les en-

nemis, elle ne peut faire parvenir aux assiégés aucun secours. Toutes leurs provisions étant épuisées, ces héros se voient forcés de dévorer la chair de leurs chevaux; cette triste ressource venant à leur manquer, ils ont recours aux herbes salées qui croissent sur leur rivage: déja plusieurs d'entre eux tombent évanouis à leurs postes; les femmes et les enfants meurent d'inanition dans les rues. Dans un état si déplorable, Ibrahim leur offre une capitulation; ils la rejettent.

Tandis que ces illustres martyrs luttaient contre la mort, le gouvernement travaillait-il à les sauver? Non : la faction anglaise y prédominait; elle publiait partout que la Grande-Bretagne était sur le point de conclure un traité de paix entre la Grèce et la Porte; que le Sultan pourrait être amené à condescendre à l'existence politique du Péloponèse et de quelques îles de l'Archipel, pourvu que les Grecs lui cédassent la Romélie; et qu'ainsi la chute de Missolonghi était nécessaire au salut de la nation. Au lieu d'envoyer le brave et désintéressé Fabvier au secours des Missolonghites, elle lui dictait la funeste expédition de Carystos; elle lui promettait

de le faire suivre par un convoi de munitions, et le laissait entre deux feux, manquant de tout, sans même se soucier de le tirer du pas périlleux où son excès de confiance l'avait engagé. Dans le même temps, elle convoquait une assemblée nationale à Épidaure, afin de faire ratifier par les représentants de la Grèce cet acte de protection, qu'elle avait couvert de quelques signatures quêtées de porte en porte.

Cependant les braves défenseurs de Missolonghi (1), pressés par la faim, écrivirent à Karaïskakis que, le 22 avril, à l'entrée de la nuit, ils étaient décidés à tenter une sortie; ils l'engageaient à se porter sur les derrières des assiégeants, en ayant soin de les avertir de son approche par une forte décharge de mousqueterie, afin qu'à la faveur d'une attaque simultanée, ils pussent se faire jour à travers

(1) Ce que je rapporterai sur la catastrophe de cette ville est en grande partie puisé dans les journaux grecs du temps, confirmés par le récit qui m'en a été fait par Lambro-Véicos et d'autres capitaines de la garnison, échappés à ce désastre.

les rangs des ennemis. Cette lettre parvint à sa destination.

D'après les dispositions des chefs, les assiégés devaient descendre par quatre ponts en bois construits à cet effet, et, réunis devant les batteries de Rhigas et de Montalembert, attendre que l'armée de secours eût commencé à harceler les mahométans; alors ils devaient se diviser en deux corps, dont l'un traverserait le camp de Réchid, tandis que l'autre, avec la plus grande partie de la population désarmée, chercherait à se frayer un passage à travers les troupes égyptiennes. Ce plan, habilement concerté, fut en partie déjoué par la trahison d'un Bulgare, qui s'empressa d'en instruire Ibrahim.

Le jour fixé arriva; on fit le recensement de la population; on comptait près de trois mille soldats; le reste, femmes, enfants, vieillards et autres hommes inhabiles à combattre, se montait à six mille environ. Parmi les femmes, celles qui se sentaient assez de force et de courage pour essuyer les fatigues et les dangers d'une tentative dont le succès paraissait incertain, revêtirent presque toutes des habillements d'homme, espérant,

par cet héroïque stratagème, rencontrer, à défaut de salut, la mort réservée aux guerriers. Quelques-unes, s'emparant des reliques vénérées dont elles avaient hérité de leurs ancêtres, en couvraient la poitrine de leurs enfants comme d'un bouclier impénétrable, tandis qu'elles-mêmes s'armaient du glaive dont elles devaient frapper l'ennemi, ou percer leur propre sein, si la fortune trahissait leur courage; celles qui, plus faibles, se voyaient forcées de renoncer à suivre l'exemple de leurs compagnes, allaient avec les jeunes enfants, les vieillards, les malades et les blessés, attendre sur un terrain miné de toutes parts que l'explosion vînt mettre un terme à leurs souffrances.

Mais voici l'instant des adieux, de ces adieux, qui doivent être éternels. Quel spectacle touchant et lugubre! On voit des femmes, s'arrachant des bras de leurs maris, les conjurer de quitter la ville, et ceux-ci, retenus par les caresses innocentes de leurs enfants, préférer une mort certaine à la séparation; on voit des soldats, endurcis à la guerre, baigner de leurs larmes le visage flétri de leurs mères, de leurs épouses, et jurer de ne pas les abandonner; ici un père infirme exhorte son fils à cher-

cher son salut dans la fuite; là un frère blessé supplie son frère de s'éloigner, de ne pas ajouter aux tourments de son agonie par le sacrifice inutile d'une vie qu'il peut signaler par une vengeance fatale aux tyrans. Vaines prières ! dans ce moment terrible la nature triomphe; partout se présente le tableau déchirant de ces infortunés qui, confondant leurs sanglots, pressent avec émotion les uns contre les autres leurs cœurs, qu'ils sentent palpiter pour la dernière fois.

Une heure après le coucher du soleil, une vive fusillade se fait entendre des hauteurs de l'Aracynthe; c'est le signal convenu, c'est l'armée de Karaïskakis. Aussitôt les chefs de la garnison chargent une ronde de parcourir toutes les batteries, et de prévenir les soldats de leur prochaine sortie. On veut enclouer les canons; mais les habitants de Missolonghi s'y opposent, espérant qu'ils pourront disperser promptement les Barbares, et revenir triomphants dans leurs murs. A huit heures sonnantes, les Souliotes et les autres Grecs étrangers à Missolonghi commencent à évacuer les remparts. Le bruit que, malgré toutes les précautions, occasione l'établissement des

ponts, les cris des femmes et des enfants qui s'arrachent avec peine à leurs foyers, indiquent aux ennemis le lieu de la sortie; soudain une grêle de balles et de boulets part des fortifications qu'Ibrahim avait établies devant la place; néanmoins les soldats, qui sont parvenus à sortir sans être aperçus, viennent se réunir en silence à l'endroit désigné. Là, couchés contre terre, ces braves attendent avec impatience que Karaïskakis attaque les camps ennemis; une heure se passe; vain espoir! Ibrahim, profitant des instructions du Bulgare transfuge, avait fait placer sur le mont Aracynthe un corps nombreux d'Albanais pour arrêter la marche de l'armée de secours. Les chefs, trompés dans leur attente, n'en sont pas moins résolus d'exécuter leur projet; l'ordre de se mettre en mouvement est donné à demi-voix, et circule dans les rangs; tout à coup les Grecs se lèvent, et, s'écriant: *En avant! Mort aux Barbares!* ils s'élancent dans leurs retranchements.

Les Missolonghites, qui étaient restés dans la ville pour accompagner leurs femmes et leurs enfants, se mettent seulement alors en devoir d'opérer leur sortie; mais un cri sou-

dain s'élève et vole de bouche en bouche : *En arrière! dans les batteries!* Ils rebroussent chemin, et se précipitent dans Missolonghi pêle-mêle avec les Égyptiens. Le carnage devient horrible; les cruels vainqueurs n'épargnent ni le sexe ni l'âge; tous ceux qu'ils rencontrent succombent indistinctement sous leurs coups; ceux-ci se jettent dans la mer ou dans les puits; ceux-là s'élancent dans les flammes des maisons embrasées; d'autres enfin se précipitent sur l'acier nu des Arabes, pour se soustraire à l'esclavage; douze cents seulement tombent entre leurs mains, désespérés d'avoir vu fuir devant eux la mort, qu'ils invoquaient comme leur bienfaitrice. Un édifice, remarquable par sa grandeur, attire bientôt l'attention des ennemis; c'est le dépôt des munitions de guerre : là se trouvent réunis des femmes, des enfants et le magnanime Christos Kapsalis, qui va devenir leur libérateur. Déja les avides vainqueurs se pressent en foule autour de ce bâtiment, où ils supposent des trésors cachés; ils tentent d'enfoncer les portes et d'escalader les fenêtres; plusieurs même, déja parvenus sur le toit, s'efforcent de le démolir pour pénétrer dans

l'enceinte. Alors Kapsalis, auquel ses cheveux hérissés et sa barbe blanche donnent l'air d'un inspiré, s'écrie en brandissant une torche allumée : *Souviens-toi de moi, Seigneur* (1)! il met le feu aux poudres : les maisons s'écroulent; le sol s'entr'ouvre au loin; la mer, repoussée par la commotion, semble reculer d'effroi; deux mille Barbares ont cessé de vivre, et les portes des cieux se sont ouvertes pour recevoir les ames des nouveaux martyrs de l'Hellénie.

Cette détonation, dont la cause n'est que trop connue des Grecs alors aux prises avec les assiégeants, retentit au fond de leur cœur et redouble leur désespoir; ils ont déja franchi les triples retranchements des ennemis, et, après des prodiges de valeur, ils gagnent le monastère de Saint-Siméon, situé au pied de l'Aracynthe. Là de nouveaux dangers les attendent : à peine y sont-ils arrivés, que les Albanais, postés pour tenir tête aux troupes de Karaïskakis, les accueillent par un feu bien nourri qui décime leurs rangs. Quoique exté-

---

(1) Μνήσθητί μου Κύριε! Prière familière aux Grecs.

nués par un mois des plus cruelles privations, et par le combat qu'ils viennent de soutenir pendant quatre heures, ils déploient dans cette nouvelle lutte une incroyable impétuosité; le capitaine Démétrius Macris arrive enfin à leur secours avec un détachement de trois cents hommes, et les aide à chasser les Albanais. Quant à Karaïskakis, retenu dans ce moment par une grave maladie, il n'avait pu, comme dans beaucoup d'autres circonstances périlleuses, venir prêter à ses frères l'appui de son bras redoutable.

C'est alors que, parvenue au sommet de la montagne, et commençant à respirer après tant de fatigues et de dangers, cette poignée de héros tourne ses regards en arrière, et contemple avec douleur, aux premiers reflets de l'aurore, les remparts écroulés de cette ville qu'ils ont défendue si vaillamment; puis, jetant sur eux-mêmes un coup-d'œil incertain, ils osent se compter : plus de cinq cents d'entre eux ont trouvé le trépas et la gloire.

La phalange héroïque continue sa retraite, et parvient en deux jours, à travers les abîmes, les torrents et les ruines, au village de Dervékista; mais, ne pouvant y trouver aucun

soulagement, ces illustres infortunés se remettent en marche et prennent la direction de Salone, poursuivis toujours par les horreurs de la faim. Dans les pénibles journées de cette affreuse traversée, chaque pas qu'ils font est marqué par la chute d'un guerrier, dont le dernier soupir s'exhale avec ces paroles: « Mes amis, je me meurs... adieu... encore un camarade à venger. — Que ta mémoire soit éternelle, magnanime compatriote (1)! » lui répondent ses compagnons; ils lui donnent le dernier baiser, et poursuivent leur chemin. Après avoir perdu de cette manière près de six cents hommes, ils arrivent enfin, au nombre de dix-huit cents, la plupart Souliotes, à Salone, où les soldats de Costas Botzaris les accueillent avec un respect religieux, et versant des larmes que leur arrachent la pitié et l'admiration. De là ils adressent, le 7 mai, au gouvernement une lettre où l'on remarque ces paroles:

« Gouverneurs de la Grèce, vous à qui la « nation a remis la noble tâche de diriger sa « destinée, ne perdez point courage: si vous

(1) Αἰωνία σου ἡ μνήμη, γενναιόψυχε συμπατριῶτα!

« avez confiance en nous, nous sommes fiers « de vivre encore pour venger les tombes ren- « versées de l'immortel Marcos et du généreux « Anglais qui nous consacra ses chants. Mis- « solonghi est partout avec nous; le sang qui « coule dans nos veines est encore le même. « Enfants de la Grèce et du malheur, nous « sommes toujours les mêmes hommes qui ont « défendu sa liberté et ses droits sacrés sur les « monts escarpés de Souli, comme sur les murs « croulants de Missolonghi (1). »

---

(1) En 1826, se trouvait à l'île de Syra le professeur Théophile Kaïris, vieillard distingué par ses rares vertus autant que par ses vastes connaissances. Je l'allai visiter un jour; sous le même toit vivait, appui de sa vieillesse, la célèbre Évanthie, sa sœur, auteur d'un drame qui, sous le nom de *Nicérate*, dépeint énergiquement la catastrophe de Missolonghi. Je ne pus me défendre d'un sentiment de vénération et d'un touchant intérêt en pénétrant dans cet asile; j'y vis pour la première fois Évanthie, jeune, modeste, unissant les charmes de la beauté à ceux de l'instruction; je la félicitai sur l'heureux succès de son Nicérate, qui venait de paraître. « Vous vous rappelez, me dit-elle, quelle « vive impression fit sur nos ames la nouvelle de

Ces paroles ne purent consoler les Grecs de la perte de Missolonghi; la consternation fut à son comble. La faction anglaise sut en profiter; d'après ses instigations, le congrès d'É-

---

« la chute de Missolonghi, quelle profonde blessure elle ouvrit dans nos cœurs. Il m'était impossible d'écarter de ma mémoire la fatale nuit du « 10 (22) avril; ces fantômes héroïques luttant depuis tant de jours contre la mort, et se ranimant « comme par miracle pour épouvanter au milieu « des ombres de la nuit les phalanges des Barbares, « les derniers adieux des amis et des parents, les « lamentations des mères, les sanglots des enfants, « ces braves résolus de mourir avec les vieillards et « les blessés, tout ce tableau se retraçait vivement « dans mon imagination. Je n'aurais pu soulager « mon cœur du poids qui l'oppressait, si je n'avais « entrepris d'exposer par écrit ce que je croyais entendre et voir. »

Plein d'enthousiasme pour son talent, j'osai lui témoigner le vif désir que j'avais de l'entendre réciter quelques fragments de sa pièce; sa modestie parut en souffrir; son regard se tourna vers son frère, et sembla vouloir le consulter; ensuite elle prit l'ouvrage, et me dit: « Je vous ferai la lecture de l'endroit où Christos Kapsalis, que je représente sous le nom de Nicérate, décidé de périr

pidaure décréta que l'administration des affaires civiles et militaires serait confiée à Pierre Mavromichalis, André Zaïmis, Anagnoste Délyanis, Georges Sissinis, Spyridion

---

« dans Missolonghi, confie sa fille Cléonice et son « fils Charigène à son ami Lysimaque, qui va bien« tôt, à la tête de la garnison, conduire les femmes « et les enfants à travers le camp des ennemis. »

(Ici l'horloge sonne l'heure de la sortie; les femmes, prêtes à suivre la garde de Missolonghi, s'arrêtent devant une église, et s'écrient :)

« Salut, sol natal, cité chérie où nous avons vécu libres! demeures désertées qui ne retentirez plus des doux chants de la liberté! tombeaux de nos parents, que nous ne pourrons plus arroser de nos larmes! temples du Très-Haut, que nous avons fait tant de fois retentir des hymnes de la reconnaissance! Objets chers à notre cœur, salut! Nous vous abandonnons maintenant, sans savoir où nous dirigeons nos pas. Dieu de miséricorde, daigne nous servir de guide dans cette nuit orageuse! Éloigne-nous des mains de nos implacables ennemis! Aie pitié de ces enfants innocents! S'il faut encore des victimes pour le salut de la patrie, fais que nous soyons au moins les dernières! Puissions-nous en tombant assouvir la rage des tyrans! Que leurs cœurs inhumains soient enfin attendris!...

Tricoupis, André Iscos, Jean Vlachos, Démétrius Tsamados, Hadgi-Anargyros, Anagnoste Monarchidès et Panajote Démétracopoulos, hommes la plupart oligarques et partisans de

---

Amies, on nous appelle... Il ne nous reste plus qu'à nous embrasser, à nous confier à la divine Providence... (*Elles s'embrassent et s'éloignent. Nicérate alors s'adresse à Lysimaque, et lui dit :*) Enfin, Lysimaque, voici mes enfants... voici les doux objets de ma tendresse, que je confie à ton courage, à ton amitié... Je dépose leurs jours dans tes mains... Qu'ils vivent libres, ou qu'ils... Mon ami, tu m'entends... (*A son fils.*) Viens, mon fils.. approche, mon cher Charigène... que je t'embrasse pour la dernière fois... Souviens-toi toujours de ce funeste moment... Quand tu avanceras en âge, rappelle-toi que les restes de ta mère sont à Missolonghi; que le sang de tes frères fut versé pour la défense de ces murs; que ton père est resté jusqu'à ses derniers moments au milieu de ses tours abandonnées. (*A sa fille.*) Et toi, ma chère Cléonice... et toi, ma fille... autrefois ma joie, aujourd'hui ma douleur... viens; fais tes adieux à ton père infortuné!... Qui sait si nous nous reverrons?... (*A part, et détournant son visage de ses enfants.*) Amour de la patrie, il n'y a que ta puissance au monde qui soit capable de me séparer de mes enfants; soutiens-

la faction anglaise; il créa en outre une commission de treize membres, et la chargea de stipuler avec la Porte, par l'intermédiaire de la légation anglaise à Constantinople, un traité

---

moi dans cette cruelle épreuve!... Ah! mon fils! que je plains ton innocence! De quel œil tu me regardes! Tu ne te doutes pas de ton malheur; tu souris à ton père dénaturé, qui te délaisse pour la patrie... Ma Cléonice, tu restes immobile, égarée; tu gardes le silence; que penses-tu de moi? Que ne me parles-tu, ma fille?...

CLÉONICE.

Et qu'ai-je à vous dire, hélas! quand vous ne m'aimez plus, quand vous me haïssez?

NICÉRATE.

Moi te haïr! Qu'as-tu dit? Ah! si tu connaissais les serrements de ce cœur!

CLÉONICE.

Pourquoi m'enviez-vous le sort de mourir avec vous? Si je vous suis chère encore, ôtez-moi la vie; reprenez votre bien; percez ce cœur, qui ne peut se séparer de vous; ou, au défaut de votre bras, laissez-moi tourner le mien contre mon propre sein...

(*Elle tire un poignard caché sous sa robe, et veut s'en frapper. Charigène se jette dans ses bras, et cherche à le lui arracher des mains.*)

qui mît un terme aux souffrances des Hellènes par le sacrifice de leur indépendance.

Les bons citoyens, dans un moment de faiblesse, n'osèrent s'opposer aux arrêts funestes

---

NICÉRATE.

O mes enfants!.... ô ma fille!... toi mourir avec moi! dans un âge si tendre! Ne déchire pas mes entrailles, ma Cléonice! Aie pitié de ton malheureux père! Vois mes pleurs!... Ne me force point... ne m'oblige pas...

CLÉONICE.

Le dessein en est pris ; ou nous quitterons tous les deux ces lieux lugubres, ou Missolonghi deviendra notre commun tombeau.

NICÉRATE.

Et Charigène? et ton frère, qui n'a d'autre appui que toi, que va-t-il devenir? Plains du moins cet être innocent! (*Avec déchirement de cœur.*) Ma fille!... ma fille!...

CLÉONICE.

Déposez-le entre les mains de notre ami. Que Lysimaque l'emmène avec lui; qu'il tâche de le sauver...

(*Charigène embrasse sa sœur, et s'écrie les larmes aux yeux :*)

d'une assemblée influencée par des primats vindicatifs; ils restèrent enchaînés dans un coupable silence. Hypsilantis seul défendit l'honneur de la nation, et, parmi les clameurs

---

Non, Cléonice, ne m'abandonne pas! ne m'éloigne pas de toi!...

(*Cléonice le presse contre son sein, et dit d'une voix entrecoupée :*)

Va, mon cher Charigène; suis les pas de Lysimaque : bientôt je te rejoindrai.

CHARIGÈNE, *l'entourant de ses bras.*

Non, tu ne viendras pas; j'entends ce que tu dis.

CLÉONICE, *à part.*

Il est donc nécessaire que cet enfant aussi partage nos dangers... Mais si l'ennemi... Moi devenir la cause de sa mort!... Et de toute notre famille il ne restera personne qui venge un jour le sang de mes parents!... Mais comment me résoudre à quitter un père si tendre?... comment...? O Dieu! protége les jours de mon père et de mon frère!... et pour moi... ô sol sacré de ma patrie, deviens mon tombeau... couvre mes restes... qu'ils soient unis avec les cendres de ma mère!...

LYSIMAQUE, *à part.*

Malheureux Nicérate! que ton cœur doit souffrir!

du parti anglais, il lança ces paroles pleines d'énergie et de sens :

« Messieurs,

« Et comme simple citoyen, et comme ac-
« teur dans la lutte actuelle, je dois à la na-
« tion, à ma famille, à moi-même, d'exprimer
« publiquement mes sentiments dans une cir-
« constance qui doit décider du sort de la
« Grèce.

« En prenant le parti de demander l'inter-
« vention exclusive de l'ambassadeur anglais à
« Constantinople pour réconcilier la Grèce
« avec ses tyrans, l'assemblée nationale s'é-
« carte de ses devoirs sacrés, et manque le but
« de sa réunion. Ce n'est pas pour annuler
« son indépendance, mais pour la consolider
« et la perpétuer, que la nation dont vous

NICÉRATE.

J'espérais, Lysimaque, persuader à mes enfants de se retirer; j'espérais, sans inquiétude sur leur sort, égorger les Barbares... Mais à présent quelles armées, quels ennemis oseront m'approcher ?... Qu'ils viennent... qu'ils viennent... ils en seront tous punis, tous déchirés par mes mains..., etc. »

« êtes les représentants, messieurs, vous a « confié ses pleins pouvoirs. L'histoire, un « jour, jugera impartialement votre acte d'au- « jourd'hui.

« La chute de Missolonghi vous effraie- « t-elle? confiez-vous, comme au commence- « ment de la lutte, à l'énergie bien connue et « au patriotisme des citoyens. La poitrine de « tout Grec est un second Missolonghi. Est-ce « le manque de ressources qui vous embar- « rasse? faites un appel à la générosité de la « nation : jamais Grec n'est resté sourd à la « voix de la patrie.

« Nous avons besoin d'une protection : re- « courons aux souverains de toutes les nations « chrétiennes; toutes, messieurs, ont un égal « droit à notre reconnaissance. Les circon- « stances dans lesquelles nous nous trouvons, « et leur position, nous garantissent le secours « désiré. C'est dans les moments critiques que « les grandes nations et les vrais patriotes se « font connaître. Il est facile en tout temps « d'être esclave; il est très-difficile de devenir « libre. Voulons-nous la paix? courons aux « armes. Si, pour des raisons qui me sont in- « connues, l'assemblée nationale persiste dans

« sa première résolution, je crois de mon de-
« voir le plus sacré de protester, et je proteste
« solennellement devant tous les Grecs et de-
« vant toutes les nations chrétiennes contre
« un acte que je regarde comme illégal, anti-
« hellénique, tout-à-fait indigne d'une nation
« qui a pu être conquise plus d'une fois, mais
« qui n'a jamais traité avec ses tyrans. Comme
« Grec cependant, et comme ami sincère de
« la liberté de mon pays, je ne cesserai de
« combattre de concert avec mes concitoyens,
« et d'être prêt à verser la dernière goutte de
« mon sang, tant que durera la guerre de l'in-
« dépendance. »

Cette protestation irrita les partisans des Anglais; elle fit perdre à Hypsilantis les droits de citoyen, mais elle réveilla le zèle des bons patriotes : ne pouvant empêcher le projet d'un traité qu'ils regardaient comme nuisible à la Grèce, ils en rendirent au moins les bases conformes à la dignité nationale (1).

---

(1) Le voici :

« Son Excellence l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique, à Constantinople, est prié de traiter de la paix entre la Porte Ottomane et les Grecs, aux

A la même époque, un grand homme, persécuté long-temps par Mavrocordatos, et distingué pour un moment par Byron dans la foule des capitaines, le général Karaïskakis,

---

conditions contenues dans le présent acte; savoir:

« Article 1er. Qu'il ne soit permis à aucun Turc d'habiter le territoire grec, ni de posséder aucune propriété en Grèce, à cause de l'impossibilité où se trouvent ces deux peuples de vivre ensemble.

« 2e. Que toutes les forteresses au pouvoir des Turcs, dans l'étendue du territoire grec, soient évacuées et remises aux Hellènes.

« 3e. Que le Sultan n'ait aucune influence sur l'organisation intérieure, ni sur le clergé grec.

« 4e. Que les Grecs puissent avoir des forces suffisantes pour la sûreté de l'intérieur du pays, et une marine pour protéger son commerce.

5e. Qu'ils soient régis par les mêmes réglements, et puissent jouir des mêmes droits dans le Péloponèse, le continent de la Grèce, les îles d'Eubée, de Candie, de l'Archipel, enfin dans toutes les provinces qui ont pris les armes, et se sont incorporées au gouvernement grec.

« 6e. Que les articles mentionnés dans le présent acte ne puissent être changés par l'ambassadeur, ni par la commission nommée par l'assemblée nationale; laquelle commission est spécialement

arrive à Nauplie. L'envie excessive d'éclipser la splendeur de tous les autres le tourmente nuit et jour : dans ses regards, dans ses paroles, dans ses actions, on reconnaît l'homme indépendant. Poussant sur le champ de bataille le courage jusqu'à la témérité, modeste et sage après la victoire, plein d'assurance et de hardiesse après la défaite; pouvant combiner plusieurs affaires à la fois, et possédant le grand art de se faire estimer de ses

---

chargée de correspondre avec Son Excellence l'ambassadeur anglais.

« 7e. Que les Grecs conservent leur pavillon particulier.

« 8e. Qu'ils aient le droit de battre monnaie.

« 9e. Que la somme du tribut soit fixée, et que le mode de paiement soit annuel, ou qu'il soit unique.

« 10e. Qu'il soit accordé une trève, et qu'en cas de refus de la Porte Ottomane à ces conditions, la commission puisse s'adresser à toutes les puissances de l'Europe pour leur demander secours et protection, à toutes, ou à une seule en particulier, et agir comme elle jugera plus convenable aux intérêts des Hellènes.

« Épidaure, le 24 avril 1826. »

compagnons d'armes, il est admirable pour conduire une armée : c'est le César de nos montagnards.

Ennemi déclaré de la faction anglaise, des primats et de Mavrocordatos, il s'entoure d'une vingtaine de jeunes gens, instruits, impatients de tout joug, et capables d'apprécier ses talents; il leur fait part de quelques lettres interceptées, dans lesquelles plusieurs oligarques du Péloponèse, sacrifiant tout à leur servile ambition, intriguent pour faire un hospodarat de la Morée et des îles de l'Archipel; il leur fait jurer de n'être ni Anglais, ni Français, ni Russes, de le seconder dans ses projets pour la délivrance de la Romélie, de s'opposer à tout arrangement avec la Porte qui n'ait point pour but l'entière indépendance du pays, et de coopérer à remettre les rênes du gouvernement entre les mains de Jean Capo-d'Istrias.

Cette ligue patriotique met bientôt dans ses intérêts le vertueux Georges Génadius; elle le presse d'inviter le peuple à venir au secours de la Romélie par des cotisations volontaires; cet estimable citoyen convoque les habitants de la capitale sur la place publique, et leur

dépeint vivement les besoins et les périls de la Grèce continentale; il complète l'effet de sa harangue, en présentant le premier deux cents francs constituant toute sa fortune. « Je ne suis qu'un professeur indigent, s'écrie-« t-il; c'est là tout ce que je possède : mais je « vois parmi vous, Hellènes, des hommes « opulents; s'ils tiennent plus à l'or qu'à l'in-« dépendance de leur patrie, j'offre de leur « vendre ma profession, ma personne, pour « trois années, et je dépose à l'instant à l'au-« tel de la patrie le prix qu'on donnera de « moi. » Émus par ces paroles, les citoyens accourent généreusement à cet appel, et accumulent à l'envi leurs offrandes au pied de la tribune; les capitaines, les officiers et les soldats se dépouillent de leurs armes recouvertes d'argent; d'autres orateurs, sortis du sein de la ligue patriotique, succèdent à Génadius; et vers le soir, le mouvement devient si universel, si vif, qu'on voit un enfant, qui vivait de la charité des passants, ôter de sa ceinture deux écus, fruit de ses quêtes d'une année, et les offrir avec empressement (1).

(1) Il serait injuste de passer sous silence les

Le lendemain, le bruit se répand faussement qu'Ibrahim s'avance vers Nauplie à marches forcées. Un des membres de la ligue, prenant la parole, exhorte les soldats à s'enrôler sous

---

rares qualités du peuple grec, et de ne pas rendre hommage à la vertu, crainte de paraître partial.

Certes, le Grec de nos jours ressemble encore au prisonnier fugitif qui porte sur ses chairs meurtries l'empreinte de ses chaînes. Cependant, comme la religion chrétienne s'est toujours élevée comme une barrière entre les oppresseurs et les opprimés, la dépravation asiatique n'a pu gagner que la surface de la nation : le Grec, dans sa longue et pénible dépendance des stupides Ottomans, n'a changé que son extérieur; il a pris une partie de leur costume, quelques termes pompeux et barbares de leur langage, quelques-unes de leurs coutumes serviles, et la monotonie lugubre de leur musique; mais, dans tout le reste, il conserve encore sa physionomie primitive. Autant la plupart des primats de la Grèce sont étrangers à tout noble sentiment, autant le peuple est digne d'éloge pour sa sobriété, l'innocence de ses mœurs, son aptitude pour tous les arts, son génie inventif et la patience avec laquelle il supporte les plus dures privations. Les femmes de cette classe sont chastes, simples et laborieuses : le jour, leurs nourrissons

les drapeaux de Karaïskakis, et les riches à former à leurs dépens un corps de cavalerie. Génadius se présente de nouveau au peuple.

---

au sein, elles sarclent, moissonnent et partagent avec leurs maris les plus pénibles travaux; le soir, dans leurs longues veillées, elles manient le fuseau, l'aiguille, et préparent les tissus qui doivent servir à vêtir leur famille.

Pendant le cours de notre révolution, bien qu'il n'y eût pas chez nous un gouvernement assez fort pour punir les criminels, il ne s'y est pas commis, proportion gardée, le quart même des crimes qu'on observe parmi les nations les plus civilisées, où les lois sont le plus en vigueur. A Hydra, j'ai vu trente mille habitants vivre sans aucune garantie sociale: sur les rochers sauvages de cette île, ils grondaient quelquefois comme les flots de la mer qui l'entoure; mais leur courroux, aussi passager que celui de cet inconstant élément, se calmait bientôt sans laisser presque jamais de traces.

En parcourant la Grèce, on est frappé partout des vertus de ce peuple et de l'hospitalité patriarcale qu'il exerce avec une aimable naïveté. L'an 1826, par une belle matinée d'avril, je traversais la plaine d'Argos en suivant un chemin bordé de thym et de mille autres plantes aromatiques; j'étais

« Celui qui m'a précédé, s'écrie-t-il, vous a dicté « votre devoir; oui, nous devons armer des « bataillons; nous avons besoin de cavaliers

---

seul; je n'entendais par intervalles que le chant triste et monotone de quelque berger, ou la détonation lointaine d'une arme qui me rappelait les périls de ma patrie. Une voix m'arrêta; je vis un pâtre de l'Argolide venir à ma rencontre; il me salua, en ôtant son bonnet de peau de chèvre; après m'avoir demandé des nouvelles sur la guerre, il m'invita familièrement à partager son repas; j'y consentis; il me mena sous un grand mûrier, tira de sa besace un fromage, étendit sur la pelouse quelques croûtes d'un pain bis, des olives, des figues sèches, et, après s'être signé, il se mit à faire les honneurs de notre banquet rustique. Son sort m'intéressa; je lui fis des demandes sur l'état de ses affaires; il m'entretint quelques moments des malheurs que la guerre lui avait causés : « Le ciel cependant, ajouta-t-il, en « soit loué! je suis bien plus heureux qu'autrefois. « La moitié de mes brebis, il est vrai, a été dis- « persée; mais au moins celles qui me restent dé- « pendent de moi. Je dis à mon agneau : Va paître; « et mon agneau, sans craindre la rapacité d'un *déli*, « s'en va et revient dormir à mes pieds. »

Avant de me séparer de lui, je lui offris quelques pièces d'argent; il les refusa, me serra la main et s'en alla.

« pour arrêter l'ennemi dans les plaines d'Ar-
« gos; mais où trouverons-nous des chevaux?
— Dans les écuries des primats, lui répon-
« dent plusieurs voix. — S'ils nous les refu-
« sent, que ferons-nous? — On les prendra
« de force. — Allez : mais gardez-vous bien de
« tremper vos mains dans le sang de vos con-
« citoyens. » Bientôt cinquante coursiers arabes paraissent sur la place publique; Mavrocordatos, le premier, y envoie le sien.

Tous les esprits sont électrisés; une foule de volontaires se présentent de toutes parts; les Céphaloniens et les Zantiotes, qui se trouvaient à Nauplie, se forment en deux corps, et placent à leur tête Denis Eumorphopoulos et Pétas; Pérévos organise une phalange macédonienne; l'enthousiasme gagne jusqu'aux enfants de la molle Ionie; ils se rassemblent sous le grand platane de Nauplie, et font bénir leur bannière par un prélat.

Karaïskakis, quelques jours après, se fait donner par le gouvernement le diplôme de général en chef de la Romélie, et le force de lui remettre les nouveaux bataillons; il enlève à Zaïmis le commandement de Palamidi, fait occuper par ses soldats l'Acrocorinthe, et

prend toutes les mesures nécessaires pour traverser les projets des primats et faire triompher son parti.

Les ennemis, à qui le siége de Missolonghi avait coûté plus de vingt-cinq mille hommes, ne purent rentrer en campagne que vers le milieu de juin. Ibrahim se présenta le premier : rentré dans la Morée, il tenta de soumettre le canton de Mania; avant de recommencer les hostilités, il voulut essayer les voies d'accommodement; à cet effet, il adressa ces paroles à Georges Mavromichalis :

« Avant mon départ d'ici pour Missolonghi, « j'avais reçu votre lettre par laquelle vous « me suppliiez qu'il vous fût accordé un ordre « de sûreté pour toute votre famille; ému de « compassion, j'avais consenti à votre prière. « Après mon éloignement, les autres chefs « grecs vous ont interrogé par quel motif vous « m'aviez demandé un tel ordre; vous avez « répondu que c'était par politique, et afin « d'empêcher que votre province ne fût ra- « vagée par mes armées. Si vous désirez qu'elle « en soit préservée, rendez-vous ici sans délai « avec les autres primats pour vous entendre « avec moi sur les moyens d'amener la paix en

« Morée. Je vous donne dix jours pour vous « décider. »

Georges Mavromichalis et tous les autres chefs de Mania, dédaignant de lui répondre, se préparèrent à la guerre. Dans les premiers jours de juillet, Ibrahim, à la tête de huit mille hommes, s'aventura sur les escarpements de la Laconie; neuf fois repoussé, il revint sur ses pas avec plus de fureur; les Arabes, après de grandes pertes, s'enfuirent, jetant les armes, et s'écriant qu'ils n'étaient point accoutumés à grimper sur les rochers. Trois jours après cet échec, le satrape parut devant Armyron, en même temps que sa flotte débarquait à Déras deux régiments d'infanterie; il fut de nouveau mis en déroute, faillit être pris, et parvint avec beaucoup de peine à se retirer à Tripolitza.

A la même époque, Réchid-Pacha, comptant sous ses ordres neuf mille soldats, marcha sur la Grèce orientale. Arrivé sur la frontière de la Béotie, il détacha quinze cents hommes d'élite, la plupart cavaliers, et les expédia sur Athènes. Six cent cinquante Roméliotes, sous le commandement de Gouras, les surprirent et en firent un

grand carnage. Quelques jours après, Réchid envoya un autre corps d'armée aux environs d'Athènes ; Gouras, s'étant entendu avec la garnison de l'Acropolis, enveloppa les ennemis et en massacra cinq cents.

Malgré ces succès, le même capitaine, ayant appris que de nouveaux renforts étaient arrivés au sérasquier, confia la défense de Marathon et d'Éleusis à Jean Griziotès, et s'enferma dans la citadelle d'Athènes, où il fit avec ses soldats ce serment solennel devant la Grèce et l'Europe : « Exemple récent de valeur et de patriotisme, l'héroïque Missolonghi sera notre modèle. Ainsi, tant que nous aurons des vivres et des munitions, tant que nos bras pourront manier le glaive, nous combattrons avec cet enthousiasme que donnent les deux grandes protectrices de la Grèce, la religion et la liberté. Mais si nos compatriotes nous délaissent, si l'Europe se contente de son rôle de spectatrice, alors, et nous prenons à témoin ceux mêmes dont nous avons invoqué le secours, alors, la mort, sortant des débris des Propylées, nous ensevelira sous les ruines du Parthénon. »

Quinze jours après, trois Béis albanais, ayant sous leurs drapeaux dix mille soldats nouvellement enrôlés à Duratzo, Antivéri et Chiniéra, villes principales de l'Albanie, vinrent, après avoir soumis toute la Grèce continentale, renforcer l'armée du sérasquier, qui mit alors le siége devant Athènes.

Cette ville, entourée de remparts délabrés, est dominée par l'Acropolis qui, bâtie sur un rocher, est elle-même commandée par le mont Philopapus. Elle communique, par une plaine plantée d'oliviers, avec le Pirée, le Phalère et la Munychie. A la droite du premier de ces ports est une presqu'île où l'on montre le tombeau de Thémistocle, et à sa gauche, en face de Salamine, le fameux rocher Kéras, où Xerxès, sur un trône d'argent, fit la revue de ses troupes; défendu par une chaîne de mamelons qui s'étend jusqu'à Bostagna, le Pirée n'offrait alors pour toute habitation qu'un monastère abandonné, et quelques chétives cabanes près d'une fontaine.

Réchid-Pacha tenta d'abord de s'emparer de la position du Philopapus; il n'y réussit pas; mais il prit d'emblée la ville; il fit ensuite creuser, au pied de l'Aréopage, un grand

fossé, et pratiquer à son extrémité trois mines, dans l'intention de détruire les restes de l'ancien théâtre, et d'attaquer de ce point la citadelle; il étendit ses avant-postes à la droite du Phalère, dressa des batteries près de la Munychie, fortifia de quelques pièces de canon les éminences du Pirée, en occupa le monastère, et s'assura de la pointe de Thémistocle.

A la nouvelle de ces opérations, Karaïskakis sort en toute hâte de Nauplie et se rend à Salamine; cinq mille Roméliotes se rangent sous ses ordres; l'infatigable Fabvier, avec environ douze cents hommes de troupes régulières, y vient le joindre. Le 10 août, à la pointe du jour, ils prennent position à Chaïdari, village situé dans la plaine à une lieue d'Athènes. Les Turcs, au nombre de sept mille, viennent leur présenter le combat; Karaïskakis, avec les siens, donne la charge le premier; les tacticiens attaquent à la baïonnette; les ennemis perdent leur artillerie, laissent plus de trois cents hommes sur le champ de bataille, et regagnent leurs retranchements. Le 20, le sérasquier, renforcé de deux mille Turcs de Carystos, se porte avec toute son armée à Chaïdari;

l'action s'engage dès le lever du soleil, se suspend, se renouvelle à plusieurs reprises, et continue jusqu'au soir avec un grand acharnement de part et d'autre. Les Grecs vainqueurs, mais ne pouvant, faute de cavalerie, garder leur position, descendent pendant la nuit à Éleusis.

Le jour suivant, Karaïskakis, par un hasard assez singulier, rencontre à bord du vice-amiral français le sérasquier et Omer, pacha de Carystos. A leur aspect, saisi d'horreur, il porte, par un mouvement involontaire, sa main sur son sabre; puis, confus de cette action, baisse les yeux et les salue avec douceur : leur entretien roule d'abord sur des objets indifférents; mais il s'anime par degrés, et l'orgueilleux Réchid dit à Karaïskakis : « Au siége de Missolonghi, en avant, en arrière, à mes côtés, je ne voyais que toi; devant Athènes, ici, c'est encore toi que je rencontre. — Pacha, lui répond Karaïskakis, sors de la Romélie, et tu seras délivré de mon aspect. — Capitaine, j'estime ta bravoure; tâche de captiver mon amitié. — J'ai un gouvernement qui me ferait couper la tête, s'il m'en soupçonnait seulement l'intention. — Comment! vous avez un divan assez fort pour cela! —

Mais avec cette différence que le nôtre nous juge avant de nous faire passer par les mains du bourreau, tandis que le Sultan vous condamne au cordon sans aucun préambule. — Ton audace me plaît; range-toi sous mes drapeaux. — Je suis le Rouméli-Valissi des Grecs, tu es celui de la Porte : il faut qu'un de nous de force se dépouille de ce titre; la guerre en décidera. »

Cette entrevue enflamma la noble ambition qui couvait dans le sein de Karaïskakis; dès lors il pensa sérieusement aux moyens d'exterminer le sérasquier. Pendant toute la nuit, il se promena rêveur sur le rivage d'Éleusis; là, comme il l'avoua depuis à ses amis, il conçut le plan de traverser la Romélie d'un bout à l'autre, d'en soulever de nouveau les provinces, de grossir son armée des bandes dispersées des montagnards, et de tomber sur Réchid à la tête de l'insurrection. Il écrivit à Théodore Colocotronis : « Frère, il est de la plus urgente nécessité de « m'envoyer au plus tôt possible la cavalerie « irrégulière que vous avez dans le Pélopo« nèse. Je sais qu'elle vous est utile; mais « elle devient nécessaire ici : avec son se-

« cours j'anéantirai les forces du sérasquier; « bientôt nous marcherons de front, et tous « en un corps nous tomberons sur Ibra- « him. Général et frère, nous sommes amis, « et notre amitié durera toujours; mais nous « devons aussi montrer aux Hellènes et aux « étrangers que le but de notre union est « le bien commun. Secondez-moi maintenant « dans l'expédition, et après je vous aiderai de « ma propre vie. » Avant de se mettre en marche, il dit à ses soldats : « Vous êtes sans sou- « liers; la misère vous assiége; nous irons cher- « cher ensemble du pain et des vêtements dans « les tentes des ennemis. Des fatigues vous atten- « dent; mais vous les supporterez, en voyant « votre capitaine placer le premier son bivouac « au milieu des neiges. » Il laissa pour la défense du Pirée un fort détachement, et pénétra dans l'Attique, suivant de l'œil les mouvements de l'ennemi. Chaque jour éclaira un combat, et chaque combat fut une victoire de Karaïskakis; il balaya tous les corps d'armée turcs qu'il rencontra; manquant de vivres et de munitions de guerre, errant sur les glaçons des montagnes et dans des vallées entrecoupées de torrents, entouré d'ennemis belli-

queux, suivi de compagnons la plupart envieux de sa gloire, c'est au milieu de tant d'obstacles qu'il manifesta ses grandes facultés; chacune de ses actions porta l'empreinte du génie; embrassant d'un coup d'œil les projets les plus compliqués, et suivant le fil de leurs moindres détails, il renversa tous les plans du sérasquier; à sa voix, toute la Romélie ressaisit les armes; il occupa tous les défilés, assigna son poste à chaque capitaine, se porta jusqu'aux ruines de Missolonghi, puis, par une marche rétrograde, il tomba sur les avant-gardes de Réchid; près d'Arachova, il attaqua son armée de réserve; bloqués de toutes parts, les Turcs demandèrent à capituler : « Point de « traité, répondit Karaïskakis; le sang de nos « frères de Missolonghi crie vengeance. Si « vous vous sentez du courage, imitez-les : « le sabre à la main, ouvrez-vous un pas- « sage. Nous exigeons vos armes et la tête « de vos capitaines. » Il fondit sur eux, et deux mille furent passés au fil de l'épée. Ayant appris que la garnison de l'Acropolis commençait à manquer de provisions de guerre, et que Gouras, son chef, venait d'être tué, il pressa le gouvernement de la secourir par un

coup hardi, et de confier la défense de la place au plus habile capitaine. Le colonel Fabvier en fut chargé; il se mit à la tête de quatre cents tacticiens, portant chacun un paquet de poudre, et pénétra dans la citadelle à la faveur de la nuit.

Karaïskakis, rassuré sur le sort de cette forteresse, poursuivit ses travaux avec plus de loisir; il assiégea pendant plusieurs jours à Distome Omer, pacha de Carystos, et le fatigua par de fréquentes attaques. Dévorés par la soif et la faim, les ennemis lui offrirent d'acheter au poids de l'or un libre passage. « Si vous êtes braves, leur dit-il, repoussez « la force par la force; si vous êtes lâches, « mettez bas les armes, ou nous vous les ar« racherons le pistolet sur la gorge. » Omer-Pacha, après une perte de huit cents hommes, parvint avec peine à se dégager de ses mains.

Dans les premiers jours de mars 1827, Karaïskakis rentra dans l'Attique; sa présence remplit d'enthousiasme les Grecs du Pirée. Calergis, Macryanis, Inglessis, Pétas, tous intrépides capitaines, saluèrent son arrivée par une éclatante victoire : ils se précipitèrent sur une division de Réchid, et couvrirent le champ de bataille d'un millier de morts.

Tandis que Karaïskakis marquait ainsi chacun de ses pas par de brillants succès, ses amis, qui avaient prêté serment de le seconder dans ses vues, ne restaient point oisifs. Jean Colétis, le comte Théotokis Grégoire et Michel Soutzo, s'étant fait donner par les Spezziotes un brick et une goëlette de guerre, se dirigèrent vers Scopélos; là, ils prirent le capitaine Caratassos avec un corps d'armée, et firent un débarquement à Talanti, dans le voinage des Thermopyles, pour opérer une diversion en faveur d'Athènes. Les autres demeurèrent auprès du gouvernement, et, mettant à profit les dissensions des primats, ils les harcelèrent dans les feuilles périodiques, et dévoilèrent à la nation leur nullité politique, leurs projets pernicieux et leurs forfaits. Ils accusèrent A. Mavrocordatos d'avoir trahi les intérêts de la patrie, en se déclarant rival d'Hypsilantis, et fortifiant, afin de le terrasser, le parti des oligarques; d'avoir, par ses querelles avec Colétis, ouvert à Ibrahim les portes de la Grèce; d'avoir prodigué à ses partisans les revenus de l'état; d'avoir négocié, en 1824, un emprunt sans l'ordre du gouvernement, et souscrit souvent

à des lettres de change au nom et à l'insu de la nation; d'avoir donné naissance aux factions anglaise, française et russe, toutes nuisibles et toutes anti-helléniques; d'avoir attenté secrètement à la vie de Karaïskakis, et contraint Ulysse et Varnakiotès à tourner leurs talents militaires contre leur propre pays; d'avoir enfin répondu par la violence aux justes représentations de plusieurs hommes lettrés, tels que le Philhellène Philippe Jourdain et le vertueux Démétrius Paulidès (1); ils lui refusèrent l'aptitude d'un bon

---

(1) Ce jeune homme, plein d'instruction et de sentiments élevés, avait, en 1824, occupé la chaire de premier professeur dans l'école de Missolonghi. Sacrifiant son intérêt personnel à celui de la patrie, il avait pris à tâche de prêcher à ses élèves la haine la plus implacable contre les primats, oppresseurs de la Grèce. Il eut la noble audace de reprocher de vive voix à Mavrocordatos sa conduite anti-patriotique, et n'en reçut pour toute réponse qu'un sourire équivoque; il l'attaqua dans les Chroniques Helléniques, gazette de Missolonghi, et se vit obligé de quitter cette ville pour se soustraire aux persécutions des partisans de ce diplomate. Peu de temps après, il lança contre lui une satire virulente,

diplomate, les qualités d'un citoyen loyal et le courage d'un guerrier; ils l'accablèrent de satires, d'épigrammes, de diatribes, rompirent

---

qui contient plus d'un morceau remarquable : nous citerons, entre autres, celui dans lequel il apostrophe ainsi les Missolonghites :

« Τὸ Μισολόγγι τὄσωσαν τὰ στήθη τὰ δικά σας,
« Ἡ φρόνησις τοῦ Βότζαρη καὶ ἡ ὁμόνοιά σας·
« Ἀς τὸν εἰποῦν οἱ φίλοι του Ἑλλάδος Βαζιγκτῶνα,
« Τὰ πράγματα τὸν δείχνουσι σωστὸν ἀπατεῶνα·
« Κι' αὐτὸς ἂς δίδῃ ἄσωτα τὰ χρήματα τοῦ γένους,
« Γιὰ νὰ τὸν ἀνυψώνουσι μὲ τοὺς ψευδεῖς ἐπαίνους. »

« C'est votre courage, c'est votre concorde et la « sagesse de Botzaris qui sauvèrent les murs de « Missolonghi. Que les prôneurs de Mavrocordatos « lui donnent le nom de Washington de la Grèce, « les faits attestent qu'il n'est qu'un fourbe accom- « pli; et lui, qu'il leur prodigue l'or de la nation, « afin qu'ils l'élèvent par de fausses louanges. »

Il est juste cependant d'observer que D. Paulidès, malgré son amour pour la vérité, semble s'en être écarté cette fois, en voulant enlever à Mavrocordatos son seul titre de gloire, celui d'avoir puissamment contribué avec Marc-Botzaris à la conservation de cette héroïque cité qui plus tard devait engloutir dans ses décombres les nombreux ennemis accourus de nouveau sous ses remparts.

par leur influence les nœuds de ses liaisons avec plus d'un puissant primat, et le forcèrent d'errer d'île en île sans but, sans autorité; quoique plusieurs d'entre eux fussent de la même cité, de la même caste, ils foulèrent aux pieds, pour le bien commun, intérêts et convenances. Il est possible qu'ils aient été trompés sur le jugement qu'ils portèrent de lui; mais leur intention n'en fut pas moins louable; ils ne briguèrent aucun emploi; imperturbables au milieu des clameurs des partis, ils n'acceptèrent que la pesante charge de prêcher la vérité, même au péril de leurs jours. Redoublant de zèle, ils opérèrent une alliance entre les Ipsariotes, Karaïskakis et les frères Coundouriotis, qui jouissaient alors d'une grande influence dans l'Archipel. Le but de cette union était le renversement de tous les primats de la Morée, et la convocation d'un congrès national, où l'on s'opposerait à toute pacification honteuse avec la Porte. André Zaïmis, chef de l'aristocratie péloponésienne, et partisan des Anglais, chercha par des voies amicales à conjurer la tempête. Ayant échoué dans ses négociations, il essaya de perdre les Coundouriotis; sachant que le

peuple d'Hydra manquait alors du strict nécessaire, et qu'il murmurait contre ses notables, il parvint par de secrets émissaires à lui persuader que Georges Coundouriotis, lors de sa présidence, s'était approprié les prises faites par la flotte en 1825, et qu'il l'avait ainsi frustré du fruit de ses travaux.

Dans les premiers jours de décembre, tous les plébéiens d'Hydra se rassemblèrent dans la place publique, et sonnèrent le tocsin de la révolte; ils insultèrent les Coundouriotis, et menacèrent de mort les autres primats de l'île. Les meneurs cachés guidaient la multitude à leur gré; pendant une semaine, elle fut livrée à la plus violente agitation; pour l'apaiser, le sénat d'Hydra s'empressa de lui distribuer de l'argent. Le calme allait succéder à l'orage, lorsque les mêmes machinateurs répandirent le faux bruit que la populace avait formé le complot d'assassiner les riches; ceux-ci donnèrent dans le piége, et, précédés des Coundouriotis, ils se rendirent à huit heures du soir sur le rivage pour attendre le canot d'une corvette anglaise qui devait les prendre à son bord. Mais Colodimas, chef des patrouilles, les surprit et les ramena chez eux. Le lendemain, le peuple

les fit venir dans le monastère où se tenaient les séances du sénat, et jura qu'il n'avait jamais eu contre eux aucune mauvaise intention. Les Coundouriotis versèrent l'or à pleines mains, et devinrent plus puissants que jamais parmi leurs concitoyens.

Les Zaïmistes ne se relâchèrent point; pour fomenter les troubles, ils irritèrent le commodore Hamilton contre tous les Hydriotes en masse. Celui-ci réclama une prise de Jean Zacas, qu'il regardait comme illicite; il écrivit au sénat qu'il prétendait qu'on lui livrât le bâtiment de ce capitaine avec les marchandises capturées, ou sinon *qu'il serait forcé de prendre des mesures que les historiens de la Grèce et de la Grande-Bretagne retraceraient avec peine.*

En effet, n'ayant point obtenu une réponse satisfaisante, il eut recours à la force. Une corvette anglaise entra dans le port; ses embarcations abordèrent le brick de Zacas : un de ceux qui le montaient eut l'imprudence de tirer le premier un coup de pistolet; alors les Anglais, en remplissant l'air de leurs cris de guerre, dirigèrent leur feu contre le peuple assemblé sur les quais, et leur corvette lâcha

deux coups de canon à boulet sur la ville. Politès, un des plus braves brûlotiers, et quatre paisibles citoyens, furent tués; les bricks de Zacas, de Miaoulis et de Savas, ainsi que plusieurs petits bâtiments, furent en un instant enlevés (1).

Les Coundouriotis n'eurent pas plus tôt mis un terme à ces troubles, qu'ils réunirent à Hermione la plus grande partie des légitimes représentants de la Grèce. Zaïmis, de son côté, se mit à former à sa fantaisie un autre congrès à Égine : président de la commission administrative, il vida la caisse nationale pour recruter dans l'Archipel une quarantaine de députés, auxquels il joignit ceux d'Épidaure de 1826, la plupart ses affidés et fauteurs de la faction anglaise.

Le premier acte de l'assemblée d'Hermione fut d'adresser une note à l'ambassadeur anglais à Constantinople, dans laquelle elle le priait de correspondre désormais avec elle, et de traiter des affaires de la Grèce conjointement avec les légations des autres puissances.

---

(1) Dans la suite ils furent restitués, hors celui de Zacas.

Le commodore Hamilton, voyant que la Grèce s'émancipait ainsi de la tutelle de l'Angleterre, affecta de ne point reconnaître le congrès d'Hermione, et adressa cette lettre à celui qui le présidait (1) :

« Monsieur,

« Je me trouve dans la nécessité de dire « mon opinion sur l'état présent des dissensions « qui existent en Grèce. Dans le cas où je rece- « vrais des lettres d'importance concernant ce « pays, je ne suis d'avis de les remettre « ni à l'une ni à l'autre des deux assemblées « rivales. Six années de service sur vos côtes « m'ont assez prouvé que la Grèce est capable

(1) Je n'ai garde d'inculper ici cet officier distingué de la Grande-Bretagne. Sa conduite dans cette circonstance, loin de lui faire tort, doit le recommander à son gouvernement. Comme Anglais, sir Hamilton s'est acquitté de ses devoirs; il est même juste d'ajouter en son honneur qu'il s'est comporté plus d'une fois avec une rare générosité envers les Grecs. Cette malheureuse affaire d'Hydra, dans laquelle il a semblé n'agir qu'avec répugnance, est une tache légère qui doit disparaître au milieu de ses nombreux bienfaits.

« de se défendre avec le peuple brave et gé-
« néreux que Dieu lui a donné. J'ai été con-
« vaincu que c'est principalement parmi les
« chefs que cette malheureuse dissension existe.
« Je dois en conséquence vous informer que,
« si ces dissensions continuent à détruire l'ap-
« parence même d'un gouvernement régulier,
« ce sera avec un grand regret que je me ver-
« rai forcé par mon devoir d'instruire Son Ex-
« cellence monsieur l'ambassadeur de Sa Ma-
« jesté Britannique à Constantinople, de l'état
« de ce pays; ce qui pourra probablement dé-
« terminer la Grande-Bretagne à renoncer aux
« efforts qu'elle fait maintenant pour le salut
« du peuple grec. »

Cependant l'asssemblée d'Hermione continuait ses séances; pour terrasser les Zaïmistes, elle n'avait besoin que de l'appui de Karaïskakis : mais ce capitaine, par une habile politique, ne voulut favoriser aucun parti; il laissa tous les chefs civils de la Grèce s'affaiblir dans une lutte opiniâtre, et s'attirer par leurs discordes l'indignation du peuple. A son exemple, ses amis et les hommes les plus éclairés refusèrent de les diriger.

C'était alors un spectacle curieux que

de voir nos ignorants primats abandonnés à leurs propres moyens : un esprit de vertige semblait les posséder ; jetés hors de leur sphère par la révolution, oubliant chacun leur ancienne nullité, ils se lançaient tous dans la lice pour se disputer le pouvoir suprême. Plusieurs d'entre eux s'alliaient avec les capitaines de la Romélie, et dotaient leurs filles des provinces de la péninsule, dont ils avaient dévoré les revenus. La division régnait dans les deux assemblées : vingt partis, subdivisés en cent factions, s'attaquaient aujourd'hui, traitaient demain ensemble, se trahissaient le surlendemain. On ne voyait que députations des deux congrès qui revendiquaient tous deux l'autorité, que disputes entre les anciens et les nouveaux gouverneurs qui s'imputaient les uns aux autres les calamités publiques, que séditions parmi le peuple qui éclatait en menaces contre les primats, et demandait à grands cris l'appel de Capo-d'Istrias.

Au milieu de ce désordre, lord Cochrane, si long-temps attendu, paraît enfin en Grèce ; quelques jours auparavant un autre Anglais, le général Church, avait abordé à Chéli. Tous les deux paraissent mal disposés pour l'assem-

blée d'Hermione ; tous les deux prêchent la concorde, et parviennent à réconcilier les deux partis rivaux qui se réunissent à Trézène. Là, les amis de Karaïskakis, cédant aux vœux de la faction anglaise, consentent à ce que le général Church soit appelé au poste de généralissime de la Grèce ; mais, de concert avec Colocotronis, au milieu des convulsions de l'aristocratie expirante, ils proclament Jean Capo-d'Istrias président de la république grecque.

Après les premiers débats de l'assemblée, lord Cochrane voulut signaler son arrivée par la délivrance d'Athènes, et d'abord il tenta d'encourager les Hellènes par cette proclamation :

« Hellènes,

« Le plus dangereux de vos ennemis, la dis-
« corde, a été vaincu. Ce qui vous reste main-
« tenant à faire est le plus facile. La jeunesse
« grecque accourt de toutes parts aux armes,
« et le sort de la citadelle d'Athènes n'est plus
« douteux. Les assiégeants sont, à leur tour,
« cernés de tous côtés ; le transport de leurs
« vivres est intercepté ; les défilés vont être
« gardés, et la retraite de l'ennemi devient

vient de l'autre hémisphère pour renverser leur empire. Le vice-roi d'Égypte, que le téméraire Écossais avait défié par ces mots chevaleresques : « Je vous jette le gantelet, » croit dans son ignorance que ce disciple de Congrève possède le secret de lancer des brûlots remplis d'obus jusque dans les villes méditerranées.

Le 20 avril, Cochrane passa dans le camp de Karaïskakis; les soldats l'accueillirent avec de vives acclamations. Son secrétaire, l'Écossais Masson, harangua l'armée, et promit de la part de l'amiral une somme considérable à celui qui planterait l'étendard de la croix à la porte de l'Acropolis.

Le 3 mai, l'honorable lord eut une entrevue avec Karaïskakis, et lui fit part d'une lettre dans laquelle le colonel Fabvier avisait le gouvernement que, si les Grecs ne délivraient la citadelle sous peu de jours, elle serait, faute de vivres, forcée de capituler. En conséquence, il engagea le général grec à livrer une bataille décisive; celui-ci, à qui Griziotès, un des chefs de la garnison de l'Acropolis, venait de mander que cette place avait encore des provisions de bouche pour environ quatre

mois, le pria de se reposer sur lui du sort d'Athènes : « Amiral, lui dit-il, j'ai travaillé « pendant un an pour réunir douze mille Grecs « sous mes drapeaux; faut-il que je hasarde « en un jour l'ouvrage d'une année ? Les en- « nemis sont cernés de tous côtés; dans un « mois, ils seront contraints de mettre bas les « armes; voulez-vous que de mes propres « mains je rompe les filets dont j'ai su les en- « velopper? Voulez-vous que je m'assimile à « l'enfant qui trace un plan sur le sable, et « qui l'instant d'après l'efface de ses pieds ? » Cochrane insista : « Croyez-vous, ajouta Karaïs- « kakis, que je sois avare de mes jours?.. Eh « bien ! vous serez content : comme un joueur « téméraire, je placerai sur une carte tout mon « avenir. » Il remit l'exécution de l'entreprise au 6 mai; mais son noble projet ne devait pas s'accomplir : le jour d'après il tomba malade; à l'approche du soir, pendant qu'il reposait, trois Crétois s'avisèrent de tirer sur les enne- mis; ceux-ci leur répondirent par un feu vif de mousqueterie; plusieurs Grecs vinrent au secours des Crétois, et bientôt l'engagement devint général. Karaïskakis se réveille en sur- saut, s'élance de sa tente, et, voyant que les

Grecs plient, il oublie ses souffrances et monte à cheval; ses amis veulent l'arrêter; la fatale destinée de la Grèce l'entraîne; sourd à toute représentation, il se précipite sur les ennemis qui, s'écriant à son aspect : « Le sérasquier des infidèles! » se poussent et se hâtent de gagner leurs retranchements, où il les poursuit l'épée dans les reins; il s'en retournait victorieux, lorsque six Albanais, qui n'ayant pas eu le temps de se sauver, se tenaient cachés parmi les buissons, firent feu sur lui; une balle l'atteignit dans le bas-ventre; il chancela sur son cheval et faillit tomber; ses compagnons le prirent dans leurs bras, et l'amenèrent à demi mort à bord de la goëlette du général Church; une foule de capitaines l'entourèrent dans ses derniers moments; il leur tendit la main, et leur dit d'une voix défaillante : « J'ai peu d'instants à vivre... que « votre courage n'en soit point abattu; je n'é« tais qu'un seul homme; ce n'est pas moi, « c'est vous qui avez gagné tant de victoires... « Soyez unis; ne faites pas honte aux armes « de la Romélie... sauvez l'Acropolis... l'Acro« polis, camarades... » Il se tut, resta calme; la sérénité parut sur son front, et le sourire sur ses lèvres. Cependant quelques moments

avant sa mort, jetant sur sa destinée un coup-d'œil mélancolique, il dit à ses amis : « Je « meurs jeune... ma roue s'est brisée au mi-« lieu du chemin... » Et puis, plaçant la main sur son front, il ajouta : « J'avais là quelques « pensées utiles à ma patrie;.. mais Dieu en a « disposé autrement... » Il expira, et son corps fut enterré à Salamine, au milieu de la consternation de toute la Grèce.

Le lendemain de ses funérailles, Church entreprit de tenter un combat décisif. Ce général, malgré ses talents, n'avait pas le moindre ascendant sur l'armée; il se tenait à bord d'une goëlette mouillée au Pirée, et ne descendait que rarement à terre; les soldats lui donnaient le sobriquet de général-goëlette, et n'avaient aucune confiance en lui.

D'après son plan, quatre mille hommes devaient débarquer à la Munychie; les troupes du Pirée et d'Éleusis avaient ordre de se mettre en mouvement le même jour, et les trois divisions étaient destinées à opérer une attaque simultanée; mais ces dispositions ne furent exécutées qu'en partie : deux mille six cents soldats seulement se portèrent à la Munychie; au lieu de prendre terre à la faveur

de la nuit pour se fortifier à loisir, et d'occuper tous ensemble une seule position, ils sortirent de leurs embarcations au lever du soleil, et se divisèrent par échelons en douze sections, défendues chacune par des retranchements à moitié terminés : les Souliotes se placèrent au premier rang ; trois cents tacticiens, commandés par Inglessis, vinrent après ; deux cents Crétois, quatre cents Péloponésiens, quatorze cents Roméliotes, s'étendirent les uns après les autres jusqu'au rivage, où se tint lord Cochrane pour les encourager de sa présence.

A neuf heures du matin, les Turcs, n'étant inquiétés ni du côté du Pirée ni du côté d'Éleusis, fondirent au nombre de huit mille sur les Grecs de la Munychie, et bientôt attaquèrent les Souliotes à l'arme blanche. Lambro-Véicos, après avoir égorgé douze Albanais, tomba mort ; son beau-frère Yananglis accourut pour le venger, et succomba à ses côtés ; Georges et Costas Zavellas, Photoussis Photomaras, Paschos Cosma, tous chefs souliotes, expirèrent avec leurs soldats au milieu de six cents cadavres ennemis. A la vue de ce carnage, les capitaines Notaras et Vassos donnèrent les premiers le signal de la fuite ; entraînée

par leur exemple, toute l'armée courut se rembarquer; lord Cochrane lui-même, poussé par le torrent des fuyards, ne put qu'avec peine regagner son canot. Alors Toussas Botzaris, les vêtements teints de sang, monté sur un coursier qu'il venait d'arracher aux ennemis, s'écria de loin aux Grecs : « Où « fuyez-vous? Nos frères sont égorgés. » Personne ne l'écouta; il s'arrêta quelques moments, versa des larmes, et dit : « Plutôt mou-« rir avec mes braves compagnons que de vivre « avec vous, femmes sans honte et sans cou-« rage ! » Il se jeta au plus fort de la mêlée, et disparut. Nicolas Zervas rallia quelques centaines d'hommes, et par sa courageuse contenance ayant arrêté l'ennemi, donna à l'armée le temps de se retirer moins précipitamment. Tous les autres Souliotes avaient déja péri; Georges Dracos seulement fut fait prisonnier; après la bataille, amené devant Réchid, il lui dit : « Je suis Georges Dracos; mon sabre a « tranché plus de cent têtes des tiens; que « différes-tu? ôte-moi la vie. » Le Pacha lui répondit qu'il allait l'envoyer à Constantinople pour charmer la vue du Sultan. « Ignores-tu, lui « répliqua le Souliote, que tu peux disposer

« d'un esclave, mais non d'un homme libre? »
Il tira de dessous ses habits un poignard, s'en frappa et tomba mort.

Après l'affaire du 6 mai, le général Church écrivit à la garnison de l'Acropolis :

« La citadelle d'Athènes renferme beaucoup « de personnes souffrantes; il s'y trouve aussi « des monuments de l'ancienne Grèce, et qui « sont chers au monde civilisé; je désire qu'ils « soient préservés de la destruction; je vous « ordonne de capituler. »

En même temps il pria le commandant d'une frégate française de transmettre aux assiégés le traité qu'il venait de stipuler avec le sérasquier, et d'en garantir l'exécution. Les chefs grecs de la garnison refusèrent d'obéir au général anglais, et firent cette réponse au commandant français :

« Nous vous remercions des peines que vous « vous êtes données pour nous. Il n'y a point « ici de sujets de la Porte, ainsi qu'il est dit « dans les conditions que Réchid nous propose « par votre entremise. Nous sommes Grecs et « résolus de mourir ou de vivre libres. Si Ré- « chid veut avoir nos armes, qu'il vienne, s'il « en est capable, nous les prendre de force. »

Peu de temps après, des intrigues combinées ayant été mises en jeu, cette place tomba au pouvoir des Turcs.

Ici commence l'intervention des puissances chrétiennes. L'incendie, qui a naguère éclairé les flots de Navarin, a été pour la Grèce l'aurore d'un brillant avenir. Aux foudres des vaisseaux ligués a répondu des rives du Danube le bronze annonçant au monde la chute prochaine de l'empire ottoman. Les phalanges moscovites, s'élançant de nouveau plus terribles, vont bientôt refouler au fond de leurs déserts les hordes des infidèles, et, sur le dôme de Sainte-Sophie, arborer le *labarum* de Constantin. La France, mettant le comble à sa générosité, achevera la noble tâche qu'elle s'est imposée; elle débarquera d'autres légions sur les rivages de la Grèce et cueillera de nouvelles fleurs pour sa couronne, où brillent déja les lauriers-rose de l'Eurotas unis aux palmes des Pyramides; son glaive pèsera dans la balance politique en faveur d'un peuple trop long-temps délaissé. Le long martyre des Hellènes, la justice de leur cause, les désastres qu'ils ont éprouvés par la partialité de quelques cabinets, les intérêts enfin de

l'Europe réclament leur indépendance. J'aime, en devançant l'avenir, à me représenter la future splendeur de cette antique patrie des arts; j'aime à croire que, régie par des lois nationales, elle redeviendra le foyer des connaissances humaines en Orient. Une autre ère commence pour mon pays, marquée du nom de Capo-d'Istrias. Puisse-t-elle fournir un jour à l'historien des titres pour la gloire de cet habile et sage diplomate!

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

FIN DE LA TABLE.

